This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

PASSY - RAMBEAU

CHRESTOMATHIE FRANÇAISE

2ème édition

Digitized by Google

6272
13.35

Harvard College
Library

THE GIFT OF

CHARLES HALL GRANDGENT

CLASS OF 1883

PROFESSOR OF ROMANCE LANGUAGES
EMERITUS

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

CHRESTOMATHIE FRANÇAISE

Digitized by Google

Digitized by Google

ASSOCIATION PHONÉTIQUE INTERNATIONALE

CHRESTOMATHIE FRANÇAISE

MORCEAUX CHOISIS DE PROSE ET DE POÉSIE

AVEC PRONONCIATION FIGURÉE

A L'USAGE DES ÉTRANGERS

PAR

JEAN PASSY ET **ADOLPHE RAMBEAU**

PRÉCÉDÉS D'UNE INTRODUCTION

SUR LA MÉTHODE PHONÉTIQUE

DEUXIÈME ÉDITION REVUE ET CORRIGÉE

NEW-YORK
HENRY HOLT & Cie
29 W. 23RD STREET

PARIS
H. LE SOUDIER
174, BOULEVARD SAINT-GERMAIN
SOCIÉTÉ DES TRAITÉS
33, RUE DES SAINTS-PÈRES

1901

Digitized by Google

6272.13.35

HARVARD COLLEGE
Jan 14, 1933
LIBRARY

Prof Charles H. Grandgent

IMPRIMERIE DE B. G. TEUBNER, LEIPZIG.

Digitized by Google

A LA MÉMOIRE DE MON AMI

JEAN PASSY

NÉ LE 12 AOÛT 1866 — MORT LE 19 AVRIL 1898.

ADOLPHE RAMBEAU

DÉCEMBRE 1900.

Digitized by Google

Digitized by Google

Préface

de la deuxième édition

C'est pour moi un devoir agréable de remercier sincèrement tous les juges compétents qui ont pris la peine d'exprimer par lettre ou dans des journaux philologiques et pédagogiques leur opinion sur la *Chrestomathie*. Sans doute, elle n'a pas plu à tout le monde, ce qui serait bien étonnant. Les auteurs, en écrivant un livre où ils ont essayé de suivre, dans la méthode de l'enseignement linguistique et dans l'étude d'une langue vivante, des routes encore relativement nouvelles, savaient d'avance qu'ils choqueraient des préjugés et dérangeraient des habitudes invétérées, et aussi qu'ils commettraient des fautes et s'exposeraient aux critiques acerbes de ceux qui pensent différemment. Mais malgré toutes les imperfections inhérentes à un tel ouvrage, et malgré toute l'opposition de la routine, la *Chrestomathie* a eu plus de succès qu'ils ne l'avaient espéré. Deux ans après la publication de notre livre, il a fallu penser à en préparer une nouvelle édition. Malheureusement j'ai dû m'en occuper seul, sans l'aide de mon regretté ami et collaborateur Jean Passy. J'aurais du reste entrepris ce travail avec beaucoup moins d'ardeur si son frère Paul Passy, à qui nous avons dédié la première édition de notre livre, n'avait pas promis de m'assister de ses conseils, comme il l'avait déja fait, et de se charger du soin de surveiller l'impression.

La *Chrestomathie* a fait son chemin en Europe aussi bien qu'en Amérique, où, pour des raisons sérieuses qu'il serait trop long d'énumérer ici, le succès semblait d'abord le plus douteux. Je peux constater avec joie qu'elle n'est pas restée entre les mains des érudits et de leurs élèves dans les séminaires des

Digitized by Google

universités, et qu'elle est entrée dans les classes de l'enseignement secondaire, où elle paraît s'établir de plus en plus fermement. Ce dernier résultat est évidemment de la plus haute importance pour l'avenir du phonétisme, et contribuera puissamment, je l'espère, à amener dans l'enseignement scolaire des langues vivantes des améliorations durables et plus étendues.

La vie de la *Chrestomathie* a été trop courte pour permettre dans une seconde édition de très grands changements, qui pourraient arrêter ou même mettre en question les beaux résultats obtenus dans les collèges et les écoles. On s'habituera mieux à ce livre, qu'on trouve naturellement étrange au premier abord, s'il se présente encore pendant quelque temps sous la même forme; et il y a aussi grand avantage à ce que les élèves d'une même classe puissent se servir sans inconvénient des deux éditions. Je me suis donc décidé à laisser encore les textes à peu près intacts, et à ne changer que peu de chose dans l'introduction, tout en faisant quelques additions; et je me suis contenté, en général, de corriger rigoureusement toutes les fautes d'impression et de faire disparaître toutes les bévues et erreurs de détail.

J'ai dédié cette édition à la mémoire de Jean Passy, pour indiquer combien la *Chrestomathie* doit au travail, au talent et à l'initiative de mon ami. Des renseignements sur la vie et les œuvres du jeune savant dont nous pleurons la mort prématurée, se trouvent dans deux articles du *Maître Phonétique*, vol. 13, Mai—Juin, 1898, p. 67—72 (Paul Passy) et des *Neueren Sprachen*, vol. 6, Septembre—Octobre, 1898, p. 460—462 (A. Rambeau).

Massachusetts Institute of Technology, Boston,
décembre 1900.

A. Rambeau.

Digitized by Google

INTRODUCTION

No language combines power and harmony with elegance and brevity more successfully than French.

Henry SWEET,
Handbook of Phonetics, p. 127.

1. Ce livre est né de la nécessité d'augmenter constamment la littérature en transcription phonétique. Il est un signe de la marche des idées. Les temps ont bien changé depuis qu'il y a vingt-cinq ans environ, une polémique très vive s'est engagée entre les champions de la méthode synthétique et vivante, dont ce livre est une application, et les défenseurs de la méthode des thèmes, versions, règles grammaticales et orthographiques. On pouvait alors répondre aux arguments des novateurs par un silence méprisant ou quelques agréables plaisanteries sur l'aspect bizarre que présentait la transcription... aux yeux de ceux qui ne la comprenaient pas. Ce n'est plus guère possible aujourd'hui. De plus en plus on reconnaît que les idées défendues jadis par Sayce, Storm, Vietor, Franke, Sweet, Jespersen, Paul Passy et d'autres doivent présider à l'organisation des différents degrés de l'enseignement linguistique. On se rend compte que la phonétique élémentaire et pratique est la base nécessaire de l'acquisition correcte des langues vivantes; que la phonétique théorique et une sérieuse étude linguistique sont le fondement indispensable de toute philologie sérieuse. Nous avons assisté dans ces dernières années, surtout dans les pays scandinaves et allemands, à un mouvement de réforme très marqué et très fructueux. Nous ne doutons pas qu'il n'en soit bientôt de même dans les pays de langue romane et anglaise, où déjà la phonétique s'introduit, surtout dans l'enseignement supérieur; et nous n'hésitons pas à dire que l'avenir est aux premiers qui entreront dans une voie où le corps enseignant, malgré toute la force d'inertie de

Digitized by Google

ses rouages, sera bientôt obligé de se mouvoir, veuille ou non veuille.[1])

2. Notre *Chrestomathie* est destinée aux conférences pratiques (séminaires) des universités étrangères, à l'enseignement secondaire, public ou privé, et aussi aux étudiants isolés. C'est aux pays de langue anglaise que nous avons pensé surtout dans cette introduction, les pays de langue allemande possédant déjà dans l'*Elementarbuch* de Beyer-Passy un ouvrage du même genre, quoique plus élémentaire. Les deux ouvrages peuvent d'ailleurs se compléter; la grammaire de l'*Elementarbuch* étant précieuse pour tous ceux qui savent l'allemand, et nos textes des deux dernières parties formant la suite naturelle de ceux de l'*Elementarbuch*. Voir § 68. — Les exercices préliminaires (Première Partie) tiennent une place à part. Ils sont naturellement adaptés surtout aux commençants, mais beaucoup moins aux très jeunes élèves qu'aux adultes, et à ceux qui, tout en sachant peut-être assez bien la grammaire et le vocabulaire de la langue littéraire, entreprennent pour la première fois l'étude scientifique de la prononciation française. Du reste, l'expérience a déjà montré suffisamment que les textes en double transcription et les anecdotes linguistiques intéressent aussi les étudiants avancés. Ils lisent avec profit même les calembours et les devinettes, où il s'agit en réalité de questions de phonétique assez difficiles et très importantes (liaison, syllabation, accent, durée, etc.). Les autres morceaux, contes divers et poésie, peuvent être utiles aux professeurs qui, sans vouloir se servir d'un second livre, désireraient encore quelques exercices faciles avant de commencer la lecture des textes de la deuxième et de la troisième partie.

3. Dans notre collaboration, le choix et la transcription des morceaux ont été faits surtout par M. Rambeau; la révision de la prononciation, la notation de l'accent et le soin de l'impression sont surtout l'ouvrage de M. Passy.

---

1) Pour la justification de ces idées, voir la suite de cette introduction et les ouvrages cités dans la bibliographie, p. XLVII SS.; notamment pour l'historique du mouvement de réforme: Paul PASSY, *Le Phonétisme au Congrès de Stockholm*, et A. RAMBEAU, *Phonetics and 'Reform-Method'* et *On the Value of Phonetics;* et pour l'exposé détaillé des principes: VIETOR, *Der Sprachunterricht muss umkehren*, FRANKE, *Die praktische Spracherlernung*, SWEET, *The Practical Study of Languages*, BRÉAL, *De l'enseignement des langues vivantes*, et Paul PASSY, *De la méthode directe dans l'enseignement des langues vivantes.*

Digitized by Google

4. Nous avons tenu compte des avis d'un certain nombre de nos collègues dont les réponses à une consultation publique sur quelques points délicats ont été publiées dans le *Maître Phonétique*[1]), 1894, pp. 53, 69, 122. Nous devons des remerciements particuliers à M. Paul Passy qui, après nous avoir frayé la voie par ses livres, nous a aidés dans la correction si difficile des épreuves; ainsi qu'à M. Louis Havet, qui a bien voulu revoir, avec sa haute compétence, les transcriptions grecques et latines de la page 76.

5. Enfin, nous exprimons toute notre obligation à MM. Gaston Paris, Sarcey, Faguet, Daudet, Sully-Prudhomme et Coppée; à M^me^ Taine; à M. Paul Meurice; à la Société propriétaire des œuvres de Lamartine; à MM. Hetzel, Hachette, Jouvet, Dentu, Charpentier et Fasquelle, Lemerre, qui ont bien voulu nous autoriser à reproduire des extraits d'ouvrages dont ils sont les auteurs, les propriétaires ou les éditeurs.

Coup d'œil sur nos principes

6. Nous grouperons les quelques observations que nous voudrions présenter ici autour des six articles qui forment le programme de l'*Association Phonétique Internationale* et figurent sur la couverture de son organe, le *Maître Phonétique.*

7. ARTICLE 1. Ce qu'il faut étudier d'abord dans une langue étrangère, ce n'est pas le langage plus ou moins archaïque de la littérature, mais le langage parlé de tous les jours.

8. On a remarqué bien souvent que les étrangers «parlent comme des livres»; que leur langage, quand il n'est pas absolument incorrect, est guindé et semble pédant.[2]) Rien de plus grotesque que de les entendre débattre une question financière avec un cocher ou causer d'un sujet banal dans des tournures à la Molière, horriblement défigurées par une prononciation barbare: «*Qu'est-ce à dire? Eh quoi! N'est-ce que cela? Il se pourrait!* . . .» Rien de plus fatigant que de les voir s'embrouiller dans des passés définis et des passés du subjonctif, temps absolument morts dans le parler de l'Ile-de-France, et

1) Voir à la bibliographie. Nous citons en abrégé dans cette introduction.

2) Voir comme exemple notre numéro **4**, page 16.

Digitized by Google

dont il est par conséquent plus qu'inutile de charger la mémoire des commençants, au détriment de faits essentiels tels que l'emploi correct de l'imparfait, du passé indéfini et du présent de l'indicatif. Leur malheur est d'avoir appris le français dans les auteurs du 17e siècle et les littérateurs de celui-ci[1]); ou, plus souvent, dans ces manuels de prétendue conversation qui vous donnent gravement la prose d'il y a deux siècles pour celle d'aujourd'hui.[2])

9. Le langage parlé est d'ailleurs, à toutes les époques, le fondement du langage littéraire, qui est essentiellement la prose usuelle à laquelle s'ajoutent des mots, des formes et des tournures empruntés à d'autres époques ou à d'autres dialectes, avec une syntaxe plus compliquée. Avant d'écrire, les hommes parlaient. Le langage littéraire se confondait à l'origine avec le langage parlé, et ce n'est que peu à peu qu'il s'en est écarté, surtout en conservant des faits, usuels autrefois, mais qui sont morts depuis.

10. Au point de vue pédagogique, le langage parlé est éminemment propre à enseigner le sens ordinaire des mots. Une des différences capitales entre le langage littéraire et celui de la conversation, c'est l'emploi rigoureusement limité et défini, dans ce dernier, des adjectifs et autres qualificatifs. Il en

---

1) Tout le monde sait que le passé défini et le passé du subjonctif s'emploient encore dans la langue littéraire d'aujourd'hui, l'un très couramment, du moins à la troisième personne, l'autre avec beaucoup de restrictions. Mais il vaut mieux étudier d'abord le langage parlé de la bonne société où ces deux temps n'existent pas plus que dans le parler populaire de la région parisienne. Voir, sur le passé défini, p. 141, note. Il faut que les élèves apprennent à fond, pendant les débuts, seulement les formes et les mots dont on se sert en parlant. C'est aussi la meilleure préparation pour une étude sérieuse de la langue littéraire qui est beaucoup plus difficile et devrait suivre, dans un ordre naturel, celle du langage parlé. — Certains critiques ont cru découvrir que nous méprisons la littérature et le langage littéraire, et que nous recommandons aux étrangers d'apprendre exclusivement les phrases de tous les jours, et de ne lire ni les classiques ni les auteurs modernes!! Voir § 11.

2) Les phrases citées plus haut sont extraites de la 16e édition des *Causeries parisiennes* de Peschier. En voici quelques-unes encore que nous trouvons dans un ouvrage qui contient d'ailleurs de très bonnes choses, la 3e édition du *Notwörterbuch* de Langenscheidt: *Je ne puis faire enregistrer* [au lieu de *je ne peux pas*]; *Nous avons hâte d'y arriver* [*nous sommes pressés d'y arriver*]; *Quel en est le prix?* [*combien ça coûte-t-il?*]; *Hâtez-vous* [*dépêchez-vous*]; *Il est vrai* [*c'est vrai*]; *Voilà qui est bien débuter!* [*nous commençons bien!*]

Digitized by Google

résulte que le contexte suffit souvent à expliquer le sens d'un mot nouveau. Dans une phrase comme celle-ci, par exemple: *Le soleil se lève à l'Est et se couche à l'Ouest,* la connaissance de l'un quelquonque des mots principaux permet presque de deviner les autres. Qu'on lise au contraire une pièce littéraire, *Le Lac* de Lamartine, par exemple [page 182], et on verra que le contexte n'explique presque aucun des mots, et suppose au contraire une connaissance étendue et exacte du vocabulaire et de ses nuances [*L'année a fini sa carrière; les flots chéris; des accents inconnus à la terre; heures propices,* etc.].[1])

11. Il va sans dire que nous ne prenons pas parti ici pour ou contre le langage littéraire, auquel nous faisons, au contraire, dans le présent ouvrage, la part du lion; nous disons seulement que ce n'est pas lui qu'on doit mettre au début de l'enseignement des langues.

12. ARTICLE 2. Le premier soin du maître doit être de rendre parfaitement familiers aux élèves les SONS de la langue étrangère. Dans ce but il se servira d'une transcription phonétique, qui sera employée à l'exclusion de l'orthographe traditionnelle pendant la première partie du cours.

13. Rendons-nous compte d'abord de la façon dont une personne qui est sortie de la première enfance apprend en général la prononciation d'une langue étrangère. Les erreurs sont de deux sortes: mauvaise imitation des sons eux-mêmes; et mauvaise distribution de ces imitations fautives.

14. C'est une tendance générale et d'une extrême importance que de remplacer les sons de la langue étrangère par les sons les plus voisins de la langue maternelle. Le système phonétique de chacun de nous [nous entendons par là l'ensemble des sons qui nous sont familiers] se constitue dans notre enfance; et plus tard l'habitude et la paresse s'opposent à ce que nous l'enrichissions. Tout au plus apprenons-nous les sons qui ont vraiment très peu de ressemblance avec ceux de notre langue, tels que le *ch* allemand et le *th* anglais. Pour les autres, non seulement nos organes n'arrivent pas à les reproduire, mais notre perception auditive les identifie inconsciemment avec nos sons à nous.[2]) C'est ce qu'illustrent nos textes

1) Sweet, *Practical Study of Languages.*

2) Voir *La dictée phonétique*, par Jean Passy, *Maît. Phon.*, 1894, p. 34.

Digitized by Google

12, 13 et surtout **14.** Et qu'on ne croie pas que nous avons exagéré. La meilleure preuve du contraire, ce sont certaines méthodes pseudo-phonétiques basées sur l'identité des sons anglais et français. On y enseigne par exemple que pour dire correctement la phrase française *Comme cette ville est belle,* on n'a qu'à prononcer les mots anglais *Come set veal* A *bell*; et que dans *Jhor, ray vahnt sank ohn, ah lah fahn du mwoah,* il suffit de «prononcer chaque lettre comme en anglais» pour dire correctement *J'aurai vingt-cinq ans à la fin du mois.*[1]) On ne peut pas donner une démonstration plus parlante de ce que nous avons dit.

15. Les effets de cette imitation imparfaite sont de beaucoup aggravés par notre déplorable orthographe. Comment l'élève, même s'il sait prononcer correctement chacun de nos sons, saura-t-il et se souviendra-t-il que le *p* se prononce dans *cap* et non dans *coup*; ou que *è, e, ë, ê, ai, ais, ait, et, est,* etc. etc., représentent tous, dans différents mots, un seul et même son, *è* ouvert; tandis qu'un seul signe, *e* par exemple, peut se prononcer *é* dans *exiger, è* dans *belle, e* (*ə*) dans *celui,* et, dans *beau,* pas du tout? On doute, lorsqu'on rencontre le signe *o,* si on doit le prononcer ouvert et bref comme dans *botte* (**bɔt**), ouvert et long comme dans *corps* (**kɔːr**), fermé et bref comme dans *pot* (**po**), fermé et long comme dans *pose* (**poːz**). Et, à côté de cette pénurie qui représente quatre nuances bien tranchées par un seul signe, on trouve des dizaines de signes différents pour représenter ce même son: *o, ô, ho, oh, ot, os, oc, au, ault, aulx, eaux,* etc. etc.[2]) Il résulte inévitablement de cette incohérence de la graphie que ces sons déjà mal prononcés sont encore plus mal distribués.

---

1) La première de ces phrases est extraite de *French in English, or French phrases phonetically formed with real English words,* par A. B. Lyman; la seconde de *French made easy, Phonetic Method of learning French,* par Smith. Voir *M. Ph.,* Décembre 1886; 1894, p. 119; aussi 1893, p. 139, et 1898, p. 157; *Die Neueren Sprachen,* II (1894), p. 108. — Pour qu'on se rende compte de l'énormité de ces équivalences, nous transcrivons ici les deux phrases d'abord en français, puis en anglais [prononciation du Sud de l'Angleterre]: kɔm sɛt̩ **vil** ɛ **bɛl:** (**kʌm** set **vijl** ei **bel:**); ʒ ɔre **vɛ̃tsɛ̃·k ũ** a la **fɛ̃** dy **mwɑ**; (**dʒɔ:ərei vɑ:nt** sæŋk **ɔ:n** ɑ: lɔ: **fɑ:n** djuw **mwɔ:ɑ**). Notez que, ainsi qu'il sera dit § 43, aucun des sons, même de ceux que nous notons de même, n'est rigoureusement identique dans les deux langues.

2) D'après le néographe Marle, le son *o* [ouvert et fermé] s'écrit de 30 manières différentes; le son *an* de 52; le son *è* de 55.

Digitized by Google

16. Pour remédier à cette double difficulté, deux choses s'imposent.

D'abord, enseigner correctement chaque son individuellement au moyen des ressources et des procédés que la phonétique scientifique met à notre disposition et dont il sera question au chapitre suivant. Et cela de suite, dès le début du cours; car l'expérience démontre qu'il est infiniment plus facile de prévenir une mauvaise prononciation que de la corriger une fois que l'élève sait déjà s'exprimer couramment.

Puis, représenter chaque son par un signe spécial de façon à ce que l'élève qui a appris tous les sons et leur correspondance avec les signes puisse prononcer à première vue tout mot nouveau sans même l'avoir entendu.

17. ARTICLE 3. En second lieu, le maître fera étudier les PHRASES et les tournures idiomatiques les plus usuelles de la langue étrangère. Pour cela il fera étudier des textes suivis, dialogues, descriptions et récits, aussi faciles, aussi naturels et aussi intéressants que possible. [Les conversations en classe sont comprises dans les dialogues. Bien entendu, l'étude des phrases, la lecture, la conversation doivent s'entremêler avec l'étude des sons.]

ARTICLE 4. Il enseignera d'abord la grammaire inductivement, comme corollaire et généralisation des faits observés pendant la lecture; une étude plus systématique sera réservée pour la fin.

ARTICLE 5. Autant que possible, il rattachera les expressions de la langue étrangère directement aux idées ou à d'autres expressions de la même langue, non à celles de la langue maternelle. Toutes les fois qu'il le pourra, il remplacera donc la traduction par des leçons de choses, des leçons sur des images et des explications données dans la langue étrangère.

ARTICLE 6. Quand plus tard il donnera aux élèves des devoirs écrits à faire, ce seront d'abord des reproductions de textes déjà lus et expliqués, puis de récits faits par lui-même de vive voix; ensuite viendront les rédactions libres; les versions et les thèmes seront gardés pour la fin.

18. La plupart de ceux qui ont étudié une langue par les méthodes ordinaires et qui ont dû ensuite se mettre à la parler, se sont aperçus que ce qui leur manquait c'était moins les mots

Digitized by Google

que l'art de les assembler en phrases, le pouvoir de parler. Bien des gens peuvent lire un texte assez difficile, le comprendre, le traduire, tout en étant incapables de demander correctement leur chemin ou un billet de chemin de fer. Ceux qui arrivent à s'exprimer ne le font en général qu'en transportant les tournures de leur langue dans les mots de la langue étrangère.[1])

19. Les études grammaticales ordinaires sont ici de peu de secours. On n'a pas le temps, quand on parle, de penser aux règles; et c'est constamment que nous voyons des étrangers violer toujours à nouveau des règles qu'ils savent sur le bout des doigts. D'ailleurs les grammaires courantes sont incapables, sous ce rapport, d'enseigner grand'chose de bon. On y trouve, en général, à côté de quelques observations justes, des lacunes considérables, un immense amas de subtilités inutiles, parfois fausses; et le peu qui concerne la langue vivante, c'est-à-dire le langage parlé, y est noyé dans une sauce abondante de chinoiseries orthographiques.[2])

20. La grande difficulté, quand on est sorti de la première enfance, c'est d'apprendre à **penser dans la langue étrangère,** et voilà ce qu'aucune grammaire, aucun dictionnaire, aucune version, aucun thème ne peut donner. Nous allons plus loin; nous croyons que la traduction et surtout le thème est le meilleur moyen d'empêcher de pénétrer dans la pensée étrangère. Pour y arriver, il faut s'émanciper de la langue maternelle, véhicule et forme de la pensée nationale à laquelle le thème

---

1) Voir nos textes **11, 12, 13, 14.**

2) Voir, dans la préface de l'excellente *Grammaire raisonnée de la langue française* de M. L. Clédat, la façon magistrale dont M. Gaston Paris critique les grammaires ordinaires. — Les remarques un peu vives, dans le § 19, ne se rapportent pas, bien entendu, à un grand nombre de livres d'école publiés pendant ces deux ou trois dizaines d'années et écrits sous l'influence des idées de réforme. Sans doute, la grammaire scolaire et soi-disant pratique peut rendre de très bons services, quoique son utilité ne soit pas celle que l'adepte de la méthode classique attribue aux études grammaticales dans l'enseignement linguistique. Nous prétendons qu'on n'**apprend** par la grammaire ni le langage parlé ni même la langue littéraire. Mais «il n'en est pas moins vrai que la connaissance des principaux faits grammaticaux est très utile pour **donner de la sûreté** dans la pratique d'une langue, et surtout presque indispensable pour **retenir** ce qu'on a appris» (Paul Passy, *De la méthode directe,* p. 25). Voir aussi § 22. Il va sans dire que nous ne parlons pas ici de la grammaire scientifique qui a son but et sa valeur à elle et n'a rien à faire avec **l'acquisition** d'une langue étrangère.

Digitized by Google

nous enchaîne. Félix Franke a très bien montré comment la traduction introduit dans l'opération de la parole des complications inutiles qui la ralentissent et l'empêchent. Si en effet, dans notre langue maternelle, nous parlons d'une *chaise*, nous passons directement de l'idée au mot. C'est là qu'il faut en arriver aussi dans la langue étrangère; c'est au concept de l'objet et non au mot de notre langue qu'il faut rattacher le mot étranger. Mais que fait la méthode des traductions? C'est le mot *chaise* qu'elle associe au mot étranger, *chair* ou *Stuhl*; de sorte que l'opération peut se figurer comme suit: *1⁰ idée de chaise; 2⁰ mot chaise; 3⁰ mot chair;* au lieu de l'opération beaucoup plus simple et tout à fait parallèle à l'opération qui a lieu pour la langue maternelle: *1⁰ idée de chaise; 2⁰ mot chair.*

Ceci n'est rien, parce que le mot choisi représente une idée simple et matérielle, identique en toutes langues ou à peu près. Mais si nous envisageons des mots représentant des concepts compliqués, plus ou moins différents dans chaque pays, la difficulté augmente. La traduction, — précieuse ici pour des linguistes déjà forts, parce qu'elle leur apprend à rendre conscientes ces différences, à les analyser et à s'exercer dans l'art si difficile des équivalences de phrase qui est tout l'art du traducteur, — est une véritable trahison au début de l'enseignement, parce qu'elle fausse le sens du mot étranger en paraissant établir une identité qui n'existe pas. Est-il juste de traduire *apprendre* par *learn* et *teach* par *enseigner*? Le sens et l'emploi des mots ne se recouvrent nullement. Ou bien peut-on dire que *love* soit identique à *aimer* et *like* à *me plaire*? En aucune façon. Quelle équivalence établir entre les prépositions et adverbes français et anglais dont les nuances de sens et d'emploi sont si difficiles pour l'étranger? Les mêmes complications se rencontrent dans certains rapports grammaticaux: On désigne *la sœur de lui* par *sa sœur* en français, par *his sister* en anglais, mettant le pronom au féminin dans la première langue, au masculin dans la seconde. Les deux rapports se conçoivent facilement en eux-mêmes; par la conversation habilement dirigée et la répétition, il est facile de créer dans une langue une forte association avec le possesseur, dans l'autre avec l'objet possédé. Mais la traduction embrouille et la règle ne débrouille pas, à preuve les innombrables fautes réciproques des élèves anglais et français.

21. C'est sur ces observations, basées elles-mêmes sur des

Digitized by Google

faits innombrables, que se fondent les articles 3 à 6 de notre programme.

22. Peut-être doutera-t-on de la possibilité d'entrer dès l'abord dans la langue étrangère. Comment des élèves pourraient-ils parler ou comprendre une langue dont ils ignorent les mots? Mais il ne s'agit pas de conversations libres sur des sujets variés. Elles doivent être préparées et graduées. Sans que nous entrions ici dans les détails, on comprendra facilement la méthode que nous avons en vue en examinant les dialogues de Stern[1]) et surtout les excellentes *Leçons de choses* de Passy-Tostrup.[2]) On verra, en étudiant ces dialogues avec les explications qui les précèdent, comment on peut enseigner directement et le plus souvent sans traduction [le geste, de temps en temps une explication dans la langue maternelle suffisent] la plupart des phrases élémentaires et des faits grammaticaux essentiels. C'est en procédant toujours par phrases qu'on évitera d'ennuyer les élèves et de leur bourrer la tête de mots isolés qu'ils ne savent pas comment assembler. C'est par des répétitions fréquentes d'une action accompagnée de la phrase qui la décrit, qu'on les associera fortement, enseignant ainsi à l'élève à penser directement dans la langue étrangère. C'est en faisant sortir inductivement la grammaire des textes étudiés et appris qu'elle deviendra réellement utile et même attrayante; l'élève y verra ce qu'elle est en effet, la généralisation des lois du langage, et non un recueil de dogmes obscurs exemplifiés par des paradigmes alambiqués; et il prendra naturellement l'habitude, si nécessaire pour ses progrès ultérieurs, d'observer, de généraliser, d'abstraire. Peu importe que, par cette méthode qui introduit peu de mots nouveaux et cherche plutôt à en présenter un petit nombre dans leurs diverses fonctions, leurs diverses formes et leurs divers rapports, le vocabulaire reste mince: il s'enrichira plus tard par la lecture. D'ailleurs, pour les besoins usuels et la conversation, un petit nombre de mots suffisent: Franke dit deux à trois mille, pourvu qu'ils soient bien choisis et qu'on les possède parfaitement.

Ce qu'il faut tout d'abord, c'est de constituer les cadres

1) *Étude progressive de la langue française,* by S. M. Stern and Baptiste Méras; *Studien und Plaudereien,* by Sigmon M. Stern etc., New York, Henry Holt.

2) Voir aussi Jean Passy, *Teaching Dodges,* dans le *M. Ph.*, 1888, p. 36 et 42.

Digitized by Google

phraséologiques dans lesquels entreront peu à peu les mots nouveaux; la base solide d'une étude linguistique sérieuse, c'est ce que Sweet appelle: «A thorough command of a limited number of words».

23. On le voit, la méthode que nous décrivons n'est pas autre chose que la systématisation de la méthode naturelle par laquelle chacun de nous apprend sa propre langue dans son enfance. Mais on comprend aussi qu'elle demande beaucoup de modifications proportionnées à l'âge des élèves. Ces modifications s'imposent au maître surtout lorsqu'il enseigne des adultes ou des enfants dont l'intelligence est déjà développée, et qui savent et même connaissent déjà assez bien leur langue maternelle.[1])

Notions de phonétique française

24. L'alphabet et le système de transcription employés ici sont ceux de l'*Association Phonétique* et de son bulletin, presque universellement adoptés aujourd'hui par les phonéticiens de tous les pays. On trouvera le tableau général des signes avec une courte explication sur la couverture du *Maître Phonétique* et dans l'*Écriture phonétique* de Paul Passy, et des développements théoriques dans les *Sons du français* du même auteur. Nous nous bornerons ici au strict nécessaire.[2])

25. Nous devons dire d'abord quel est le type linguistique, ou, si on veut, le dialecte [*the standard*], que nous avons choisi:

26. Pour le français, c'est le langage usuel de la classe

1) Voir Paul Passy, *De la méthode directe*, p. 9.

2) Nos *Notions* ne suffisent pas pour faire comprendre aux élèves toutes les particularités de la prononciation française et toutes les différences entre les systèmes phonétiques des deux langues. Nous conseillons à nos lecteurs anglais et américains d'étudier, à côté de nos remarques, les *Sons du français* de P. Passy et, en même temps, les *Elements of Phonetics, English, French and German* de Vietor-Rippmann. Mais le professeur qui se sert de la *Chrestomathie* dans ses classes, ne peut pas se passer d'une étude approfondie d'un ou de plusieurs des grands ouvrages mentionnés dans la bibliographie, p. XLVII, ss. En effet, il lui reste encore beaucoup à faire pour expliquer à ses élèves et leur faire reproduire correctement tous les phénomènes phonétiques que nous avons indiqués par des signes dans les textes. Notre livre doit l'aider dans son travail. Mais le succès dépend toujours de sa propre initiative et de sa propre capacité, et rien ne peut remplacer sa voix. La pratique et la théorie doivent aller ensemble dans l'enseignement phonétique: l'une ne vaut rien sans l'autre.

Digitized by Google

cultivée de Paris, de l'Ile-de-France et des provinces environnantes. Ce qui nous a déterminés à ce choix, c'est l'importance de ce dialecte qui est d'ailleurs la continuation directe de l'ancien parler de l'Ile-de-France devenu notre langue nationale.[1]) C'est aussi qu'il est la langue maternelle de l'un de nous et celle que l'autre a acquise. Nous avons toutefois cherché à normaliser notre prononciation sur quelques points où nous l'avons crue en contradiction avec celle de la majorité. En outre, contrairement à la prononciation de la région parisienne où l'*h* est complètement muet[2]), nous avons cru devoir l'indiquer à titre facultatif, c'est-à-dire en italiques. Nous recommandons l'*r* du bout de la langue, complètement disparu chez les Parisiens de naissance, mais bien plus facile pour les Anglo-Saxons que l'*r* de la luette; il se trouve encore aux environs même de Paris et, nous le croyons, dans la plus grande partie de la France. — On pourra comparer la prononciation figurée dans notre livre avec celle de chacun de nous dans nos articles du *Maître Phonétique.*

27. Dans les comparaisons que nous établissons plus loin entre les sons français et anglais, nous avons pris pour type le langage de la classe éduquée du Sud de l'Angleterre. C'est là un pis aller: pour bien faire, il faudrait pouvoir dire à chaque élève quelle différence précise existe entre ses sons à lui et ceux de notre français. Nous savons en effet que dans l'immense étendue où on parle anglais, la prononciation varie d'une façon considérable. Il en est ainsi notamment dans l'Amérique, dont beaucoup d'habitants sont d'origine étrangère et souvent peu anglicisés au point de vue de la langue, même quand ils ont oublié celle de leurs parents. Mais la dialectologie anglaise n'est pas faite; et quoique plusieurs travaux remarquables aient paru sur l'anglais américain[3]) et sur le langage du Nord de l'Angleterre[4]), nous croyons préférable de prendre pour norme, arbitraire mais commode, celui des dialectes anglais qui a fait l'objet des travaux les plus approfondis, sur-

---

1) M. Koschwitz a donné dans l'introduction de ses *Parlers Parisiens* un intéressant historique de la prononciation du français littéraire.

2) L'*h* dit *aspiré* n'est, en Ile-de-France et dans beaucoup d'autres régions, qu'une façon d'indiquer que l'élision n'a pas lieu.

3) Entre autres les articles de Grandgent, avec les remarques de Rambeau dans les *Neueren Sprachen*, II, 1895.

4) Voir Lloyd, *Northern English*, Phonetics, Grammar, Texts, 1899, Leipzig, Teubner.

Digitized by Google

tout de la part de Sweet, Western et Miss Soames. Il est nécessaire toutefois que chaque professeur digne de sa vocation étudie non seulement la phonétique du français, mais tout autant celle de sa propre langue telle qu'il la parle et que la parlent ses élèves. Si, comme nous l'avons posé en principe, l'étudiant tend à remplacer les sons de la langue étrangère par ceux qui lui sont familiers, il est nécessaire de connaître ceux-ci, afin de se rendre compte, dans chaque cas particulier, des obstacles à l'acquisition d'une prononciation correcte.

28. Nous donnons ci-dessous la liste de tous les signes employés dans ce livre. Les signes se suivent dans l'ordre alphabétique, les modifications d'une lettre faisant suite à cette lettre elle-même. On a mis en regard les sons anglais et français les plus voisins, laissant une lacune là où il n'y a aucune équivalence. Il est bien entendu que nous ne voulons pas établir d'identité entre les sons mis en regard. Au contraire, s'ils sont rapprochés, c'est pour qu'on étudie, avec un soin particulier, les nuances qui les distinguent.

Liste alphabétique des signes employés

	Français		Anglais
a	p*a*tte, p*a*rt - **pat, pa:r**	ai	h*igh* - **hai**
		au	h*ow* - **hau**
		æ	m*a*n, p*a*t - **mæn, pæt**
		ʌ	b*u*t, *o*ne - **bʌt, wʌn**
ɑ	p*as*, p*a*sse - **pɑ, pɑ:s**	ɑ	p*ar*son, p*ar*t - **pɑ:sən, pɑ:t**
ɑ̃	t*ant*, t*an*te - **tɑ̃, tɑ̃:t**		
b	*b*eau, ro*b*e - **bo, rəb**	b	*b*ow, ro*b* - **bou, rəb**
d	*d*ais, fa*d*e - **dɛ, fad**	d	*d*are, fa*d*e - **dɛ:ə, feid**
		ð	*th*ose - **ðouz**
e	d*é*, g*é*nie - **de, ʒe·ni**	ei	*d*ay - **dei**
		e	d*ea*d - **ded**
ɛ	f*ai*t, f*ai*re - **fɛ, fɛ:r**[1])	ɛ	f*a*re - **fɛ:ə**
ɛ̃	t*ein*t, t*ein*te - **tɛ̃, tɛ̃:t**		
ə	m*e*sure - **məzy:r**	ə	mea*sure* - **meʒə**
	l*e* père - **ləpɛ:r**		*a*bout - **əbaut**
		ə:	f*ur*, b*ir*d - **fə:, bə:d**
f	*f*aux, sau*f* - **fo, so:f**	f	*f*oe, sa*fe* - **fou, seif**

1) Pour (è), intermédiaire entre (e) et (ɛ), en syllabe faible, p. e. (mèʃɑ̃) *méchant*, voir § 41 et p. 21, note.

Digitized by Google

	Français		Anglais
g	*g*ai, do*gue* - **ge, dɔg**	g	*g*ay, do*g* - **gei, dɔg**
h	*h*asard - **hazaːr**	h	*h*asard - **hæzəd**
i	s*i*te, ass*i*se - **sit, asiːz**	ij	se*a*t - **sijt**
		i	s*i*t - **sit**
j	*y*ole, pa*y*er - **jɔlː, pɛje**	j	*y*es, on*i*on - **jes, ʌnjən**
	trava*il*, b*i*en - **travaːj, bjɛ̃**		v*i*ew, f*e*w - **vjuw, fjuw**
	p*i*ed - **pje**		
k	*c*anne, ba*c* - **kanː, bak**	k	*c*an, ba*ck* - **kæn, bæk**
l	*l*ong, pou*le* - **lɔ̃, pulː**	l	*l*ong, pu*ll* - **lɔŋ, pulː**
	tab*le* - **tabl̥**		tab*le* - **teibl**
m	*m*ot, ho*mme* - **mo, ɔmː**	m	*m*ow, na*me* - **mou, neim**
	pris*me* - **prism̥**		pris*m* - **prizm**
n	*n*atte, ca*nne* - **nat, kanː**	n	*gn*at, ca*n* - **næt, kæn**
ɲ	o*ign*on, si*gne* - **ɔɲɔ̃, siɲː**	nj	o*ni*on - **ʌnjən**
		ŋ	si*ng* - **siŋ**
o	s*o*t, d*o*se - **so, doːz**[1])	o	fell*ow* - **felo**
		ou	s*o*, d*o*ze - **sou, douz**
ɔ	n*o*te, b*o*rd - **nɔt, bɔːr**	ɔː	b*a*ll, b*oar* - **bɔːl, bɔːə**
		ɔ	kn*o*t - **nɔt**
		ɔi	b*oy* - **bɔi**
ɔ̃	r*ond*, r*on*de - **rɔ̃, rɔ̃ːd**		
ø	cr*eux*, cr*eu*se - **krø, krøːz**		
œ	n*euf*, n*eu*ve - **nœf, nœːv**		
œ̃	*un*, *hum*ble - **œ̃, œ̃ːblə**		
p	*p*asse, ca*p* - **pɑːs, kap**	p	*p*ass, ca*p* - **pɑːs, kæp**
r	*r*ose, bo*rd* - **roːz, bɔːr**	r	*r*ose - **rouz**
	poud*re* - **pudr̥** (*r* lingual)		
ʀ	*r*ose, bo*rd* - **Roːz, bɔːʀ**		
	poud*re* - **pudʀ̥** (*r* vélaire)[2])		
s	*s*i, *s*auce - **si, soːs**	s	*s*ea, *s*auce - **sij, sɔːs**
ʃ	*ch*ou, ha*che* - **ʃu, haʃ**	ʃ	*sh*oe, ha*sh* - **ʃuw, hæʃ**
t	*t*ôt, pa*tte* - **to, pat**	t	*t*oe, pa*t* - **tou, pæt**
		θ	*th*ought - **θɔːt**
u	p*ou*le, c*ou*r - **pulː, kuːr**	uw	p*oo*l - **puwl**
		u	p*u*ll - **pulː**

1) L'(ó), dans les vers de la *Chanson de Roland*, p. 72 et suivantes, est un (o) très fermé, voisin de (u).

2) Dans les textes, nous avons marqué partout (r), laissant chacun libre d'interpréter comme il lui plaît par (ʀ) ou (r). Les auteurs emploient toujours (ʀ). Voir aussi les remarques sur (r) § 26, 38, 50.

Digitized by Google

	Français	Anglais
w	*oui*, bois - **wi, bwɑ**	w *we, witch* - **wij, witʃ**
	poids - **pẘɑ**	*twine, which* - **tẘain, ẘitʃ**
v	*vin, cave* - **vɛ̃, ka:v**	v *vine, cave* - **vain, keiv**
y	*pu, pur* - **py, py:r**	
ɥ	*huit*, buis - **ɥit, bɥi**	
	puis - **pɥ̊i**	
z	*z*èle, ro*se* - **zɛl:, ro:z**	z *z*eal, ro*se* - **zijl, rouz**
ʒ	lé*g*er, â*ge* - le·**ʒe, ɑ:ʒ**	ʒ leisure, a*ge* - **leʒə, eidʒ**
ʔ	(Coup de glotte). Employé seulement p. 80, l. 4, et p. 124, l. 8.	

ˉ Ce signe placé sur une voyelle, indique qu'elle forme l'élément faible d'une diphtongue dont la voyelle qui précède ou suit est l'élément fort. Employé seulement p. 72 ss., et p. 236 ss.

ˌ La *dévocalisation*[1]) est indiquée par un (°) au-dessus ou au-dessous de la lettre: b̥, d̥, g̊, j̊, l̥, m̥, n̥, r̥, ɥ̊, y̥, ẘ, z̥, ʒ̊. Il faut distinguer plusieurs cas de dévocalisation que nous marquons tous du même signe:

1° la dévocalisation des consonnes vocaliques causée par l'assimilation, avant ou après une consonne soufflée,

a) celle de (b), (d), (g), (v), (z), (ʒ), (j), par assimilation régressive, p. e. (**ʒ̊sə** = ʒə **sə**) *je sais*, et celle de (v), par assimilation progressive, dans (**ʃy̥al** = ʃə**val**) *cheval*,

b) celle de (w), (ɥ), (j), par assimilation progressive, p. e. (**pẘɑ**) *poids*,

c) celle de (r) ou (ʀ), (l) et des consonnes nasales, par assimilation régressive, et de (r) ou (ʀ), (l), (n), aussi par assimilation progressive, p. e. (**aṛk**) *arc*, (**pṛɛ**) *près*, (*h*a**nt̥5̃**) *hanneton*, (nu**tn̥5̃**) *nous tenons* [voir § 46, 52, 53];

---

1) Voir § 44—46, et § 52—53. — La vocalisation et la dévocalisation **1°**, **a**, sont plus ou moins complètes selon la rapidité de l'énonciation, le plus souvent partielles [voir § 52—53], quelquefois facultatives, et nulles dans une lecture très ralentie. — La dévocalisation **1°**, **b** et **c**, est très rarement complète, et a lieu selon les cas à la fin ou au commencement du son [voir § 52—53]. Elle n'a pas été marquée dans les textes parce qu'elle est peu perceptible à l'oreille et peut se faire ou se négliger sans fausser la prononciation. — La dévocalisation **2°** est souvent complète; (l̥), (r̥) ou (ʀ̥), et (m̥) deviennent alors très faibles; (l̥) et (r̥) ou (ʀ̥), dans ce cas, tombent toujours à l'intérieur d'un groupe de mots, avant une consonne, p. e. (kat **frɑ̃**), (katrə **frɑ̃**) *quatre francs*, (mɛṭdɔ**tɛl**), (mɛ·trədɔ**tɛl**) *maître d'hôtel*. — Nous n'avons marqué la dévocalisation causée par le chuche [**3°**] que dans les numéros **55** et **62**.

Digitized by Google

2° la dévocalisation de (l), au lieu de (lə), *le*, et de (r) ou (ʀ), au lieu de (rə) ou (ʀə), *re*, après une consonne, et de (m), au lieu de (mə), *me*, après une consonne soufflée, à la fin d'un groupe d'énonciation, avant une pause, ou à la fin d'un mot, à l'intérieur d'un groupe, avant une consonne, p. e. (**tabl̥**), au lieu de (**ta**blə), *table*, (**pudr̥**), au lieu de (**pu**drə), *poudre*, (**prism̥**), au lieu de (**pris**mə), mais (**prizm**) ou (**priz**mə), *prisme*, [voir § 46];

3° la dévocalisation complète des voyelles et des consonnes vocaliques causée par le chuche ou chuchotement dans certaines syllabes avant une pause: (y̥y̆) *vu*, (di̥) *dit*, p. 194, l. 21, (veky̆) *vécu*, p. 196, l. 13, (ly̆) *lu*, p. 196, l. 16, [voir § 46];

4° la dévocalisation complète des voyelles et des consonnes vocaliques causée par l'inhalation de l'air, qu'on emploie au lieu de l'exhalation lorsqu'on imite par exemple le bruit qui se fait en buvant: (u̥it) *uit*, p. 134, l. 36, [voir § 46].

(˚) au-dessus ou au-dessous de la lettre indique la *vocalisation*[1]) des consonnes soufflées, avant une consonne vocalique, causée par l'assimilation régressive: p̆, t̆, k̆, f̆, s̆, ʃ̆, p. e. (i s̆ ʒɛt = il sə ʒɛt) *il se jette*.

Les syllabes *fortes* ou *accentuées* [§ 56—57] sont imprimées en **caractères gras**: (le·**ʒe**) *léger*.

: Deux points (:) indiquent *la longueur d'une consonne*[2]) à la fin d'un groupe d'énonciation, avant un arrêt de la voix, p. e. (**rɛn:**) *renne*, (**rɛd:**) *raide*; de même *la longueur pleine d'une voyelle* en syllabe forte, p. e. (me**na:ʒ**) *ménage*, (**rɛ:n**) *reine*, (**po:z**) *pause*, (**kɔ̃:t**) *compte*.

· Un seul point (·) indique *la durée moyenne* ou *semi-longueur d'une voyelle* en syllabe faible, p. e. (po·**ze**) *poser*, (kɔ̃·**te**), *compter*.

Les sons *facultatifs*, qu'il est permis de prononcer ou non, sont imprimés en *italiques*: (ʒə *hɛ*) *je hais*; (ʒə **l e** də**vine**) *je l'ai deviné*; (ɛkstraɔrdi**nɛ:r**) *extraordinaire*.

Les *groupes d'énonciation* [entre lesquels on peut à la rigueur s'arrêter dans une lecture lente] sont séparés par des *espaces blancs* [§ 57].

---

1) Voir p. XXIII, n. 1.

2) Sur les consonnes *longues*, voir Paul Passy, *Les Sons du français*, § 124—125; sur les consonnes *doubles*, p. e. (ladd̃ɑ̃) *là dedans*, voir le même ouvrage, § 126—128.

Digitized by Google

- Le *tiret* indique la réunion, dans une même syllabe, de sons appartenant à deux mots différents. Nous ne l'avons employé que dans la transcription lente des numéros **1** et **2**, p. e. (l-ete) *l'été*, (pətit-wazo) *petit oiseau.*[1]) Sur la liaison et la syllabation, voir § 54—55, et les *Calembours*, p. 32, ss.

, La *virgule* indique la pause ou arrêt entre les groupes d'énonciation chaque fois qu'il y en a dans une prononciation rapide et naturelle, et le nombre des virgules symbolise la longueur relative des arrêts. Nous ne nous servons de ce signe que dans le numéro **55**, où Jean Passy a cherché à donner une analyse aussi exacte que possible de sa prononciation personnelle, et dans le numéro **62**, où le même travail a été fait par Paul Passy.

Nous avons employé dans ces deux morceaux aussi les signes suivants qui marquent d'une manière un peu rudimentaire mais assez claire l'*intonation* ou *accent musical*:

⌜⌝ Note aiguë.

⌞⌟ Note grave.

/ Montée de la voix.

\ Descente de la voix.

∨ Descente de la voix suivie de montée.

∧ Montée de la voix suivie de descente. En français, ces deux derniers signes se rapportent aux deux syllabes précédentes, la première ayant la montée et la seconde la descente, ou vice versa.

29. L'ordre suivi dans cette énumération est absolument arbitraire, et n'a d'autre raison d'être que celle de l'habitude. Nous présenterons maintenant ces mêmes signes dans un ordre scientifique, qui fera comprendre les analogies des sons qu'ils représentent.

---

1) Dans la transcription rapide des deux premiers morceaux, les groupes d'énonciation sont imprimés sans séparation de mots. — Dans les autres textes, où les mots sont séparés, le tiret (-) manque sans aucun inconvénient: les espaces blancs qui y séparent les groupes d'énonciation indiquent suffisamment la réunion, dans une même syllabe, de sons appartenant à deux mots différents du même groupe. P. e. (ʒ e **vy l ɔm**) = (ʒevy**lɔm**); (œ̃**n arbr**) = (œ̃**narbr**); (ʒ e vy lez **ɔm**) = (ʒevylez**ɔm**). On voit facilement que le même phénomène doit avoir lieu entre deux groupes lorsqu'on les prononce ensemble sans arrêt de voix.

Digitized by Google

Voyelles

30. Pour comprendre ce qui suit, il est nécessaire: 1° de prononcer chaque son ou mot à haute voix; 2° de s'examiner soi-même pendant qu'on prononce, d'une part à l'aide d'une glace, d'autre part à l'aide du doigt, au moyen duquel on explorera les mouvements de la langue.

Le tableau ci-dessous est destiné à indiquer la position de la langue pour chaque voyelle. La glace fera voir, en effet, que pour (i) et (u) la bouche est presque fermée; pour (ɑ) en français, (ɔ) en anglais, au contraire, elle est grande ouverte, et la langue très éloignée du palais. La distance verticale qui sépare sur le tableau (ɑ) en français, (ɔ) en anglais de (i) et de (u), représente cette différence d'ouverture.

D'autre part, on verra à l'aide du doigt que pour (i) c'est l'avant de la langue qui se lève; pour (u), l'arrière. La distance horizontale qui sépare (i) de (u) représente cette différence de position.

Tableau comparé des voyelles françaises et anglaises[1])

Voyelles françaises			Voyelles anglaises		
d'arrière		d'avant	d'arrière		d'avant
u		**y** i	**uw**		ij
			ù		ì
o		**ø** e	**ou**		ei
					è
õ	ə				
ɔ	**œ** ɛ			ə̀ ə:	ɛ
	œ̃ ɛ̃				æ̀
	a		ɑ:	à	
ɑ ɑ̃			**ɔ ɔ:**		

1) Dans ce tableau, mais dans ce tableau seulement, nous marquons en **caractères gras** les voyelles *arrondies* [§ 34 et 35]; les voyelles *détendues* [§ 33 et note], sont, — ici et, quand cela est utile, dans le cours de l'introduction, mais pas dans les textes, — surmontées d'un (`): (ì), (è), etc.

Digitized by Google

31. (i), (u), et (ɑ) en français ou (ɔ) en anglais sont les trois positions extrêmes de la langue pour les voyelles. Entre elles s'échelonne toute une série d'intermédiaires: la bouche s'ouvre, et la langue s'abaisse de (i) à (a) en français ou à (æ) en anglais [voyelles d'avant]; la langue se retire et s'élève un peu en arrière, avec un léger abaissement de la partie antérieure, de (a) à (ɑ) en français ou de (æ) à (ɔ) en anglais; puis elle s'élève de plus en plus, toujours en arrière, jusqu'à (u) [voyelles d'arrière]. Les sons (ʌ), (ə), (ə:) en anglais sont des voyelles mixtes: pour les prononcer, c'est la partie intermédiaire de la langue qui s'élève. Le (ə) en français est une voyelle d'avant arrondie, mais son articulation de langue s'approche de la position mixte. Voir § 41. Nous parlerons de (y), (ø), (œ) [voyelles d'avant arrondies], § 35, et de (ɔ̃), (ɑ̃), (ɛ̃), (œ̃) [voyelles nasales], § 36 à 40.

32. Passons au détail en commençant par les voyelles *orales*, c'est-à-dire celles pour lesquelles la voix passe uniquement par la bouche, comme dans l'anglais du Sud de l'Angleterre. [Ailleurs, et notamment en Amérique, elles sont souvent un peu nasalisées, *nasal twang*].

33. Voyelles orales d'avant. — Si, devant une glace, nous prononçons la série des voyelles de (i) à (ɑ), nous voyons que, tandis que la bouche s'ouvre, les lèvres, écartées aux coins et comme fendues pour (i), reviennent peu à peu à leur position normale. Cet écartement des coins est *beaucoup plus fort* en français qu'en anglais.

En prononçant la même série de voyelles en français dans un ordre inverse, (ɑ), (a), (ɛ), (e), (i), nous nous apercevons que, tandis que la bouche se ferme, la langue, qui est d'abord retirée au fond de la bouche, se relève de (a) à (i) [voir § 31] et s'avance peu à peu, et que la pointe de la langue touche de plus en plus fermement les dents d'en bas. Mais si nous prononçons, immédiatement après, les voyelles correspondantes en anglais, depuis (ɔ̀), (ɔ:) jusqu'à (ì), (ij), nous pouvons constater facilement que la langue, tout en faisant des mouvements analogues, s'avance beaucoup moins, et que la pointe de la langue reste loin des dents d'en bas. Voir § 61.

(**i**). — L'(i) français est plus fermé et, ce qui est plus important, prononcé avec une plus grande tension musculaire que l'(ì)

Digitized by Google

bref anglais de *sit*[1]); il n'est pas légèrement diphtongué comme l'(i) long de la plus grande partie du domaine anglais, que nous écrivons (ij) [(j) = *y*]. L'étudiant anglais se rendra compte de cette diphthongaison en s'observant dans la glace pendant qu'il dit *he* (**hij**): la bouche se ferme légèrement pendant l'émission de la voyelle. En français, au contraire, l'(i) a toujours le même son, si longtemps qu'on le prolonge. *Site* (**sit**) et *sire* (**si:r**) ont le même (i).

(**e**). — De même (e) français de *dé* (**de**) est beaucoup plus tendu et un peu plus fermé que (è) anglais de *dead* (**dèd**); il n'est pas diphtongué comme (ei) anglais de *day*, *date* (**dei, deit**).

(**ɛ**). — L'(ɛ) français est presque identique à l'(ɛ) anglais de *fare* (**fɛ:ə**), [sauf les différences générales entre les vocalismes des deux langues, qui seront exposées § 59 et suivants]. Il est notablement plus ouvert que (e): De même que (e) est intermédiaire entre (i) et (ɛ), de même (ɛ) est intermédiaire entre (e) et (a): *paix*, *père* (**pɛ, pɛ:r**).

(**a**). — Pour (a) la bouche s'ouvre davantage. Elle est un peu plus ouverte que pour le (æ) de *man* (**mæn**). — La différence entre (a) et (ɑ) est que pour (a) la langue est avancée, la pointe touchant les dents d'en bas, tandis que la partie moyenne est très légèrement bombée; c'est la même position que pour (ɛ), mais la bouche plus ouverte et la langue plus abaissée. Pour (ɑ), au contraire, la langue quitte les dents et recule, en s'élevant un peu, au fond de la bouche. — *Patte*, *part* (**pat, pa:r**).

34. Voyelles orales d'arrière. — De (ɑ) à (u) les lèvres se rapprochent, s'arrondissent et s'avancent de plus en plus, tandis que la bouche se ferme et que la langue s'élève en arrière vers le palais. Cet avancement, cet arrondissement et cette fermeture des lèvres sont *beaucoup plus forts* en français qu'en anglais.

---

1) Nous renvoyons aux traités de phonétique pour l'analyse exacte de la différence des voyelles *tendues (narrow)* du français et *détendues (wide)* de l'anglais. La différence essentielle est que pour les sons détendus les muscles sont moins raidis, plus relâchés que pour les voyelles tendues correspondantes. Il est à noter que même les voyelles tendues de l'anglais le sont beaucoup moins que les voyelles françaises [voir § 59 et suivants].

Digitized by Google

(**ɑ**). — Il est plus ouvert[1]) que l'(ɑ) de *father*. Les Anglais devront se méfier de prononcer (ɔ:) au lieu de (ɑ). On peut obtenir (ɑ) en prononçant le (ɔ:) anglais de *ball* et en écartant ensuite les coins des lèvres sans changer la position de la langue.[2]) — Dans une grande partie de l'Amérique, le (ɔ) bref anglais de *not, knot* s'est désarrondi et a pris un son très voisin de notre (ɑ), quoique moins tendu. — *Pas, pâte* (**pɑ, pɑ:t**).

(**ɔ**). — De (ɑ) à (ɔ) la langue se relève en arrière et la mâchoire se ferme un peu, avec un léger arrondissement des lèvres. (ɔ) français est sensiblement plus fermé que (ɔ) et (ɔ:) anglais de *knot, ball*. — *Coq, corps* (**kɔk, kɔ:r**).

(**o**). — De (ɔ) à (o), le mouvement de fermeture et d'arrondissement augmente. Le son est assez semblable au commencement de la voyelle anglaise de *so* (**sou**); mais tandis que pour (**sou**) la voyelle est légèrement diphtonguée par suite d'un léger mouvement de fermeture de la mâchoire et surtout des lèvres, en français le son reste invariable, même quand il est prolongé. Il est aussi un peu plus fermé, et beaucoup plus tendu. — *Dos, dose* (**do, do:z**).

(**u**). — La fermeture et l'arrondissement des lèvres continuent: (u) français est plus tendu que (ù) anglais de *pull, should* (**pùl:, ʃùd**), mais n'est pas légèrement diphtongué comme

---

1) Il faut s'entendre sur la signification de l'expression «ouvert», qui prête facilement à l'ambiguïté lorsqu'il s'agit de (ɑ) et des autres voyelles qui lui ressemblent. Si on compare le passage d'articulation où se forme l'(a) de *patte, part* [entre la partie moyenne de la langue et le palais dur] avec celui où se forme l'(ɑ) de *pas, pâte* [entre la partie postérieure de la langue et le palais mou], on trouve que le second passage est, par sa nature même [voir § 33], beaucoup plus étroit que le premier. C'est apparemment pour cela que plusieurs romanistes désignent l'(ɑ) de *pas, pâte* sous le nom de «a fermé» et l'(a) de *patte, part* sous le nom de «a ouvert». Mais l'(ɑ) de *pas, pâte* est généralement plus ouvert que l'(a) de *patte, part* par rapport à l'angle maxillaire, et toujours beaucoup plus ouvert par rapport à la distance entre la langue antérieure et moyenne et le palais dur. Dans le même sens, l'(ɔ:) de *ball*, l'(ɔ) de *knot* en anglais et l'(ɑ:) de *pâte*, l'(ɑ) de *pas* en français sont plus ouverts que l'(ɑ:) de *father*. On se rend compte de ce fait en examinant, parmi les diagrammes de Lloyd, ceux qui représentent la position différente de la langue pour l'(ɑ:) de *father* et l'(ɔ:) de *all*. Voir Rippmann-Vietor, *Elements of Phonetics*, p. 29.

2) La position de la langue est à peu près la même pour l'(ɑ), l'(ɑ:) de *pas, pâte* en français et pour l'(ɔ), l'(ɔ:) de *knot, ball* en anglais; les lèvres restent neutres pour (ɑ), (ɑ:), tandis qu'elles sont un peu arrondies pour (ɔ), (ɔ:). (ɔ) anglais [*knot*], comparé avec (ɔ:) [*ball*], est une voyelle détendue [voir § 33, p. xxviii, note 1].

Digitized by Google

(uw) long de *pool* (**puwl**). Il est identique, sauf pour la quantité, qu'il soit bref ou long: *poule, cour* (**pul**, **ku:r**).

35. Voyelles orales d'avant arrondies. — (y), (ø), (œ) n'ont *aucun équivalent, même approché,* en anglais. Il est relativement facile de les acquérir quand on prononce correctement (i), (e), (ɛ) français: en effet, la position de la langue est pratiquement identique pour (i) et (y), (e) et (ø), (ɛ) et (œ). C'est la position des lèvres [écartées aux coins pour (i), (e), (ɛ), arrondies pour (y), (ø), (œ)] qui les distingue. Il suffit donc pour acquérir ces sons de prononcer (i), (e), (ɛ), et, tout en conservant soigneusement la position de langue, d'arrondir les lèvres en leur donnant la forme qu'elles ont pour (u), (o), (ɔ). Dans les commencements, on peut s'aider des doigts, avec lesquels on arrondit les lèvres pendant qu'on prononce (i), (e) ou (ɛ). Les Anglais ont beaucoup de peine à prononcer correctement ces trois sons et à les distinguer l'un de l'autre. Ils remplacent (y) par (uw) ou (juw); (œ), (ø) par des sons voisins ou identiques à l'(ʌ) de *but*, à l'(ə:) de *fur* ou à l'(ə) de *about*. C'est ici surtout que les exercices systématiques du genre de ceux que nous venons d'indiquer sont utiles. L'élève devra avoir soin de bien tendre et bomber la langue vers les dents.

36. Voyelles nasales. — Pour les voyelles nasales, la voix, contrairement à ce qui a lieu pour les voyelles orales, passe à la fois *par le nez* et *par la bouche*: pour (ɑ), par exemple, le voile du palais [sorte de muscle qui termine le palais en arrière] est relevé, s'applique contre la paroi postérieure du pharynx et bouche entièrement le passage du nez. Pour (ɑ̃), au contraire, le voile du palais s'abaisse un peu, de façon à pendre librement sans toucher ni le pharynx ni la langue, et laisse par conséquent la voix passer à la fois par la bouche et par le nez. On peut voir très nettement le mouvement du voile du palais en observant l'arrière-bouche d'un Français pendant qu'il prononce (ɑ — ɑ̃).

37. Ceci étant bien compris, nous pouvons dire que (ɔ̃), (ɑ̃), (ɛ̃), (œ̃) sont des (ɔ), (ɑ), (ɛ), (œ) nasalisés; c'est-à-dire que la position de la bouche est pratiquement la même pour (ɔ) et (ɔ̃), (ɑ) et (ɑ̃), (ɛ) et (ɛ̃), (œ) et (œ̃), la position du voile du palais les distinguant seule.[1])

1) Pour être tout à fait exact, il faudrait dire que (ɛ̃) et (œ̃) sont

Digitized by Google

38. On devra commencer l'étude des voyelles nasales par (ɑ̃), qui permet de bien observer la bouche. La tendance de tout Anglais sera de prononcer le son de l'anglais *long* (ɔŋ) ou celui de *fang* (æŋ) ou au mieux (ɑŋ), avec une voyelle soit purement orale, soit, — surtout en Amérique, — légèrement nasalisée. L'absence ou l'insuffisance de nasalité de la voyelle provient de ce que le voile du palais ne s'abaisse pas assez tôt ou pas suffisamment. La consonne qui suit et qui doit disparaître [*ng*, ou, d'après notre alphabet, (ŋ)], provient de ce qu'à la fin le voile du palais s'abaisse trop et que la langue s'élève jusqu'à le toucher au lieu de rester tranquille. Pour se corriger, un bon exercice c'est de prononcer (ɑ — ɑ̃) en plaçant un crayon sur la langue, aussi profond qu'on peut le supporter sans gêne: si le crayon bouge, le son n'est pas correct. Des exercices tels que (p-b-m), (t-d-n), (k-g-ŋ) et l'étude de (ʀ) vélaire bien roulé sont également très utiles comme préliminaires, pour rendre conscients les mouvements du voile du palais.

39. Quand on prononce (ɑ̃) correctement, on peut acquérir facilement les autres voyelles nasales par des exercices semblables: (ɛ — ɛ̃), (ɔ — ɔ̃), (œ — œ̃). Toutefois, qu'on ne s'attende pas au succès avant une longue période d'efforts quotidiens.

40. Dans les mots, on devra se méfier de prononcer, après les voyelles nasales, des consonnes nasales; de dire **kɑ̃mpe**) au lieu de (**kɑ̃·pe**) *camper*; (**ʃɑ̃nte**) au lieu de (**ʃɑ̃·te**) *chanter*; (**mɑ̃ŋke**) au lieu de (**mɑ̃·ke**) *manquer* etc.[1]) Pour éviter cette faute, prononcer les mots en deux syllabes détachées (**kɑ̃: — pe**), (**ʃɑ̃: — te**), (**mɑ̃: — ke**), et réduire peu à peu l'intervalle jusqu'à établir le contact.

41. Voyelles faibles. — Les voyelles précédentes se trouvent, en français, aussi bien en syllabe faible [= inaccentuée ou atone] qu'en syllabe forte [= accentuée ou tonique]. Elles gardent même généralement en syllabe faible une grande netteté que les Anglais ont peine à reproduire; car, dans leur langue, les voyelles non accentuées s'articulent toutes d'une façon très

---

un peu plus ouverts, (ɔ̃) sensiblement plus fermé et (ɑ̃) une idée plus fermé [voir § 34, p. XXIX, note 1] que les voyelles orales correspondantes.

1) Remarquons pourtant que cette prononciation est usuelle dans le Midi de la France. Mais elle n'est nulle part jugée digne d'imitation.

Digitized by Google

détendue et dans une position mixte [intermédiaire entre les positions d'avant et d'arrière][1]), ce qui leur donne un timbre indistinct. Il leur faudra donc combattre cette tendance en français et s'efforcer de donner aux voyelles faibles une grande netteté. — La tendance anglaise n'est pourtant pas absolument inconnue en français, mais si peu marquée en général, que l'élève l'exagérera plutôt qu'il ne l'omettra. Cette tendance s'observe pour (ɔ), (o), (ɑ), (a), (ɛ), (e), (œ), (ø). On distingue quatre voyelles faibles, (ò), (à), (è), (ə), qui ne se trouvent qu'en syllabe inaccentuée, et qui paraissent flotter entre (ɔ) et (o), entre (ɑ) et (a), entre (ɛ) et (e), entre (œ) et (ø). Les deux dernières, (è) et (ə), méritent seules qu'on s'y arrête ici.[2])

(è). — La langue est plus basse que pour (e), plus élevée que pour (ɛ), un peu moins avancée vers les dents, et un peu moins tendue [mais beaucoup plus tendue pourtant que pour (è) anglais]. (è) remplace très souvent (e) et (ɛ) en syllabe faible. Ce son est d'ailleurs variable, et comme il se rapproche tantôt plus de (e), tantôt plus de (ɛ), nous avons préféré, à un point de vue pratique, ne pas le marquer dans nos textes [voir p. 21, note].

(ə). — C'est le son précédent avec les lèvres légèrement arrondies. Il diffère du (è) anglais 1° par cet arrondissement, 2° parce qu'il est beaucoup moins détendu, 3° parce que la langue est plus élevée et moins retirée en arrière vers la position mixte. C'est la voyelle neutre du français.[3]) Elle est très fréquente: elle remplace souvent (œ) et (ø) en syllabe inaccentuée et représente surtout l'*e* soi-disant *muet* de l'orthographe dans tous les cas où il se prononce. — Si, dans une phrase, un (ə) vient à être accentué, il se change aussitôt en (œ) ou en (ø) selon les personnes: on dit (ʒə lə **prɑ̃**) ou même (ʒə l **prɑ̃**), *je le prends*, mais (prɑ̃ **lœ**) ou (prɑ̃ **lø**), *prends-le.*

Consonnes

42. Nous donnons, pages XXXVI et XXXVII, les tableaux des consonnes françaises et anglaises, auxquels nous ajoutons, à titre récapitulatif, les voyelles de chaque langue.

---

1) Voir § 31.

2) On verra p. 138, l. 14 un exemple d'affaiblissement poussé très loin; mais il est exceptionnel et dialectal.

3) Voir Paul Passy, *Les Sons du français*, § 168.

Digitized by Google

43. En comparant ces deux tableaux, on verra qu'ils contiennent 25 signes consonnes identiques. C'est que nous donnons le même signe à des nuances de sons voisines; car, à parler strictement, *il n'y a pas un seul son qui soit absolument identique dans les deux langues.* Toutefois, en pratique, et si on ne vise pas à une prononciation parfaite, on peut considérer comme équivalents: (k), (g), (p), (b), (m), (j), (ʃ), (ʒ), (s), (z), (f), (v), (w). Même pour (t), (d), (n), la différence peut être négligée. Remarquons pourtant que (k), (p), (t) sont suivis en anglais d'une aspiration, d'un (h) réduit, qui n'existe pas en français.

44. Voix et souffle. — Remarquons tout d'abord que (p — b), (t — d), (k — g), ... (f — v), (s — z), etc. constituent des paires de sons dont chacune est articulée dans la bouche à une place et d'une façon identique. Ce qui distingue (p) de (b), (f) de (v), etc., c'est que pour (p), (t), (k), (f), (s), l'air passe à travers le larynx sans y produire d'autre bruit que celui d'un léger *souffle* qu'on entend lorsqu'on respire la bouche ouverte (h); tandis que pour (b), (d), (g), (v), (z), les *cordes vocales* [sortes de muscles placés en travers du larynx dont ils tapissent les parois] se tendent, se rapprochent et ne laissent entre elles qu'une fente; en sorte que l'air, en passant au travers à force, met les cordes vocales en vibration et produit un son appelé *voix.* Aussi appelle-t-on (p), (t), (k), (f), (s) . . . des *consonnes soufflées*, (b), (d), (g), (v), (z) . . . des *consonnes vocaliques.*

45. Les expériences suivantes apprendront à distinguer les consonnes vocaliques des consonnes soufflées: 1° Toutes les consonnes vocaliques (v), (z), (ʒ), etc. peuvent se chanter comme les voyelles; les consonnes soufflées (f), (s), (ʃ), etc. ne peuvent pas se chanter; 2° si on prononce successivement (f — v), (s — z) . ., en se bouchant les oreilles, on n'entendra presque rien pour (f), (s), mais un bourdonnement marqué pour (v), (z); 3° en plaçant son doigt sur la pomme d'Adam pendant qu'on prononce (f — v), (s — z) . . ., on sentira une légère vibration pour (v), (z), qui n'existe pas pour (f), (s). Il faut seulement avoir soin de ne pas prononcer (fə), (sə), (pə), (tə), auquel cas on pourrait attribuer à la consonne les vibrations qui appartiennent à la voyelle (ə).

46. Nous distinguons la vocalique de la soufflée par des signes spéciaux pour (k — g), (t — d), (p — b), (ʃ — ʒ), (s — z),

Digitized by Google

(θ — ð), (f — v). On donne souvent aux consonnes soufflées (k), (t), (p), (ʃ), (s), (θ), (f) le nom de *consonnes dures* ou *fortes*, et aux consonnes vocaliques (g), (d), (b), (ʒ), (z), (ð), (v) le nom de *consonnes douces* ou *faibles*, parce que les premières se prononcent avec plus de force que les secondes [voir Paul Passy, *Les Sons du français*, § 174]. Cette différence de force est très grande dans beaucoup de langues; elle remplace la différence de voix et de souffle dans certains dialectes allemands. Mais elle est sans doute en français moins grande et moins importante[1]) qu'en anglais et dans d'autres langues. En revanche, la présence ou l'absence de la *voix* accompagnant le bruit de la consonne [voir § 44 et 45] distinguent en français avec une netteté extrême les deux séries, (g), (d), (b), (ʒ), (z), (ɣ) et (k), (t), (p), (ʃ), (s), (f). Cette différence essentielle n'est effacée que par l'assimilation qui cause la dévocalisation partielle ou complète des consonnes vocaliques et la vocalisation partielle ou complète des consonnes soufflées [voir § 52—53, et § 28]. — Les consonnes (m), (n), (ɲ), (l), (r) ou (ʀ), (w), (ɥ), (j) sont vocaliques; les soufflées correspondantes ne se trouvent qu'exceptionnellement en français et n'ont pas besoin de signes spéciaux. Dans certains cas où la voix s'arrête trop tôt à la fin d'un mot ou d'un groupe de mots, (l), (r) ou (ʀ), (m) se dévocalisent souvent entièrement, s'affaiblissent et tendent à disparaître: (**tabl̥**) ou (**tablə**) *table*; (**pudr̥**) ou (**pudrə**) *poudre*; (**prism̥**) ou (**prismə**) *prisme* [voir § 28, p. XXIV, et p. XXIII, n. 1]. — La dévocalisation par assimilation est rarement complète pour (j) et presque toujours partielle pour (m), (n), (ɲ), (l), (r) ou (ʀ), (w), (ɥ) [voir § 52—53, et § 28, p. XXIII]. Il est encore à remarquer que les consonnes (m), (n), (ɲ), (l), (r) ou (ʀ) se prononcent avec plus de force et sont beaucoup plus distinctes lorsqu'elles sont pleinement vocaliques que lorsqu'elles perdent la *voix* ou une partie de la *voix*. — Sauf les cas de dévocalisation [voir ci-dessus, et § 28], les consonnes vocaliques finales sont beaucoup plus vocaliques en français qu'en anglais, où elles finissent souvent sans *voix*, tandis qu'en français on entend souvent la *voix* après que la consonne même est finie, semblable à un (ə) réduit. Cp. (**rɔb**) *robe*, (**kaːv**) *cave*, en

1) Pour mon oreille et mon sentiment musculaire, (g), (d), (b), (ʒ), (z), (v), en français, s'articulent en général à peu près avec la même force que (k), (t), (p), (ʃ), (s), (f). Cependant, cette question demande encore des recherches exactes et minutieuses de la part de la phonétique expérimentale. — A. R.

Digitized by Google

français, et (rɔb) *rob*, (keiv) *cave*, en anglais. — Le chuche ou chuchotement[1]), qui s'emploie quelquefois dans certaines syllabes avant une pause, remplace, dans ce cas, la *voix* de la prononciation ordinaire, et dévocalise complètement les consonnes vocaliques aussi bien que les voyelles [voir § 28, p. XXIV, et p. XXIII, n. 1]. — L'inhalation ou inspiration de l'air, qu'on emploie parfois, en parlant, au lieu de l'exhalation ou expiration, pour imiter certains bruits naturels, p. e. (u̥i̥t) *uit*, p. 134, l. 36, empêche les cordes vocales de vibrer, ce qui est nécessaire pour la formation des voyelles et des consonnes vocaliques du langage ordinaire, et fait remplacer la *voix* ou par le *chuche* ou par le *souffle*. Voir § 28, p. XXIV, et Paul PASSY, *Les Sons du français*, §§ 221, 222: *Sons inverses*.

47. Détail. — Nous ne nous arrêterons qu'aux détails suivants:

48. (t — d), (n̥ — n), (l̥ — l) sont prononcés en français contre les dents, plus en avant par conséquent qu'en anglais. Pour (l) et peut-être aussi pour les autres sons, il y a en anglais une élévation de l'arrière-langue, qui n'existe pas en français.

49. (ɲ). — Ce son, nasal comme (m) et (n), est produit de la même manière qu'eux, mais à une place différente. C'est le milieu de la langue [la partie qui articule (j)], qui s'appuie sur le milieu du palais. Mais dans beaucoup de parties de la France (ɲ) est remplacé par (nj), et l'étranger peut à la rigueur faire de même.

50. r, R. — Dans le Sud de l'Angleterre, chez beaucoup d'Américains et dans d'autres parties encore du domaine anglais, (r) est complètement tombé devant une consonne ou avant une pause: *father* et *farther* se prononcent tous deux (fɑːðə). En se regardant prononcer successivement *are* et *ara*, les personnes qui ont cette prononciation s'apercevront facilement que pour le premier mot leur langue ne bouge pas. — En français (r) est *toujours*, et dans toutes les positions, nettement roulé, comme en Ecosse, et généralement en Irlande. On fera bien de s'exercer à dire *part* (paːr), *porte* (pɔrt), *courbe* (kurb), etc. en roulant (r). — Beaucoup d'Anglais

1) Sur l'emploi du chuche en français, voir Paul PASSY, *Les Sons du français*, § 224; sur la nature du chuche, voir les grands ouvrages phonétiques cités dans la bibliographie, p. XLVII ss., et surtout les *Artikulations- und Hörübungen* de KLINGHARDT.

Digitized by Google

et la plupart des Américains prononcent leur (r) ou leur (ɹ) [non roulé et fricatif] avec une articulation *cérébrale* [*inverted r*], c'est-à-dire en reculant ou même en recourbant vers le palais la pointe de la langue. Il est très important, en français, d'évi-

Tableau des sons français [1])

		LARYNGALES	PALATALES			LINGUALES			LABIALES	
			de la luette	d'arrière	d'avant	prépalatales	alvéolaires	postdentales	dentilabiales	bilabiales
Consonnes	Plosives	ʔ		k g				t d		p b
	Nasales				ɲ̊ ɲ			n̥ n		m̥ m
	Latérales							l̥ l		
	Roulées		ʀ̥ ʀ				r̥ r			
	Fricatives	h		(ẘ w)	(ɥ̊ ɥ) ĵ j		ʃ ʒ	s z	f v	ɥ̊ ɥ ẘ w
Voyelles	Fermées			u	y i				(u)	(y)
	Mi-fermées			o	ø e ɵ				(o)	(ø) (ɵ)
				õ					(õ)	
	Mi-ouvertes			ɔ	œ ɛ œ̃ ɛ̃				(ɔ)	(œ) (œ̃)
	Ouvertes			ɑ ɑ̃	a					

ter cette particularité, et d'avancer au contraire la langue vers les dents d'en haut, où le courant d'air la fait trembler [voir p. 240, l. 5]. — Nous avons déjà recommandé aux élèves américains et anglais l' (r) du bout de la langue de préférence à l' (ʀ) de la luette [§ 26; voir aussi § 28, p. XXII]. S'ils désirent acquérir

1) Voir le tableau p. XXVI, avec la note.

Digitized by Google

l'(ʀ) uvulaire [vélaire], pour s'en servir en parlant français, ou simplement pour exercer le voile du palais [voir § 66], il faut qu'ils s'efforcent de faire bien vibrer leur luette. Nous leur conseillons de ne pas imiter dans leur prononciation une variété

Tableau des sons anglais[1])

		LARYNGALES	PALATALES		LINGUALES	LABIALES	
			d'arrière	d'avant	prépalatales alvéolaires postdentales linguodent.	dentilabiales	bilabiales
Consonnes	Plosives		k g		t d		p b
	Nasales		ŋ̊ ŋ		n̥ n		m̥ m
	Latérales		(l̥ l)		l̥ l		
	Roulées				r̥ r		
	Fricatives	h	(ẘ w)	j̊ j	ʃ ʒ ɹ̥ ɹ s z θ ð	f v	ẘ w
Voyelles	Fermées		uw ù	ij ì			(uw) (ù)
	Mi-fermées		ou	ei è			(ou)
	Mi-ouvertes		ʌ ə ə:	ɛ æ			
	Ouvertes		ɑ: à ɔ ɔ:				(ɔ̀) (ɔ:)

désagréable de l'(ʀ), l'(ʁ) non roulé, qui est une consonne fricative et ressemble à la consonne soufflée et vocalique des mots allemands *Sachen* et *sagen* (*g*, prononciation de l'Allemagne du Nord). Ce son s'emploie surtout dans le bas peuple de Paris, mais il n'est pas rare dans les classes moyennes et

1) Voir le tableau p. XXVI, avec la note.

Digitized by Google

même parmi les Parisiens de la bonne société. On donne parfois à (ʁ) le nom de *r grasseyé*, par lequel on a désigné d'abord (ʀ). Voir Paul Passy, *Les Sons du français*, § 199, 214.

51. (**w**), (**ɥ**) et (**j**) sont les consonnes qui ressemblent le plus aux voyelles. On les appelle souvent *semi-voyelles*. La différence entre elles et (u), (y), (i) est simplement que la langue est un peu plus élevée vers le palais.

(**ɥ**). — Les Anglais rendent presque tous ce son par (w). Pour l'acquérir, il faut partir de (y): prononcez en deux syllabes (ly — **i**), (ty — **il**:), (sy — **i**), (py — **i**), d'abord lentement, puis plus vite, et vous arriverez à prononcer (**lɥi**), (**tɥil**:), (**sɥi**), (**pɥi**), *lui, tuile, suie, puits*. En tout cas, mieux vaudrait dire (ly**i**), (ty**il**:), comme dans beaucoup de régions de la France, que (**lwi**), (**twil**:).

Assimilation

52. Quand deux consonnes sont en contact, il arrive souvent que l'une prend un certain nombre de caractères de l'autre: les deux consonnes *s'assimilent*. Ce phénomène cause quelquefois de grands changements dans la forme des mots: p. e. *une petite* (ynpə**tit**), (yn**ptit**), (ym**ptit**), (ym**tit**, (yn**tit**). Il se fait sentir surtout dans la *vocalisation* partielle ou même complète des consonnes soufflées et dans la *dévocalisation* partielle ou même complète des consonnes vocaliques au sein d'un mot et à l'intérieur d'un groupe de mots, dans une prononciation naturelle, rapide ou du moins pas trop lente. C'est ce qui a lieu dans les phrases: *une grande plaine* (yn grɑ̃d̥ **plɛn**:), où le (d) perd en partie et rarement tout à fait la *voix* par assimilation au (p) qui est soufflé; *chaque jour* (ʃak̥ **ʒu**:**r**), où le (k) devient en partie et rarement tout à fait vocalique par assimilation au (ʒ). En français, c'est généralement la première consonne qui s'assimile à la suivante, comme dans les exemples ci-dessus. Toutefois le contraire a lieu aussi pour les consonnes (n), (r) ou (ʀ), (l), (w), (ɥ), (j): *tenir* (**tn̥i**:**r** = tə**ni**:**r**), *plus* (**pl̥y**), *pied* (**pj̊e**).[1]) L'assimilation progressive de consonnes

1) Voir § 28, p. XXXIII, avec la note 1, et § 46. — Sur la nature de ces assimilations, voir Paul Passy, *Les Sons du français*, § 235—236, avec § 189—191, 194, 199—200, 204—205, 211—212, Jean Passy, *M. Ph.*, 1893, p. 28, et A. Rambeau, *Mod. Lang. Notes*, Novembre 1893, p. 198. — Si l'assimilation est complète dans (yn grɑ̃d̥ **plɛn**:), (ʃak̥ **ʒu**:**r**) et (**pj̊e**), il faut que (d̥), (k̥) et (j̊) sonnent exactement comme (t), (g) et (ç) [à peu près la consonne du mot allemand *ich*]. Mais cela est très rare. En

Digitized by Google

vocaliques autres que celles-ci à des consonnes soufflées est rare: on dit (**ʃv̊al**) pour (**ʃəval**) *cheval*; mais (**zg̊ɔ̃**) ou (**s̬g̊ɔ̃**) pour (**səg̊ɔ̃**) *second*, etc.

53. Préoccupés surtout du côté pratique de la question, nous ne notons la vocalisation et la dévocalisation par assimilation que quand c'est utile pour prévenir une fausse prononciation. Ainsi nous avons omis dans les textes la dévocalisation généralement partielle de (n), (r) ou (ʀ), (l), (w), (ɥ), (j) après une consonne soufflée, et celle des consonnes nasales, de (r) ou (ʀ) et de (l) avant une consonne soufflée: (**tn̥i:r**), (**təni:r**) *tenir*, (**ar̥k**) *arc*, etc. [voir § 28, p. XXIII, note 1].

Un léger arrêt empêche naturellement l'assimilation de se produire d'un mot sur l'autre [page 34, ligne 24; 58, l. 4; 106, l. 19]. Aussi beaucoup des assimilations que nous avons notées devront-elles disparaître dans une lecture lente. Au contraire, une lecture rapide les augmentera.[1])

Syllabes

54. La syllabation n'est pas identique en français et en anglais.[2]) En français, une consonne entre voyelles appartient toujours à la seconde syllabe: *Marie* se dit (ma· — **ri**); *ballon*, (ba — **lɔ̃**); *attaque*, (a — **tak**); *ticket*, (ti — **kɛ**) ou (ti — **kɛt**); *étiquette*, (e —

général, la vocalisation et la dévocalisation par assimilation ne sont que partielles: La *voix* de (d) et de (j) est diminuée, et le (d̥) et le (j̊) ressemblent à (t) et à (ç), parce que le *bruit* des consonnes se fait entendre davantage; mais une partie de la *voix* existe encore, ce qui les empêche de sonner comme (t) et (ç). Dans (k̬), la *voix* qui a été ajoutée à cause de l'assimilation est ordinairement trop faible, et le *bruit* de la consonne prédomine encore, ce qui empêche (k̬) de sonner comme (g). La phonétique expérimentale peut seule démontrer d'une manière certaine si dans (d̥) de (yn grɑ̃·d̥ **plɛn:**) le commencement reste vocalique et la fin devient soufflée, si dans (k̬) de (ʃak̬ **ʒu:r**) le commencement reste soufflé et la fin devient vocalique, et si dans (j̬) de (**pj̬e**) le commencement est soufflé et la fin reste vocalique.

1) Les assimilations peuvent être évitées et deviennent impossibles par l'insertion d'un (ə), qui, dans la prononciation populaire et même dans celle des gens instruits, a lieu parfois même quand il n'y a pas d'*e muet* dans l'orthographe officielle: (ku də **fudrə**), (ku d̥ə **fudrə**), (ku də **fudrə**) *coups de foudre*, p. 198, l. 17; (ʃak̬ **ʒu:r**), (ʃakə **ʒu:r**) *chaque jour*; (kə fɛt̬ **vu**), (kə fɛtə **vu**) *que faites-vous*; (vɛ̃t̬dø), (vɛ̃·təd̥ø), (vɛ̃ntəd̥ø) *vingt-deux*; (a **l ɛst̬** də la **frɑ̃:s**), (a **l ɛstə** d la **frɑ̃:s**) *à l'Est de la France*.

2) Sur les syllabes et la syllabation, voir Paul PASSY, *Les Sons du français*, § 103—110, SWEET, *A Handbook of Phonetics*, § 250—262, RIPPMANN-VIETOR, *Elements of Phonetics*, § 177—178.

Digitized by Google

ti — **kɛt**); *solide*, (sɔ — **lid**). [En anglais, on coupe *balloon* (bə — **luwn**) et *attack* (ə — **tæk**), mais *ticket* (**tik** — it) et *solid* (**sɔl** — id); dans *Mary* (**mɛː** — r — i) ou (**mɛˑə** — r — i), et *leading* (**lij** — d — iŋ), (r) et (d) paraissent faire partie des deux syllabes.] — Il en est de même pour un groupe de deux consonnes dont la seconde est (l) ou (r): (ta — **blo**), et non comme en anglais (**tæb** — lo), *tableau*; peut-être aussi pour (n) précédé d'une autre consonne: (mɛ̃ˑ — **tnɑ̃**) *maintenant*. — Dans les autres cas un groupe de deux ou plusieurs consonnes se divise entre les deux syllables: (par — **le**) *parler*. Cependant, les semi-voyelles (w), (ɥ) et (j) [voir § 51] comptent toujours comme voyelles: *adieu* (a — **djø**), *adroit* (a — **drwɑ**), *menuisier* (mə — nɥiˑ — **zje**).

Ces règles sont vraies entre mots aussi bien que dans le corps d'un mot. *Le petit oiseau* se prononce donc (ləp — **ti** — twa — **zo**); *dans une maison*, (dɑ̃ — zyn — meˑ — **zɔ̃**); *une arme*, (y — **narm**); *un homme*, (œ̃ — **nɔm**); *les hommes*, (le — **zɔm**); *la table est ronde*, (la — **ta** — blɛ — **rɔ̃ːd**). Il n'y a pas de différence entre *les zones* et *les aunes* (le — **zoːn**).[1]) En anglais, au contraire, on coupe (ə — **tɔːl** — **mæn**) *a tall man*, et (ət — **ɔːl** — **taimz**) *at all times*, et on peut distinguer *a name* (ə — **neim**), et *an aim* (ən — **eim**).

55. Dans les cas où notre manière d'indiquer l'accent nous a permis de marquer la syllabe, nous nous sommes plus préoccupés de la pratique que de la théorie. Nous écrivons (pɑ̃ˑdɑ̃ de **sjɛkl̥**), p. 66, l. 11, et (karɑ̃ˑt **sjɛklə** vu kɔ̃ˑtɑ̃ːpl̥), p. 106, l. 19, mais (avɛk **lɥi**), p. 18, l. 8, et (s ɛt ɛ̃ˑsi **k** lez etrɑ̃ˑʒe), p. 16, l. 18, quoique dans les quatre cas (k) paraisse appartenir à la même syllabe que (l).[2]) Nous croyons mieux guider ainsi que par une rigoureuse exactitude. — Dans (il etydi sɔ̃ diksjɔnɛːr e fabrik sa frɑːz), p. 24, l. 10, il va sans dire que, si on presse un peu plus, l'(r) appartiendra à la syllabe suivante, et il en est de même dans beaucoup d'autres cas; car l'énonciation que nous figurons est naturellement un peu ralentie. La notation de la liaison syllabique, comme celle des assimilations [§ 52—53], est forcément un peu arbitraire, parce qu'elle dépend de la rapidité du discours et des habitudes personnelles

1) Voir aussi les textes n° **8** et surtout n° **16** (*calembours et devinettes*).

2) Ces questions sont quelquefois très délicates et ne se laissent pas toujours décider simplement par l'oreille. Elles méritent donc l'attention de la phonétique expérimentale.

Digitized by Google

de chacun. On ne devra la considérer que comme une indication générale qui peut souvent être modifiée.

Accent de force et accent musical

56. L'accent de force porte toujours sur la dernière syllabe d'un mot isolé, à moins que celle-ci ne contienne (ə). C'est là un des points de la prononciation française qui donne le plus de peine à beaucoup d'étrangers. Voir Paul Passy, *Les Sons du français*, § 77, ss.

Dans la phrase, cet accent souffre un grand nombre de modifications, qui ont été étudiées ailleurs[1]), et dont on trouvera beaucoup d'exemples dans nos textes. Voir aussi § 72, et une remarque sur la transcription du n° **55**, p. 195.

57. Les *groupes d'accentuation*, c'est-à-dire les petits groupes de mots qui ne reçoivent qu'un accent fort, ne concordent pas toujours avec les *groupes d'énonciation*, c'est-à-dire les petits groupes de mots intimement liés, entre lesquels on peut à la rigueur s'arrêter dans une énonciation très ralentie.[2]) Tel groupe d'énonciation n'a pas d'accent, tel autre en a plusieurs. Nous les séparons par des espaces blancs. — Voir les remarques sur les espaces blancs, le tiret (—) et la virgule (,), § 28, p. XXIV, et p. XXV, avec la note. — Les groupes d'énonciation sont très utiles pour les commençants et ceux qui ne savent pas encore lire ou parler couramment. Dans la prononciation naturelle de la lecture, de la récitation, du discours, du récit, de la causerie et de la conversation, les arrêts réels ont lieu dans les endroits indiqués par les espaces blancs, mais ils sont beaucoup moins fréquents. Il est impossible de dire où un arrêt est absolument nécessaire dans chaque phrase ou combinaison de phrases. Le nombre et la durée de ces arrêts dépendent trop des habitudes linguistiques, de la volonté et de l'intention de celui qui parle, cause, lit, récite et raconte, de la rapidité relative de son énonciation et de toutes les circonstances individuelles ou occasionnelles, dont on ne peut pas reproduire l'effet dans une transcription, à moins de reproduire la prononciation d'une seule personne à un moment donné, comme nous l'avons fait pour les n^{os} **55** et **62**. — Si, après les premiers essais, l'élève veut apprendre à prononcer ensemble, sans arrêt, deux groupes

1) Jean Passy, *Phonetische Studien*, III, 1890, p. 345; et Paul Passy, *Les Sons du français*, § 89—97.

2) Sur les groupes d'accentuation et d'énonciation, voir Jean Passy, *M. Ph.*, 1893, p. 116.

Digitized by Google

d'énonciation, il faut qu'il observe à la fin du premier groupe les lois d'accentuation, de syllabation et d'assimilation et toutes les règles qui existent pour les mots à l'intérieur des groupes. — La séparation ou la réunion de deux on plusieurs groupes d'énonciation est souvent recommandée et assez bien indiquée dans les textes par notre manière de marquer l'accent et les assimilations finales.

58. Nous n'avons indiqué l'accent musical qu'à titre exceptionnel dans les nos **55** et **62**. Voir l'explication des signes, § 28, p. XXV; et Paul PASSY, *Les Sons du français*, §129, ss. (*Intonation*).

Caractères généraux du système phonétique anglais et français

59. L'opposition entre les phonétismes des deux langues est très nette.

60. En français, l'accentuation est relativement peu énergique, mais augmente généralement vers le fin du mot, du groupe d'accentuation et de la phrase. En revanche, l'articulation est très nette et très claire: les voyelles sont presque aussi distinctes et aussi pleines à l'atone qu'à la tonique [Cp. § 41]; les positions que prend la langue sont beaucoup plus extrêmes qu'en anglais: pour les voyelles d'avant, elle s'appuie aux dents d'en bas, et se bombe énergiquement vers le palais; pour les voyelles d'arrière, elle se retire fortement et se relève en arrière; nous n'avons pas de vraies voyelles mixtes; les lèvres, très fortement avancées pour les voyelles arrondies (u), (o), (ɔ), (ɔ̃), (y), (ø), (œ), (œ̃), sont au contraire très fendues pour les voyelles désarrondies (i), (e), (ɛ), (ɛ̃), (a), (ɑ), (ɑ̃); le voile du palais joue un rôle important [pour les nasales].

61. C'est tout le contraire en anglais. L'articulation y manque de netteté, surtout pour les voyelles inaccentuées, qui tendent presque toutes vers une position mixte, plus ou moins voisine de (ə). La langue est ordinairement élargie; elle est peu avancée, et ne s'appuie guère aux dents d'en bas. Pour la plupart des voyelles elle est détendue [pour (ù), (ì), (ɔ̀), (à), (æ̀), (è), (ì), (ə̀)]. Même pour les autres elle est loin d'être aussi tendue qu'en français. L'action des lèvres est peu énergique; le voile du palais peu actif. Mais ce que l'anglais perd ainsi en distinction, il le regagne par une force d'expiration logiquement et énergiquement variée, qui met en relief les éléments importants du mot et de la phrase.

Digitized by Google

62. Cette opposition si tranchée entre les deux langues fait assez comprendre la nécessité d'exercices systématiques et répétés souvent pour se rompre aux difficultés. A ceux que nous avons déjà indiqués, nous ajoutons:

63. Pour acquérir une accentuation correcte, il est utile de battre, en quelque sorte, la mesure sur les syllabes marquées en caractères gras, ce qui aidera à les prononcer fortes.

64. Pour arriver à la nuance exacte qui distingue les voyelles françaises de celles de l'anglais, comparer des mots où ces voyelles sont placées dans un entourage aussi semblable que possible. Voici un exemple, qu'on pourra compléter par la liste § 28.

Anglais	*Français*	*Anglais*
fit (fìt)	fîtes (fit)	feet (fijt)
fed (fèd)	fée (fe)	fade (feid)
pull (pùl:)	poule (pul:)	pool (puwl)
	sot (so)	so (sou)

65. Pour acquérir la mobilité si essentielle des lèvres, prononcer devant une glace, en exagérant les mouvements: (i — y), (e — ø), (ɛ — œ), où les lèvres seules agissent; puis (u — i), (o — e), (ɔ — ɛ), où lèvres et langue agissent.

66. De même, pour exercer le voile du palais: (ɛ — ɛ̃), (œ — œ̃), (ɑ — ɑ̃), (ɔ — ɔ̃), (ʀ) vélaire [uvulaire], etc., en variant les exercices.

67. La *dictée phonétique* offre un excellent moyen de développer l'oreille, de découvrir les erreurs acoustiques de l'élève, de lui montrer d'une façon vivante les différences qui existent entre une prononciation lente et une prononciation courante. Elle consiste à dicter une première fois lentement, en séparant tous les mots, un texte que l'élève transcrit phonétiquement; on le corrige ensuite, et on le fait étudier pendant et après la leçon. Dans la leçon suivante, on le dicte de nouveau, mais rapidement, et on fait noter les modifications qui se produisent, ainsi que les arrêts, l'accent de force et l'accent musical; après quoi le texte est étudié de nouveau sous sa nouvelle forme. Les textes **1** et **2**, en double transcription, contenus dans le présent livre, pourront guider pour la dictée phonétique, et la remplacer dans une certaine mesure.[1])

1) Voir sur ces questions: Jean Passy, *Systèmes de transcription, M. Ph.*, 1893, p. 116, et *La dictée phonétique, M. Ph.*, 1894, p. 34 et 50.

Digitized by Google

Observations spéciales

au présent ouvrage

68. Les textes de la seconde et de la troisième partie de notre *Chrestomathie* ne sont pas destinés aux commençants. Ils forment la suite des *Leçons de choses* de PASSY-TOSTRUP, du *Fransk Begynderbog* de JESPERSEN ou du *Fransk Elementarbok* de JESPERSEN-WALLENSKÖLD, de l'*Elementarbuch* de BEYER-PASSY et aussi des textes de la première partie [voir § 2]. Quelques-uns présentent, en effet, une réelle difficulté. — Nous n'avons pas cherché à les graduer. — La plupart sont des documents sur la France en même temps que des textes en français.

69. On trouvera une assez grande variété de prononciation: D'une part, énonciations plus ou moins rapides qui s'échelonnent entre la forme lente des deux premiers textes et la forme rapide du second. D'autre part, différences dialectales, depuis la langue populaire du conte de Daudet jusqu'au langage littéraire de la poésie; enfin une certaine instabilité qui existe en partie dans la bouche d'une seule et même personne, et, dans une mesure beaucoup plus grande, chez deux individus appartenant même à une seule famille: (**katrə**), (**katr̥**) ou (**kat**); (il et **ale**) ou (il ɛt **ale**); (il **di**) ou (i **di**); (ɔʒɔr**dqi**) ou (oˑʒur**dqi**), etc. Il est nécessaire qu'on s'habitue à ces variations puisqu'elles existent.

70. Nous nous attendons à ce qu'on nous reproche une prononciation vulgaire: c'est un grief assez général contre les phonétistes. Nous répondrons qu'avant de trancher de haut sur ces matières, — beaucoup plus difficiles qu'on ne le croit en général, — on fera bien de les étudier, comme nous l'avons fait, pendant dix ou quinze ans. Il existe une opération psychologique dont le rôle est considérable dans tout ce qui touche au langage, qui consiste à substituer inconsciemment dans notre esprit la forme pleine, lente et normale d'un mot à sa forme occasionnelle, modifiée considérablement dans la phrase par l'assimilation, l'élision ou la rapidité du discours. Sans que nous puissions insister ici, nous renvoyons à nos anecdotes du numéro **3**, qui nous justifieront peut-être aux yeux du lecteur sans parti pris, en montrant combien il est difficile à ceux qui ne se sont pas observés de près et longtemps, de savoir comment ils prononcent.

Digitized by Google

71. Un mot seulement sur une question qui mériterait une longue étude, notre notation des vers. Ce qui, dans cet ouvrage comme dans ceux de Paul Passy, a déterminé la disposition des vers transcrits, c'est non le nombre des syllabes, mais le nombre des accents forts.[1])

Nous croyons en effet que c'est le nombre d'accents forts et leur alternance avec un plus ou moins grand nombre de syllabes faibles qui constitue essentiellement le rythme, cet élément essentiel et constitutif du vers. Voici quelques-unes de nos raisons:

1° C'est une observation courante[2]) que, dans beaucoup de vers, certains *e*, qui sont comptés pour une syllabe d'après la prosodie classique, sont muets, et par conséquent n'existent pas. Ces vers, qui ont une ou deux syllabes de moins que leurs voisins, ne détonnent pourtant pas, pourvu qu'ils aient le même nombre d'accents forts, dans un dessein rythmique analogue. Ainsi les trois premiers vers alexandrins de notre n° **58** ont, dans une prononciation normale[3]), le premier dix syllabes, le second onze ou douze, le troisième douze; mais chacun de ces vers a quatre accents forts.

2° Inversement, certains vers d'une pièce de décasyllabes [n° **46**] ont un rythme tout autre que ceux qui les entourent: les vers 23 de la page 170, et 21 à 23 de la page 172, par exemple. Ils ont le même nombre d'accents forts que des alexandrins ordinaires: qu'on les introduise dans une pièce d'alexandrins, ils ne détonneront pas. — La différence de rythme est encore plus sensible entre les vers 26, 27 et 31 de la page 202 et les autres alexandrins qui les précèdent et les suivent [n° **58**]. Le nombre d'accents forts, en effet, n'est pas le même, quoique celui des syllabes le soit d'après les règles de la prosodie traditionnelle.

Si donc le rythme est l'essence du vers, nous sommes pleinement justifiés à disposer les vers comme nous l'avons fait.

72. Il est bon de remarquer que deux accents forts consécutifs ne comptent habituellement que pour un seul [sauf le

---

1) Voir Paul Passy, *Les Sons du français*, § 98—99 (*Rôle du rythme. Versification*).

2) M. Kuersteiner l'a répétée au *Théâtre-Français* d'une façon très précise, *M. Ph.*, 1895, page 154.

3) Rappelons que nous prenons pour base la prononciation naturelle de l'Ile-de-France, non celle du Midi, qui conserve beaucoup plus d'(ə).

Digitized by Google

cas où il y a une pause entre eux].[1]) Les deux syllabes accentuées qui se suivent alors sans pause, et dont la première est plus forte que la seconde, sont le résultat d'un déplacement d'accent pour cause émotionnelle. Voir § 56, et une remarque sur la transcription du n° **55**, p. 195.

1) Cp., par exemple, les vers 24 et 31 de la page 202 [n° 58].

Paris et Baltimore, février 1897.

Jean Passy,
Neuilly-sur-Seine, France.

Adolphe Rambeau,
Johns Hopkins University, Baltimore.

Boston, Mass., décembre 1900.

Adolphe Rambeau,
Massachusetts Institute of Technology, Boston.

Digitized by Google

Ouvrages phonétiques recommandés:[1])

Aug. ANDRÉ: *Manuel de diction et de prononciation françaises*, 1893 (1894), Lausanne, F. Payot.

A. Melville BELL: *Visible Speech*, the Science of Universal Alphabetics, London (1867), and the Volta Bureau, Washington, D. C.

Franz BEYER: 1° *Das Lautsystem des Neufranzösischen*, 1887; — 2° *Französische Phonetik* für Lehrer und Studierende, 2. Auflage, 1897, Cöthen, Otto Schulze.

Franz BEYER et Paul PASSY: 1° *Elementarbuch* des gesprochenen Französisch; — 2° Franz BEYER: *Ergänzungsheft*, 1893, Cöthen, Otto Schulze.

Michel BRÉAL: *De l'Enseignement des langues vivantes*, 1893, Paris, Hachette.

Hermann BREYMANN: 1° *Die neusprachliche Reform-Literatur* von 1876—1893, eine bibliographisch-kritische Übersicht, 1895; — 2° *Die phonetische Literatur* von 1876—1895, eine bibliographisch-kritische Übersicht[2]), 1897, Leipzig, A. Deichert (Georg Böhme).

Felix FRANKE: 1° *Die praktische Spracherlernung*, 1884, Heilbronn, Henninger; — 2° *Phrases de tous les jours*, 5e édi-

1) Nous n'indiquons dans cette liste que les ouvrages qui se rapportent directement ou indirectement à l'étude phonétique du français et à la pédagogie linguistique; nous ne cherchons pas d'ailleurs à être complets. — Pour l'étude de l'anglais parlé du Sud de l'Angleterre, nous devons recommander, outre les ouvrages généraux indiqués plus haut, H. SWEET, *Elementarbuch des gesprochenen Englisch*, 1891[3], et *Primer of Spoken English*, 1895[2], Oxford, Clarendon Press. Voir aussi *Skizzen lebender Sprachen*, herausgegeben von Wilhelm VIETOR, 1. *Northern English, Phonetics, Grammar, Texts*, by R. J. LLOYD, 1899, Leipzig, Teubner. — Sur l'anglais américain, voir l'Introduction, § 27, avec une note.

2) Pour compléter les renseignements précieux de B., on n'a qu'à lire la bibliographie à la fin des grands ouvrages phonétiques ou de leurs nouvelles éditions qui ont paru après 1895, p. e. la seconde édition de la *Phonetik* de F. BEYER.

Digitized by Google

tion, 1893; — 3° *Ergänzungsheft*, 4. Auflage, 1894, Leipzig, O. R. Reisland.

GEDDES, voir MATZKE.

C. H. GRANDGENT: *A Short French Grammar* (based on Phonetics), 1894, Boston, D. C. Heath & Co.

J. C. G. GRASÉ: *Directe methode en phonetisch schrift* als grondslagen van taalonderwijs, 1896, Groningen, Wolters.

Otto JESPERSEN: 1° *The Articulations of Speech Sounds* represented by means of Analphabetic Symbols, 1889, Marburg, N. G. Elwert; — 2° *Fransk Begynderbog*, 1892 (2e édition, 1897); — 3° *Redegørelse* for min franske Begynderbog, 1892, København, Carl Larsen; — 4° *Fonetik*, en systematisk Fremstilling af Laeren om Sproglyd, I, 1897, II, 1898, III, 1899, København, Det Schubotheske Forlag.

O. JESPERSEN et A. WALLENSKÖLD: *Fransk Elementarbok*, 1893, Helsingfors.

H. KLINGHARDT: 1° *Ein Jahr Erfahrungen* mit der neuen Methode; — 2° *Drei weitere Jahre Erfahrungen* mit der imitativen Methode, 1888, 1892, Marburg, N. G. Elwert; — 3° *Artikulations- und Hörübungen*, 1897, Cöthen, Schulze.

Eduard KOSCHWITZ: *Les Parlers parisiens*, anthologie phonétique, 2e édition, 1896, Paris, H. Welter.

K. KÜHN: *Entwurf eines Lehrplans* für den französischen Unterricht am Realgymnasium, Mittel- und Oberstufe, 1889, Marburg, N. G. Elwert.

R. LENZ: *Fonética aplicada á la enseñanza de los idiomas vivos*, fonética francesa, 1893, Santiago de Chile.

John E. MATZKE: *Primer of French Pronunciation*, 1897, New York, Holt & Co. [Avec les remarques de GEDDES dans les «Modern Language Notes», March, 1899.]

H. MICHAELIS et P. PASSY: *Dictionnaire phonétique* de la langue française, 1897, Hanovre-Berlin, Carl Meyer (Gustav Prior).

Kristoffer NYROP: *Kortfattet fransk Lydlære* til Brug for Lærere og Studerende, 1893, København, P. G. Philipsens Forlag.[1])

Jean PASSY: 1° *Teaching Dodges*, «M. Ph.», II (1888), p. 36—37, 42; — 2° *Remarques* a) *sur le passé défini*, b) *sur les assimilations*, «M. Ph.», VIII (1893), p. 28—29; — 3° *Systèmes de transcription*, «M. Ph.», VIII (1893), p. 116—121; — 4° *La*

1) Nous devons à ce livre plusieurs anecdotes phonétiques et plusieurs calembours.

Digitized by Google

dictée phonétique, «M. Ph.», IX (1894), p. 34—38, 50—52; — 5° *Notes de phonétique française*, «Phonetische Studien», III (1890), p. 345—354.

Paul PASSY: 1° *Le Phonétisme au Congrès de Stockholm* en 1886, Paris, Delagrave, 1887; — 2° *Les Sons du français*, 5e édition, 1899; — 3° *Étude sur les changements phonétiques*, 1890 (1891); — 4° *Premier livre de lecture* (méthode phonétique), 3e édition, 1896; — 5° *Versions populaires* de divers fragments du Nouveau Testament en transcription phonétique, Paris, Firmin-Didot; — 6° *Le français parlé*, 4e édition, 1897, Leipzig, O. R. Reisland; — 7° *Expériences d'un professeur d'anglais*, dans «Englische Studien», Vol. X, p. 506, Heilbronn, Henninger; — 8° *L'Ecriture phonétique*, exposé populaire avec application au français et à 173 langues ou dialectes, 3e édition, 1899; — 9° *Lectures variées* en transcription phonétique, avec la collaboration de plusieurs étudiants, 1897, Paris, Société des Traités, 33 rue des Saints-Pères; — 10° *Abrégé de prononciation française* (phonétique et orthoépie) avec un glossaire de mots contenus dans le «Français parlé», 1897, Leipzig, O. R. Reisland; — 11° *De la Méthode directe de l'enseignement des langues vivantes*, mémoire couronné du deuxième prix par la «Société pour la propagation des langues étrangères en France», 1899, Paris, Armand Colin et Cie. [Avec une bibliographie d'ouvrages pédagogiques et scolaires, p. 30—31.]

Paul PASSY et Thalla TOSTRUP: *Leçons de choses* en transcription phonétique pour servir au premier enseignement du français, 1895, Paris, Firmin-Didot.

(Voir aussi Franz BEYER et H. MICHAELIS).

Karl QUIEHL: *Französische Aussprache und Sprachfertigkeit*, Phonetik sowie mündliche und schriftliche Übungen im Klassenunterrichte, 3. Auflage, 1899, Marburg, N. G. Elwert.

A. RAMBEAU: 1° *Vier Lauttafeln* für den französischen und englischen Klassenunterricht (Sons et Exemples); — 2° *Die Phonetik* im französischen und englischen Klassenunterricht, Begleitschrift zu den Lauttafeln, 1888, Hamburg, Otto Meissner[1]); — 3° *Phonetics and 'Reform Method'*, «Modern Language Notes», Baltimore, Md., June (col. 321—331), November (col. 385—398), December (col. 484—486), 1893; — 4° *On the Value of*

1) L'auteur prépare des *Tableaux de Sons (avec exemples)* pour l'enseignement du français, de l'allemand, de l'anglais, de l'italien et de l'espagnol, et une édition anglaise corrigée et augmentée de sa *Begleitschrift*.

Digitized by Google

Phonetics in Teaching Modern Languages, with Practical Illustrations (p. 1—20); — 5° *Remarks on the Study of Modern Languages* (p. 261—276), «Die Neueren Sprachen», II, 1894; — 6° *Dix thèses* sur l'emploi de la phonétique dans l'enseignement des langues vivantes, dans un article sur H. KLINGHARDT, *Artikulations- und Hörübungen*, «Modern Language Notes», Baltimore, Md., November (col. 421—436), 1897.

Walter RIPPMANN: *Elements of Phonetics*, English, French and German, translated and adapted from Prof. Vietor's «Kleine Phonetik», 1899, London, J. M. Dent and Co.

L'Abbé ROUSSELOT: *Principes de phonétique expérimentale*, Paris-Leipzig, H. Welter. Première Partie, 1897.

P. SCHUHMANN: *Französische Lautlehre* für Mitteldeutsche, insbesondere für Sachsen, 2. Auflage, 1896, Leipzig, Teubner.

Eduard SIEVERS: *Grundzüge der Phonetik*, 5. Auflage, 1900, Leipzig, Breitkopf & Härtel.

Laura SOAMES: *Introduction to English, French and German Phonetics*, with Reading Lessons and Exercises, 1891 (new edition, revised by Wilhelm VIETOR, 1899), London, Swan Sonnenschein & Co.; New York, Macmillan & Co.

W. SÖDERHJELM et N. TÖTTERMAN: *Fransk Elementarbok*, 3e édition, 1899, Helsingfors, Otava.

Johan STORM: *Englische Philologie*, 2. Auflage. Die lebende Sprache; 1. Abteilung: Phonetik und Aussprache, 1892, Leipzig, O. R. Reisland.

Henry SWEET: 1° *The Practical Study of Language*, «Transactions of the Philological Society», London, 1884; (new and enlarged edition) *The Practical Study of Languages, a Guide for Teachers and Learners*, 1899, London, Dent & Co., and 1900, New York, Holt & Co.; — 2° *A Handbook of Phonetics*, 1877; — 3° *A Primer of Phonetics*, 1890, Oxford, Clarendon Press.

TOSTRUP, voir Paul PASSY et Thalla TOSTRUP.

TÖTTERMAN, voir W. SÖDERHJELM et N. TÖTTERMAN.

Moritz TRAUTMANN: *Die Sprachlaute* im allgemeinen und die Laute des Englischen, Französischen und Deutschen im besondern, 1884—1886, Leipzig, Gustav Fock.

Wilhelm VIETOR: 1° *Der Sprachunterricht muss umkehren*, 2. Auflage, 1886, Heilbronn, Henninger; — 2° *Elemente der Phonetik und Orthoepie* des Deutschen, Englischen und Französischen, 3. Auflage, 1894, Leipzig, O. R. Reisland; — 3° *Drei Lauttafeln* (Deutsch, Englisch, Französisch); — 4° *Drei Begleitschriften*: Erklärungen und Beispiele (deutscher, englischer und

Digitized by Google

französischer Text), 1893, Marburg, N. G. Elwert; — 5° *Kleine Phonetik* des Deutschen, Englischen und Französischen, 1897, Leipzig, O. R. Reisland.

WALLENSKÖLD, voir O. JESPERSEN et A. WALLENSKÖLD.

Max WALTER: *Der französische Klassenunterricht*, Unterstufe, 1888, Marburg, N. G. Elwert.

Journaux

Le Maître Phonétique, organe mensuel de l'*Association Phonétique Internationale.* Vol. 1 à 15 (1886—1900). Rédaction et administration: Paul PASSY, 20, Rue de la Madeleine, Bourg-la-Reine, Seine.

Phonetische Studien, Zeitschrift für wissenschaftliche und praktische Phonetik, mit besonderer Rücksicht auf die Reform des Sprachunterrichts, herausgegeben von Wilhelm VIETOR. Vol. 1 à 6 (1887—1893), Marburg, N. G. Elwert.

Die Neueren Sprachen, Zeitschrift für den neusprachlichen Unterricht, zugleich Fortsetzung der *Phonetischen Studien*, in Verbindung mit Franz DÖRR und Adolf RAMBEAU (vorher Karl KÜHN) herausgegeben von Wilhelm VIETOR. Vol. 1 à 8 (1893—1900), Marburg, N. G. Elwert; New York, Gustav E. Stechert, 9 East 16th Street.

Revue Internationale de Rhinologie, Otologie, Laryngologie et Phonétique expérimentale (Directeurs: Marcel NATIER et l'Abbé ROUSSELOT), 1899 et 1900, Paris, A. Maloine. [Titre nouveau: *La Parole.*]

Digitized by Google

Digitized by Google

PREMIÈRE PARTIE

EXERCICES PRÉLIMINAIRES

PROSE ET VERS

Digitized by Google

prəmjɛr parti

egzɛrsis prelimineːr

---

proːz

tɛkst ɑ̃ dublə trɑ̃skripsjɔ̃

syr l ytilite e l ɑ̃·plwa d̥ se **tɛkst**, **vwaːr** l ɛ̃·trɔ·dyksjɔ̃. — nu dɔnɔ̃, dɑ̃ la trɑ̃skripsjɔ̃ **rapid** dy zgɔ̃ de **tɛkstə** squi·vɑ̃, yn enɔ̃·sjɑ·sjɔ̃ **boːku** ply kɔ̃·trakte kə dɑ̃ la trɑ̃skripsjɔ̃ kɔrɛspɔ̃·dɑ̃ːt̥ dy **prəmje**. i nuz a **pary** ɛ̃·terɛsɑ̃ də dɔne ɑ̃ spesimɛn d elɔkysjɔ̃ tutafɛ **rapid** e negli·ʒe, nɔ̃ pur la prɔpo·ze kɔm mɔ·dɛlː, mɛ pur pɛrmɛtrə d etydje, dɑ̃z ɑ̃n egzɑ̃ːplə kɔ̃·krɛ, ʒysk **u** va l ɛ̃stabilite dy lɑ̃·gaːʒ. — dɑ̃ la trɑ̃skripsjɔ̃ **lɑ̃ːt**, l aksɑ̃ tɔnik, ki n ɛ **pɑ** marke, tɔ̃ːb̥ syr la dɛrnjɛr silab de **mo** ki ɑ̃n ɔ̃ ply·zjœːr, u syr l avɑ̃dɛrnjɛːr, si la dɛrnjɛːr kɔ̃·tjɛ̃ ɑ̃n ə[1]) atoːn (**mɥɛ**).

dɑ̃ la nymerɔtɑ·sjɔ̃ de **liɲ**, nu prənɔ̃ pur **bɑːz** lə **tɛkst** ɔrtɔgrafik; le nymero plase ɑ̃ **marʒ** de døz oːtrə **tɛkst** sɛrɣ sɛ̃·plemɑ̃ də rɑ̃·vwa aprɔksi·matif a **sø** dy **tɛkst** ɔrtɔgrafik.

---

1) ə = œ. **vwaːr** l ɛ̃·trɔdyksjɔ̃, pa·ʒ̊ trɑ̃t̥dø.

Digitized by Google

Première Partie

Exercices Préliminaires

Prose

Textes en double transcription

Sur l'utilité et l'emploi de ces textes, voir l'Introduction. — Nous donnons, dans la transcription rapide du second des textes suivants, une énonciation beaucoup plus contractée que dans la transcription correspondante du premier. Il nous a paru intéressant de donner un spécimen d'élocution tout à fait rapide et négligée, non pour la proposer comme modèle, mais pour permettre d'étudier, dans un exemple concret, jusqu'où va l'instabilité du langage. — Dans la transcription lente, l'accent tonique, qui n'est pas marqué, tombe sur la dernière syllabe des mots qui en ont plusieurs, ou sur l'avant-dernière, si la dernière contient un *e* [1]) atone (muet).

Dans la numérotation des lignes, nous prenons pour base le texte orthographique; les numéros placés en marge des deux autres textes servent simplement de renvois approximatifs à ceux du texte orthographique.

1) Voir l'Introduction, p. XXXII.

Digitized by Google

1. œ̃n-wazo ɛ̃·tɛliʒɑ̃

istwaːr rakɔ̃·te a œ̃n-ɑ̃·fɑ̃

il i avɛ yn fwa œ̃ pətit-wazo, ki avɛ trɛ trɛ swaf. s-etɛt-ɑ̃ prɔvɑ̃ːs, dɑ̃z-yn de prɔ̃vɛ̃ːs le ply ʃoːd e le ply sɛʃ də la frɑ̃ːs, yn də sɛl u il plø lə mwɛ̃. e lə pətit-wazo avɛ fɛ sɔ̃ ni dɑ̃z-yn de parti le ply ʃoːd e le ply sɛʃ də la prɔvɑ̃ːs. il i avɛ bjɛ̃ yn surs dɑ̃ lə bwɑ u lə pətit-wazo avɛ fɛ sɔ̃ ni; mɛ tut-oːtuːr, il i avɛ yn grɑ̃ːd plɛn pjɛːrøːz, e de mɔ̃·taɲ pjɛːrøːz, sɑ̃z-arbr e sɑ̃z-o.

ʒystəmɑ̃, sɛt ane la, il avɛ fɛ trɛ sɛk. il n-avɛ pɑ ply dytu dəpqi kə lə pətit-wazo avɛ fɛ sɔ̃ ni, o prɛ̃·tɑ̃. l-ete etɛ vəny, lə solɛːj etɛ dəvny də plyz-ɑ̃ ply ʃo, e il avɛ sɛʃe tut le maːr, tut le surs e mɛːm boːku də pqi. la surs dy pətit-wazo avɛ sɛːse də kuːle kɔm lez-oːtr. pɑ̃·dɑ̃ kɛlkə ʒuːr, il etɛ rɛste ɑ̃·kɔːr œ̃ pø d-ymidite syːr lez-ɛrb, oːtuːr də la surs, e lə pətit-wazo avɛ py ale s-i rafrɛːʃiːr lə bɛk; e pqi tut-avɛ sɛʃe. alɔːr lə pətit-wazo avɛ kɔmɑ̃·se a sufriːr boːku də la swaf.

il ɔrɛ bjɛ̃ py s-ɑ̃·vɔle tu də sqit e ale s-ɛ̃stale oːprɛ d-yn grɑ̃ːd rivjɛːr. mɛ sez-ø, k-il avɛ kuːve dəpqi bjɛ̃ de ʒuːr, vənɛ d-ekloːr; il avɛ mɛ̃·tnɑ̃ katrə ʒɔli pəti, e il nə puvɛ

---

1. œ̃nwazoɛ̃tɛliʒɑ̃

istwarrakɔ̃·te aœ̃nɑ̃·fɑ̃

javɛtynfwa œ̃ptitwazo, kjavɛtrɛːtrɛswaf. sɛtɛtɑ̃prɔvɑ̃ːs dɑ̃zyndeprɔvɛ̃ːs leplyʃoːd eleplysɛʃ dəlafrɑ̃ːs, yndəsɛlːwiplølmwɛ̃. eləptitwazo avɛfesɔ̃ni dɑ̃zyndeparti leplyʃoːd eleplysɛʃ dəlaprɔvɑ̃ːs. javɛbjɛ̃ ynsurs, dɑ̃lbwɑ uləptitwazo avɛfesɔ̃ni; metutotuːr, ijavɛtynɡrɑ̃dplɛn pjɛːrøːz, edemɔ̃taɲ pjɛːrøːz, sɑ̃zarbr esɑ̃·zo.

ʒystəmɑ̃stanela, ilavɛfetrɛːsɛk. inavɛpɑplydytu dəpqikəlpətitwazo avɛfesɔ̃ni, oprɛ̃·tɑ̃. lete ɛtɛvny, ləsɔlɛːj ɛtɛdəvnydplyzɑ̃plyʃo, eilavɛsɛʃe tutleːmaːr, tutleːsurs, emɛːm boːkudpqi. lasurs dyptitwazo avɛsɛːsedkuːle kɔmlezoːtr. pɑ̃dɑ̃kɛkʒuːr, ilɛtɛrɛste ɑ̃·kɔrœ̃pø dymidite syrleːzɛrb, oturdəlasurs, eləptitwazo avɛpyale sirafrɛːʃiːr ləbɛk; epqi, tutavɛsɛʃe. alɔːr ləptitwazo avɛkɔmɑ̃·se asufrirboːkudlaswaf.

ilɔrɛbjɛ̃·py sɑ̃·vɔle tutsqit, eale sɛ̃stale oːprɛdynɡrɑ̃ːd rivjɛːr. mesezø, kilavɛkuːve dəpqibjɛ̃ːdeʒuːr, vənɛdeklɔːr; ilavɛmɛ̃·tnɑ̃ katʒɔlipti, einpuvɛ-

Digitized by Google

1. Un oiseau intelligent

Histoire racontée à un enfant

Il y avait une fois un petit oiseau, qui avait très très soif. C'était en Provence, dans une des provinces les plus chaudes et les plus sèches de la France, une de celles où il pleut le moins. Et le petit oiseau avait fait son nid dans une des parties les plus chaudes et les plus sèches de la Provence. Il y avait bien une source dans le bois où le petit oiseau avait fait son nid; mais, tout autour, il y avait une grande plaine pierreuse, et des montagnes pierreuses, sans arbres et sans eau.

Justement, cette année-là, il avait fait très sec. Il n'avait pas plu du tout depuis que le petit oiseau avait fait son nid, au printemps. L'été était venu, le soleil était devenu de plus en plus chaud, et il avait séché toutes les mares, toutes les sources et même beaucoup de puits. La source du petit oiseau avait cessé de couler comme les autres. Pendant quelques jours, il était resté encore un peu d'humidité sur les herbes, autour de la source, et le petit oiseau avait pu aller s'y refraîchir le bec; et puis tout avait séché. Alors le petit oiseau avait commencé à souffrir beaucoup de la soif.

Il aurait bien pu s'envoler tout de suite et aller s'installer auprès d'une grande rivière. Mais ses œufs, qu'il avait couvés depuis bien des jours, venaient d'éclore; il avait maintenant quatre jolis petits, et il ne pouvait

Digitized by Google

vrɛmɑ̃ pɑ le lɛ·se muri:r. e pɥi la plɥi vjɛ̃·drɛ sɑ̃ dut bjɛ̃·to. il i avɛ si lɔ̃·tɑ̃ k-il nə plœvɛ pɑ; sa nə puvɛ pɑ dy·re.

purtɑ̃, œ̃ ʒu:r pɑ:s, dø ʒu:r pɑ:s, e il nə plœvɛ tuʒu:r pɑ; e lə pətit-wazo e se pəti avɛ də plyz-ɑ̃ ply swaf; si swaf k-il pɑ·sɛ lə ʒu:r a *h*alte, lə bɛk uvɛ:r, lez-ɛl ekarte.

lə matɛ̃ dy trwɑ·zjɛm ʒu:r, lə pətit-wazo sə desid a ale dɑ̃ lez-ɑ̃·virɔ̃ ʃɛrʃe si il nə truvrɛ pɑ də l-o kɛlkə pa:r. il vɔl, il vɔl, il vɔl; mɛ il nə vwajɛ tuʒu:r kə le ʃɑ̃ sɛk e blɑ̃, kə lə sɔlɛ:j rɑ̃·dɛ ebluisɑ̃ kɔm la nɛ:ʒ, e bry·lɑ̃ kɔm yn furnɛ:z. d-o, il n-i ɑ̃n avɛ pɑ tras. lə pətit-wazo etufɛ. il nə puvɛ prɛskə ply rɛspi·re, tɑ̃ il avɛ ʃo e swaf; il avɛ pɛn a sə sutni:r, e pøapø, sez ɛl batɛ ply lɑ̃·tmɑ̃, e il rətɔ̃·bɛ vɛ:r la tɛ:r.

il alɛ prɛskə la tuʃe, kɑ̃t-il apɛrswa, ʒyst o·dsu də lɥi, yn butɛ:j avɛk œ̃ pø d-o dədɑ̃. s-etɛ la vi, si lə pətit-wazo avɛ py la bwa:r. mɛ kɔmɑ̃ fɛ:r? l-o n-ari·vɛ pɑ ʒysk o gulo; lə gulo etɛ trɔ pəti pu:r i ɑ̃·fɔ̃·se la tɛ:t; e lə pətit-wazo n-etɛ pɑ ase fɔ:r pu:r rɑ̃·vɛrse la butɛ:j, u pu:r la kɑ·se avɛk sɔ̃ bɛk. po:vrə pətit-wazo! il rəgardɛ l-o a-travɛ:r lə vɛ:r, e sa lɥi dɔnɛ ɑ̃·kɔ:r ply swaf, də la vwa:r si prɛ, e də nə pɑ puvwa:r i trɑ̃·pe sɔ̃ bɛk. il etɛ tu trist o·si

---

vrɛmɑ̃pɑ lelɛ·se**muri:r.** e**pɥi,** la**plɥi** vjɛ̃·drɛsɑ̃·**dut** bjɛ̃·**to.** ijavɛ**silɔ̃**·tɑ̃ kinplœvɛ**pɑ**; sanpuvɛ**pɑ** dy·**re.**

purtɑ̃, œ̃:zurpɑ:s, dø:zurpɑ:s, einplœvɛ **tuʒurpɑ;** eləptitwa**zo** ese·**pti** avɛ**dplyz**ɑ̃·**plyswaf;** **siswaf** kipɑ·sɛl**ʒu:r** a*h*alte, ləbɛkuvɛ:r, lezɛl ekarte.

ləmatɛ̃ dytrwɑ·zjɛm**ʒu:r,** ləptitwa**zoʂdesid** aaledɑ̃le-zɑ̃·virɔ̃ ʃɛrʃe siintruvrɛpɑ**dlo** kɛk**pa:r.** ivɔl:, ivɔl:, ivɔl:; meinɔwajɛtu**ʒu:r.** kəleʃɑ̃ **sɛk** **eblɑ̃,** kəlsɔlɛ:j rɑ̃·dɛ**ebluisɑ̃** kɔmlanɛ:ʒ, e**bry:lɑ̃** kɔmynfurnɛ:z. **do,** injɑ̃navɛpɑ**tras.** ləptitwa**zoetufɛ.** inpuvɛ**preskə**plyrɛspi·**re,** tɑ̃ilavɛ**ʃo** **eswaf;** ilavɛ**pɛn** **assutni:r,** epøa**pø,** sezɛl batɛplylɑ̃·**tmɑ̃,** eirtɔ̃·**bɛ** vɛrlatɛ:r.

ilalɛ**prɛskə** latuʃe, kɑ̃tilapɛr**swa,** **ʒystotsudlɥi,** ynbutɛ:j avɛkœ̃pødod**dɑ̃.** sɛtɛla**vi,** siləptitwa**zo** avɛ**py** la**bwa:r.** mɛ**kɔmɑ̃fɛ:r?** **lo** nari·vɛ**pɑ** ʒyskɔgu**lo;** ləgu**lo** ɛtɛtrɔ**pti** purjɑ̃·fɔ̃·se latɛ:t; eləptitwa**zo** nɛtɛ**pɑasefɔ:r** pur**rɑ̃:**vɛrse labutɛ:j, upurla**kɑ:**se avɛksɔ̃·**bɛk.** **po:ʏ**pətitwa**zo!** irgardɛ**lo** atravɛrlɛvɛ:r, esalɥidɔ**nɛɑ̃·**kɔr**plyswaf,** dəlavwa:r**sipre,** edɔn**pɑ**-puvwa:r itrɑ̃·**pe** sɔ̃·**bɛk.** ilɛtɛtu**trist** o·**si**

Digitized by Google

vraiment pas les laisser mourir. Et puis la pluie viendrait sans doute bientôt. Il y avait si longtemps qu'il ne pleuvait pas; ça ne pouvait pas durer.

Pourtant, un jour passe, deux jours passent, et il ne pleuvait toujours pas; et le petit oiseau et ses petits avaient de plus en plus soif; si soif qu'ils passaient le jour à haleter, le bec ouvert, les ailes écartées.

Le matin du troisième jour, le petit oiseau se décide à aller dans les environs chercher s'il ne trouverait pas de l'eau quelque part. Il vole, il vole, il vole; mais il ne voyait toujours que les champs secs et blancs, que le soleil rendait éblouissants comme la neige et brûlants comme une fournaise. D'eau, il n'y en avait pas trace. Le petit oiseau étouffait. Il ne pouvait presque plus respirer, tant il avait chaud et soif; il avait peine à se soutenir, et, peu à peu, ses ailes battaient plus lentement, et il retombait vers la terre.

Il allait presque la toucher, quand il aperçoit, juste au-dessous de lui, une bouteille avec un peu d'eau dedans. C'était la vie, si le petit oiseau avait pu la boire. Mais comment faire? L'eau n'arrivait pas jusqu'au goulot; le goulot était trop petit pour y enfoncer la tête; et le petit oiseau n'était pas assez fort pour renverser la bouteille, ou pour la casser avec son bec. Pauvre petit oiseau! Il regardait l'eau à travers le verre, et ça lui donnait encore plus soif, de la voir si près, et de ne pas pouvoir y tremper son bec. Il était tout triste aussi

Digitized by Google

ɑ̃ pɑ̃·sɑ̃ k-il nə rəvɛ·rɛ ply se poːvrə pəti; kaːr il sɑ̃·tɛ bjɛ̃ k-il etɛ tro fɛːblə mɛ̃·tnɑ̃ puːr rəturne zysk o ni. il n-i avɛ ply k-yn ʃoːz a fɛːr: sə kaʃe suz-yn mət də tɛːr, a l-abri dy səlɛːj, e atɑ̃ːdrə la moːr.

tu d-œ̃ ku, lə pətit-wazo a yn bɔn ide : il i avɛ la, tut-o·tuːr də lɥi, yn kɑ̃·tite də pətit pjɛːr : il ɑ̃ prɑ̃ yn avɛk sɔ̃ bɛk, il la pɔrt o·prɛ də la butɛːj, e il la lɛːs glise dɑ̃ lə gulo; la pjɛːr tɔ̃ːb o fɔ̃ də l-o, e l-o mɔ̃ːt œ̃ pø dɑ̃ la butɛːj. lə pətit-wazo prɑ̃ yn səgɔ̃ːd pjɛːr, il la zɛt ɑ̃·koːr dɑ̃ la butɛːj, e l-o mɔ̃ːt ɑ̃·koːr œ̃ pø. il ɑ̃ zɛt yn trwɑːzjɛm, e pɥi yn katrijɛm, e il kɔ̃·tiny kɔm sa a zɔte de pətit pjɛːr dɑ̃ l-o, e l-o kɔ̃·tiny a mɔ̃·te dɑ̃ la butɛːj, zysk a sə k-ɑ̃·fɛ̃ ɛl ariːv o gulo. alɔːr lə pətit-wazo i plɔ̃ːz sɔ̃ bɛk, prɑ̃ yn gut d-o, rəlɛːv la tɛːt, e bwa avɛk delis. ɛl dəvɛ ɛːtrə bjɛ̃ ʃoːd, sɛt o, ki etɛ la, o grɑ̃ səlɛːj, dəpɥi lə matɛ̃. mɛ kɔm ɛl lɥi parɛ·sɛ bɔn! e kɔm il sɑ̃·tɛ la vi e la fɔrs lɥi rəvniːr a məzyːr k-il by·vɛ!

s-etɛ prɔbabləmɑ̃ œ̃ piknik ki avɛ lɛ·se la sɛt butɛːj; kaːr tut-o·tuːr, il i avɛ de papje grɑ, de kɔk d-ø, de mjɛt də pɛ̃. də sɔrt kə lə pətit-wazo, aprɛz-avwaːr by, puvɛ mɑ̃·ʒe.

mɛ sə n-etɛ pɑ tu də bwaːr e də mɑ̃·ʒe. il falɛ ɑ̃·koːr pɔrte a se pəti də kwa bwaːr e mɑ̃·ʒe. kɔmɑ̃

ɑ̃pɑ̃·**sɑ̃** kinrəvɛ·rɛ**ply** se**poːvpəti**; kari**sɑ̃ːtɛbjɛ̃** kilɛtɛ**trɔfɛːblə** mɛ̃·**tnɑ̃** purrəturne zysko·**ni.** injavɛ**plykynʃo·zafɛːr**: sə**kaʃe** suzyn**mət** də**tɛːr**, ala**bri** dysɔ**lɛːj**, eat**ɑ̃ːdrə**la**mɔːr.**

tudœ̃ku, ləptitwa**zo** ayn**bɔnide**: javɛ**la tu**totur-də**lɥi**, yn**kɑ̃ːtite**dəptit**pjɛːr**: ilɑ̃prɑ̃**yn** avɛksɔ̃·**bɛk**, illa**pɔrt** o·**prɛ**dlabutɛːj, eillalɛːs**glise** dɑ̃l**gulo**; lapjɛːrtɔ̃ːb ofɔ̃**dlo**, **elo mɔ̃**·tœ̃**pø** dɑ̃labutɛːj. ləptitwa**zo** prɑ̃yn**sœ**gɔ̃**pjɛːr**, illa**ʒɛ**tɑ̃·**kɔr** dɑ̃labutɛːj, **elo** mɔ̃·tɑ̃kɔrœ̃·**pø.** ilɑ̃·**ʒɛt** yntrwɑ·**zjɛm**:, e**pɥi**yn-katri**jɛm**:, eikɔ̃·**tiny** kɔm**sa** a**ʒte** deptit**pjɛːr** dɑ̃**lo**, **elo** kɔ̃·**tiny** amɔ̃·**te** dɑ̃labutɛːj, zyskaskɑ̃·**fɛ̃** ɛlariːv ogu**lo.** alɔːr ləptitwa**zo** i**plɔ̃ːʒ** sɔ̃·**bɛk**, **prɑ̃**yngut**do**, rəlɛːvlatɛːt, **ebwa** avɛk**delis.** ɛldəvɛtɛt**bjɛ̃ʃoːd**, sɛt**o**, kjɛtɛ**la**, o**grɑ̃**sɔlɛːj, dəpɥil**matɛ̃.** mekɔmɛllɥiparɛ·sɛ**bɔn**:! ekɔmisɑ̃·**tɛ** la**vi** ela**fɔrs** lɥirəvniːr amzyːrkiby·**vɛ**!

sɛtɛprɔbabləmɑ̃ œ̃pik**nik** kjavɛlɛ·**sela** sɛt**butɛːj**; kar-**tutotuːr**, ijavɛ depapje**grɑ**, dekɔk**dø**, demjɛtdə**pɛ̃**. də**sɔrt** kɛlpətitwa**zo**, aprɛa**vwarby**, puvɛ**mɑ̃ːʒe.**

mesnɛtɛpɑtu də**bwaːr** edmɑ̃·**ʒe.** ifa**lɛtɑ̃·koːr** pɔrtease·**pti** dəkwa**bwaːr** emɑ̃·**ʒe.** kɔmɑ̃-

Digitized by Google

en pensant qu'il ne reverrait plus ses pauvres petits; car il sentait bien qu'il était trop faible maintenant pour retourner jusqu'au nid. Il n'y avait plus qu'une chose à faire: se cacher sous une motte de terre, à l'abri du soleil, et attendre la mort.

Tout d'un coup, le petit oiseau a une bonne idée: il y avait là, tout autour de lui, une quantité de petites pierres: il en prend une avec son bec, il la porte auprès de la bouteille, et il la laisse glisser dans le goulot; la pierre tombe au fond de l'eau, et l'eau monte un peu dans la bouteille. Le petit oiseau prend une seconde pierre, il la jette encore dans la bouteille, et l'eau monte encore un peu. Il en jette une troisième, et puis une quatrième, et il continue comme ça à jeter des petites pierres dans l'eau, et l'eau continue à monter dans la bouteille, jusqu'à ce qu'enfin elle arrive au goulot. Alors le petit oiseau y plonge son bec, prend une goutte d'eau, relève la tête, et boit avec délice. Elle devait être bien chaude, cette eau, qui était là, au grand soleil, depuis le matin. Mais comme elle lui paraissait bonne! Et comme il sentait la vie et la force lui revenir à mesure qu'il buvait!

C'était probablement un pique-nique qui avait laissé là cette bouteille; car tout autour, il y avait des papiers gras, des coques d'œufs, des miettes de pain. De sorte que le petit oiseau, après avoir bu, pouvait manger.

Mais ce n'était pas tout de boire et de manger. Il fallait encore porter à ses petits de quoi boire et manger. Comment

Digitized by Google

fɛːr? lə pətit-wazo, — pɑ bɛːt, — prɑ̃ dɑ̃ sɔ̃ bɛk kɛlkə mjɛt də pɛ̃, trɑ̃ːp sɔ̃ bɛk dɑ̃ l-o, lə rɑ̃·pli o·tɑ̃ kə pɔsibl, e rəvɔl bjɛ̃ vit a sɔ̃ ni.

se pəti l-atɑ̃·də tu *h*altɑ̃, lə bɛk uvɛːr, lez ɛl ekarte, prɛskə mɔːr də swaf. tu d-œ̃ ku il vwaːj lœːr mɑ̃mɑ̃ ki ariːv ɑ̃ vɔlɑ̃, ɑ̃ vɔlɑ̃ də tut sa fɔrs, ki sə pɛrʃ syːr lə bɔːr dy ni, e ki lœːr tɑ̃ sɔ̃ bɛk plɛ̃ də pɛ̃ trɑ̃·pe. kɛl bɔnœːr! kɔm il sə ʒɛt dəsy! kɔm il sə dispyt! kɔm ilz-avɑl sə bɔ̃ pɛ̃ kə lœːr mɑ̃mɑ̃ lœːr apɔrt!

mɛ sə n-etɛ rjɛ̃, yn buʃe, puːr katrə pətiz-afame. e tu də syit la mɑ̃mɑ̃ rəpaːr, puːr ale ʃɛrʃe yn oːtrə bɛke də pɛ̃ trɑ̃·pe. e tut la ʒurne, ɛl kɔ̃·tiny a fɛːr la navɛt ɑ̃ːtrə la butɛːj e lə ni, də sɔrt kə lə swaːr il s-ɑ̃·dɔrm tu le sɛ̃ːk trɑ̃·kilmɑ̃, bjɛ̃n-œrø e bjɛ̃ rɑ̃·pli.

lə lɑ̃·dmɛ̃ matɛ̃, lə pətit-wazo rəkɔmɑ̃ːs sez-ale e vɔny, e il kɔ̃·tiny tu le ʒuːr syi·vɑ̃; ʒysk a sə k-ɑ̃·fɛ̃ œ̃ grɑ̃t-ɔraːʒ a eklate ki a rɑ̃·pli tut le maːr e tu le pyi, e fɛ kuːle tu le rɥiso e tut le surs.

vwala œ̃ pətit-wazo ki etɛ ʒɔlimɑ̃ ɛ̃·tɛliʒɑ̃, n-ɛːs pɑ?

---

fɛːr? lə**ptitwazo**, — pɑ**bɛːt**, — **prɑ̃** dɑ̃sɔ̃·**bɛk** kɛ*l*kə-**mjɛt** də**pɛ̃**, **trɑ̃ːp** sɔ̃**bɛk** dɑ̃·**lo**, lərɑ̃·**pli** o**tɑ̃k**pɔ**sibl**, er**vɔl** bjɛ̃**vit** asɔ̃·**ni.**

sep**ti** latɑ̃·**dɛ** tu*h*al**tɑ̃**, lə**bɛkuvɛːr**, lez**ɛl** ek**arte**, prɛskə**mɔːr** də**swaf.** tudœ̃**ku** i**vwaːj** lœrmɑ̃**mɑ̃** kjari**ːv** ɑ̃və**lɑ̃**, ɑ̃vəlɑ̃d**tutsafɔrs**, kis**pɛrʃ** syrlə**bɔːr** dy**ni**, ekilœr**tɑ̃** sɔ̃·**bɛk** plɛ̃d**pɛ̃** trɑ̃·**pe.** **kɛlbɔnœːr**! kɔmiʒ**ɛt**dəsy! kɔmisdis**pyt**! kɔmiza**val** səbɔ̃·**pɛ̃** kəlœrmɑ̃**mɑ̃** lœra**pɔrt**!

mes*n*ɛtɛr**jɛ̃**, ynbu**ʃe**, pur**katpə**tizafa**me.** etut**sqit** la**mɑ̃mɑ̃rpaːr**, pural**eʃɛrʃe** **yno**ːtr*ə*bɛked**pɛ̃**trɑ̃·**pe.** **etutla**ʒur**ne**, ɛlkɔ̃·ti**ny** **afɛːrlanavɛt** ɑ̃trəlabutɛːj **elni**, dəsɔrt kɛl**swaːr**, isɑ̃·**dɔrm** tule·**sɛ̃ːk** trɑ̃·**kilmɑ̃**, bjɛ̃·**nœrø** **ebjɛ̃**·rɑ̃·**pli.**

lə**lɑ̃·dmɛ̃matɛ̃**, lə**ptitwazorkɔmɑ̃ːs** **sezaleevny**, eikɔ̃·**tiny** **tule**·ʒuːrsqi·**vɑ̃**; ʒyska**skɑ̃ːfɛ̃** **œ̃grɑ̃tɔraːʒ** **aeklate**, kjarɑ̃·**pli** **tutle**·**maːr** **etulepyi**, efekuːle **tulerɥiso** **etutlesurs.**

vwala**œ̃**ptitwa**zo** kjɛtɛʒɔlimɑ̃ɛ̃tɛliʒɑ̃, nɛspɑ?

Digitized by Google

faire? Le petit oiseau, — pas bête, — prend dans son bec quelques miettes de pain, trempe son bec dans l'eau, le remplit autant que possible, et revole bien vite à son nid.

Ses petits l'attendaient tout haletants, le bec ouvert, les ailes écartées, presque morts de soif. Tout d'un coup ils voient leur maman qui arrive en volant, en volant de toute sa force, qui se perche sur le bord du nid, et qui leur tend son bec plein de pain trempé. Quel bonheur! Comme ils se jettent dessus! Comme ils se disputent! Comme ils avalent ce bon pain que leur maman leur apporte!

Mais ce n'était rien, une bouchée, pour quatre petits affamés. Et tout de suite la maman repart, pour aller chercher une autre becquée de pain trempé. Et toute la journée, elle continue à faire la navette entre la bouteille et le nid, de sorte que le soir ils s'endorment tous les cinq tranquillement, bien heureux et bien remplis.

Le lendemain matin, le petit oiseau recommence ses allées et venues, et il continue tous les jours suivants; jusqu'à ce qu'enfin un grand orage a éclaté qui a rempli toutes les mares et tous les puits, et fait couler tous les ruisseaux et toutes les sources.

Voilà un petit oiseau qui était joliment intelligent, n'est-ce pas?

Jean Passy, *Le Maître Phonétique*, 1892.

ʒɑ̃ **pasi,** lə **mɛ:trə fɔnetik,** dizqi**sɑ̃ katrəvɛ̃du:z.**

Digitized by Google

2. yn movɛ:z fars

trwa bɛrʒe pa·sɛ œ̃ swa:r pa:r o·bɔn, ɑ̃ s-ɑ̃ rəturnɑ̃ a lœ:r vila:ʒ. ilz-etɛ fatige, e ilz-avɛ fɛ̃, ka:r il vənɛ də lwɛ̃, e ilz-etɛ ʃarʒe də froma:ʒ. ilz-orɛ bjɛ̃n-ɛ·me s-arɛte dɑ̃z-œ̃ de boz-otɛl k-il vwajɛ sy:r la plas, pu:r mɑ̃·ʒe œ̃ mɔrso; mɛ il n-avɛ pa sœlmɑ̃ dø su a ø trwa, pu:r sə pɛje a dine.

«vule vu parje, di l-œ̃ d-ø, kə ʒə vɛ dine pu:r rjɛ̃ a sɛt-otɛl la?

«blagœ:r!

«ʒə vu pari kə ʒ-i vɛ.

«ebjɛ̃, vaz-i.

«kɔ̃·bjɛ̃ parje vu?

«rjɛ̃ dytu; il sərɛ kapablə də lə fɛ:r!

«ebjɛ̃, ʒ-i vɛ tudmɛ:m.»

e lə bɛrʒe s-ɑ̃·va kɔɲe a la pɔrt də l-otɛl.

«ale mə ʃɛrʃe lə mɛ:trə də l-otɛl, vit!»

lə mɛ:trə d-otɛl ari:v.

«kɛskə vu vule, bɛrʒe? nu n-avɔ̃ pa bəzwɛ̃ də froma:ʒ pu:r o·ʒurdɥi.

«nɔ̃, məsjø, sə n-ɛ pa sa. ʒə vudrɛ vu di:r œ̃ səkrɛ, mɛ ʒ-e pœ:r k-ɔ̃ (nə) nuz-ɑ̃·tɑ̃:d isi.

«nɔ̃, nɔ̃, il n-i a pa də dɑ̃·ʒe; depɛ·ʃe vu, ʒə sɥi prɛ·se.

«ebjɛ̃, kɛskə vu mə donri*j*e d-œ̃ mɔrso d-ɔ:r gro kɔm mɔ̃ bra?

---

2. ynmovɛzfars

trwa:bɛrʒe, pa·sɛ*t*œ̃swa:r paro·bɔn:, ɑ̃sɑ̃rturnɑ̃ alœrvila:ʒ. izɛtɛfatige, eizavɛfɛ̃, karivnɛdlwɛ̃, eizɛtɛʃarʒədfrɔma:ʒ. izɔrɛbjɛ̃nɛme sarɛte dɑ̃zœ̃debo:zɔtɛl kiwajɛ syrlaplas, purmɑ̃·ʒe œ̃mɔrso; meina*v*ɛpasœlmɑ̃dø:su aøtrwa, pursəpɛje adine.

«vulevuparje, dilœ̃·dø, kəʒvedine purrjɛ̃ astɔtɛlla?

«blagœ·r!

«ʒvuparikʒive.

«ebɛ̃, vazi.

«kɔ̃mjɛ̃ parjevu?

«rjɛ̃dytu; isrɛkapab dəlfɛ:r!

«ebɛ̃, ʒi*v*etunmɛ:m.»

elbɛrʒe sɑ̃vakɔɲe alapɔrt dəlɔtɛl:.

«alemʃɛrʃelmɛtdəlɔtɛl:, vit!»

ləmɛtdɔtɛlari:v.

«kɛs*w*uule, bɛrʒe? *n*una*v*ɔ̃pabəzwɛ̃dfrɔma:ʒ *p*urɔʒɔrdɥi.

«nɔ̃msjø, sepasa. ʒvu*d*rɛvudi:r œ̃·skrɛ, meʒepœ:r kɔ̃n*u*zɑ̃tɑ̃:d isi.

«nənɔ̃, *ja*paddɑ̃·ʒe; depɛ·ʃevu, ʒsɥiprɛ:se.

«ebɛ̃, kɛswumdɔnri*j*e dœ̃mɔrsodɔ:r grɔ:kɔmmɔ̃·bra?

Digitized by Google

2. Une mauvaise farce

Trois bergers passaient un soir par Eaux-Bonnes[1]), en s'en retournant à leur village. Ils étaient fatigués, et ils avaient faim, car ils venaient de loin, et ils étaient chargés de fromages. Ils auraient bien aimé s'arrêter dans un des beaux hôtels qu'ils voyaient sur la place, pour manger un morceau; mais ils n'avaient pas seulement deux sous à eux trois, pour se payer à dîner.

«Voulez-vous parier, dit l'un d'eux, que je vais dîner pour rien à cet hôtel-là?

«Blagueur!

«Je vous parie que j'y vais.

«Eh bien, vas-y.

«Combien pariez-vous?

«Rien du tout; il serait capable de le faire!

«Eh bien, j'y vais tout de même.»

Et le berger s'en va cogner à la porte de l'hôtel.

«Allez me chercher le maître de l'hôtel, vite!»

Le maître d'hôtel arrive.

«Qu'est-ce que vous voulez, berger? Nous n'avons pas besoin de fromage pour aujourd'hui.

«Non, monsieur, ce n'est pas ça. Je voudrais vous dire un secret, mais j'ai peur qu'on (ne) nous entende ici.

«Non, non, il n'y a pas de danger; dépêchez-vous, je suis pressé.

«Eh bien, qu'est-ce que vous me donneriez d'un morceau d'or gros comme mon bras?

1) Eaux-Bonnes, ville d'eaux du département des Basses-Pyrénées. o·bɔn:, vil **d o** dy departəmɑ̃ de **ba:spirene**.

Digitized by Google

«nə parle pɑ si fɔːr... vwajõ vwaːr sa... nõ, atãːde, vu prãːdre bjɛ̃ kɛlkəʃoːz? wi, wi, ãːtre, ʒə vɛ vu fɛːr dine œ̃ pø; aprɛ sa, nu koːzrõ.»

e lə mɛːtrə d-ɔtɛl lə fɛ ãːtre dãz-yn ʃãːbr u il n-i avɛ pɛrsɔn; e la il lɥi fɛ sɛrviːr œ̃ bõ dine : də la sup, də ʃu, œ̃ biftɛk, etsɛtɛra. syrtu boːku də vɛ̃, e dy bõ. s-ɛ k-il espɛrɛ lə griːze e avwaːr lə mɔrso d-ɔːr a bõ marʃe. lə bɛrʒe nə sə ʒɛːnɛ pɑ puːr mãːʒe. mɛ il nə byvɛ pɑ trə parsə k-il vulɛ garde tut sa tɛːt puːr sɔrtiːr də la.

də tãːz-ã tã, lə mɛːtrə d-ɔtɛl alɛ ʒɔte œ̃ ku d-œːj paːr yn pətit fənɛːtrə k-il i avɛ dã lə myːr; e il etɛt-ãːnɥije də vwaːr kə le butɛːj nə sə vidɛ pɑ. il alɛ lɥi fɛːr pɔrte də sõ mɛjœːr, kã lə bɛrʒe sə lɛːv puːr s-ãːnale.

«dit dõ, bɛrʒe, lɥi di lə mɛːtrə syːr lə pɑ də la pɔrt; vu m-ave dəmãːde sə kə ʒə vu dɔnrɛ də vɔtrə mɔrso d-ɔːr. mɔ̃ːtre lə mwa dabɔːr, e pɥi nu vɛrõ.»

mɛ lə bɛrʒe lə rəgard dã lez-jø ã rjã :

«ɑ! mɔsjø, s-ɛ kə ʒə nə l-e pɑz-ãːkɔːr. ʒə vu dəmãːdɛ sa sœlmã puːr si ʒ-ã truvɛ œ̃.»

e ã diːzã sla, il desã l-ɛskalje katr a katr, il prã sõ bɑːtõ e se bɔzas e il fil vɛːr sõ vilaːʒ, ã lɛːsã lə poːvrə mɛːtrə d-ɔtɛl tut-abazurdi.

«**parlepɑsifɔːr**... **wɔjɔ̃warsa**... **nɔ̃ətãːde**, **ɣprãːdrebjɛ̃ kɛkʃoːz**? **wiwiãːtre**, **ʒvɛvufɛrdineœ̃pø**; **aprɛsa**, **nukoːzrõ.**»

elmɛtdɔtɛl **lɔfetãːtre** dãzyn**ʃãːbr** **uinjavɛpɛrsɔn**:; **ela** **ilɥifɛsɛrviːr** **œ̃bɔ̃ːdine** : **dlasup**, **dəʃu**, **œ̃biftɛk**, **etsɛtɛra.** **syrtu** **boːkudvɛ̃**, **edybõ.** **sɛkilɛspɛːrɛlgriːze** **eawarləmɔrsodɔːr** **abɔ̃marʃe.** **lɔbɛrʒe** **nɔʒɛːnɛpɑ** **purmãːʒe.** **meinbyːvɛpɑtrə** paskivulɛ gardetutsatɛːt pursɔrtiːrdəla.

tãːzãːtãlmɛtdɔtɛl **alɛʒteœ̃kudœːj** **paryntitfənɛːt** **kɥjavɛdãlmyːr**; **eilɛtɛtãnɥije** **dvwaːrkɔlebutɛːj** **nɔʒvi-** dɛpɑ. **ilalɛlɥifɛrpɔrteɖsɔ̃mɛjœːr**, **kãlbɛrʒeslɛːɣ** **pursãnale.**

«**diɖdɔ̃bɛrʒe**, **lɥidilmɛːtrə** **syrlɔpɑdlapɔrt**; **vumavɛdmãːdeskɔʒvudɔnrɛ** **dɔvɔtmɔrsodɔːr.** **mɔ̃ːtrelɔmwadabɔːr**, **epɥinuvɛːrõ.**»

melbɛrʒe **lɔrgard** **dãleːzjø** **ãːrjã** :

«**ɑːmsjø**! **sɛkʒɔnlepɑãkɔːr.** **ʒɔvudmãːdɛsa** **sœlmã**, **pursi** **ʒãtruvɛœ̃.**»

eãdizãsa, **idesãlɛskalje** **katakat**, **iprãsɔ̃bɑːtõ** **esebɔzas**, **eifil** **vɛrsɔ̃vilaːʒ**, **ãlɛːsãlpoːvmɛtdɔtɛl** **tutabazurdi.**

Digitized by Google

«Ne parlez pas si fort... Voyons voir ça... Non, attendez, vous prendrez bien quelque chose? Oui, oui, entrez, je vais vous faire dîner un peu; après ça, nous causerons.»

Et le maître d'hôtel le fait entrer dans une chambre où il n'y avait personne; et là il lui fait servir un bon dîner: de la soupe, des choux, un bifteck, et cætera. Surtout beaucoup de vin, et du bon. C'est qu'il espérait le griser et avoir le morceau d'or à bon marché. Le berger ne se gênait pas pour manger. Mais il ne buvait pas trop parce qu'il voulait garder toute sa tête pour sortir de là.

De temps en temps, le maître d'hôtel allait jeter un coup d'œil par une petite fenêtre qu'il y avait dans le mur; et il était ennuyé de voir que les bouteilles ne se vidaient pas. Il allait lui faire porter de son meilleur, quand le berger se lève pour s'en aller.

«Dites donc, berger, lui dit le maître sur le pas de la porte; vous m'avez demandé ce que je vous donnerais de votre morceau d'or. Montrez-le-moi d'abord, et puis nous verrons.»

Mais le berger le regarde dans les yeux en riant:

«Ah! monsieur, c'est que je ne l'ai pas encore. Je vous demandais ça seulement pour si j'en trouvais un.»

Et en disant cela, il descend l'escalier quatre à quatre, il prend son bâton et ses besaces et il file vers son village, en laissant le pauvre maître d'hôtel tout abasourdi.

Jean Passy, *Le Maître Phonétique*, 1893.

ʒɑ̃ pasi, lə mɛːtrə fɔnetik, dizqisɑ̃ katrəvɛ̃trɛːz.

Digitized by Google

anɛgdət lɛ̃·gɥistik

3. sə k õ krwa prɔnõ·se n ɛ pa s k õ prɔnõ:s

i j a pø d **tɑ̃,** nuz **avjõ** ʃe· **nu** œ̃ **ʒœn** pɔrtyg**ɛ** ki aprən**ɛ** **l** frɑ̃·s**ɛ.** œ̃ **ʒy:r,** i d**mɑ̃:**d a œ̃ d me bo·**frɛ:r**:

«kɛskə s ɛ **dõ k** sə mo **mɑ̃:fɛ̃** kə vu **dit** si suvɑ̃?

«**mɑ̃:fɛ̃?** *ʒə n* kɔnɛ **pa.** *ʒə n* krwa **pa** avwar **ʒam**ɛ di **sa.**

«me **si,** ʒ vuz **asy:r,** ʒ l e **bjɛ̃n** ɑ̃tɑ̃·**dy;** vu l dit **tu l tɑ̃.**»

le· **ʃo:z** ɑ̃ rɛstə **la** pur l ɛ̃stɑ̃. me l **swa:r,** mõ bo·**frɛ:r** avɛt **apɛn** kɔmɑ̃·se yn **frɑ:z,** kɑ̃ l pɔrtyg**ɛ** l **arɛt**:

«vu vne d **di:r** sə **mo, mɑ̃:fɛ̃.**»

e mõ bo·**frɛ:r** s apɛr**swa** k il avɛ kɔmɑ̃·se sa **frɑ:z** par le· mo **mɛ** ɑ̃:fɛ̃, kœ, **sɑ̃** s ɑ̃n ɛ·**trə ʒam**ɛ apɛr**sy,** i prɔnõ:s suvɑ̃ **mɑ̃:fɛ̃.** — ; s ɛt ɛ̃·**si k** lez etrɑ̃·**ʒe** nuz **aprɛn** kɛk**fwa** a **mjø** nuz ɑ̃·**tɑ̃:dr̥.**

* * *

nuz **avjõ** œ̃ **ʒy:r** a **tablə** lə **filəlɔg danwa** bjɛ̃· **kɔny** ɔto **jɛspɛrsɛn:.** õ **parlɛ d** la prɔnõ·sjɑ·**sjõ** dy frɑ̃·**sɛ,** e lez œ̃ di:z**ɛ** k õ prɔnõ·s**ɛ** **tuʒy:r i,** e nõ **il:,** dəvɑ̃t yn kõ·**sɔn:** (i **võ,** i **ʒy**), tɑ̃·**diskə** lez **o:trə** dekla·**rɛ** sɛt prɔnõ·sjɑ·**sjõ** tutaf**ɛt** inyzit**e** parmi le **ʒɑ̃** ɛ̃s**tryi.** mõ **pɛ:r** syr**tu** s elv**ɛ** avɛk **fɔrs** kõ·trə s k il apl**ɛ** œ̃ vylgar**ism afrø.**

apr**ɛ** l din**e,** məsjø **jɛspɛrsɛn,** ki n sɛ·**ʂ ʒam**ɛ d ɔpsɛrv**e mɛ:m** kɑ̃t i dis**kyt,** s **aprɔʃ** də mõ frɛ·r e·**ne** e lɥi **di**:

«e**bjɛ̃,** ty sə, tõ **pɛ:r,** il a **di**: «məsjø **jɛspɛrsɛn,** nə lez ekut**e pa,** i n say **pa** s k i **di:z!**»

ʒɑ̃ **pasi.**

4. lɑ̃·g literɛ:r e lɑ̃:g dy pœpl̥

i **j a,** ɑ̃trə la **lɑ̃:ʒ** k õn **aprɑ̃** dɑ̃ le· **li:vr̥,** e sɛl dy **pœpl̥,** de diferɑ̃:s parfwa **trɛ:** grɑ̃·d dõ nuz **o:trə** frɑ̃·**sɛ** nu n nu dutõ **ʒɛ:r,** pask ɛl nu sõ famil**jɛ:r.** pur **bjɛ̃** fɛr se·**zi:r** se diferɑ̃:s,

Digitized by Google

Anecdotes linguistiques

3. Ce qu'on croit prononcer n'est pas ce qu'on prononce

Il y a peu de temps, nous avions chez nous un jeune Portugais qui apprenait le français. Un jour, il demande à un de mes beaux-frères:

«Qu'est-ce que c'est donc que ce mot *manfin* que vous dites si souvent?

«*Manfin*? Je ne connais pas. Je ne crois pas avoir jamais dit ça.

«Mais si, je vous assure, je l'ai bien entendu; vous le dites tout le temps.»

Les choses en restent là pour l'instant. Mais le soir, mon beau-frère avait à peine commencé une phrase, quand le Portugais l'arrête:

«Vous venez de dire ce mot, *manfin*.»

Et mon beau-frère s'aperçoit qu'il avait commencé sa phrase par les mots *mais enfin*, que, sans s'en être jamais aperçu, il prononce souvent *manfin*. — C'est ainsi que les étrangers nous apprennent quelquefois à mieux nous entendre.

* * *

Nous avions un jour à table le philologue danois bien connu Otto Jespersen. On parlait de la prononciation du français, et les uns disaient qu'on prononçait toujours *i*, et non *il*, devant une consonne (i' vont, i' jouent), tandis que les autres déclaraient cette prononciation tout à fait inusitée parmi les gens instruits. Mon père surtout s'élevait avec force contre ce qu'il appelait un vulgarisme affreux.

Après le dîner, M. Jespersen, qui ne cesse jamais d'observer même quand il discute, s'approche de mon frère aîné et lui dit:

«Eh bien, tu sais, ton père, il a dit: «Monsieur Jespersen, ne les écoutez pas, i' n' savent pas ce qu'i' disent!»

Jean Passy.

4. Langue littéraire et langue du peuple

Il y a, entre la langue qu'on apprend dans les livres et celle du peuple, des différences parfois très grandes dont nous autres Français nous ne nous doutons guère, parce qu'elles nous sont familières. Pour bien faire saisir ces différences,

Digitized by Google

œ̃ d no plyz ilystrə romanist rakõ·tɛ dɑ̃z œ̃ d̥
se kuːr lə fɛ syi·vɑ̃ :

i s prɔmnɛ œ̃ zuːr oz ɑ̃·virõ d̥ pa·ri avɛk œ̃n
oːt etrɑ̃·ʒe, ɔm de ply distɛ̃·ge e savɑ̃ lɛ̃·gyist,
ki parlɛ l frɑ̃·sɛ pyːrmɑ̃ e sɑ̃ grɑ̃t aksɑ̃. me
s etɛ l frɑ̃·sɛ de· liːvr̥.

le dø prɔmnœːr ariːv oːprɛ d œ̃ ʃɑ̃ u œ̃
peizɑ̃ kœjɛ də pwaːr. i s mɛt a koːʒe avɛk
lɥi, e d̥ fil ɑ̃n egyiːj l etrɑ̃·ʒe ɑ̃ vjɛ̃t a dmɑ̃·de
ɔ̃ braːv ɔmː, a ki i mɔ̃·trɛ œ̃ fryi :

«purje vu mə diːr kɛl ɑ̃n ɛ la savœːr?»

s etɛ dy frɑ̃·sɛ, dy frɑ̃·sɛ kɔrɛkt, eleɡɑ̃ mɛːm, si
vu vule; me s etɛ dy frɑ̃·sɛ tɛl k ɔ̃ lɛ̃ ekri, e nɔ̃
tɛl k ɔ̃ l parl. lə bɔnɔmː, ki n avɛ pɑ̃ grɑ̃·d
literatyːr, nə kɔ̃·prɑ̃ pɑ̃, e rɛstə la, tu kɔ̃·fy.

alɔːr lə prɔfesœːr frɑ̃·sɛ, ki vwajɛ d u vnɛ l malː,
tradyi la kɛstjɔ̃ dɑ̃ la lɑ̃ːg dy pœpl̥ :

«s mɛsjø vu dmɑ̃ːd̥ kɛl gu k sa a!»

e tud̥syit lə peizɑ̃ kɔ̃·prɑ̃.

dɑ̃ nɔt miljø ɔ̃n ɔrɛ diː: «kɛl gu sa at i.»
u ptɛːtrə n ɔrɛt ɔ̃ pɑ̃ poːze la kɛstjɔ̃ dytu.

si la diferɑ̃ːs ɑ̃·trə l frɑ̃·sɛ tɛl kə l parlə la
klɑːs ɛ̃strɥit e səlɥi de· liːvr̥ ɛ mwɛ̃ grɑ̃ːd, ɛl ɛ̃
purtɑ̃ reɛlː. lə kɔ̃·trastə ki egzistə suvɑ̃, dɑ̃ la
buʃ dez etrɑ̃·ʒe, ɑ̃·trə la pɔ̃ːp d ɛksprɛsjɔ̃ arkaik
e lez ɛrrœːr də prɔnɔ̃·sjɑ·sjɔ̃ u d̥ kɔ̃stryksjɔ̃, prɔdɥi
tuʒuːr yn fɑ·ʃøːz ɛ̃prɛsjɔ̃. mjø vo viːze œ̃n ideal
mwɛ̃ːz elve, e i atɛ̃ːdr̥.

3. p.

5. lafɔ̃ e l amatœːr

œ̃n amatœːr, ki s pikɛ d bjɛ̃ diːr, dəmɑ̃·da œ̃
zuːr de· lsɔ̃ o selɛbrə traʒedjɛ̃ lafɔ̃. i ʃɛrʃɛ
mwɛ̃ de kɔ̃·sɛːj, kə l ɔkɑ·zjɔ̃ d̥ s ɑ̃·tɑ̃ːdrə lwe par
œ̃ grɑ̃t artist. i ʃwa·zi dɔ̃, par flatri, lə ply bo
roːl də sɔ̃ mɛːtr̥ : ɔrɔzmanː.

«...tɔ̃n ɔrgœːj, isi, sə sɛrɛt il flate
d efasɛːr ɔrɔzman ɑ̃ ʒenero·zite?
reprɑ̃ ta libɛrte, rɑ̃·pɔrtə te riʃɛs!»

Digitized by Google

un de nos plus illustres romanistes racontait dans un de ses cours le fait suivant:

Il se promenait un jour aux environs de Paris avec un hôte étranger, homme des plus distingués et savant linguiste, qui parlait le français purement et sans grand accent. Mais c'était le français des livres.

Les deux promeneurs arrivent auprès d'un champ où un paysan cueillait des poires. Ils se mettent à causer avec lui, et de fil en aiguille l'étranger en vient à demander au brave homme, à qui il montrait un fruit:

«Pourriez-vous me dire quelle en est la saveur?»

C'était du français, du français correct, élégant même, si vous voulez; mais c'était du français tel qu'on l'écrit, et non tel qu'on le parle. Le bonhomme, qui n'avait pas grande littérature, ne comprend pas et reste là tout confus.

Alors le professeur français, qui voyait d'où venait le mal, traduit la question dans la langue du peuple:

«Ce monsieur vous demande quel goût qu'ça a!»

Et tout de suite le paysan comprend.

Dans notre milieu on aurait dit: «Quel goût ça a-t-il?» Ou peut-être n'aurait-on pas posé la question du tout.

Si la différence entre le français tel que le parle la classe instruite et celui des livres est moins grande, elle est pourtant réelle. Le contraste qui existe souvent, dans la bouche des étrangers, entre la pompe d'expressions archaïques et les erreurs de prononciation ou de construction, produit toujours une fâcheuse impression. Mieux vaut viser un idéal moins élevé, et y atteindre.

J. P.

5. Lafon et l'amateur

Un amateur, qui se piquait de bien dire, demanda un jour des leçons au célèbre tragédien Lafon. Il cherchait moins des conseils que l'occasion de s'entendre louer par un grand artiste. Il choisit donc, par flatterie, le plus beau rôle de son maître: Orosmane.

«... ton orgueil, ici, se serait-il flatté
D'effacer Orosmane en générosité?
Reprends ta liberté, remporte *tés* richesses!»

Digitized by Google

«tɛ: riʃɛs!» di bryskəmɑ̃ lafɔ̃ ɑ̃ l ɛ̃·tɛ-rɔ̃·pɑ̃. — «s ɛ s kə ʒ e di.» — «nɔ̃! vuz ave di: te: riʃɛs!» — l amatœ:r kɔ̃·tiny:

«a l ɔ:r də se rɑ̃·sɔ̃, ʒwɛ̃ me ʒystə larʒɛs...»

«mɛ: ʒystə larʒɛs,» s ekri lafɔ̃. — «i m sɑ̃·blɛt avwar di...» — «vuz ave di: me: ʒystə larʒɛs.» — l amatœ:r kɔ̃·tiny:

«o·ljø də di: kretjɛ̃ kə ʒə dwa t akɔrde,
ʒə t ɑ̃ vø dɔne sɑ̃; ty pø le dəmɑ̃·de...»

«lɛ:!» — l amatœ:r kɔmɑ̃:s a s trublè.

«k ilz a:j syr te pɑ.....»

«tɛ:!» — pur lə ky, l amatœ:r pike, blɛse, lɥi repɔ̃: «me məsjø! ʒə parl kɔm ɔ̃ parlə dɑ̃ l mɔ̃:d.»

«lə mɔ̃:d ɛ l mɔ̃:d, məsjø», rəpri lafɔ̃ frwad-mɑ̃, «mɛ l a:r ɛ l a:r; la lɛkty:r ɛ la lɛkty:r, e sɛ rɛglə nə sɔ̃ pɑ sɛl də la kɔ̃·vɛrsɑ·sjɔ̃.»[1])

ɛrnɛst ləgu·ve, l a:r də la lekty:r, pa·ri, hetsɛl:.

6. pɑ d ɛs!

œ̃ ʒy:r, dɑ̃z yn pjɛs̥ də madam də ʒirardɛ̃, «la ʒwa fɛ pœ:r», la ʒœn aktris ʃarʒe dy ro:l də l ɛ̃·ʒeny di, ɑ̃ parlɑ̃ də flœ:r k ɛl avɛ plɑ̃·te avɛk sɔ̃ frɛ:r: «nu lez avjɔ̃ plɑ̃·tez ɑ̃·sɑ̃:bl̥», ɑ̃ fəzɑ̃ sɑ̃·ti·r l ɛs. madam də ʒirardɛ̃ bɔ̃:di syr sa ʃɛ:z. «pɑ d ɛs! pɑ d ɛs!» s ekriat ɛl:. «plɑ̃·te ɑ̃·sɑ̃:bl̥. vu n ave pa l drwɑ d̥ fɛ·r̥ də parɛ:j ljɛ·zɔ̃ a vɔtr ɑ:ʒ! ʒə m mɔk̥ də la gram*m*ɛ:r! i n j a k yn rɛ-

1) la plypa:r dez ɔrtɔepistə frɑ̃·sɛ, — mɛ:trə də diksjɔ̃ u d elɔkysjɔ̃, — rəkɔmɑ̃:d ɑ̃·kɔr ɔ·ʒurdɥi la prɔnɔ̃sja·sjɔ̃ lɛ, dɛ, mɛ, tɛ, sɛ, sɛ, avɛk ɛ uvɛ:r, kwak ɔ̃ prɔ̃nɔ̃:s ʒeneralmɑ̃, a pa·ri e dɑ̃ la ply grɑ̃·d parti d la frɑ̃:s, le, de, me, te, se, se, avɛk œ̃n e fɛrme u mifɛrme [è, ɛ̃·tɛrmedjɛ:r ɑ̃·trə e e ɛ]. o·si bo:ku d aktœ:r, syrtu sø dy teɑ:trə frɑ̃·sɛ, prɔnɔ̃:s, u ʃɛrʃ a prɔnɔ̃·se, dɑ̃ la traʒedi e la h*o*:t kɔmedi, dez ɛ uvɛ:r dɑ̃ se· mo. vwa:r l ɛ̃·trɔdyksjɔ̃, pa·ʒ trɑ̃·tdø.

Digitized by Google

«*Tais*... richesses!» dit brusquement Lafon en l'interrompant. — «C'est ce que j'ai dit.» — «Non! vous avez dit: *tés* richesses!» L'amateur continue:

«A l'or de ces rançons, joins *més* justes largesses...»

«*Mais*... justes largesses,» s'écrie Lafon. — «Il me semblait avoir dit...» — «Vous avez dit: *més* justes largesses.» L'amateur continue:

«Au lieu de dix chrétiens que je dois t'accorder,
Je t'en veux donner cent; tu peux *lés* demander...»

«*Lais*!» — L'amateur commence à se troubler.

«Qu'ils aillent sur *tés* pas...»

«*Tais*!» — Pour le coup, l'amateur piqué, blessé, lui répond: «Mais, monsieur! je parle comme on parle dans le monde.»

«Le monde est le monde, monsieur», reprit Lafon froidement, «mais l'art est l'art; la lecture est la lecture, et ses règles ne sont pas celles de la conversation.»[1])

Ernest Legouvé, *L'art de la lecture,* Paris, Hetzel.

6. Pas d's!

Un jour, dans une pièce de Mme de Girardin, «La joie fait peur», la jeune actrice chargée du rôle de l'ingénue dit, en parlant de fleurs qu'elle avait plantées avec son frère: «Nous les avions plantées-ensemble», en faisant sentir l'*s*. Mme de Girardin bondit sur sa chaise. «Pas d'*s*! Pas d'*s*!», s'écria-t-elle. «Planté ensemble. Vous n'avez pas le droit de faire de pareilles liaisons à votre âge! Je me moque de la grammaire! Il n'y a qu'une rè-

---

1) La plupart des orthoépistes français, — maîtres de diction ou d'élocution, — recommandent encore aujourd'hui la prononciation *lès, dès, mès, tès, sès, cès*, avec *è* ouvert, quoiqu'on prononce généralement, à Paris et dans la plus grande partie de la France, *lés, dés, més, tés, sés, cés*, avec un *é* fermé ou mi-fermé [(è), intermédiaire entre (e) et (ɛ)]. Aussi beaucoup d'acteurs, surtout ceux du Théâtre-Français, prononcent, ou cherchent à prononcer, dans la tragédie et la haute comédie, des *è* ouverts dans ces mots. Voir l'Introduction, p. xxxii.

Digitized by Google

glə pur lez ɛ̃·ʒeny, s ɛ d ɛ̃:tr ɛ̃·ʒe·ny! sɛt afrø:z ɛs
vu vjɛji·rɛ də di:z ɑ̃! ɛl fərɛ d vu yn armɑ̃:d
o·ljø d yn ɑ̃·rjɛt! o: l afrø:z ɛs!»
ɛrnɛst ləgu·ve, l a:r də la lɛkty:r, pa·ri, *h*etsɛl:.

7. rymatis e egzɛrsisme

5 õ dmɑ̃·dɛ a yn dam: kɔmɑ̃*t* ɛl sə pɔrtɛ.
«o:, repõ·dit ɛl:, ʒə sufrə bo:ku d œ̃ rymatis.»[1])
«ɑ̃ s kɑ la, madam:, lɥi dit õ, fɛt bo·ku
d egzɛrsism̥.»[1])

8. œ̃ kõ·plimɑ̃ pø grasjø

10 ɑ̃ dizɥisɑ̃ sɛ̃·kɑ̃t̥dø, œ̃ trɛ *h*o pɛrsɔna:ʒ avɛ reyni
dɑ̃z œ̃ bɑ̃·kɛ, ministrə, mareʃo, amiro, ʒenero,
prefɛ, mɛ:r, etsɛtɛra, ɛ̃·si kə tu lə rprezɑ̃·tɑ̃ de pɥi-
sɑ̃:s etrɑ̃·ʒɛ:r. aprɛ plyzjœr to:st, lə rprezɑ̃·tɑ̃
15 d œ̃ pei kə ʒə n nɔmre pɑ, sə lɛ:v e di:
«me·sjø, ʒə n sɔrɛ mjø repõ:dr a tu se grasjø to:st
k ɑ̃ by·vɑ̃ a la sɑ̃·te də tu lez e·ro[2]) (le ze·ro)
isi pre·zɑ̃.» — bevy ki a fɛ di:r lə lɑ̃dmɛ̃
a œ̃ pti ʒurnal ko·stik: «ɑ: məsjø ɛn a di
20 yn grɑ̃:d verite sɑ̃ s ɑ̃ dute.»

9. patakɛ:s

œ̃ ple·zɑ̃ etɛt ako·te d dø· dam:; tutaku
i tru:y su sa mɛ̃ œ̃n evɑ̃·ta:j. «madam:»,
dit i a la prɔmjɛ:r, «sɛt evɑ̃·ta:j ɛt i a vu?» —
25 «i n ɛ pwɛ̃z a mwa, məsjø.» — ɛt i a vu
«madam:?» dit i ɑ̃ l prezɑ̃·tɑ̃ a l o:tr̥. —
«i n ɛ pɑt a mwa, məsjø.» — «pɥisk i n ɛ pwɛ̃z a vu,
e k i n ɛ pɑt a vu, ma fwa, ʒə n se pɑt a kɛ:s!»
l avɑ̃·ty:r fi dy brɥi, e dɔna nɛsɑ̃:s a s mo pɔpylɛ:r
30 (patakɛ:s), ɑ̃·kɔr ɑ̃n y·za:ʒ o·ʒurdɥi.

10. nodje e dypati

œ̃ ʒy:r kə nɔdje li·zɛ a l akademi de rmark
syr la lɑ̃·g frɑ̃·sɛ:z, i di·zɛ kə l te ɑ̃·trə dø·z i
a dɔrdinɛ:r, e so·f kɛlkəz ekspsjõ, lə sõ d l ɛs.
35 «vu vu trõ·pe, nɔdje, la rɛgl ɛ sɑ̃z ekspsjõ,»
lɥi krija ɛmanɥɛl dypati. — «mõ ʃɛr kõ·frɛ:r,»

1) rymatism̥ u rymatizm; egzɛrsis. — 2) le *h*e·ro.

Digitized by Google

gle pour les ingénues, c'est d'être ingénues! Cette affreuse *s* vous vieillirait de dix ans! Elle ferait de vous une Armande au lieu d'une Henriette! Oh! l'affreuse *s*!»

Ernest Legouvé, *L'art de la lecture*, Paris, Hetzel.

7. Rhumatisse et exercisme

On demandait à une dame comment elle se portait. «Oh, répondit-elle, je souffre beaucoup d'un *rhumatisse*[1]).» «En ce cas-là, madame, lui dit-on, faites beaucoup d'*exercisme*[1]).»

8. Un compliment peu gracieux

En 1852, un très haut personnage avait réuni, dans un banquet, ministres, maréchaux, amiraux, généraux, préfets, maires, etc., ainsi que tous les représentants des puissances étrangères. Après plusieurs toasts, le représentant d'un pays que je ne nommerai pas, se lève et dit: «Messieurs, je ne saurais mieux répondre à tous ces gracieux toasts qu'en buvant à la santé de tous *les-héros*[2]) (les zéros) ici présents.» Bévue qui a fait dire, le lendemain, à un petit journal caustique: «Ah! M. N. a dit une grande vérité sans s'en douter!»

9. Pataquès

Un plaisant était à côté de deux dames; tout à coup il trouve sous sa main un éventail. «Madame», dit-il à la première, «cet éventail est-il à vous?» — «Il n'est point-*z*-à moi, monsieur.» — «Est-il à vous, madame?» dit-il en le présentant à l'autre. — «Il n'est pas-*t*-à moi, monsieur.» — «Puisqu'il n'est point-*z*-à vous, et qu'il n'est pas-*t*-à vous, ma foi, je ne sais pas-*t*-à qu'est-ce!» L'aventure fit du bruit, et donna naissance à ce mot populaire (pataquès), encore en usage aujourd'hui.

10. Nodier et Dupaty

Un jour que Nodier lisait à l'Académie des remarques sur la langue française, il disait que le *t* entre deux *i* a, d'ordinaire, et sauf quelques exceptions, le son de l'*s*. «Vous vous trompez, Nodier, la règle est sans exceptions,» lui cria Emmanuel Dupaty. — «Mon cher confrère,»

1) rhumatisme; exercice. — 2) les héros.

Digitized by Google

replika lə malisjø gramməɾjɛ̃ avɛk yn ymilite sarkastik, «prɔne pisje[1]) də mɔ̃n iɲɔrɑ̃:s e fɛt mwa l amisje[1]) də m repɛte sœlmɑ̃ la mwasje[1]) də s kə vu vne də m di:r.» l akademi ri, e dypati rɛsta kɔ̃·vɛ̃·ky ki i j avɛ dez ekspsjɔ̃.

11. pwatrin də kalsɔ̃

ɶ̃n ɑ̃·glɛ vənɛ d lwe a pa·ri yn ʃɑ̃:brə garni. ɑ̃ rɑ̃·ʒɑ̃ sez afɛ:r, i s apɛrswa k le tirwa:r də sa kɔmɔd nə s u:vrə pɑ bjɛ̃. avɑ̃ d ale s plɛ̃:dr o proprijetɛ:r, il etydi sɔ̃ diksjɔnɛ:r e fabrik sa frɑ:z. i truy kə «tʃest» sə di «pwatrin:», e «drɔ:əz», «kalsɔ̃.» i desɑ̃ dɔ̃, e avɛk sa gravite ɑ̃·glɔsaksɔn:, i dmɑ̃:d:

«məsjø, vudrije vu fɛ·r arɑ̃·ʒe ma pwatrin də kalsɔ̃?»

vu vwaje d isi la stypefaksjɔ̃ dy bɔnɔm:. i sə dmɑ̃·dɛ sɑ̃· dut si lez ɑ̃·glɛ etɛ kɔ̃·fɔrme o·trəmɑ̃ k nu, e si la pwatrin lœr pusɛ dɑ̃ le ʒɑ̃:b.

3. p.

12. sɛ̃ʒɛrmɛ̃ madam:!

ɶ̃ frɑ̃·sɛ dəvɛt ale ɑ̃n ɑ̃·glətɛ:r pur sez afɛ:r. il etɛ bjɛ̃n ɑ̃·barase, kar i n savɛ pɑ ɶ̃ mo d ɑ̃·glɛ. i va tru·ve ɶ̃ d̥ se·z ami e lqi di:

«mɔ̃ ʃɛ:r, twa ki se si bjɛ̃ l ɑ̃·glɛ, aprɑ̃ m ɑ̃ dɔ̃ kɛk mo.

«avɛk ple·zi:r. wɔjɔ̃; avɑ̃ tu, i fo k ɶ̃ frɑ̃·sɛ swa pɔli. se ty kɔmɑ̃ ɔ̃ di mɛrsi?

«nɔ̃.

«ɔ̃ di θæŋkjuw.

«sɛ̃kju! e kɔmɑ̃ ɛskə ʒə m rapɛlre sa?

«ebjɛ̃, pɑ̃:s a sɛ̃·klu.[2])

«tjɛ̃ st yn ide. ʒə di·re sɛ̃·klu. s ɛ ply sɛ̃:pl̥.»

ari·ve ɑ̃n ɑ̃·glətɛ:r, lə məsjø ɛ rsy ɶ̃ swa:r dɑ̃z yn fami:j pur lakɛl il avɛt yn lɛtrə də rkɔmɑ̃-

---

1) pitje, amitje, mwatje.
2) vil dez ɑ̃·virɔ̃ d̥ pa·ri.

Digitized by Google

répliqua le malicieux grammairien avec une humilité sarcastique, «prenez *picié*[1]) de mon ignorance et faites-moi l'*amicié*[1]) de me répéter seulement la *moicié*[1]) de ce que vous venez de me dire.» L'Académie rit, et Dupaty resta convaincu qu'il y avait des exceptions.

11. Poitrine de caleçon

Un Anglais venait de louer à Paris une chambre garnie. En rangeant ses affaires, il s'aperçoit que les tiroirs de sa commode ne s'ouvrent pas bien. Avant d'aller se plaindre au propriétaire, il étudie son dictionnaire et fabrique sa phrase. Il trouve que *chest* se dit *poitrine*, et *drawers*, *caleçon*. Il descend donc, et avec sa gravité anglo-saxonne, il demande:

«Monsieur, voudriez-vous faire arranger ma poitrine de caleçon?»

Vous voyez d'ici la stupéfaction du bonhomme. Il se demandait sans doute si les Anglais étaient conformés autrement que nous, et si la poitrine leur poussait dans les jambes.

J. P.

12. Saint-Germain, Madame!

Un Français devait aller en Angleterre pour ses affaires. Il était bien embarrassé, car il ne savait pas un mot d'anglais. Il va trouver un de ses amis et lui dit:

«Mon cher, toi qui sais si bien l'anglais, apprends-m'en donc quelques mots.

«Avec plaisir. Voyons; avant tout, il faut qu'un Français soit poli. Sais-tu comment on dit merci?

«Non.

«On dit *thank you*.

«*Sainquiou*! Et comment est-ce que je me rappellerai ça?

«Eh bien, pense à Saint-Cloud.[2])

«Tiens, c'est une idée. Je dirai Saint-Cloud. C'est plus simple.»

Arrivé en Angleterre, le monsieur est reçu un soir dans une famille pour laquelle il avait une lettre de recomman-

---

1) pitié, amitié, moitié.

2) Ville des environs de Paris.

Digitized by Google

dɑ·sjɔ̃. vɛr di·z œ:r, ɔ̃ sɛ:r lə te. ʒyskə la, ɔ̃n avɛ parle frɑ̃·sɛ, də sɔrt kə l məsjø avɛt y bo: ʒø. me i sɑ̃·tɛ bjɛ̃ kə pur sutni:r l ənœ:r də sɔ̃ peji, i falɛ mɔ̃·tre sa sjɑ̃:s. ʒystəmɑ̃, sɔ̃n ami lɥi avɛt apri si ɛ̃·ʒenjø·zmɑ̃ a di·r mɛrsi. sœlmɑ̃, i n sə suvnɛ ply tutafɛ: i savɛ bjɛ̃ kə s etɛ l nɔ̃ d yn vil dez ɑ̃·virɔ̃ d pa·ri, me etɛ: s vɛrsɑ:j, etɛ: s marli, etɛ: s sɛ̃ʒɛrmɛ̃? wi wi, s etɛt œ̃ sɛ̃, s etɛ sɛ̃ʒɛrmɛ̃. e kɔm la dam də la me·zɔ̃ lɥi tɑ̃·dɛ yn tɑ:s də te, i s ɛ̃·klin grasjø·zmɑ̃, e di avɛk yn satisfaksjɔ̃ viziblə: «sɛ̃ʒɛrmɛ̃ madam:!»

3. p.

13. yn avɑ̃·ty:r d otɛl:

œ̃ ʒu:r, døz ɑ̃·glɛ, ki fəzɛt œ̃ pti vwaja:ʒ a pje ɑ̃ frɑ̃:s, ari:v dɑz œ̃n otɛl:, u i vulɛ pɑ·sɛ la nɥi. i dmɑ̃:d yn ʃɑ̃:brə, fɔ̃ mɔ̃·te lœr sak, e alym dy fø. pɥi l œ̃ d ø sə mɛt a fɛ:r sa kərɛspɔ̃dɑ̃:s. l o:trə vulɛt ale s prɔmne.

«ai sei, ben,» lɥi di l prəmje, «tel ðə weitə nɔt tə let ðə faiə gou aut; it s sou kould hi·ə!» tu dø n parlɛt ɑ̃kɔ:r frɑ̃·sɛ k a ku d diksjɔnɛ:r. bɛn prɑ̃ dɔ̃ l sjɛ̃, e i ʃɛrʃ, l œ̃ aprɛ l o:tr, tu le mo k i lɥi fo: «duw nɔt let», «nə lɛ·se pɑ»; «ðə faiə», «lə fø»; «gou aut», «sɔrti:r».

bɔ̃. i desɑ̃, apɛl lə valɛ d ʃɑ̃:br, e lɥi di avɛk sa mɔvɛ· prɔnɔ̃·sjɑ·sjɔ̃ d utrəmɑ̃:ʃ:

«gɑ:soŋ, nə leisi pɑ: lə fjuw sɔ:ti·ə.»

lə garsɔ̃, sɑ̃ trə kɔ̃prɑ̃:dr, repɔ̃: «nɔ̃ məsjø.»

l ɑ̃·glɛ sɔ:r, e l garsɔ̃ refle·ʃi:

«lə fju? kɛsk i vø di:r, lə fju? lə fu ptɛ·tr? ɛsk i srɛ fu par aza:r, sɔ̃ kɔ̃·paɲɔ̃? dam:, sa n m etɔnrɛ pɑ: i m a ·fɛ mɔ̃·te œ̃ grɑ̃ bakɛ d o frwɑd pur sə bɛɲe. i fo ɛt fu pur prɑ̃·dr œ̃ bɛ̃ par sə tɑ̃ la! alɔ:r i vø fɛr də mwa œ̃ gardəfu? mɛrsi! e si i dəvjɛ̃ fyrjø? i fo·dra k ʒə l tjɛn:? íl ɛ kapab də tu kɑ·se dɑ̃ la me·zɔ̃, si ʒ vø l ɑ̃·pɛ·ʃe d sɔrti:r; e d m asɔme, pardəsy l marʃe! — o ʒ l ɑ̃·fɛrm, s ɛ ply sy:r. k i gard sɔ̃ fu lɥi mɛ:m, st ot wazo; ʒ m ɑ̃ la:v le mɛ̃!»

Digitized by Google

dation. Vers dix heures, on sert le thé. Jusque-là, on avait parlé français, de sorte que le monsieur avait eu beau jeu. Mais il sentait bien que, pour soutenir l'honneur de son pays, il fallait montrer sa science. Justement, son ami lui avait appris si ingénieusement à dire merci. Seulement, il ne se souvenait plus tout à fait: il savait bien que c'était le nom d'une ville des environs de Paris, mais était-ce Versailles, était-ce Marly, était-ce Saint-Germain? Oui, oui, c'était un saint, c'était Saint-Germain. Et comme la dame de la maison lui tendait une tasse de thé, il s'incline gracieusement, et dit avec une satisfaction visible: «Saint-Germain, madame!»

J. P.

13. Une aventure d'hôtel

Un jour, deux Anglais, qui faisaient un petit voyage à pied en France, arrivent dans un hôtel où ils voulaient passer la nuit. Ils demandent une chambre, font monter leurs sacs et allument du feu. Puis l'un d'eux se met à faire sa correspondance. L'autre voulait aller se promener.

«I say, Ben», lui dit le premier, «tell the waiter not to let the fire go out; it's so cold here!»

Tous deux ne parlaient encore français qu'à coup de dictionnaire. Ben prend donc le sien, et il cherche, l'un après l'autre, tous les mots qu'il lui faut: *Do not let*, «ne laissez pas»; *the fire*, «le feu»; *go out*, «sortir».

Bon. Il descend, appelle le valet de chambre, et lui dit avec sa mauvaise prononciation d'outre-Manche:

«Garçon, ne laissez pas le *fiou* sortir.»

Le garçon, sans trop comprendre, répond: «Non, monsieur.»

L'Anglais sort, et le garçon réfléchit:

«Le fiou? Qu'est-ce qu'il veut dire, le fiou? Le fou, peut-être? Est-ce qu'il serait fou, par hasard, son compagnon? Dame, ça ne m'étonnerait pas: il m'a fait monter un grand baquet d'eau froide pour se baigner. Il faut être fou pour prendre un bain par ce temps-là! Alors il veut faire de moi un garde-fou? Merci! Et s'il devient furieux? Il faudra que je le tienne? Il est capable de tout casser dans la maison, si je veux l'empêcher de sortir; et de m'assommer par-dessus le marché! Oh! je l'enferme, c'est plus sûr. Qu'il garde son fou lui-même, cet autre oiseau; je m'en lave les mains!»

Digitized by Google

e tut ɑ̃ rɛ·zɔnɑ̃, i fɛrm la pɔrt a dublə tu:r.

o bu d̥ kɛk tɑ̃, lə fø kɔmɑ̃:s [a s etɛ̃:d̥r. l ɑ̃·glɛ s ɑ̃n apɛrswa, e sɔn lə garsɔ̃. lə garsɔ̃ n buʒ̥ pɑ. i rsɔn:; tuʒur rjɛ̃. i va a la pɔrt; ɛl ɛ fɛrme. il apɛl:; ɔ̃ n repɔ̃ pɑ. i frap a la pɔrt; pɛrsɔn:.] alɔ:r i s mɛt ɑ̃ kɔlɛ:r, tap ply fɔ:r, søku, kri, dɔn de ku l̥ pje. me plyz i s̥ demnɛ, plyz i fəzɛ d brui, plyz i krijɛ, e ply l garsɔ̃ s̥ gardɛ d uvri:r.

«œrø·zmɑ̃ k̥ ʒ e y l ɛspri d l ɑ̃·fɛrme, sø di·zɛt i. ty pø tape, mɔ̃ vjø, va, la pɔrt ɛ sɔlid, ɛ n sɛdra pɑ.»

ɑ̃:fɛ̃, l o·tr ɑ̃·glɛ rɑ̃:tr̥. e l garsɔ̃:

«mɔsjø, œrøzmɑ̃ k̥ ʒ e y la preko·sjɔ̃ d ɑ̃·fɛrme vɔt kɔ̃·paɲɔ̃ a kle; ekute œ̃ pø l vakarm k i nu fe laho! il ɔrɛt ete kapab də nu tqe tu:s. s ɛ plys k œ̃ fu; s ɛt œ̃ fu fyrjø.»

3. p.

14. trwɑ minyt pur di: frɑ̃

[ɑ̃·trə lɔ̃:dr 'e pa·ri, par telefo:n. œ̃ negɔsjɑ̃ d̥ lɔ̃·ba·r stri:t[1]) e œ̃ negɔsjɑ̃ d la ry dy sɑ̃·tje.]

l ɑ̃·glɛ. — hɔlou! hɔlou!

lə frɑ̃·sɛ. — alo! ʒ i sqi.

l ɑ̃·glɛ. — keiskə vuw dijt?

lə frɑ̃·sɛ. — ɛ̃?

l ɑ̃·glɛ. — keiskə vuw dijt?

lə frɑ̃·sɛ. — ʒə di kə ʒ i sqi.

l ɑ̃·glɛ. — ʒ ij swij? keiskə sə vuwli di·ə?

lə frɑ̃·sɛ. — (bytɔ·r d ɑ̃·glɛ, va!) vu n kɔ̃·prɔne pɑ?

l ɑ̃·glɛ. — nou. tæʃi pɑ:li plu distæŋtəmɔŋ.

lə frɑ̃·sɛ. — ɑ: par egzɑ̃:pl̥! s ɛ vu ki ale m aprɑ̃:dr a parle frɑ̃·sɛ, nɛspɑ?

l ɑ̃·glɛ. — (hwɔt s ðæt idjət hijðən ɔv ə frenʃmən dʒæbəriŋ əbaut?) ʒə nə sei pɔ: sə kə vu ævi dijt; mei vwɔsi sə kə ʒ ævi ə di·ər ə vuw. ʒ ævi bɔzwɔŋ væntsæŋ mijl lijvə də treit su·ə pæri. kɔmbjæŋ...

---

1) lɔmbəd strijt. pur l ɑ̃·glɛ e pur lə frɑ̃·sɛ parle par l ɑ̃·glɛ, vwa·r l ɛ̃·trɔdyksjɔ̃.

Digitized by Google

Et tout en raisonnant, il ferme la porte à double tour.

Au bout de quelque temps, le feu commence à s'éteindre. L'Anglais s'en aperçoit, et sonne le garçon. Le garçon ne bouge pas. Il resonne; toujours rien. Il va à la porte; elle est fermée. Il appelle; on ne répond pas. Il frappe à la porte; personne. Alors il se met en colère, tape plus fort, secoue, crie, donne des coups de pied. Mais plus il se démenait, plus il faisait de bruit, plus il criait, et plus le garçon se gardait d'ouvrir.

«Heureusement que j'ai eu l'esprit de l'enfermer, se disait-il. Tu peux taper, mon vieux, va, la porte est solide, elle ne cédera pas.»

Enfin, l'autre Anglais rentre. Et le garçon:

«Monsieur, heureusement que j'ai eu la précaution d'enfermer votre compagnon à clé; écoutez un peu le vacarme qu'il nous fait là-haut! Il aurait été capable de nous tuer tous. C'est plus qu'un fou; c'est un fou furieux.»

J. P.

14. Trois minutes pour dix francs

[Entre Londres et Paris, par téléphone. Un négociant de Lombard Street et un négociant de la rue du Sentier[1]).]

L'Anglais. — *Halloa! Halloa!*

Le Français. — Allo! J'y suis.

L'Anglais. — *Qu'est-ce que vous dites?*

Le Français. — Hein?

L'Anglais. — *Qu'est-ce que vous dites?*

Le Français. — Je dis que j'y suis.

L'Anglais. — *J'y souis? Qu'est-ce que ça voulait dire?*

Le Français. — (Butor d'Anglais, va!) Vous ne comprenez pas?

L'Anglais. — *No. Tâchez parler plous distinctemont.*

Le Français. — Ah! par exemple! C'est vous qui allez m'apprendre à parler français, n'est-ce pas?

L'Anglais. — *(What is that idiot heathen of a Frenchman jabbering about?) Je ne sais pas ce que vous avez dite; mais voici ce que j'avais à dire à vous. J'avais besoin vingt-cinq mille livres de traites sour Paris. Combien...*

---

1) Pour l'anglais et pour le français parlé par l'Anglais, voir l'introduction.

Digitized by Google

lə frɑ̃·sɛ. — ɛ̃? repete, me ʒ vuz ɑ̃ **pri**, parle œ̃ **pø** mwɛ̃ **vit**; artikyle **mjø** u nu n ɑ̃ sɔrtirɔ̃ ʒame.

l ɑ̃·glɛ. — **keiskə** vuw **dijt**?

lə frɑ̃·sɛ. — **ɑ:** tne, i vo **mjø** kə ʒ vu **parl** vɔtr ɔriblə **lɑ̃:g** ɑ̃·glɛ:z. **ai** no dœz cœndərstand zə **vɔrdz** ju **spik**. **spik** mɔ·r **kli:r**, if ju **pli:z**, sœ:r!

l ɑ̃·glɛ. — ʒə kɔmprʌni **pluw** djə **tuw**. ʒə **kɔni** pɔ: lə itæljən.

lə frɑ̃·sɛ — (**asa**, **asa**! i bara**gwin** də plyz ɑ̃ **plys**, st animal **la**!) ɑ̃·fɛ̃, **məsjø**, **kɛskə** vu m vule? vu vwaje **bjɛ̃** ķ ʒə n se pɑ l **rys**! parle ɑ̃·glɛ o·**mwɛ̃**, pɥiskə vu n kɔ̃·prɔne **pɑ** lə frɑ̃·sɛ.

l ɑ̃·glɛ. — **məsjuw**, ʒə nə **sei pɔ:** sə kə vuw **dijt**, **mei** ʒə **krwɔ:** vuw m ənsultei. ei **kʌm** vuw nə kɔmprʌni lə **frɔŋsi**, **tæʃi** æli a l **ekoul**.

lə frɑ̃·sɛ. — **o:** ma **tɛ:t**! kɛsk i **ʃ:ɑ̃:t** ɑ̃·kɔ:r, sə **b:o:dɛ d** la **tami:z**! ɛsk i n ɔrɛ **pɑ** py byʃe œ̃ **pø** nwɛl e ʃapsal, u ɔlɛndɔrf, **avɑ̃ d**.....

l ɑ̃·plwaje dy telefo:n. — **alɔ̃**, me·**sjø**! vo trwɑ **minyt** sɔ̃t eku·**le**, ʒə **kup** la kɔmynikɑ·**sjɔ̃**.

l ɑ̃·glɛ. — **ɑ:rətei**! **ɑ:rətei**! ʒə n ævi **ɔŋkɔ:** **kəmɔŋsei**! sət **stjuwpid** **iŋnərɔŋ** **frɔŋsi** ævi **pɔ:** kɔmprʌnei!

lə frɑ̃·sɛ. — **minyt**, **minyt**, məsjø l ɑ̃·plwaje! *nə* kupe **pɑ**; sə triplə **so** d ɑ̃·gliʃman .n a pɑ **sy** s *ɛk*splike. atɑ̃·de!

l ɑ̃·plwaje. — le trwɑ **minyt** sɔ̃t eku·le, ʒə **kup**.

lə **mɛ:trə** fɔnetik, dizqisɑ̃ **katrəvɛ̃trɛ:z**.

Digitized by Google

Le Français. — Hein? Répétez, mais je vous en prie, parlez un peu moins vite; articulez mieux ou nous n'en sortirons jamais.

L'Anglais. — Qu'est-ce que vous dites?

Le Français. — Ah! Tenez, il vaut mieux que je vous parle votre horrible langue anglaise. *I no does understand ze vords you speak. Speak more clear, if you please, Sir!*

L'Anglais. — Je comprenais plous diou tout. Je connais pas le italien.

Le Français. — (Ah çà! Ah çà! Il baragouine de plus en plus, cet animal-là!) Enfin, monsieur, qu'est-ce que vous me voulez? Vous voyez bien que je ne sais pas le russe! Parlez anglais au moins, puisque vous ne comprenez pas le français.

L'Anglais. — Monsieur, je ne sais pas ce que vous dites, mais je crois vous m'insoultez. Et comme vous ne comprenez le fronçais, tâchez aller à l'école.

Le Français. — Oh, ma tête! Qu'est-ce qu'il chante encore, ce baudet de la Tamise! Est-ce qu'il n'aurait pas pu bûcher un peu Noël et Chapsal ou Ollendorff, avant de...

L'employé du téléphone. — Allons, messieurs! Vos trois minutes sont écoulées, je coupe la communication.

L'Anglais. — Arrêtez! Arrêtez! Je n'avais oncore commoncé! Cette stioupide ignoront Fronçais avait pas comprenez!

Le Français. — Minute, minute, monsieur l'employé! Ne coupez pas; ce triple sot d'*Englishman* n'a pas su s'expliquer. Attendez!

L'employé. — Les trois minutes sont écoulées, je coupe.

Le Maître Phonétique, 1893.

Digitized by Google

15. amy·zɛt fonetik

*h*ɔla, mɔsjø sɑ̃·susi! kɔ̃·bjɛ̃ sesi:sɑ̃si:so·sissi? — si:sɑ̃si·su, sesi:sɑ̃si:so·sissi. — si:sɑ̃si·su, sesi:sɑ̃si:so·sissi, mɔsjø sɑ̃·susi, sɛtrɔ.

pwasɔ̃ sɑ̃bwasɔ̃ ɛpwa·zɔ̃.

didɔ̃dinaditɔ̃ dezodɛ̃dodɔdy dɛ̃dɔdydɛ̃·dɔ̃.

grogrɑgrɛ̃:dɔrʒ, kɑ̃tədegrogrɑgrɛ̃dɔrʒəri:zraty?

tɔ̃tetatio·tetatu?

lɔri tɑ̃·talra, lɔratɑ̃·te ta·talri, tɑ̃·tolri tɑ̃·talra, tɑ̃·tolra ta·talri.

16. kalɑ̃·bu:r e dɔvinɛt

[dɑ̃ sɛrtɛ̃ kɑ, l idɑ̃·tite d̥ sɔ̃ ki kɔ̃stity l kalɑ̃·bu:r, n ɛ pɑ kɔ̃·plɛt. tɛl sɔ̃, tɛl aksɑ̃ d̥ fɔrs, tɛl arɛ, tɛl aksɑ̃ myzikal, difɛ:r sɥi·vɑ̃ l sɑ̃:s. nuz avɔ̃ nɔte se diferɑ̃:s kɑ̃t ɛlz egzistɛ; ɛl pœ·v dajœ:r nə pɑz egziste pur tut la frɑ̃:s. i va sɑ̃ di:r kə si, o·ljø d vulwar fasilite la kɔ̃·fyzjɔ̃, ɔ̃ vulɛ l ɑ̃·pɛ:ʃe, ɔ̃ separrɛ nɛtmɑ̃ tu le· mo, ɑ̃n aksɑ̃·tɥɑ̃ ʃakɛ̃ d ø.]

kɛl ɛ la fɔ̃·tɛn də pa·ri ki dɔn la mɛjœ·r o? la fɔ̃·tɛn do·fin:. (la fɔ̃·tɛn d o fin:.)

kɛl ɛ la ʃo:z̥ k ɔ̃ rʃɛrʃ kɑ̃t ɔ̃ s ɑ̃ degut? (kɑ̃t ɔ̃ sɑ̃ de· gut?)

ɛ̃ paraplɥi.

lə kɔmedjɛ̃ mɔle etɛ kɔny pur sa fatɥite. mɔsjø d bjɛ:vr̥, ɑ̃n aprənɑ̃ ɛ̃ ʒu:r k il etɛ rətny o· li par yn ɛ̃·dispozisjɔ̃, s ekri: «kɛl fatalite!» (kɛl fat alite!)

Digitized by Google

15. Amusettes phonétiques

Holà, monsieur Sans-souci! Combien ces six cent six saucisses-ci? — Six cent six sous, ces six cent six saucisses-ci. — Six cent six sous, ces six cent six saucisses-ci, monsieur Sans-souci, c'est trop.

Poisson sans boisson est poison.

Didon dîna, dit-on, des os d'un dos dodu d'un dodu dindon.

Gros gras grain d'orge, quand te dégragraindorgeriseras-tu? Ton thé t'a-t-il ôté ta toux?

Le riz tenta le rat, le rat tenté tâta le riz, tantôt le riz tenta le rat, tantôt le rat tâta le riz.

16. Calembours et devinettes

[Dans certains cas, l'identité de son qui constitue le calembour, n'est pas complète. Tel son, tel accent de force, tel arrêt, tel accent musical, diffère suivant le sens. Nous avons noté ces différences quand elles existaient; elles peuvent d'ailleurs ne pas exister pour toute la France. Il va sans dire que si, au lieu de vouloir faciliter la confusion, on voulait l'empêcher, on séparerait nettement tous les mots, en accentuant chacun d'eux.]

Quelle est la fontaine de Paris qui donne la meilleure eau? La fontaine Dauphine. (La fontaine d'eau fine.)

Quelle est la chose qu'on recherche quand on s'en dégoûte? (quand on sent des gouttes?)
Un parapluie.

Le comédien Molé était connu pour sa fatuité. M. de Bièvre, en apprenant un jour qu'il était retenu au lit par une indisposition, s'écrie: «Quelle fatalité!» (Quel fat alité!)

Digitized by Google

də kɛl kulœ:r ɛ tuʒu:r œ̃ kɔfrɛfɔ:r kɑ̃t ɔ̃ l **vid**?
il ɛ **tu vɛ:r.** (il ɛt uvɛ:r.)

œ̃ **ʒu:r,** œ̃n **ɔm** tru·v œ̃ d̥ sez **ami** ɑ̃·kɔ·r o **li**
a *hɔ̃*·z œr pɑ·se, e l **trɛ:t** də parɛsø. **l** o:trə
lɥi **repɔ̃** : «ʒə n m atɑ̃·dɛ **pɑ** a de· **rprɔʃ** pur avwar **ete**
trɔ **pɔli.**» (trɔp o· **li.**)

ɔ̃ di·zɛ a œ̃ **ʒwœ:r** ki gɑ·ɲɛ tuʒu:r :
«vu n i·rje **pɑ** la **nɥi** dɑz·œ̃ simtjɛ:r; vuz ɛt **trɔ** pœrø!»
(**trɔp** œrø!)

ɔ̃ **rakɔ̃:t** kə pɑ̃·dɑ̃ la revɔlysjɔ̃, ɑ̃ dissɛsɑ̃ ka-
trɔvɛ̃**dis,** œ̃ **plezɑ̃** s ɛt amy·ze a denɔ̃·se
l kuvɑ̃ **d** la plas mo·bɛ:r, də l **ɔrdrə** de **karm,**
kɔm **detnɑ̃** sɛ̃: **kanɔ̃** e **vɛ̃tsɛ̃·k arm.** ɔ̃ **dekrɛt**
yn pɛrkizisjɔ̃, e ɔ̃ tru·ɥ̣ **sɛ̃:k** ɑ·nɔ̃ e **vɛ̃tsɛ̃· karm.**

kɛskə **di** œ̃n **ɔm** ki **tɔ̃:b** a l o?
i dispar**ɛ.**

kɛskə **di** yn **pɛrsɔn** ki s **prɔmɛn** aprɛ dine?
ɛl di**ʒɛ:r.**

kɛskə **di** œ̃n **ɔm** ki n ɛ pɑ kɔ̃·**tɑ̃** d̥
sa **fam**: ?
i div**ɔrs.**

kɛskə di l **pɛ̃,** kɑ̃t ɔ̃ l **mɑ̃:ʒ** ?
i dimi**ny.**

i j a **sɛ̃** kana:r syr œ̃ tɑ d **nɛ:ʒ** par œ̃ **bo** sɔlɛ:j.
kɛsk i **fɔ̃**? (kɛski **fɔ̃** ?)
la **nɛ:ʒ.**

i j a **sɛ̃:k** wazo syr œ̃n **arbɽ.** ʒə **ti:r** œ̃ ku d̥ fyzi.
kɔ̃·**bjɛ̃** ɑ̃ rɛstɛt **i** ?
o·**kœ̃.**

kɛl ɛ la **sɛ̃:t** ki n a pɑ bəzwɛ̃ **d** ʒartjɛ:r?
sɛ̃·t sebastjɛn:. (**sɛ̃·t** «se **bɑ** sə **tjɛn:**».)

kɔ̃·bjɛ̃ d̥ ʃəvo j **at i** o paradi ?
i j ɑ̃n **a dis,** pɥisk i j a **sɛ̃ fjakɽ**[1]).

---

1) œ̃ **fjakr** ɛt yn vwaty:r də **plas** a **dø:** ʃɥo. ɔ̃
don o·si suvɑ̃ sə **nɔ̃** a de vwaty:r də **plas** a œ̃ **sœl**
ʃəval.

Digitized by Google

De quelle couleur est toujours un coffre-fort quand on le vide?
Il est tout vert. (Il est ouvert.)

Un jour, un homme trouve un de ses amis encore au lit à onze heures passées, et le traite de paresseux. L'autre lui répond: «Je ne m'attendais pas à des reproches pour avoir été trop poli.» (trop au lit.)

On disait à un joueur qui gagnait toujours: «Vous n'iriez pas la nuit dans un cimetière; vous êtes trop peureux!» (trop heureux!)

On raconte que pendant la Révolution, en 1790, un plaisant s'est amusé à dénoncer le couvent de la Place Maubert, de l'ordre des Carmes, comme détenant cinq canons et vingt-cinq armes. On décrète une perquisition, et on trouve cinq ânons et vingt-cinq carmes.

Qu'est-ce que dit un homme qui tombe à l'eau?
Il disparaît.

Qu'est-ce que dit une personne qui se promène après dîner?
Elle digère.

Qu'est-ce que dit un homme qui n'est pas content de sa femme?
Il divorce.

Qu'est-ce que dit le pain, quand on le mange?
Il diminue.

Il y a cinq canards sur un tas de neige par un beau soleil. Qu'est-ce qu'ils font? (Qu'est-ce qui fond?)
La neige.

Il y a cinq oiseaux sur un arbre. Je tire un coup de fusil. Combien en reste-t-il?
Aucun.

Quelle est la sainte qui n'a pas besoin de jarretières?
Sainte Sébastienne. (Sainte «ses bas se tiennent».)

Combien de chevaux y a-t-il au paradis?
Il y en a dix, puisqu'il y a saint Fiacre. (cinq fiacres.)[1])

1) Un fiacre est une voiture de place à deux chevaux. On donne aussi souvent ce nom à des voitures de place à un seul cheval.

Digitized by Google

kɛl ɛ l **animal** ki kuːr **tuʒuːr** ?
s ɛ l **sɛrpɑ̃**, pask i va **vɑ̃ːtr** a **tɛːr.**

kɛl ɛ l **animal** ki **alɛt** yn vwatyːr ?
la **ʃɛːvrə**, pask ɛl **nuri** sɔ̃ **kabri** oˑ **lɛ.** (sɔ̃ kabriɔ**lɛ.**)

purkwa le **pul** nə pɔ̃ˑd̥t ɛl **pɑ** ɑ̃ mezɔpɔ**tami** ?
pask ɛl **vwaːj** lə **tigr̥**, e l **øˑfrat.** (e **l œf rat.**)

kɛl ɛ l **pœplə** də l **amerik** dy **syd** ki a lez **artikylɑˑsjɔ̃** le **ply** **sɔlid** ?
sə sɔ̃ le pata**gɔ̃.** (le **pat** a **gɔ̃.**)

kɛlz **ets** le pɛrsɔ**naːʒ** də la mitɔlɔ**ʒi** dɔ̃ la **vwa** pɔrtɛ l ply **lwɛ̃** ?
s **etɛ** le **foːn.** (s ɛ telefoːn.)

kɛl ɛ l **ɔm** lə ply parɛsø e la **fam** la ply ba**vard** ?
s ɛ ʒɑˑzɔ̃, pask i diːzɛ **tuʒuːr** : «vjɛ̃ **mede** (**vjɛ̃** m eˑ**de**)» ; e **mede**, pask ɛl diːzɛ **tuʒuːr** : «**vjɛ̃** ʒɑˑzɔ̃ (**vjɛ̃**, ʒɑˑzɔ̃)».

pur**kwa** ɛsk ɔ̃ n rəkɔnɛˑsɛ **pɑ** napɔle**ɔ̃** a paˑ**ri** lə lɑ̃ˑd**mɛ̃ d** la nɛsɑ̃ːs̥ də sɔ̃ **fis** ?
pask il **avɛt** œ̃ **nuvo ne.** (œ̃ nuvo**ne.**)

pur**kwa** le kartaʒ**inwa** pɔrtɛt i tuʒuːr de **gɑ̃** ?
pask i krɛɲɛ **l ɛːr** oˑ **mɛ̃.** (le rɔ**mɛ̃.**)

œ̃n **abe** e œ̃n **ate** **tɔ̃ːb** dɑ̃z œ̃ **pɥi.** il ɑ̃ **sɔːr** dø prɔvɛ̃ːs̥ də la **grɛːs.** kɛl **sɔ̃t** **ɛlː** ?
la **tesali** e la **beɔsi.** (l **ate** **sali**, e l **abe** oˑ**si.**)

kɛski tɔ̃ˑb̥ tuʒuːr, e ki n sə kɑˑs̥ ʒa**mɛ** ?
yn **kaskad.**

kɛski **ɛ** ply **gro** k œ̃ **bœf**, e ki n pɛˑz̥ **pɑ** la **kɔk** d œ̃n **œf** ?
la fy**me.**

ʒə **sɥi**[1]) **s** kə ʒ̊ **sɥi**[1]) ; ʒə n sɥi[1]) **pɑ s** kə ʒ̊ **sɥi**[2]).
si ʒ **etɛ** s kə ʒ̊ **sɥi**[2]), ʒə n sərɛ **pɑ s** kə ʒ̊ **sɥi**[1]).
l ɔ̃ːbrə.

purkwa le mɑ̃ˑtœːr sɔ̃t i **kɥi** ?
pask i n sɔ̃ pɑ **kry.**

---

1) ɛːtr̥. 2) sɥiːvr̥.

Digitized by Google

Quel est l'animal qui court toujours?
C'est le serpent, parce qu'il va ventre à terre.

Quel est l'animal qui allaite une voiture?
La chèvre, parce qu'elle nourrit son cabri au lait. (son cabriolet.)

Pourquoi les poules ne pondent-elles pas en Mésopotamie?
Parce qu'elles voient le Tigre et l'Euphrate. (et l'œuf rate.)

Quel est le peuple de l'Amérique du Sud qui a les articulations les plus solides?
Ce sont les Patagons. (les pattes à gonds.)

Quels étaient les personnages de la mythologie dont la voix portait le plus loin?
C'étaient les Faunes. (C'est téléphone.)

Quel est l'homme le plus paresseux et la femme la plus bavarde?
C'est Jason, parce qu'il disait toujours: «Viens, Médée (Viens m'aider)»; et Médée, parce qu'elle disait toujours: «Viens, Jason (Viens, jasons)».

Pourquoi est-ce qu'on ne reconnaissait pas Napoléon à Paris le lendemain de la naissance de son fils?
Parce qu'il avait un nouveau nez. (un nouveau-né.)

Pourquoi les Carthaginois portaient-ils toujours des gants?
Parce qu'ils craignaient l'air aux mains. (les Romains.)

Un abbé et un athée tombent dans un puits. Il en sort deux provinces de la Grèce. Quelles sont-elles?
La Thessalie et la Béotie. (L'athée sali, et l'abbé aussi.)

Qu'est-ce qui tombe toujours et qui ne se casse jamais?
Une cascade.

Qu'est-ce qui est plus gros qu'un bœuf et qui ne pèse pas la coque d'un œuf?
La fumée.

Je suis[1]) ce que je suis[1]); je ne suis[1]) pas ce que je suis[2]). Si j'étais ce que je suis[2]), je ne serais pas ce que je suis[1]).
L'ombre.

Pourquoi les menteurs sont-ils cuits?
Parce qu'ils ne sont pas crus.

---

1) Être. 2) Suivre.

Digitized by Google

œ̃ məsjø ki rɑ̃·trɛ ʃe **lɥi** trɛ **taːr** dɑ̃ la **nɥi**, etɛt ariːve syr la **plaʂ** də la **burʂ**, lɔrsk i ʂ **vwa** asaji par trwɑːz **ɔm** də **mɔvɛz minː**, dɔ̃ **l œ̃** lɥi **mɛt** œ̃ revɔlvɛːr dəvɑ̃ la **figyːr**, ɑ̃ lɥi diːzɑ̃: «la **burs** u la **viˈ**» e l məsjø, sɑ̃ s **truble**: «mɔ̃ bɔn **ami**, la **burs**, s ɛ s **grɑ̃** mɔny**mɑ̃** ʞ vu vwaje **la**, avɛʞ de kɔ**lɔnː**. kɑ̃t a la **vi** (l **avi**), si ʒ ɑ̃n e **œ̃**[1]) a vu dɔ**ne**, s ɛ d̥ kite **sɛl**[2]) kə vu **mne**, kar oːtrə**mɑ̃** vu purje **bjɛ̃** la[2]) **pɛrdrə** syr l e**ʃafo.**»

kɔ̃ːt̥ divɛːr

17. d u vjɛ̃ l oraːʒ ?

yn bɔn **dam** ki **sufrɛ d** rymat**ism** diːzɛ suvɑ̃: «i **va** j a**vwaːr** də l **ɔraːʒ**; ʒə l **sɑ̃** dɑ̃ mez **oːs.**» œ̃ **ʒuːr**, sɔ̃ ptifis etɛt a l **ekɔlː**. lə **mɛː**trə lɥi **dmɑ̃ːd**: «**pjɛːr**, se **ty** d u **vjɛ̃** l **ɔraːʒ** ?» e **pjɛːr**, avɛk lə plɥ **grɑ̃** **serjø**: «məsjø, dez **oːʂ** də ma grɑ̃·**mɛːr.**»

3. p.

18. yn rəparti œ̃ pø viːv

dɑ̃z yn sɛsjɔ̃ d egzam**ɛ̃**, œ̃ kɑ̃·**dida** s etɛ mɔ̃·tre **par**tikyljɛrmɑ̃ **nylː**. a la **fɛ̃** l egzaminatœːr ɛ̃·**pasjɑ̃·te** ʂ **ekri**: «me s ɛt œ̃n **ɑːn** **bɑːte** kə st animal **la**!» e s turn**ɑ̃** vɛr l aparitœːr: «apɔrte dɔ̃ yn **bɔt̥** də **fwɛ̃** pur lə dezœne **d** məsjø!»

«garsɔ̃, repɔ̃ l kɑ̃·**dida** sɑ̃ s **truble**, apɔrtez ɑ̃ **dø**; məsjø l egzaminatœːr mə **fra** l ɔnœːr də dine avɛk **mwa.**»

3. p.

19. l ɑ̃·**prœːr** ʒoːzɛʃ **dø** e l sɛrʒɑ̃

l ɑ̃·**prœːr** ʒoːzɛʃ **dø** d oːtri**ʃ** ɛː**mɛ** l ɛ̃·**kɔgnito.** suvɑ̃ i s amyːz**ɛ** a **kite** la **kuːr** e le kurtizɑ̃

1) œ̃n **avi.** 2) la **vi.**

Digitized by Google

Un monsieur qui rentrait chez lui très tard dans la nuit, était arrivé sur la place de la Bourse, lorsqu'il se voit assailli par trois hommes de mauvaise mine, dont l'un lui met un revolver devant la figure, en lui disant: «La bourse ou la vie!» Et le monsieur, sans se troubler: «Mon bon ami, la Bourse, c'est ce grand monument que vous voyez là, avec des colonnes. Quant à la vie (l'avis), si j'en ai un[1]) à vous donner, c'est de quitter celle[2]) que vous menez, car autrement vous pourriez bien la[2]) perdre sur l'échafaud.»

Contes divers

17. D'où vient l'orage?

Une bonne dame qui souffrait de rhumatisme disait souvent «Il va y avoir de l'orage; je le sens dans mes os.»

Un jour, son petit-fils était à l'école. Le maître lui demande: «Pierre, sais-tu d'où vient l'orage?» Et Pierre, avec le plus grand sérieux: «Monsieur, des os de ma grand'mère.»

J. P.

18. Une repartie un peu vive

Dans une session d'examen, un candidat s'était montré particulièrement nul. A la fin l'examinateur impatienté s'écrie: «Mais c'est un âne bâté que cet animal-là!» Et se tournant vers l'appariteur: «Apportez donc une botte de foin pour le déjeuner de monsieur!»

«Garçon, répond le candidat sans se troubler, apportez-en deux; monsieur l'examinateur me fera l'honneur de dîner avec moi.»

J. P.

19. L'empereur Joseph II et le sergent

L'empereur Joseph II d'Autriche aimait l'incognito. Souvent il s'amusait à quitter la cour et les courtisans

1) Un avis. 2) La vie.

Digitized by Google

pur sə prɔmne sɛ̃·pləmɑ̃, a **pje** u ɑ̃ *vwaty:r*, dɑ̃ **vjɛn:** u lez ɑ̃·virɔ̃.

œ̃ **ʒu:r**, il etɛ sɔr**ti** dɑ̃z yn **kalɛʃ** a dø· **plas** k i kɔ̃·dqi·zɛ lɥi **mɛ:m**. o mil**jø d** la prɔmn**ad** la **plɥi** kɔmɑ̃:s a tɔ̃·**be**. l ɑ̃·**prœ:r** turnə **brid**. il e**tɛt** ɑ̃·kɔr **lwɛ̃**, kɑ̃t œ̃ pjetɔ̃ ki sɥi·**vɛ** lə **mɛ:m** ʃɔmɛ̃, lɥi fɛ **siɲ** d arɛ**ste**. ʒo·**zɛf** ɔbe**i**.

«mə**sjø**, lɥi di **l ɔm:**, ki e**tɛt** œ̃ sɛr**ʒɑ̃**, vudri**je vu** mə pɛr**mɛtrə** də mɔ̃·**te** ako·te d **vu**? mɔ̃n ynifɔrm ɛ tu **nœf**, e la **plɥi** va l gɑ·**te**. vu m rɑ̃·dri**je bjɛ̃** sɛr**vis**.

«e**bjɛ̃** mɔ̃·**te**, mɔ̃ **bra:v**, di ʒo·**zɛf**. **a**swaje vu **la**, nu ko·zrɔ̃. — **d u** vne vu **dɔ̃**, si s n e **pɑz** ɛ̃·dis**krɛ**?

«**ɑ:** mɔ̃ **ʃ:ɛr** mə**sjø**, ʒə **vjɛ̃** d̥ ʃez œ̃ **gard**ə**ʃaʂ** də mez **ami**, u ʒ e **fɛ** œ̃ **famø** dezɔne!

«**kɛ**skə vuz ave **dɔ̃** mɑ̃·**ʒe** d̥ si **bɔ̃**?

«dəvi**ne**.

«ʒə *n* se **pɑ** **mwa**; yn **sup** a la **bjɛ:r**?

«ɑ bɛ̃ **wi**, yn **sup** a la **bjɛ:r**, **mjø k sa**.

«də la ʃu**krut**?

«**mjø k sa**.

«œ̃ rəti d **vo**?

«**mjø k sa**, **mjø k sa**.

«ma **fwa**, ʒə **dɔn** ma **lɑ̃:g** o **ʃa**.

«œ̃ fəzɑ̃, mə**sjø**, œ̃ fəzɑ̃ ti·**re** dɑ̃ le· **ʃaʂ** də sa mazɛste! di l sɛr**ʒɑ̃** ɑ̃ frapɑ̃ syr la **kɥiʂ** də sɔ̃ kɔ̃pa**ɲɔ̃**.

«ti·**re** dɑ̃ le· **ʃaʂ** də sa mazɛste? i n ɑ̃ dvɛ*t* **ɛ:t** kə mɛ**jœ:r**.

«ʒə vuz ɑ̃ repɔ̃.»

ɔ̃n e**tɛt** ari·**ve** a la **vil:**, e kɔm i plœ**vɛ** tuʒu:r, ʒo·**zɛf** dəmɑ̃:d a sɔ̃ kɔ̃pa**ɲɔ̃** u i vul**ɛ** k ɔ̃ l desɑ̃:d.

«mə**sjø**, vuz ɛt trɔ **bɔ̃**; ʒə *n* vø **pɑ** aby·ze d **vu**.

«o kɔ̃·**trɛ:r**, vu m fre **plɛ:zi:r**. vətrə **ry**?...»

lə sɛr**ʒɑ̃** dɔn sɔ̃n **adrɛs**, e pɥi i dmɑ̃:d a **ʂavwa:r** lə nɔ̃ d̥ sə**lɥi** ki l avɛt obli·**ʒe**.

«dəvi**ne**, lɥi di ʒo·**zɛf**.

«vuz ɛt milit**ɛ:r**, ʒə **pɑ̃:s**?

Digitized by Google

pour se promener simplement, à pied ou en voiture, dans Vienne ou les environs.

Un jour, il était sorti dans une calèche à deux places qu'il conduisait lui-même. Au milieu de la promenade la pluie commence à tomber. L'empereur tourne bride. Il était encore loin, quand un piéton qui suivait le même chemin, lui fait signe d'arrêter. Joseph obéit.

«Monsieur, lui dit l'homme, qui était un sergent, voudriez-vous me permettre de monter à côté de vous? Mon uniforme est tout neuf, et la pluie va le gâter. Vous me rendriez bien service.

«Eh bien, montez, mon brave, dit Joseph. Assoyez-vous là, nous causerons. — D'où venez-vous donc, si ce n'est pas indiscret?

«Ah, mon cher monsieur, je viens de chez un garde-chasse de mes amis, où j'ai fait un fameux déjeuner!

«Qu'est-ce que vous avez donc mangé de si bon?

«Devinez.

«Je ne sais pas, moi; une soupe à la bière?

«Ah ben (bien) oui, une soupe à la bière, mieux que ça.

«De la choucroute?

«Mieux que ça.

«Un rôti de veau?

«Mieux que ça, mieux que ça.

«Ma foi, je donne ma langue au chat.

«Un faisan, monsieur, un faisan tiré dans les chasses de sa Majesté! dit le sergent en frappant sur la cuisse de son compagnon.

«Tiré dans les chasses de sa Majesté? Il n'en devait être que meilleur.

«Je vous en réponds.»

On était arrivé à la ville, et comme il pleuvait toujours, Joseph demande à son compagnon où il voulait qu'on le descende (descendît).

«Monsieur, vous êtes trop bon; je ne veux pas abuser de vous.

«Au contraire, vous me ferez plaisir. Votre rue?...»

Le sergent donne son adresse, et puis il demande à savoir le nom de celui qui l'avait obligé.

«Devinez, lui dit Joseph.

«Vous êtes militaire, je pense?

Digitized by Google

«**wi**, me kɛl **gra**d?
«ljøtn**ɑ̃** pətɛːtr̥?
«ɑ bɛ̃· **wi**, ljøtn**ɑ̃**; **mjø k sa.**
«kapitɛn:?
«**mjø k sa.**
«**bi**grə, kɔlɔn**ɛl**:?
«**mjø k sa**, **mjø k sa.**
«**asa**, di l sɛr**ʒɑ̃** ɑ̃· s rɑ̃·kɔ**ɲɑ̃** dɑ̃ la **kalɛʃ**, vuz ɛt **fɛldmareʃal** dɔ̃?
«**mjø k sa**, mɔ̃n **ami.**
«**mi**zeri**kɔrd**, s ɛ l ɑ̃·**prœːr**!
«lɥi **mɛːm**,» di ʒo·**zɛf** ɑ̃ debutə**nɑ̃** sɔ̃ pardə**sy** pur mɔ̃·**tre** se· dekɔrɑ·**sjɔ̃.**
i *n*·j avɛ **pɑ** mwa**jɛ̃** də tɔ̃·**be** a ʒ**nu** dɑ̃ la *v*wa**tyːr.** lə sɛr**ʒɑ̃ n** puvɛ kə s kɔ̃·**fɔ̃**:dr ɑ̃n ɛ*k*s**kyːz**, e syplije sɔ̃ **mɛːtrə** d arɛte pur lɥi pɛr**mɛtrə** də **desɑ̃:dr̥.**
«nɔ̃ **pɑ**», di ʒo·**zɛf**; «aprɛ\ avwaːr mɑ̃·**ʒe** mɔ̃ fə**zɑ̃**, vu sər**je** **trɔp** œ**rø** də vu debarase **d** mwa kɔm **sa.** vu n mə **kitre** **k a** vɔt **pɔrt.**»

dapreːz œ̃n anɔ**nim:.**

20. tyrɛːn e l valɛ

œ̃ ʒuːr d **ete** k i fɔzɛ **fɔr ʃo**, lə vikɔ̃:t̥ də tyrɛːn[1]), ɑ̃ ptit **vɛstə** **blɑ̃:ʃ** e ɑ̃ bɔ**nɛ**, ɛtɛt a la fnɛːtrə, dɑ̃ sɔ̃n ɑ̃·tiʃɑ̃:**br̥.** œ̃ d̥ se **ʒɑ̃** syrvjɛ̃, e, **trɔ̃**:pe par l abij**mɑ̃**, lə **prɑ̃** pur œ̃n **ɛːd** də kɥi**zin:**, avɛk lə**kɛl** sə dɔmɛ**stik** **etɛ** famil**je.** i s apr**ɔʃ** dus**mɑ̃** par dɛr**jɛːr**, e d yn **mɛ̃** ki n etɛ **pɑ** le**ʒɛːr**, lɥi **aplik** œ̃ **grɑ̃** ku syr lə bɑ dy **do.** l ɔm frape sə **rturn** a l ɛ̃stɑ̃. lə valɛ vwa*t* ɑ̃ **freːmisɑ̃** lə viza:ʒ də sɔ̃ **mɛːtr.** i s̥ **ʒɛt** a se· ʒnu **tut** epɛr**dy:**
«mɔ̃sɛ**ɲœːr**, ʒ e **kry** kə s etɛ **ʒɔrʒ**!...»
«e **kɑ̃:** **mɛːm** s ɔrɛt ete **ʒɔrʒ**,» s ekri tyrɛːn ɑ̃ s frɔtɑ̃ l **do**, «i n falɛ **pɑ** frape si **fɔːr**!»

ʒɑ̃ ʒɑ̃·k ruso, emil:, to·m prəmje, li·vrə katriɛm:.

---

1) ɑ̃·ri d̥ tyrɛːn, mareʃal ʒeneral dez arme dy **rwɑ**, ne ɑ̃ sɛ· s̥ɑ̃ *hɔ̃*:z, mɔːr ɑ̃ sɛ·ʒ̥ **sɑ̃** swasɑ̃tkɛ̃:z, œ̃ de· ply **grɑ̃** kapitɛn frɑ̃·sɛ.

Digitized by Google

«Oui, mais quel grade?

«Lieutenant, peut-être?

«Ah ben (bien) oui, lieutenant; mieux que ça.

«Capitaine?

«Mieux que ça.

«Bigre, colonel?

«Mieux que ça, mieux que ça.

«Ah çà, dit le sergent en se rencognant dans la calèche, vous êtes feld-maréchal donc?

«Mieux que ça, mon ami.

«Miséricorde, c'est l'empereur!

«Lui-même,» dit Joseph en déboutonnant son pardessus pour montrer ses décorations.

Il n'y avait pas moyen de tomber à genoux dans la voiture. Le sergent ne pouvait que se confondre en excuses, et supplier son maître d'arrêter pour lui permettre de descendre.

«Non pas,» dit Joseph; «après avoir mangé mon faisan, vous seriez trop heureux de vous débarrasser de moi comme ça. Vous ne me quitterez qu'à votre porte.»

D'après un anonyme.

20. Turenne et le valet

Un jour d'été qu'il faisait fort chaud, le vicomte de Turenne[1]), en petite veste blanche et en bonnet, était à la fenêtre, dans son antichambre. Un de ses gens survient et, trompé par l'habillement, le prend pour un aide de cuisine avec lequel ce domestique était familier. Il s'approche doucement par derrière, et d'une main qui n'était pas légère, lui applique un grand coup sur le bas du dos. L'homme frappé se retourne à l'instant. Le valet voit en frémissant le visage de son maître. Il se jette à ses genoux tout éperdu:

«Monseigneur, j'ai cru que c'était George!...»

«Et quand même ç'aurait été George,» s'écrie Turenne en se frottant le dos, «il ne fallait pas frapper si fort!»

Jean-Jacques Rousseau, *Émile*, Tome I, Livre 4.

---

1) Henri de Turenne, maréchal-général des armées du roi, né en 1611, mort en 1675, un des plus grands capitaines français.

Digitized by Google

pɔezi

[le pɔezi sqi·vɑ̃:t sɔ̃ tut, a l eksepsjɔ̃ d la dɛr-
njɛ:r, de ʃɑ̃·sɔ̃. nu lez avɔ̃ nɔte purtɑ̃
kɔm si ɛlz etɛ ly. mɛ il ɛ nesesɛ:r d avɛrti:r
kə lez ɛ:r okɛl ɔ̃ lez a adapte fɔ̃ sybi:r
o tɛkstə de mɔdifikɑ·sjɔ̃ ase nɔ̃·brø:z ɑ̃ s ki kɔ̃·sɛrn
la lɔ̃·gœ:r de vwajɛl:, la plaʂ də l aksɑ̃ d̨ fɔrs,
lez arɛ d la frɑ:z, e mɛ:m la fɔrmə plyz u mwɛ̃ plɛn
de mo.]

21. lə pti mus

il etɛt œ̃ pti navi:r,
ki syr la mɛ:r s ɑ̃n ɛt ale.
il etɛt œ̃ pti navi:r,
ki syr la mɛ:r s ɑ̃n ɛt ale.

vwala k o bu d yn sɔmɛn:
lə pɛ̃, lə vɛ̃ lœr a mɑ̃·ke.
i ti:r a la kurtə pɑ:j
savwa:r ki d ø sɔra mɑ̃·ʒe.

lə pti mus ki fɛ le pɑ:j,
la ply kurtə lɥi a tɔ̃·be.
i plœ:r, i kri: «o· vjɛrʒə mɛ:r,
sə sra dɔ̃ mwa ki sre mɑ̃·ʒe!»

mɛz o grɑ̃ mɑ vwala k il mɔ̃:t;
il nə vwa k o də tu ko·te.
i mɔ̃·t ɑ̃kɔ:r ʒysk a la pɔm:,
i vwa la tɛ:r! il ɛ so·ve!

e tu:s, i ʃɑ̃:t: «tɛ:r, tɛ:r!
lə pti mus, i n sɔra pɑ mɑ̃·ʒe!»
e tu:s, i ʃɑ̃:t: «tɛ:r, tɛ:r!
lə pti mus, i n sɔra pɑ mɑ̃·ʒe!»

ɛ:r pɔpylɛ:r (ʃɑ̃·sɔ̃ d metje).

Digitized by Google

Poésie

[Les poésies suivantes sont toutes, à l'exception de la dernière, des chansons. Nous les avons notées pourtant comme si elles étaient lues. Mais il est nécessaire d'avertir que les airs auxquels on les a adaptées font subir au texte des modifications assez nombreuses en ce qui concerne la longueur des voyelles, la place de l'accent de force, les arrêts de la phrase et même la forme plus ou moins pleine des mots.]

21. Le petit mousse

Il était un petit navire,
Qui sur la mer s'en est allé.
Il était un petit navire,
Qui sur la mer s'en est allé.

Voilà qu'au bout d'une semaine
Le pain, le vin leur a manqué.
Ils tirent à la courte paille
Savoir qui d'eux sera mangé.

Le petit mousse qui fait les pailles,
La plus courte lui a tombé.
Il pleure, il crie: «O Vierge-Mère,
Ce sera donc moi qui serai mangé!»

Mais au grand mât voilà qu'il monte;
Il ne voit qu'eau de tous côtés.
Il monte encor jusqu'à la pomme,
Il voit la terre! il est sauvé!

Et tous, ils chantent: «Terre, terre!
Le petit mousse, il ne sera pas mangé!»
Et tous, ils chantent: «Terre, terre!
Le petit mousse, il ne sera pas mangé!»

Air populaire (chanson de métier).

Digitized by Google

22. lə rwɑ d̥ savwa

s etɛ lə **rwɑ** də **savwa**,
s ɛ lə **rwɑ** de bɔ̃z ɑ̃·**fɑ̃**;
i s etɛ **mi** dɑ̃ la **tɛ:t**
də detro·**ne** lə **syltɑ̃.**
e rɑ̃tɑ̃**plɑ̃**, ga·r, ga·r, **ga:r**,
e rɑ̃tɑ̃**plɑ̃**, ga·r də **dvɑ̃.**

i s etɛ **mi** dɑ̃ la **tɛ:t**
də detro·**ne** lə **syltɑ̃**;
i kɔ̃·po·**za** yn **arme**
də katrə**vɛ̃** peiz**ɑ̃.**
e rɑ̃tɑ̃**plɑ̃**, etsɛtɛ**ra.**

i kɔ̃·po·**za** yn **arme**
də katrə**vɛ̃** peiz**ɑ̃**;
i **pri** pur **artijri**
kat*rə* kan**ɔ̃** də **fɛrblɑ̃.**
e rɑ̃tɑ̃**plɑ̃**, ets.

i **pri** pur **artijri**
kat*rə* kan**ɔ̃** də **fɛrblɑ̃**,
e pur **tut** kavalri,
lez **ɑ:n** dy kuvɑ̃.
e rɑ̃tɑ̃**plɑ̃**, ets.

e pur **tut** kavalri,
lez **ɑ:n** dy kuvɑ̃;
iz **etɛ** ʃarʒe də **vi:vrə**
pur nuri:r lə rezi**mɑ̃.**
e rɑ̃tɑ̃**plɑ̃**, ets.

iz **etɛ** ʃarʒe də **vi:vrə**
pur nuri:r lə rezi**mɑ̃**;
i mɔ̃·**tɛ:r** syr yn mɔ̃·**tan** :
mɔ̃ **djø**, kə l mɔ̃·d ɛ **grɑ̃!**
e rɑ̃tɑ̃**plɑ̃**, ets.

i mɔ̃·**tɛ:r** syr yn mɔ̃·**tan** :
mɔ̃ **djø**, kə l mɔ̃·d ɛ **grɑ̃!**
i **vi:r** yn pətit riv**jɛ:r**,
k i **pri:r** pur l ɔse**ɑ̃.**
e rɑ̃tɑ̃**plɑ̃**, ets.

Digitized by Google

22. Le roi de Savoie

C'était le roi de Savoie,
C'est le roi des bons enfants;
Il s'était mis dans la tête
De détrôner le sultan.
Et rantanplan, gare, gare, gare,
Et rantanplan, gare de devant.

Il s'était mis dans la tête
De détrôner le sultan;
Il composa une armée
De quatre-vingts paysans.
Et rantanplan, etc.

Il composa une armée
De quatre-vingts paysans;
Il prit pour artillerie
Quatre canons de fer-blanc.
Et rantanplan, etc.

Il prit pour artillerie
Quatre canons de fer-blanc,
Et pour toute cavalerie,
Les ânes du couvent.
Et rantanplan, etc.

Et pour toute cavalerie,
Les ânes du couvent;
Ils étaient chargés de vivres
Pour nourrir le régiment.
Et rantanplan, etc.

Ils étaient chargés de vivres
Pour nourrir le régiment;
Ils montèrent sur une montagne:
Mon Dieu, que le monde est grand!
Et rantanplan, etc.

Ils montèrent sur une montagne:
Mon Dieu, que le monde est grand!
Ils virent une petite rivière,
Qu'ils prirent pour l'Océan.
Et rantanplan, etc.

Digitized by Google

i **viːr** yn pətit **rivjɛːr**,
k i **priːr** pur l ɔse**ɑ̃**;
ɑ̃ vwajɑ̃ **vniːr** l ɛn**mi** :
so·y̯ ki **pø**, alɔ̃ nuz **ɑ̃** !
e rɑ̃tɑ̃**plɑ̃**, ets.

rɔ̃ːd dy pɥi.

23. la ʃɑ̃·sɔ̃ de matlo

ʃɑ̃·**tɔ̃** e by·**vɔ̃** a plɛ̃ **vɛːr**,
ɔ̃ n a k œ̃ **ʒuːr** pur lə plɛ·**ziːr** ;
si l vɑ̃ **turn**, adjø la **tɛːr** !
dɔmɛ̃ nu pur**ɔ̃** rəpar**tiːr.**

lə sjɛl ɛ **pyːr**, la briːz ɛ **bɔnː**,
s ɛ pur **nu** kə l sɔlɛːj **lɥi** ;
syr lə **bɔːr** nɔtrə ʃɑ̃ rezɔnː :
ɛspwaːr, **ɛspwaːr**! **djø** nu kɔ̃·**dɥi.**

kɑ̃ le **flo** a ʃak **sɛkus**
dy naviːr **ebrɑ̃ːl** le **flɑ̃**,
la*h*o, la **vwa** dy pəti **mus**
ʃɑ̃·t ɑ̃kɔːr dɑ̃ le *h*o·**bɑ̃.**

malgre leˑ **flo**, malgre l ɔraːʒ,
malgre leˑ **vɑ̃**, malgre la **nɥi**,
ɛspwaːr, **ɛspwaːr**, braˑv ekipaːʒ!
s ɛ tuʒur **djø** ki nu kɔ̃·**dɥi.**

emil suvɛstr̥, **paːri**, **kalman leːvi.**

24. ma nɔrmɑ̃·di

ʃɑ̃·sɔ̃ pɔpyleːr

kɑ̃ tu **rənɛt** a l ɛsper**ɑ̃ːs**,
e kə l iv**ɛːr** fɥi lwɛ̃ də **nu** ;
su lə bo **sjɛl** də nɔtrə **frɑ̃ːs**,
kɑ̃ lə sɔl**ɛːj** rəvjɛ̃ ply **du** ;
kɑ̃ la naty**ːr** ɛ rəvɛr**di** ;
kɑ̃ l irɔ̃·**dɛl** ɛ də rə**tuːr**,
ʒə vɛ rəvwaːr ma nɔrmɑ̃·**di**,
s ɛ lə **pei** ki m a dɔ**ne** lə **ʒuːr.**

Digitized by Google

Ils virent une petite rivière,
Qu'ils prirent pour l'Océan;
En voyant venir l'ennemi:
Sauve qui peut, allons-nous-en!
Et rantanplan, etc.

Ronde du Puy.

23. La chanson des matelots

Chantons et buvons à plein verre,
On n'a qu'un jour pour le plaisir;
Si le vent tourne, adieu la terre!
Demain nous pourrons repartir.

Le ciel est pur, la brise est bonne,
C'est pour nous que le soleil luit;
Sur le bord notre chant résonne:
Espoir, espoir! Dieu nous conduit.

Quand les flots à chaque secousse
Du navire ébranlent les flancs,
Là-haut, la voix du petit mousse
Chante encore dans les haubans.

Malgré les flots, malgré l'orage,
Malgré les vents, malgré la nuit,
Espoir, espoir, brave équipage!
C'est toujours Dieu qui nous conduit.

Émile Souvestre, Paris, Calmann-Lévy.

24. Ma Normandie

Chanson populaire

Quand tout renaît à l'espérance,
Et que l'hiver fuit loin de nous;
Sous le beau ciel de notre France,
Quand le soleil revient plus doux;
Quand la nature est reverdie;
Quand l'hirondelle est de retour,
Je vais revoir ma Normandie,
C'est le pays qui m'a donné le jour.

Digitized by Google

ʒ e vy le **ʃɑ̃** də l ɛlve**si**
e se ʃɑ·l**ɛ**[1]) e se gla**sje**;
ʒ e vy lə **sjɛl** də l ita**li**
e vəni:z e se gɔ̃·də**lje**;
ɑ̃ **salɥɑ̃** ʃak pa**tri**,
ʒə m di·**zɛ**: «o·kœ̃ se**ʒu:r**
n ɛ ply **bo** kə ma nɔrmɑ̃·**di**,
s ɛ lə **pei** ki m a dɔ**ne** lə **ʒu:r.**»

il ɛt œ̃**n ɑ:ʒ** dɑ̃ la **vi**
u ʃak **rɛ:v** dwa **fini:r**,
œ̃**n ɑ:ʒ** u l ɑ·m rəkœ**ji**
a bəz**wɛ̃** də sə suvni:r;
lɔrskə ma **my:z** rəfrwɑ**di**
ɔra **fini** se **ʃɑ̃** d **amu:r**,
ʒ i·re rəvwa:r ma nɔrmɑ̃·**di**,
s ɛ lə **pei** ki m a dɔ**ne** lə **ʒu:r.**

frederik bera.

25. la frɑ̃·s ɛ bɛl:

la frɑ̃·s ɛ **bɛl:**,
se dɛs**tɛ̃** sɔ̃ be·**ni**:
vi·vɔ̃ pur **ɛl:**!
vi·vɔ̃z **yni**!

pɑ·se le **mɔ̃**, pɑ·se le **mɛ:r**,
vizi**te** sɑ̃ klimɑ di**vɛ:r**;
lwɛ̃ d **ɛl:**, o bu d l ynivɛ:r,
vu ʃɑ̃·**tre** fi**dɛl:**:
la frɑ̃·s ɛ **bɛl:**!

vɛ**so**, kure**z** a tu le **bɔ:r**,
də no dø· **me:r** kite le **pɔ:r**;
dɔne sa **pa:r** də no trezɔ:r
o **mɔ̃:d** ki l **apɛl:**.
la frɑ̃·s ɛ **bɛl:**!

fɔt i de**fɑ̃:**drə no si**jɔ̃**,
su**dɛ̃**, sɑ̃ **ʒœn** bata**jɔ̃**
s elɑ̃:s, **bry:lɑ̃** turbi**jɔ̃**,
u la **fudr** etɛ̃·**sɛl:**.
la frɑ̃·s ɛ **bɛl:**!

1) u ʃa**lɛ**.

Digitized by Google

J'ai vu les champs de l'Helvétie
Et ses chalets et ses glaciers;
J'ai vu le ciel de l'Italie
Et Venise et ses gondoliers;
En saluant chaque patrie,
Je me disais: «Aucun séjour
N'est plus beau que ma Normandie,
C'est le pays qui m'a donné le jour.»

Il est un âge dans la vie
Où chaque rêve doit finir,
Un âge où l'âme recueillie
A besoin de se souvenir;
Lorsque ma muse refroidie
Aura fini ses chants d'amour,
J'irai revoir ma Normandie,
C'est le pays qui m'a donné le jour.

Frédéric Bérat.

25. La France est belle

La France est belle,
Ses destins sont bénis:
Vivons pour elle!
Vivons unis!

Passez les monts, passez les mers,
Visitez cent climats divers;
Loin d'elle, au bout de l'univers,
Vous chanterez fidèle:
La France est belle!

Vaisseaux, courez à tous les bords,
De nos deux mers quittez les ports;
Donnez sa part de nos trésors
Au monde qui l'appelle.
La France est belle!

Faut-il défendre nos sillons,
Soudain cent jeunes bataillons
S'élancent, brûlants tourbillons,
Où la foudre étincelle.
La France est belle!

Digitized by Google

o· **mir**tə **vɛːr**, **duz** ɔrɑ̃·**ʒe**,
kɔ**to** ʃe·**ri** dez etrɑ̃·**ʒe**,
val**ɔ̃**, ʒ**ardɛ̃**, fɔ**rɛ**, vɛr**ʒe**,
mwas**ɔ̃** tuzuːr nu**vɛl**ː!
la frɑ̃·s ɛ **bɛl**ː,
se dɛ**stɛ̃** sɔ̃ be·**ni**:
vi·vɔ̃ pur **ɛl**ː!
vi·vɔ̃z **yni**!

pɔr**ʃa**.

26. œ̃ spesimɛn də reklɑːm frɑ̃·sɛːz

klɛːr a dizɥi prɛ̃·**tɑ̃**; ʒ e karɑ̃·**t ɑ̃** bjɛ̃·**to**.
ʒ **yːz** dəpɥiz œ̃ **mwɑ** dy sa**vɔ̃** dy kɔ̃·**go**.
ʒə **vɛz** i rənɔ̃·**sə**; *il* mə **rɑ̃** trɔ ʒɑ̃·**tiːj**;
ɔ̃ m a **priːz** de·**ʒa** pur la **sœːr** də ma **fiːj**.

Digitized by Google

O myrtes verts, doux orangers,
Coteaux chéris des étrangers,
Vallons, jardins, forêts, vergers,
Moisson toujours nouvelle!
La France est belle,
Ses destins sont bénis:
Vivons pour elle!
Vivons unis!

PORCHAT.

26. Un spécimen de réclame française

Claire a dix-huit printemps; j'ai quarante ans bientôt.
J'use depuis un mois du savon du Congo.
Je vais y renoncer; il me rend trop gentille;
On m'a prise déjà pour la sœur de ma fille.

Digitized by Google

Digitized by Google

DEUXIÈME PARTIE

PROSE

Digitized by Google

dɸ·zjɛm parti

pro:z

27. la ʃɑ̃·sõ d rolɑ̃ e la nasjonalite frɑ̃·sɛ:z

me·**sjø**,

dɑ̃ le **lsõ** kə ʒ e y **l** ɔ**nœ:r** də fɛ·r **isi** l ane **dɛr-nje:r**, ʒ e ety**dje** lez ɔri**ʒin** də la literaty·r frɑ̃·**sɛ:z**, e **spe**sjalmɑ̃ **sɛt** parti də nɔtrə pɔe**zi** **epik** ki **a** sa **ra**sin e sõn ɛspiʀɑ·**sjõ** dɑ̃ la pe**rjɔd** karɔlɛ̃·**ʒjɛn:**. la **marʃ** naty**rɛl** də s **ku:r** m̀ a**mɛn** o·ʒ**urdqi** a vuz ɑ̃trə**tni:r** də la **zgõd** pe**rjɔd** də nɔtrə pɔe**zi** **epik.** sə k ɛl rəpre**zɑ̃:t** e rə**flɛt**, sə n ɛ **ply** la fɔrmɑ·sjõ tymylt**qø:z** də la nasjɔnalite frɑ̃·**sɛ:z**, s ɛt œ̃ de mə**mɑ̃** d **arɛ**, də satisfak**sjõ**, si lõ **pøt** ɛ̃·si **di:r**, e də **splɑ̃:-dœ:r** dɑ̃ le·kɛl la **frɑ̃:s**, prənɑ̃ **plɛn**mɑ̃ kõ·**sjɑ̃:s** d ɛl **mɛ:m**, a **ʒwi** d yn **fɔr**mə ki sɑ̃·**blɛ** definiti:v, e dõ l **epan**wis**mɑ̃** avɛt ete prepa·**re** par d ɔp**sky:r** e sɑ̃·**glɑ̃:t** revɔly**sjõ**. nɔtr ist**wa:r** kõ·t plyz**jœ:r** də se *h*altə grɑ̃·**djo:z**, a ʃakyn de·**kɛl:** la nɑ·**sjõ**, krwɑ**jɑ̃** k ɛl etɛt ari·**ve** o **tɛr**mə də sa **kurs**, a ɑ̃·**brase** d œ̃ rga·r **kõ:fjɑ̃** e ʒwa**jø** le pɛrspɛkti:ɣ k ɛl dɔmi**nɛ**; ʃa**kyn** a ete d yn dy·**re** **bjɛ̃** limite, kwaḳ va**rjabl**, e la **marʃ** ɑ̃n **avɑ̃** a bjɛ̃·**to** rəkɔmɑ̃·**se**, avɛk **tu** se dɑ̃·**ʒe**, **tut** sez ɛ̃·sɛrti**tyd**, e **tu** se **rɛ:v.**

. . . . . lə **tɛ:m** kə ʒ dwa trɛ·**te**, sə **tru:v**, sɑ̃ ɤ ʒ ɛj a lqi fɛ·r ɑ̃n o·**kyn** fasõ vjɔlɑ̃·**s**, ɔfri:r a l epɔk **aktqɛl:** de sy·ʒɛ də meditɑ·sjõ prɔfõ·**d**,

Digitized by Google

Deuxième Partie

Prose

27. La Chanson de Roland et la nationalité française

Messieurs,

Dans les leçons que j'ai eu l'honneur de faire ici l'année dernière, j'ai étudié les origines de la littérature française, et spécialement cette partie de notre poésie épique qui a sa racine et son inspiration dans la période carolingienne. La marche naturelle de ce cours m'amène aujourd'hui à vous entretenir de la seconde période de notre poésie épique. Ce qu'elle représente et reflète, ce n'est plus la formation tumultueuse de la nationalité française, c'est un des moments d'arrêt, de satisfaction, si l'on peut ainsi dire, et de splendeur dans lesquels la France, prenant pleinement conscience d'elle-même, a joui d'une forme qui semblait définitive, et dont l'épanouissement avait été préparé par d'obscures et sanglantes révolutions. Notre histoire compte plusieurs de ces haltes grandioses, à chacune desquelles la nation, croyant qu'elle était arrivée au terme de sa course, a embrassé d'un regard confiant et joyeux les perspectives qu'elle dominait; chacune a été d'une durée bien limitée, quoique variable, et la marche en avant a bientôt recommencé, avec tous ses dangers, toutes ses incertitudes et tous ses rêves.

. . . . . Le thème que je dois traiter se trouve, sans que j'aie à lui faire en aucune façon violence, offrir à l'époque actuelle des sujets de méditation profonde

Digitized by Google

e ʒə l **krwɑ**, də **grɑ̃z** ɑ̃sɛɲmɑ̃. ʒə n rəpusre **pɑ** sɛt ɔkɑ·**zjɔ̃** də mɔ̃·**tre** kɛl ljɛ̃z **etrwɑ** rataʃ*t* a **nu**, kɛl sɔlidarite re*h*ɛl: fɛt ɑ̃·**kɔːr** tuṭ vi·**vɑ̃ːt** sɛt ɑ̃·**sjɛn** pɔezi frɑ̃·**sɛːz** kə nuz **avɔ̃** si **kɔ̃**:plɛtmɑ̃*t* ublije e k nu krwɑjɔ̃ **si** bjɛ̃ **mɔrt**.

yn kɛstjɔ̃ rədu**tabl̥**, k œ̃ pti **nɔ̃**:brə d ɛs**pri**, akuty**me** a n pɑ limi**te** lœr reflɛk**sjɔ̃**, s etɛ **sœl**:, e dɑ̃ l **silɑ̃ːs**, po·**ze** ʒysk a **prezɑ̃**, ɛ vny **bryskəmɑ̃**, avɛk yn realite **pwaɲɑ̃ːt**, sə drɛse, *il* j a trwɑ **mwɑ**, dəvɑ̃ nu **tuːs**. l ynite frɑ̃·**sɛːz**, sɛt ynite ki sɑ̃·blɛ **si sɔlid**, si ine**brɑ̃·labl̥**, si eter**nɛl**:, sɛt ynite kə nu nu plɛ·**zjɔ̃***z* a ɔpo·**ze** **a** la divi·**zjɔ̃** ẽ·**terjœːr** də plyz**jœːr** də no vwa**zẽ**, a pary **sybitmɑ̃** mənase. su l **ku** də no de**zastr̥**, il a sɑ̃·**ble** œ̃n ẽstɑ̃ kə la kɔ̃·**sjɑ̃ːs** nasjɔ**nal** etɛ tru**ble**, e la **frɑ̃ːs** s ɛ dmɑ̃·**de** pɑ̃dɑ̃*t* œ̃ mɔ**mɑ̃** d **afrøːz** ɑ̃·**gwas** si ɛl egzistɛ*t* ɑ̃·**kɔːr**. sɛt **kriːz** n a **pɑ** dy·**re**: la nɑ·**sjɔ̃** s ɛ vit rəkœ**ji**, e prezɑ̃·**tmɑ̃** **tut** le parti dy pe**ji** **afirm**ə lœr solidarite ɑ̃ **kɔ̃**:sɑ̃·**trɑ̃** vɛr la de**fɑ̃ːs** **tu** lez e**fɔːr** enɛr**ʒiḳ** də ʃa**kœ̃**. mɛ nu n dəvɔ̃ **pɑ** negli·**ʒe** lə tɛri**bl** avɛrtis**mɑ̃** ki nuz a ete dɔ**ne**, e **si** pur l œːr prezɑ̃ːt nu n avɔ̃ pɑ **d** oːtrə dəv**waːr**, e **d** oːtrə **by***t* kə la deli**vrɑ̃ːs̥** dy **sɔl** ɑ̃·**vai**, il ɛ **bɔ̃** də nu prepa·**re** tuḍ**sqit**, e **sɛrjøzmɑ̃**, a s kə nuz **ɔrɔ̃***z* a **fɛːr** o lɑ̃·**dmɛ̃** ḍ sə **ʒuːr** **tɑ̃** swɛ**te**. l **istwaːr** də la literat**yːr** d œ̃ **pœpl̥**, ʒ e y ɔkɑ·**zjɔ̃** **d** vu l **diːr** suvɑ̃ de·**ʒa**, ɛ l **istwaːr** də sa vi mɔ**ral**:, e **par**tikyljɛr**mɑ̃** də sa kɔ̃·**sjɑ̃ːs** nasjɔ**nal**: : s ɛt a s pwɛ̃ d **vy** kə ʒ **vø***z* egzamine o·**ʒurdɥi** s kə nu puvɔ̃ rkœ**jiːr** ɑ̃·**kɔːr** də sypstɑ̃·**sjɛl** e d vi**tal**: dɑ̃ l **etyd** də nɔtrə pɔezi la **plyz** ɑ̃·**sjɛnː**. sə ki fɛt yn nɑ·**sjɔ̃**, sə ki **dɔn** veritablə**mɑ̃***t* yn pa**tri**, sə n ɛ pɑ sœl**mɑ̃**, me·**sjø**, la koegzistɑ̃ːs pyːrmɑ̃ mater**jɛl**:, kre*h*e par la **fɔrs**, e mɛ̃·**tny** par l abi**tyd**, d œ̃ sɛrtɛ̃ **nɔ̃**:brə **d ɔm** dɑ̃z yn **mɛːm** asɔsjɑ·**sjɔ̃** politik. la kɔmyno·**te** dez ẽ·**terɛ** n i syfi **pɑ** davɑ̃·**taːʒ**: **ɛl ɛ**, **dajœːr**, trɔ syʒ**ɛt** a ṣ dis**sudr̥**; e sə fɔ̃·**dɑ̃** syr l egɔ**ism**, ɛl nə sɔrɛ **rjɛ̃** kre*h*e ki lɥi syrviːv d œ̃n ẽstɑ̃. sə sɔ̃ de **fɛ** d œ̃ **tut** o·**tr ɔrdrə**, **bjɛ̃**: ply deli**ka** e plyz elve, ki **nu** ɑ̃·trə **lez ɔm** se rlɑ·**sjɔ̃***z* **etrwɑt** e **sakre**, **imaːʒ** agrɑ̃·**di** de **ljɛ̃ d** la **famiːj**. yn sɔsjete dɔ̃ le **mɑ̃**:brə

Digitized by Google

et, je le crois, de grands enseignements. Je ne repousserai pas cette occasion de montrer quels liens étroits rattachent à nous, quelle solidarité réelle fait encore toute vivante cette ancienne poésie française que nous avons si complètement oubliée et que nous croyons si bien morte.

Une question redoutable, qu'un petit nombre d'esprits, accoutumés à ne pas limiter leurs réflexions, s'étaient seuls, et dans le silence, posée jusqu'à présent, est venue brusquement, avec une réalité poignante, se dresser, il y a trois mois, devant nous tous. L'unité française, cette unité qui semblait si solide, si inébranlable, si éternelle, cette unité que nous nous plaisions à opposer à la division intérieure de plusieurs de nos voisins, a paru subitement menacée. Sous le coup de nos désastres, il a semblé un instant que la conscience nationale était troublée, et la France s'est demandé pendant un moment d'affreuse angoisse si elle existait encore. Cette crise n'a pas duré: la nation s'est vite recueillie, et présentement toutes les parties du pays affirment leur solidarité en concentrant vers la défense tous les efforts énergiques de chacun. Mais nous ne devons pas négliger le terrible avertissement qui nous a été donné, et si pour l'heure présente nous n'avons pas d'autre devoir et d'autre but que la délivrance du sol envahi, il est bon de nous préparer tout de suite, et sérieusement, à ce que nous aurons à faire au lendemain de ce jour tant souhaité. L'histoire de la littérature d'un peuple, j'ai eu occasion de vous le dire souvent déjà, est l'histoire de sa vie morale, et particulièrement de sa conscience nationale: c'est à ce point de vue que je veux examiner aujourd'hui ce que nous pouvons recueillir encore de substantiel et de vital dans l'étude de notre poésie la plus ancienne.

Ce qui fait une nation, ce qui donne véritablement une patrie, ce n'est pas seulement, messieurs, la coexistence purement matérielle, créée par la force et maintenue par l'habitude, d'un certain nombre d'hommes dans une même association politique. La communauté des intérêts n'y suffit pas davantage: elle est, d'ailleurs, trop sujette à se dissoudre; et, se fondant sur l'égoïsme, elle ne saurait rien créer qui lui survive d'un instant. Ce sont des faits d'un tout autre ordre, bien plus délicat et plus élevé, qui nouent entre les hommes ces relations étroites et sacrées, image agrandie des liens de la famille. Une société dont les membres

Digitized by Google

nə sɔ̃ mɛ̃·**tny** ɑ̃·**sɑ̃**:b*lə* kə̣ par la **fɔrs**, l abi**tyd**,
u l ɛ̃·**terɛ**, pø sypsiste[1]) · **trɛ**: lɔ̃·**tɑ̃** e prezɑ̃·te **mɛ**:**m**
lez apar**ɑ̃**:**s** le **ply** prɔs**pɛ**:**r**; mɛ*z* ɛl nə rezi**stra** **pɑz**
a œ̃ ʃɔḳ vjɔ**lɑ̃** ki **syprim**ra la fɔrsə sɑ̃·**tral**:, deru**tra**
sud**ɛn**m**ɑ̃** lez abi**tyd**, e afɔl**ra** lez ɛ̃·**terɛ**.
yn sɔsje**te** ɛ̃·si kɔ̃**strɥit** ɛt œ̃ **py**:**r** meka**nism**,
ki **pøt** **ɛ**:tr ɛ̃·ʒ**enjø** e pɥi**sɑ̃**, mɛ ki n ɔfri·ra **ply**
k œ̃n **amɑ** də pjɛs i**nɛrt** e bjɛ̃·to sepa·**re** si lə rsɔ:**r**
ki fɛ **tu** mu**vwa**:**r** ɛ de**trɥi**. o kɔ̃·**trɛ**:**r**,
yn **grɑ̃d** **vi** · nasjɔ**nal**: ɛt ɛs**sɑ̃**:sjɛl**mɑ̃***t* ɔrga**nik** :
sɛta**di**:**r** k il ɛg**zist** ɑ̃·trə le divɛr **mɑ̃**:brə
ki la kɔ̃·**po**:**z** de rapɔ·r armə**nik**, fɔ̃·de syr la **naty**:**r**,
la kɔ̃stitysjɔ̃ ɛ̃·**tim** e la fɔ̃k**sjɔ̃** də ʃakœ̃ **d** **ø**.
yn tɛl sɔsje**te** **pøt** **ɛ**:*trə* **gra**:vmɑ̃*t* atɛ̃:**t**, **mɛ**,
a mwɛ̃ k la vjɔ**lɑ̃**:**s** ki lɥi ɛ **fɛt** nə swa trɛ· **fɔrt**
e syrtu **trɛ**: prɔlɔ̃·**ʒe**, ɛl sə rfɔrm**ra** tu**ʒu**:**r** :
ʃakœ̃ ḍ se **mɑ̃**:brə kɔ̃·sɛr**vra**, ɑ̃ mɛm **tɑ̃** **k** sa vi **prɔprə**,
lə b**əzwɛ̃** e l ɛ̃stɛ̃ d yn vi ko**myn** avɛk lez **o**:**tr̥** ;
tɑ̃ k sɛt̩ **vi** nə sra pɑ*z* **etɛ̃**:**t̩** dɑ̃ ʃakœ̃ **d** **ø**,
la rezyrɛk**sjɔ̃** sərа pɔsi**blə**. pɛrmɛte **mwa**
də fɛ·r kɔ̃·**prɑ̃**:d*rə* ma pɑ̃·**se** par **kɛl**kəz **egzɑ̃**:**pl̩**.
lez ɑ̃·**pi**:**r** ɔrjɑ̃·**to**, e ply **ta**:**r** l ɑ̃·pi·r rɔ**mɛ̃**,
səlɥi ḍ ʃarlə**mɑ̃**, səlɥi d napɔleɔ̃, etɛ de fɔrma·**sjɔ̃**
ki, a diferɑ̃ də**gre**, merit l epi**tɛt̩** d artifi**sjɛl**:,
də meka**nik**; i*l* sə sɔ̃ mɛ̃·**tny** plyz u mwɛ̃ lɔ̃·**tɑ̃**
par la **fɔrs**, l abi**tyd**, u l ɛ̃·**terɛ**, mɛ, yn fwa bri·**ze**,
i s sɔ̃ di**ssu** sɑ̃ rtu·r pɔsi**blə**, pask i n j avɛ **pɑz** ɑ̃n **ø**
də prɛ̃·siṗ vi**tal**: ki py syrvi:vr a lœr dɛstryk**sjɔ̃**.
o kɔ̃·**trɛ**:**r**, nuz avɔ̃ **vy** de nɑ·**sjɔ̃**, kɔm l al**mɑ̃**,
kɔm l ita**li**, aprɛ de de**zastrə** ki parɛ·s*ɛt* ir**re**-
parablə, sə rkɔ̃sti**tɥe** par lœr **prɔprə** **fɔrs**,
e r**prɑ̃**:dr yn **vi** ply pɥi**sɑ̃**:**t** : kɔ̃·**ki**:**z**,
demɑ̃·**bre**, **mɔr**sələ də **tut** fasɔ̃, **sumi**:**z**
o trɛ·t**mɑ̃** le **ply** dezɔrganizatœ:**r**, ɛlz ɔ̃ kɔ̃·ti**nɥe**
a **vi**:vrə d yn vi la**tɑ̃**:**t**, ki s ɛ re**vele** **vik**tɔ-
rjø·z**mɑ̃** dɛ· k l ɔkɑ·**zjɔ̃** ɛ **vny**. dəpɥi*z* œ̃ **sjɛkl̩**,
nuz asis**tɔ̃** avɛk tris**tɛs** a yn **lyt** u pɔtɛ:trə
l issy sra dife**rɑ̃**:**t**, u la nɑ·**sjɔ̃**, kɛlkə **reh**ɛl kə **swa**
sa **vi** ɔrga**nik**, ɛt ɔ̃ pø l **krɛ̃**:dрə, kɔ̃·dɑ·**ne**
a sykɔ̃·**be**; mɛ le kɔ̃·di**sjɔ̃** ki s sɔ̃ reyni

1) u sybziste.

Digitized by Google

ne sont maintenus ensemble que par la force, l'habitude ou l'intérêt, peut subsister très longtemps et présenter même les apparences les plus prospères; mais elle ne résistera pas à un choc violent qui supprimera la force centrale, déroutera soudainement les habitudes et affolera les intérêts. Une société ainsi construite est un pur mécanisme, qui peut être ingénieux et puissant, mais qui n'offrira plus qu'un amas de pièces inertes et bientôt séparées si le ressort qui fait tout mouvoir est détruit. Au contraire, une grande vie nationale est essentiellement organique: c'est-à-dire qu'il existe entre les divers membres qui la composent des rapports harmoniques, fondés sur la nature, la constitution intime et la fonction de chacun d'eux. Une telle société peut être gravement atteinte, mais, à moins que la violence qui lui est faite ne soit très forte et surtout très prolongée, elle se reformera toujours: chacun de ses membres conservera, en même temps que sa vie propre, le besoin et l'instinct d'une vie commune avec les autres; tant que cette vie ne sera pas éteinte dans chacun d'eux, la résurrection sera possible. Permettez-moi de faire comprendre ma pensée par quelques exemples. Les empires orientaux, et plus tard l'empire romain, celui de Charlemagne, celui de Napoléon, étaient des formations qui, à différents degrés, méritent l'épithète d'artificielles, de mécaniques; ils se sont maintenus plus ou moins longtemps par la force, l'habitude ou l'intérêt, mais, une fois brisés, ils se sont dissous sans retour possible, parce qu'il n'y avait pas en eux de principe vital qui pût survivre à leur destruction. Au contraire, nous avons vu des nations, comme l'Allemagne, comme l'Italie, après des désastres qui paraissaient irréparables, se reconstituer par leur propre force et reprendre une vie plus puissante: conquises, démembrées, morcelées de toutes façons, soumises aux traitements les plus désorganisateurs, elles ont continué à vivre d'une vie latente, qui s'est révélée victorieusement dès que l'occasion est venue. Depuis un siècle, nous assistons avec tristesse à une lutte où peut-être l'issue sera différente, où la nation, quelque réelle que soit sa vie organique, est, on peut le craindre, condamnée à succomber; mais les conditions qui se sont réunies

Digitized by Google

pur ekra·ze la **malœrøz̥** pɔlɔ̃ sɔ̃ **bjɛ̃n** ɛksɛpsjɔnɛl:,
e kɛlkə tɛribl e **pɛrsistɑ̃:t** k ɛlz ɛt **ete**, ɛl n ɔ̃ **pa**
reysi ɑ̃·kɔ:r a **detrɥi:r** ʃe l **pœplə** pɔlɔ̃ɛ
la kɔ̃·**sjɑ̃:s̥** də sa nasjɔnalite e l ɛspwa:r
5 də sa rnɛsɑ̃:s.

kɛl ɛ **dɔ̃:k**, analiːze avɛk ɛ̃·parsjalite, sɛt **fɔrsə**
mistɛr**jø:z̥** ki sə **rfy:z** a vivi**fje** le kreɑ·**sjɔ̃**
le ply pɥisɑ̃:t, le kɔ̃·binɛ·**zɔ̃** le plyz ɛ̃·**ʒenjø:z**,
e ki mɛ̃·**tjɛ̃** ɔpstinemɑ̃t **yni** le **grup** kə **tu** kɔ̃·**ku:r**
10 a **detrɥi:r**? idɑ̃·**tiḳ** dɑ̃ se manifɛstɑ·**sjɔ̃**, la kɔ̃·
sjɑ̃·s **nasjɔnal** pøt avwa:r de **sursə** di**vɛrs** e s̥ devlɔpe
də **plyzjœ:r** **manjɛ:r.** **tɑ̃:to** ɛl rəpo:z̥ syr la. **ras,**
tɑ̃:to syr la kylty:r, **tɑ̃:to** syr la rli**ʒjɔ̃**, **suvɑ̃**
syr yn kɔmyno·te d **vi** ·ase lɔ̃·**tɑ̃** prɔlɔ̃·**ʒe** pur dəvni:r
15 yn səgɔ̃·d **naty:r.** sɛt̥ dɛrnjɛ·r **oriʒin** ɛ **mɛ:m**,
o **fɔ̃**, **sɛl** a la**kɛl** l **analiːz** redɥi **tut** lez **ɔ:tr̥.**
dɑ̃ l **istwa:r** de **pœplə** kɔm dɑ̃ **sɛl** dez **ɛ:trə** vi·**vɑ̃**,
o pwɛ̃ d **vy d** la filɔzɔ**fi** fizjɔlɔ**ʒik**, s ɛ l **abityd̥**
syfizamɑ̃ prɔlɔ̃·**ʒe** e ɑ̃magazine, pur ɛ̃·si **di:r**,
20 par l **eredite**, ki **fini** par detɛrmine e devlɔpe
le fɔ̃k**sjɔ̃**, lez ɔrgan **mɛ:m**, lez **ɛspɛs** e le **grup.**
ʒə n kɔ̃·trədi **pɑ** ɑ̃ s mɔmɑ̃ s kə ʒ e di ply *ho*
syr l ɛ̃·pɥisɑ̃:s̥ də l abityd a fɔ̃·de œ̃ **pœpl**
o **vrɛ** sɑ̃·s̥ dy **mo** : pur k ɛl i swat **apt**, i **fo**
25 k ɛl sə trɑ̃s**fɔrm**, k ɛl **pɑ:s̥** də la **sɛ̃:pl** abityd
ɛk**sterjœ:r** a l ɛ̃stɛ̃ ɛ̃·**tim:**, k ɛl dɔ**vjɛn:**,
pur tut o·**tr œ:j** kə sɔlɥi d la **kritik** sjɑ̃·**tifik**,
kɛlkə **ʃo:z** də **prɔ**fɔ̃·demɑ̃ diferɑ̃ e d œ̃n o·**tr ɔrdrə**.

kɛl kə **swa** la sursə di**rɛkt̥** də la vi nasjɔ**nal:**,
30 ɛl sə **manifɛst**, ɛ· ʒ **di**, d yn fasɔ̃ idɑ̃·**tik:**
ɛl sə **manifɛstə** par l **amu:r.** s ɛt isi k l ɔrganismə
d yn nɑ·**sjɔ̃** difɛ·r **prɔ**fɔ̃·demɑ̃ dy mekanismə
d œ̃n ɑ̃·**pi:r.** la nɑ·**sjɔ̃** n eɡzistə **rehɛlmɑ̃**
kə kɑ̃t ɛl **ɛ:m**, e k ɛl ɛt **ɛ:me.** **wi**, s ɛ l **amu:r**
35 kə vu tru·**vre** o **fɔ̃** də **tut** nasjɔnalite **rehɛl:.**
sø·la **sœl** sɔ̃ **frɛ:r** e **mɑ̃:brə** d œ̃ mɛm **kɔ:r**
ki **ɛ:m** kɛlkə **ʃo:z** ɑ̃ kɔ**mœ̃.** e nɔte lə **bjɛ̃**,
il pœ·**yt** ɛ·**me** de **ʃo:z** **bjɛ̃** diferɑ̃:t, e il n ɛt o·**kyn-**
mɑ̃ nesesɛ:r kə lœr **amu:r** swa **par**fɛtmɑ̃ rɛ·-
40 zɔ**nabl** e ʒystifje. le **rys** ɛ·m lœr **tsa:r**
kɔm lez ɑ̃·**glɛ** ɛ·m lœr libɛrte; il **syfi**: **tɑ̃ k** se sɑ̃·-
timɑ̃ rɛstrɔ̃ vi·**vɑ̃** ʃe l œ̃ e **l** o:trə də se **pœpl̥**,

Digitized by Google

pour écraser la malheureuse Pologne sont bien exceptionnelles, et, quelque terribles et persistantes qu'elles aient été, elles n'ont pas réussi encore à détruire chez le peuple polonais la conscience de sa nationalité et l'espoir de sa renaissance.

Quelle est donc, analysée avec impartialité, cette force mystérieuse qui se refuse à vivifier les créations les plus puissantes, les combinaisons les plus ingénieuses, et qui maintient obstinément unis les groupes que tout concourt à détruire? Identique dans ses manifestations, la conscience nationale peut avoir des sources diverses et se développer de plusieurs manières. Tantôt elle repose sur la race, tantôt sur la culture, tantôt sur la religion, souvent sur une communauté de vie assez longtemps prolongée pour devenir une seconde nature. Cette dernière origine est même, au fond, celle à laquelle l'analyse réduit toutes les autres. Dans l'histoire des peuples comme dans celle des êtres vivants, au point de vue de la philosophie physiologique, c'est l'habitude suffisamment prolongée et emmagasinée, pour ainsi dire, par l'hérédité, qui finit par déterminer et développer les fonctions, les organes mêmes, les espèces et les groupes. Je ne contredis pas en ce moment ce que j'ai dit plus haut sur l'impuissance de l'habitude à fonder un peuple au vrai sens du mot: pour qu'elle y soit apte, il faut qu'elle se transforme, qu'elle passe de la simple habitude extérieure à l'instinct intime, qu'elle devienne, pour tout autre œil que celui de la critique scientifique, quelque chose de profondément différent et d'un autre ordre.

Quelle que soit la source directe de la vie nationale, elle se manifeste, ai-je dit, d'une façon identique: elle se manifeste par l'amour. C'est ici que l'organisme d'une nation diffère profondément du mécanisme d'un empire. La nation n'existe réellement que quand elle aime et qu'elle est aimée. Oui, c'est l'amour que vous trouverez au fond de toute nationalité réelle. Ceux-là seuls sont frères et membres d'un même corps qui aiment quelque chose en commun. Et notez-le bien, ils peuvent aimer des choses bien différentes, et il n'est aucunement nécessaire que leur amour soit parfaitement raisonnable et justifié. Les Russes aiment leur tsar comme les Anglais aiment leur liberté; il suffit: tant que ces sentiments resteront vivants chez l'un et l'autre de ces peuples,

Digitized by Google

i srɔ̃t yni par œ̃ ljɛ̃ rehɛlmɑ̃ nasjɔnal:. lə ljɛ̃ nasjɔnal ɛ dɔ̃:k œ̃n amu·r kɔmœ̃, ki plan pur ʃak sitwajɛ̃ o·d̥sy d̥ tu se dezi:r e ɛ̃·terɛ partikylje, e dɑ̃ lkɛl il ɛ sy:r davɑ̃:s
5 də s rɑ̃·kɔ̃·tre avɛk n ɛ̃:pɔrtə kɛl o:trə sitwajɛ̃. i fo k la nɑ·sjɔ̃ ɛ:m; il fot o·si k ɛl swat ɛ·me: i fo k le sitwajɛ̃ sɑ̃·t̥ vi:vmɑ̃ kə lœr nɑ·sjɔ̃ sœl: lœr dɔn la satisfaksjɔ̃ də lœr bəzwɛ̃ sɛ̃·patik, e ʒwis, avɛk yn rəkɔnɛsɑ̃:s tuʒur nuvɛl:,
10 də lœr kɔmyno·te avɛk ɛl:. vwala la veritablə vi nasjɔnal:, ki ɔfr asyremɑ̃ yn de ply bɛl fɔrm də la vi ymɛn:, e ki n prɑ̃ plɛnmɑ̃ kɔ̃·sjɑ̃:s̥ d ɛl mɛ:m kə par la kɔ̃:parɛ·zɔ̃ e l ɔpo·zisjɔ̃ avɛk̥ d o:trəz ɔrganismə d yn pa:r, e d o:trə pa:r
15 par l ɛkspʀesjɔ̃ kə lɥi dɔn la literaty:r.

l ɔpo·zisjɔ̃ de nɑ·sjɔ̃ lez yn oz o:t̥r, ki kɔ̃·plɛt la kɔ̃·sjɑ̃:s ɛ̃·tim də ʃakyn d ɛl:, a malœrø·zmɑ̃ trɔ suvɑ̃ pur kɔ̃·sekɑ̃:s la ʒaluzi, la hɛ:n, l etrwɑtɛs̥ d ɛspri. reduit a se ʒystə limit,
20 ɛl nə dwa dɔne o pœplə divɛ:r kə la ɡwisɑ̃:s̥ də lœr varjete dɑ̃z yn ynite ply ho:t: sɛt ynite ply ho:t sə kɔ̃·po·z də s kə ʃak pœpl a d mɛjœ:r; ɛl fɔrm sə k ɔ̃n apɛl la sivilizɑ·sjɔ̃, e ply partikyljɛrmɑ̃ la sivilizɑ·sjɔ̃ œrɔpeɛn:, patri agrɑ̃·di
25 u nu n dezɛspe·rɔ̃ pɑ, mɛ:m dɑ̃ le kryɛl mɔmɑ̃ kə nu travɛrsɔ̃, də vwa:r sə dɔne la mɛ̃ tut le nɑ·sjɔ̃ ki i partisip. mɛ l ɔpozisjɔ̃ de nɑ·sjɔ̃ lez yn oz o:tr ɛ nesesɛ:r pur k ɛlz aprɛn:, nɔ̃ sœlmɑ̃ a apresje lez o:t̥r, mɛ a s kɔ̃·prɑ̃:dr
30 ɛl mɛ:m. ɛlz i pɥi:z œ̃n ataʃmɑ̃ ply vif a s ki fɛ lœr vi prɔp̥r; ɛl pœ:v, si ɛl sa:v ɑ̃ profite, i pɛrfɛksjɔne lœr kalite e i kɔri·ʒe lœr defo.

la literaty:r ɛ l ɛkspʀesjɔ̃ də la vi nasjɔnal:
35 la u i n j a pɑ d literaty:r nasjɔnal:, i n j a k yn vi nasjɔnal ɛ̃·parfɛt. sə sɑ̃·timɑ̃ kɔmœ̃, sɛt ideal:, sɛt amu:r dɑ̃ lkɛl tu le sitwajɛ̃ d yn nɑ·sjɔ̃ fratɛrni:z, ɛ də sa naty:r, vag e ɛ̃:detɛrmine: sə n ɛ kœ par la literaty:r k il s ɛksprim:, sə presi:z
40 e s fɛ rkɔnɛ:trə də tu·s avɛ ɑ̃·ʃɑ̃·tmɑ̃. i n syfi pɑ d avwa:r də grɑ̃z ekrivɛ̃ pur avwa·r yn literaty:r nasjɔnal:: i fo kə dɑ̃ sez ekrivɛ̃, sə swat ɛksprime

Digitized by Google

ils seront unis par un lien réellement national. Le lien national est donc un amour commun, qui plane pour chaque citoyen au-dessus de tous ses désirs et intérêts particuliers, et dans lequel il est sûr d'avance de se rencontrer avec n'importe quel autre citoyen. Il faut que la nation aime; il faut aussi qu'elle soit aimée: il faut que les citoyens sentent vivement que leur nation seule leur donne la satisfaction de leurs besoins sympathiques, et jouissent, avec une reconnaissance toujours nouvelle, de leur communauté avec elle. Voilà la véritable vie nationale, qui offre assurément une des plus belles formes de la vie humaine, et qui ne prend pleinement conscience d'elle-même que par la comparaison et l'opposition avec d'autres organismes d'une part, et d'autre part par l'expression que lui donne la littérature.

L'opposition des nations les unes aux autres, qui complète la conscience intime de chacune d'elles, a malheureusement trop souvent pour conséquence la jalousie, la haine, l'étroitesse d'esprit. Réduite à ses justes limites, elle ne doit donner aux peuples divers que la jouissance de leur variété dans une unité plus haute: cette unité plus haute se compose de ce que chaque peuple a de meilleur; elle forme ce qu'on appelle la civilisation, et plus particulièrement la civilisation européenne, patrie agrandie où nous ne désespérons pas, même dans les cruels moments que nous traversons, de voir se donner la main toutes les nations qui y participent. Mais l'opposition des nations les unes aux autres est nécessaire pour qu'elles apprennent, non seulement à apprécier les autres, mais à se comprendre elles-mêmes. Elles y puisent un attachement plus vif à ce qui fait leur vie propre; elles peuvent, si elles savent en profiter, y perfectionner leurs qualités et y corriger leurs défauts.

La littérature est l'expression de la vie nationale: là où il n'y a pas de littérature nationale, il n'y a qu'une vie nationale imparfaite. Ce sentiment commun, cet idéal, cet amour dans lequel tous les citoyens d'une nation fraternisent, est, de sa nature, vague et indéterminé: ce n'est que par la littérature qu'il s'exprime, se précise et se fait reconnaître de tous avec enchantement. Il ne suffit pas d'avoir de grands écrivains pour avoir une littérature nationale: il faut que, dans ces écrivains, se soit exprimée

Digitized by Google

avɛk pɥisɑ̃:s l ɑ:m mɛ:m də la nɑ·sjɔ̃.
il j a dɑ̃ lez o·tœ:r, syrtu dɑ̃ le pɔɛ:t veritablə**mɑ̃**
nasjɔ**no**, **tɛl** vɛ:r, **tɛl** turny:r, **tɛl** manjɛ:r
də kɔ̃·**prɑ̃**:dr œ̃ sɑ̃·ti**mɑ̃**, **tɛl** kɔ̃·sɛpsjɔ̃ dy **mɔ̃**:d
e d la **vi** *ɛk*sprime d œ̃ **mo**, **ki**, dɑ̃ l ɑ:m
də **tu** le kɔ̃·sitwa**jɛ̃** **d** l ekrivɛ̃, fɛ vi**bre** yn **kɔrd** sə**krɛt**,
ynisɔn:, ɛ̃·**tim**:, **mɥɛt** ʃe lez etrɑ̃·**ʒe** ki l **li**:z.
yn literaty:r nasjɔ**nal**: ɛ l elə**mɑ̃** lə plyz ɛ̃·**dɛstryktiblə**
də la vi d œ̃ **pœpl**: ɛl **plas** sɛt **vi** o·dsy de *ha*za:r
də l **ist**wa:r, dez **aksidɑ̃** mater**jɛl**:; ɛl la prɔlɔ̃:ʒ
pɑ̃·dɑ̃ de **sjɛkl**, aprɛ k tu l **rɛst**, e l sɔl **mɛ:m**
də la **patri**, lɥi a ete ɑ̃·**lve**. la **biblə** n ɛt ɛl **pɑ**,
dəpɥi **dø**: mil **ɑ̃**, la **sœl vrɛ** patri de **ʒɥif**?
e la **nasjɔ**nalite **grɛk** egzistrɛt **ɛl** sɑ̃z ɔmɛ:r?
s ɛ kɑ̃t œ̃ **pœpl** a py epru·**ve**, par la literaty:r,
sɔ̃n **ynjɔ̃** də **kœ:r** e **d** ɑ:m, sɔ̃n idɑ̃·tite
də sɑ̃·ti**mɑ̃** e d aspiɾɑ·**sjɔ̃**, k il ɛ **veritablə**mɑ̃
asy·re d **vi**:v**r**. ɔ̃n a **vy** də no **ʒu**:r de literaty:r
kre*hɛ* de nɑ·**sjɔ̃**, sɛtadi:r kə la kɔ̃·**sjɑ̃**:s nasjɔ**nal**:,
prɛskə **kɔ̃**:plɛtmɑ̃t et**ɛ̃**:t, nə vi·vɑ̃ **ply** kə dɑ̃z œ̃ pti **sɛrklə**
d **elit**, a rtru·**ve**, su l ɛ̃·flyɑ̃:s dez **efɔ**:r
ɛ̃·sɛ·**sɑ̃** **d** sə pti **sɛrkl**, kɔ̃·sɑ̃·**tre** dɑ̃ la literaty:r,
la **ple**nityd də sa **fɔrs** e d sa **vi**. se mu·v**mɑ̃**
sɔ̃ da**bɔ**:r kɛlkə **pø** **faktis**, e de**plɛ**:z
a l ɔpsɛrvatœ:r ɛ̃·**parsjal**:; mɛ kɑ̃t *il* le **vwa**
reysi:r o·si **rapidmɑ̃** kə **ply**zjœ·r d ɑ̃·**tr** **ø** *ll* ɔ̃ **fɛ**,
i n pø s rəfy**ze** a ad**mɛ**trə k i repɔ̃·**dɛt**
a œ̃ *fɛt* re*hɛl*:, e k la literaty:r a sœlmɑ̃ **revɛje**
dɑ̃ la nɑ·**sjɔ̃** yn kɔ̃·**sjɑ̃**:s ki sɔmɛ**jɛ**.
s ɛt ɛ̃·si k ɑ̃ sɛ̃:kɑ̃·t **ɑ̃** nuz avɔ̃ vy **rnɛ**:tr ɑ̃ bɔ*hɛ*:m
la nasjɔnalite **tʃɛk** k ɔ̃ krwɑjɛt et**ɛ̃**:t; e sɛt nasjɔna-
lite **almɑ̃**:d ɛl **mɛ:m**, ki par*ɛt* aktɥɛl**mɑ̃** **si** pɥisɑ̃:t
e **si** ɔrgœ**jø**:z, ɛl nɥ s ɛ re*hɛl***mɑ̃** devlɔpe
kə su l **aksjɔ̃** ase re**sɑ̃**:t də la literaty:r. i n j a pɑ
trwɑ: ka·r də **sjɛklə** kə **gø**:t adrɛsɛt a **sø**
ki le prɔ**mje**, esɛ**je**:r sɛt **aksjɔ̃**, œ̃n avɛrtis**mɑ̃**
pø· **prɔpr** a lez ɑ̃·kura**ʒe**: «**fɛ**:r də **vu**
yn nɑ·**sjɔ̃**, dit *il* dɑ̃z œ̃ də se **distik**, **almɑ̃**,
vu *ll* espɛ·**rez** ɑ̃·**vɛ̃**; ply librə**mɑ̃**, ɑ̃ rvɑ̃:ʃ, fɛt də **vu**
dez **ɔm**:.» la nɑ·**sjɔ̃** s ɛ purtɑ̃ **fɛt**, e **gø**:t
lɥi mɛ·m, tu kɔzmɔpo**lit** k il **etɛ**, a **pɥi**-
samɑ̃ kɔ̃tri**bɥe** a la fɔ̃·**de**: il a dɔ**ne** a l ɑ:m

Digitized by Google

avec puissance l'âme même de la nation. Il y a dans les auteurs, surtout dans les poètes véritablement nationaux, tel vers, telle tournure, telle manière de comprendre un sentiment, telle conception du monde et de la vie exprimée d'un mot qui, dans l'âme de tous les concitoyens de l'écrivain, fait vibrer une corde secrète, unisone, intime, muette chez les étrangers qui le lisent. Une littérature nationale est l'élément le plus indestructible de la vie d'un peuple: elle place cette vie au-dessus des hasards de l'histoire, des accidents matériels; elle la prolonge pendant des siècles après que tout le reste, et le sol même de la patrie, lui a été enlevé. La Bible n'est-elle pas, depuis deux mille ans, la seule vraie patrie des Juifs? et la nationalité grecque existerait-elle sans Homère? C'est quand un peuple a pu éprouver, par la littérature, son union de cœur et d'âme, son identité de sentiments et d'aspirations, qu'il est véritablement assuré de vivre. On a vu de nos jours des littératures créer des nations, c'est-à-dire que la conscience nationale, presque complètement éteinte, ne vivant plus que dans un petit cercle d'élite, a retrouvé, sous l'influence des efforts incessants de ce petit cercle, concentrés dans la littérature, la plénitude de sa force et de sa vie. Ces mouvements sont d'abord quelque peu factices, et déplaisent à l'observateur impartial; mais quand il les voit réussir aussi rapidement que plusieurs d'entre eux l'ont fait, il ne peut se refuser à admettre qu'ils répondaient à un fait réel, et que la littérature a seulement réveillé dans la nation une conscience qui sommeillait. C'est ainsi qu'en cinquante ans nous avons vu renaître en Bohême la nationalité tchèque qu'on croyait éteinte; et cette nationalité allemande elle-même, qui paraît actuellement si puissante et si orgueilleuse, elle ne s'est réellement développée que sous l'action assez récente de la littérature. Il n'y a pas trois quarts de siècle que Gœthe adressait à ceux qui, les premiers, essayèrent cette action, un avertissement peu propre à les encourager: «Faire de vous une nation, dit-il dans un de ses distiques, Allemands, vous l'espérez en vain; plus librement, en revanche, faites de vous des hommes.» La nation s'est pourtant faite, et Gœthe lui-même, tout cosmopolite qu'il était, a puissamment contribué à la fonder: il a donné à l'âme

Digitized by Google

almɑ̃:d yn ɛkspʀesjɔ̃ kə **nyl** avɑ̃ **lɥi** n avɛ **sy** atɛ̃:dʀ, e il a kreʰe ɛ̃·si, avɛk lez o:tʀə gʀɑ̃z **ɔm** də sɔ̃ **sjɛkl̥**, ɑ̃·tʀə **tu** se kɔ̃·patʀiɔt, sə ljɛ̃ ɛ̃·tim e vi·vɑ̃ ki yni **mjø** kə **tut** le **ʃɛ:n** e **rezist** a **tut** lez **epe.**

si nuz aplikɔ̃ sez ɔpsɛʀvɑ·**sjɔ̃** a **etydje** la nɑ·sjɔ̃ fʀɑ̃·**sɛ:z**, nu ʀkɔnɛsɔ̃ bjɛ̃ **vit** kə l **istwa:r** də sa fɔʀmɑ·**sjɔ̃** ʀə**po:z̥** syr le pʀɛ̃·**sip** ki vjɛn **d ɛ:tr** ɛk**spo·ze.** ʒ e y ɔkɑ·**zjɔ̃** də ʀakɔ̃·**te**, l aʰe dɛʀ**njɛ:r**, le kɔmɑ̃·**smɑ̃** d̥ sɛt **istwa:r.** nuz avɔ̃ vy la **go:l** pʀi·**ve** paʀ la kɔ̃·kɛ·t ʀɔ**mɛn** də la **nasjɔnalite** sɛl**tik**, adɔp**tɑ̃** ɛk**stɛʀjœʀmɑ̃** la sivilizɑ·**sjɔ̃** de vɛ̃·**kœ:r**, mɛ n pʀənɑ̃t ɔ·**kyn pa:r** a la **vi** **nasjɔnal** de ʀɔ**mɛ̃.** vɛʀ la **fɛ̃ d** l ɑ̃·**pi:r**, sə pei etɛ dɑ̃ l ply **tristə** dezaʀwɑ mɔ**ral:**; **sœl:**, a defo d̥ **patri** tɛ**ʀɛ**stʀə, lə kʀistja**nism** etɛ **vny** dɔne oz **ɑ:m** ɔ·mwɛ̃ **œ̃ rfy:ʒ̥** kɔ**mœ̃** dɑ̃z yn ɛspeʀɑ̃·**sə** d utʀə **tɔ̃:b.** l ɛ̃·vɑ·zjɔ̃ ʒɛʀ**manik** amna syr lə **sɔl** də la **go:l** yn **zœn** na·sjɔnali**te**, dɑ̃ la **plenityd** e la **ʒwɑ** d̥ sa **fɔʀsə** nuvɛl**mɑ̃t** epʀu·**ve.** nuz avɔ̃ **di** kɔmɑ̃ le **frɑ̃** e le gallɔʀɔ**mɛ̃**, ʀapʀɔ**ʃe** paʀ lə kʀistja**nism**, s etɛ **pøapø** fɔ̃·**dy**, e kɔ**mɑ̃** də lœʀ **ynjɔ̃** etɛ sɔʀ**ti**, lɔ·r dy demɑ̃·bʀə**mɑ̃ d** l ɑ̃·pi·r kaʀɔlɛ̃·**ʒjɛ̃**, œ̃ **nuvo pœpl̥**, a**nime** d œ̃ **veritabl** ɛspʀi nasjɔ**nal:**, e ki fɔ̃·**dɛ** sa kɔ̃·**sjɑ̃:s** e sɔ̃n **ynite** syr la fy·zjɔ̃ d la fjɛʀ**te** ʒɛʀ**manik** e d la fʀatɛʀ**nite** kʀə**tjɛn:.** lə tʀava·j tymyl**tɥø** də l epɔk kaʀɔlɛ̃·**ʒjɛn:** pʀepa·**ʀa** l ɔʀganizɑ·**sjɔ̃** də sɛt nasjɔnali**te** fʀɑ̃·**sɛ:z̥** suz yn **fɔʀm** ɑ̃ ʀapɔ:r avɛk sa **naty:r**: sə fy la feɔdali**te**, sɛ**tadi:r** l ɑ̃·ʃɛ·n**mɑ̃** jeʀaʀ**ʃik** de **dʀwɑ** e de dəv**wa:r**, dəpɥi l sɔ**mɛ** ʒysk a la **bɑ:z** də la nɑ·**sjɔ̃.** yn fwa sɛt̥ gʀɑ̃·**d œ:vr** apø**pʀɛ** tɛʀ**mine**, vɛʀ lə **miljø** dy *hɔ̃:*zjɛm **sjɛkl̥**, *il* **j y** dɑ̃ l devlɔp**mɑ̃** də la **frɑ̃:s**, alɔ·r **definiti·vmɑ̃** kɔ̃**stitɥe**, œ̃ pwɛ̃ d **aʀɛ** e d **epa·nwis·mɑ̃.** s ɛt a st **epɔk** k apaʀ**tjɛ̃** la **gʀɑ̃:d̥** pɔe**zi epik**, dɔ̃ la ʃɑ̃·**sɔ̃ d** ʀɔlɑ̃ ɛ lə spesi**mɛn** lə **ply** kɔ̃·**plɛ**: ɑ̃ *ll* etydjɑ̃, nu kɔ̃·pʀɑ̃·**dʀɔ̃**, **mjø k** paʀ l **istwa:r** de· **fɛ**, la siɲifikɑ·sjɔ̃ mɔ**ral** e ɛ̃·**tim** də sɛt **epɔk.** nu ʀkɔnɛ·**tʀɔ̃** kə nɔtʀə vi nasjɔ**nal** etɛ dɔmi**ne**, dɛ· **lɔ:r**, paʀ le dø· **gʀɑ̃:dz ide** ki *ll* ɔ̃ dəpɥi a**nime** e ki lɥi ɔ̃ dɔne **tɑ̃** d ʀi**ʃɛs** e d̥ pɥi**sɑ̃:s** a diʀɑ̃ mɔ**mɑ̃ d** nɔtʀ **istwa:r**: la tɑ̃·**dɑ̃:s**

Digitized by Google

allemande une expression que nul avant lui n'avait su atteindre, et il a créé ainsi, avec les autres grands hommes de son siècle, entre tous ses compatriotes, ce lien intime et vivant qui unit mieux que toutes les chaînes et résiste à toutes les épées.

Si nous appliquons ces observations à étudier la nation française, nous reconnaissons bien vite que l'histoire de sa formation repose sur les principes qui viennent d'être exposés. J'ai eu occasion de raconter, l'année dernière, les commencements de cette histoire. Nous avons vu la Gaule privée par la conquête romaine de la nationalité celtique, adoptant extérieurement la civilisation des vainqueurs, mais ne prenant aucune part à la vie nationale des Romains. Vers la fin de l'empire, ce pays était dans le plus triste désarroi moral; seul, à défaut de patrie terrestre, le christianisme était venu donner aux âmes au moins un refuge commun dans une espérance d'outre-tombe. L'invasion germanique amena sur le sol de la Gaule une jeune nationalité, dans la plénitude et la joie de sa force nouvellement éprouvée. Nous avons dit comment les Francs et les Gallo-Romains, rapprochés par le christianisme, s'étaient peu à peu fondus, et comment de leur union était sorti, lors du démembrement de l'empire carolingien, un nouveau peuple, animé d'un véritable esprit national, et qui fondait sa conscience et son unité sur la fusion de la fierté germanique et de la fraternité chrétienne. Le travail tumultueux de l'époque carolingienne prépara l'organisation de cette nationalité française sous une forme en rapport avec sa nature: ce fut la féodalité, c'est-à-dire l'enchaînement hiérarchique des droits et des devoirs, depuis le sommet jusqu'à la base de la nation. Une fois cette grande œuvre à peu près terminée, vers le milieu du XI^e^ siècle, il y eut dans le développement de la France, alors définitivement constituée, un point d'arrêt et d'épanouissement. C'est à cette époque qu'appartient la grande poésie épique dont la «Chanson de Roland» est le spécimen le plus complet: en l'étudiant, nous comprendrons, mieux que par l'histoire des faits, la signification morale et intime de cette époque. Nous reconnaîtrons que notre vie nationale était dominée, dès lors, par les deux grandes idées qui l'ont depuis animée et qui lui ont donné tant de richesse et de puissance à différents moments de notre histoire: la tendance

Digitized by Google

a l **ynite** e la tɑ̃·**dɑ̃ːs** a l *ɛk*spɑ̃·**sjɔ̃.** ɑ̃n anali·**zɑ̃** la pɔezi d l **epɔk** karɔlɛ̃·**ʒjɛn**ː, nuz i avɔ̃ **kɔ̃state** lə **kɔ̃·fli** pɛrpe**tɥɛl** ɑ̃trə l **ide** ynitɛːr e l ide ɛ̃·di·vidɥa**list**, *ɛk*spri**me** suz yn **fɔrmə** **kɔ̃·krɛt** par la **lyt** ɑ̃trə la rwɑjo·**te** e la feɔdalite; nuz avɔ̃ rkɔ**ny** kə sɛt **lyt** n **etɛ**, ni d̥ **paːr** ni **d oːtr̥**, yn **gɛːr** d *ɛk*stɛrminɑ·**sjɔ̃**, e k se dø· **fɔrs** ɔpo·**ze** ʃɛrʃ*ɛt* a s **li**·mite, a s̥ **balɑ̃·se**, **nɔ̃** a s̥ **detrɥiːr.** a l **epɔk** u fy kɔ̃·po·**ze** la ʃɑ̃·**sɔ̃ d** rɔlɑ̃, sɛtadiːr dɑ̃ la **zgɔ̃ːd** mwa·**tje** dy *h*ɔ̃·zjɛm **sjɛkl̥**, la kɔ̃·siljɑ·**sjɔ̃** rɛ·**ve** s ɛt ɔpe·**re** : **grɑːs** a l *ɛk*spylsjɔ̃ də la dinasti karɔlɛ̃·**ʒjɛn**ː, la rwɑjo·**te** ʀəprezɑ̃ːt̥ dezɔr**mɛ** **sɑ̃** kɔ̃·tɛstɑ·**sjɔ̃** l ynite frɑ̃·**sɛːz**, e la kɔ̃stitysjɔ̃ feɔ**dal** pɛr**mɛt** oz ɛ̃stɛ̃ d ɛ̃·depɑ̃·**dɑ̃ːs** prɔvɛ̃·**sjal** də s **afirme** sɑ̃ kɔ̃·prɔ**mɛ**trə la kɔe·**zjɔ̃** nasjɔ**nal**ː. mɛ dɛ· **lɔːr** la tɑ̃·**dɑ̃ːs** ynitɛːr dəvjɛ̃ **prepɔ̃·derɑ̃ːt̥** dɑ̃ la nɑ·**sjɔ̃**; ɛl sə **dɔn** pur ide**al** la **kɔl**labɔrɑ·sjɔ̃ **pɛrpetɥɛl** e **vɔlɔ̃·tɛːr** də **tut** le **fɔrsə** dy pe**ji** vɛr œ̃ **byt** kɔ**mœ̃**, su la dirɛk**sjɔ̃** də la rwɑjo·**te**, e s̥ **byt**, ɛl lə **plas** ɑ̃ də*h*ɔːr də la nɑ·sjɔ̃ **mɛːm**, dɑ̃ sɔ̃n ak**sjɔ̃** syr le **pœplə** vwazɛ̃. **fidɛl** a sa **dubl** ɔri**ʒinː**, la **frɑ̃ːs** s ɑ̃·viza·**ʒ̥** kɔm ʃarʒe d yn mi**sjɔ̃** kretj**ɛn** e bɛ*l*lik**øːz**; kɔ̃·**batrə** su sɔ̃ **rwɑ** pur defɑ̃ːdr e prɔpa**ʒe** la rli**ʒjɔ̃**, tɛl ɛ la ply **bɛl** fɔ̃k**sjɔ̃** k ɛl **asiɲ** a sɔ̃n aktivi**te.** sɛt̥ dispɔ·zi**sjɔ̃** dez ɛs**pri** a prɔ**dɥi** dɑ̃ l **istwaːr** le krwɑ·**zad**, œ·vrə frɑ̃·**sɛːz̥** par ɛksɛ**lɑ̃ːs**; dɑ̃ la pɔe**zi**, ɛl a dɔne nɛsɑ̃ːs a l epɔpe **karɔlɛ̃·ʒjɛn**ː. sɛt epɔpe, il ɛ **vrɛ**, avɛ **sa sursə** dɑ̃z yn **epɔk** **bjɛ̃n** ɑ̃·**terjœːr**; ɛl sə rataʃ, par le **fɛ** k ɛl **selɛbr̥**, e ɑ̃ **parti** par l **ide** ki l **ɛspiːr**, a la pɛr**sɔn** e o **rɛɲ** də ʃarlə**maɲ**ː, mɛz ɛl trɑ̃s**fɔrm** se su·**vniːr** e **dɔn** a s k ɛl ɑ̃ kɔ̃·**sɛrv** yn siɲifikɑ·sjɔ̃ nu**vɛl**ː. la **frɑ̃ːs**, dɑ̃ l **sɑ̃ːs** u nu prənɔ̃ s **mo**, n egzistɛ **paz** ɑ̃·kɔ·r **kɔ̃·**plɛt**mɑ̃** su ʃarlə**maɲ**; lɥi **mɛːm**, bjɛ̃ k il ɛ **prɛskə** realize lə **rɛːv** də la **goːl** merɔvɛ̃·**ʒjɛn**ː, n ɛ **pɑ** a vrɛ **diːr** œ̃ **rwɑ** frɑ̃·**sɛ**; s ɛ par yn **sɔrt̥** də sypstity**sjɔ̃** kə la **frɑ̃ːs** rɔ**manː**, **ne** ɑ̃ grɑ̃·d̥ **parti** d yn reak**sjɔ̃** **kɔ̃**·trə sɔ̃n **œːvr̥**, s ɛt atri**byt** l erita·**ʒ** də sa **glwaːr** e a **pri** a sɔ̃ **kɔ̃·t** l ide**al** k il avɛ kɔ̃·**sy.** sɛt ideal etɛ **prɔfɔ̃·**demɑ̃ sɛ̃·**patik** o karakt**ɛːr** frɑ̃·**sɛ**, dɛ· lɔ·r devlɔ**pe**, e ki rgar**dɛ** de·**ʒa** kɔm sa veritablə **tuːʃ** d egzɛrse

Digitized by Google

à l'unité et la tendance à l'expansion. En analysant la poésie de l'époque carolingienne, nous y avons constaté le conflit perpétuel entre l'idée unitaire et l'idée individualiste, exprimée sous une forme concrète par la lutte entre la royauté et la féodalité; nous avons reconnu que cette lutte n'était, ni de part ni d'autre, une guerre d'extermination, et que ces deux forces opposées cherchaient à se limiter, à se balancer, non à se détruire. A l'époque où fut composée la «Chanson de Roland», c'est-à-dire dans la seconde moitié du XI^e^ siècle, la conciliation rêvée s'est opérée: grâce à l'expulsion de la dynastie carolingienne, la royauté représente désormais sans contestation l'unité française, et la constitution féodale permet aux instincts d'indépendance provinciale de s'affirmer sans compromettre la cohésion nationale. Mais dès lors la tendance unitaire devient prépondérante dans la nation; elle se donne pour idéal la collaboration perpétuelle et volontaire de toutes les forces du pays vers un but commun, sous la direction de la royauté, et ce but, elle le place en dehors de la nation même, dans son action sur les peuples voisins. Fidèle à sa double origine, la France s'envisage comme chargée d'une mission chrétienne et belliqueuse; combattre sous son roi pour défendre et propager la religion, telle est la plus belle fonction qu'elle assigne à son activité. Cette disposition des esprits a produit dans l'histoire les Croisades, œuvre française par excellence; dans la poésie, elle a donné naissance à l'épopée carolingienne. Cette épopée, il est vrai, avait sa source dans une époque bien antérieure; elle se rattache, par les faits qu'elle célèbre, et en partie par l'idée qui l'inspire, à la personne et au règne de Charlemagne, mais elle transforme ces souvenirs et donne à ce qu'elle en conserve une signification nouvelle. La France, dans le sens où nous prenons ce mot, n'existait pas encore complètement sous Charlemagne; lui-même, bien qu'il ait presque réalisé le rêve de la Gaule mérovingienne, n'est pas à vrai dire un roi français; c'est par une sorte de substitution que la France romane, née en grande partie d'une réaction contre son œuvre, s'est attribué l'héritage de sa gloire et a pris à son compte l'idéal qu'il avait conçu. Cet idéal était profondément sympathique au caractère français, des lors développé, et qui regardait déjà comme sa véritable tâche d'exercer

Digitized by Google

syr lə **rɛstᵩ** də l œrəp yn ezeməni məral:, ɑ̃ **vy** d yn grɑ̃·d œ:vrə kəmyn:. s ɛ pur səla(sa) kə le tradisjɔ̃ pɔetik syr lə **grɑ̃t** ɑ̃·prœ:r, dəbɔnœ:r efase ɑ̃n **almaɲ**:, kɔ̃·sɛrvɛ:r ʃe **nu** lœr vitalite e s trɑ̃s-
5 fɔrmɛ:r fasil**mɑ̃**, o *h*ɔ̃·zjɛm **sjɛkl̥**, ɑ̃ pɔezi **tut** na-sjɔnal:. s ɛ par œ̃ kɔ̃·trəsɑ̃:s k ɔ̃n a fɛ **di:r** a ʃɛkspi:r kə la **frɑ̃:s** ɛ l səlda də **djø**; mɛ d̥ **tu** lez elɔ:ʒ̊ kə nɔtrə nɑ·sjɔ̃ a ɑ̃·tɑ̃·dy, o·kœ̃ n a rtɑ̃·ti o·si **prəfɔ̃·demɑ̃** dɑ̃ sɔ̃ **kœ:r**: kar i rezym
10 sə k ɛl a tuʒu·r **rɛ:ve d ɛ:trə**, sə k ɛl a parfwaz ete, e, di·zɔ̃ **lœ** frɑ̃·ʃmɑ̃ o·si, sə k ɛl s ɛt imaʒine **trɔ** fasilmɑ̃ k ɛl etɛ. repɑ̃:drə syr lə **mɔ̃:d** la ve·rite e l bɔnœ:r, tɛl a ete a plyzjœ·r rəpri:z la nɔbl ɑ̃·bisjɔ̃ d la **frɑ̃:s**; mɛ s ɛ **prɛskə** tuʒu:r par lez **arm**
15 k ɛl s ɛ kry **aple** a l **fɛ:r**, e trɔ suvɑ̃, **nɔ̃** kɔ̃·**tɑ̃:t** də ʒystifje lə mwajɛ̃ par la **fɛ̃**, ɛl a sypo·ze kə la **fɛ̃** etɛ **ʒyst** pur avwa·r lə **drwɑ** d ɑ̃·plwaje l mwajɛ̃.
la ve·rite kə la **frɑ̃ᵩ** dy mwajɛnɑ:ʒ a vuly repɑ̃:drə, s ɛ la rliʒjɔ̃ kretjɛn:. vu vu raple,
20 kə **dɛ:** lœr kɔ̃·vɛrsjɔ̃, le **frɑ̃** sə prɔklɑmɛ:r lə **pœpl** ɛ:me dy **krist**, ʃwa·zi par **lɥi** pur defɑ̃:drə sɔ̃n egli:z e rəlve sez o·tɛl:. s ɛ la **mɛ:m** ide kə la ʃɑ̃·sɔ̃ d rɔlɑ̃ *ɛk*sprim: si: **sjɛklə** ply **ta:r**.
lez ɛnmi ɔ̃ ʃɑ̃·ʒe, il ɛ **vrɛ**: sə n sɔ̃ **ply**
25 dez idɔlɑ:trə k *il* s azi d **vɛ̃:krə** pur le kɔ̃·vɛrti:r, sə sɔ̃ de ma*h*ɔmetɑ̃; mɛ le kretjɛ̃ frɑ̃·sɛ sə preɔkyp **pø** də se distɛ̃·k**sjɔ̃**: pur nɔtrə pɔezi, sə sɔ̃ tuʒu:r de pajɛ̃. se pajɛ̃ pɔsɛd l ɛspaɲ:: lə dəvwa:r də la **frɑ̃:s** ɛ d la lœr ɑ̃lve,
30 parsk *il*z ɔ̃t yn rəliʒjɔ̃ **fo:s**; i n ɑ̃ fo pɑ **plys** o pɔɛ:t pur s ekrie avɛk yn **plɛn** kɔ̃·vik**sjɔ̃**:

«paɏen ɔ̃n **tɔrt**, e li frɑ̃ntseɏz ɔ̃n **dreɏt.**»[1])

[le pajɛ̃ ɔ̃ **tɔ:r**, e le frɑ̃·**sɛ** ɔ̃ rɛ·**zɔ̃.**]

ʃarlə**maɲ** n ezit **pɑz** œ̃n ɛ̃stɑ̃, kɑ̃t il a **pri**
35 sara**gɔs**, a prɔsede də la fasɔ̃ la ply **sɛ̃pl̥**, a yn kɔ̃·vɛrsjɔ̃ ɑ̃ **mas** dez abitɑ̃, k ɔ̃n ɔrɛ **pɛn** a tru·ve kɔ̃·**fɔrm** a la libɛrte d̥ kɔ̃·**sjɑ̃:s**:

---

1) nuz avɔ̃z esɛje, isi e dɑ̃ le pa·ʒ̊ sqi·vɑ̃:t, də rɛstitɥe, dɑ̃ l **tɛkstə** trɑ̃skri, la prɔnɔ̃sjɑ·sjɔ̃ **aprɔksimati:v** dy vjø
40 frɑ̃·sɛ. nu n markɔ̃ **pɑ** la kɑ̃·tite. — vwa:r l uvra:ʒ də rɑ̃·**bo** syr lez «asɔnɑ̃:s də la ʃɑ̃·sɔ̃ d rɔlɑ̃», e kɔ̃·**pare** avɛk lez «*ɛk*strɛ də la ʃɑ̃·sɔ̃ d rɔlɑ̃», par gastɔ̃ pa·ri:s.

Digitized by Google

sur le reste de l'Europe une hégémonie morale, en vue d'une grande œuvre commune. C'est pour cela que les traditions poétiques sur le grand empereur, de bonne heure effacées en Allemagne, conservèrent chez nous leur vitalité et se transformèrent facilement, au XI^e^ siècle, en poésie toute nationale. C'est par un contresens qu'on a fait dire à Shakespeare que la France est le soldat de Dieu; mais de tous les éloges que notre nation a entendus, aucun n'a retenti aussi profondément dans son cœur: car il résume ce qu'elle a toujours rêvé d'être, ce qu'elle a parfois été, et, disons-le franchement aussi, ce qu'elle s'est imaginé trop facilement qu'elle était. Répandre sur le monde la vérité et le bonheur, telle a été à plusieurs reprises la noble ambition de la France; mais c'est presque toujours par les armes qu'elle s'est crue appelée à le faire, et trop souvent, non contente de justifier le moyen par la fin, elle a supposé que la fin était juste pour avoir le droit d'employer le moyen.

La vérité que la France du moyen âge a voulu répandre, c'est la religion chrétienne. Vous vous rappelez que, dès leur conversion, les Francs se proclamèrent le peuple aimé du Christ, choisi par lui pour défendre son Église et relever ses autels. C'est la même idée que la «Chanson de Roland» exprime six siècles plus tard. Les ennemis ont changé, il est vrai: ce ne sont plus des idolâtres qu'il s'agit de vaincre pour les convertir, ce sont des mahométans; mais les chrétiens français se préoccupent peu de ces distinctions: pour notre poésie, ce sont toujours des païens. Ces païens possèdent l'Espagne: le devoir de la France est de la leur enlever, parce qu'ils ont une religion fausse; il n'en faut pas plus au poète pour s'écrier avec une pleine conviction:

«Païen ont tort, et li Franceis ont dreit.»[1])

[Les païens ont tort, et les Français ont raison.]

Charlemagne n'hésite pas un instant, quand il a pris Saragosse, à procéder, de la façon la plus simple, à une conversion en masse des habitants, qu'on aurait peine à trouver conforme à la liberté de conscience:

---

1) Nous avons essayé, ici et dans les pages suivantes, de restituer, dans le texte transcrit, la prononciation approximative du vieux français. Nous ne marquons pas la quantité. — Voir l'ouvrage de Rambeau sur les *Assonances de la Chanson de Roland*, et comparer avec les *Extraits de la Chanson de Roland*, par Gaston Paris.

Digitized by Google

«ɛ̃n la tsiteð n i ɛst rəmes paɪ̯enz
nə seɪ̯t ɔtsiz, ó dəvɪ̯ent krɛstiɪ̯enz.»

[dɑ̃ la **vil** i n ɛ pɑ rɛste œ̃ **sœl** pajɛ̃ ki n swa **tɥe** a mwɛ̃ k i n dəvjɛn kretjɛ̃.]

nə rkonɛse vu **pɑ**, dɑ̃ se prɔsede naivmɑ̃t **atrɔs**, kɛlkəzyn dez ɛrrœːr ki n sɔ̃ **pɑz** ɑ̃kɔːr **tutafɛt** etɛ̃ːt dɑ̃ nɔtre pei? n avɔ̃ nu **pɑ** rətruːve, a **d** oːtrəz **epɔk** də nɔtr istwaːr, sə bɔzwɛ̃ də **rɑ̃ːdrə** le **pœpl** œrø malgre **ø**, a nɔtrə fasɔ̃? e n pøt ɔ̃ pɑ kɔ̃paːre le ʒɛrje dy *h*ɔ̃ːzjɛm **sjɛklə**, ki prɔpaːʒ si **enɛrʒ**ikmɑ̃ lə **kristjanism**, a sɛrtɛ̃ foːtœːr də repyblik yniversɛl ki ɔ̃ fɛ ʒɑ̃diz də **vrɛː** repyblikɛ̃ apøpre kɔm lə ʃarləmaɲə dy vjø pɔɛːm fəzɛ də **vrɛː** kretjɛ̃? nə kɔ̃fɔ̃dɔ̃ **pɑ** **tutfwa** se døz ɔrdrə də **fɛ** dɑ̃z œ̃ mɛm **blɑːm**; o *h*ɔ̃ːzjɛm **sjɛkl**, ɔ̃ n kɔnɛsɛ **ʒɛːr** kə la **fɔrsə** brytaliː, pɛrsɔn nə kɔ̃səvɛ lə **mwɛ̃ːdrə** **dut** syr la **leʒitimite** də sɑ̃ːblabləz **aktː**. oːʒur**dqi**, **tut** ɑ̃ kɔ̃sɛrvɑ̃ sə **nɔblə** bəzwɛ̃ d ɛ*ks*pɑ̃ːsjɔ̃ ki a **fɛ** e fra dɑ̃ l **mɔ̃ːd** la grɑ̃ːdœːr də nɔtrə pei, kɔ̃prənɔ̃, **ɛ̃strqi** par l ɛ*ks*per**jɑ̃ːs** e la filəzɔfi, kə la libɛrte ɛ lə prɔmje **d** tu le **drwɑ**, e k l ɔpresjɔ̃, sɑ̃z ɛːtrə **mwɛ̃** kriminɛlː, dəvjɛ̃ **plyz** ɔdjøːz ɑ̃kɔːr kɑ̃t ɛl sə **dɔn** la fratɛrnite pur **mask** e ɛ sɑ̃ːse fɛr lə bɔnœːr də **sø** k ɛl e**krɑːz**.

akoːte də sɛt **grɑ̃ːd** ide d la **misjɔ̃** yniversɛl də la **frɑ̃ːs**, **sɛl** də la prɔfɔ̃ːd ynite nasjɔnal **ɛ̃spiːr** la ʃɑ̃ːsɔ̃ **d** rɔlɑ̃. s ɛ s dɔ̃ nu dvɔ̃ **syrtu** nu suvniːr, sə dɔ̃ nuz avɔ̃ **drwɑ** d ɛːtrə **fjɛːr** dəvɑ̃ l **mɔ̃ːd**. **wi** meːsjø, *il* j a **qiː** **sjɛkl**, alɔːr k oːkyn de nɑːsjɔ̃ də l œrɔp n avɛt ɑ̃kɔːr pri **veritablə**mɑ̃ kɔ̃sjɑ̃ːs d ɛl **mɛːm**, kɑ̃ plyz**jœːr** d ɑ̃tr **ɛlː**, kɔm l ɑ̃glɔtɛːr, atɑ̃ːdɛt ɑ̃kɔːr pur lœr fɔrmɑːsjɔ̃ dez elemɑ̃z essɑ̃ːsjɛlː, la patri frɑ̃ːsɛːz etɛ fɔ̃de: lə sɑ̃timɑ̃ nasjɔnal egziste dɑ̃ s k il a də plyz ɛ̃tim:, də ply **nɔbl** e d ply **tɑ̃ːdr**. s ɛ dɑ̃ la ʃɑ̃ːsɔ̃ d rɔlɑ̃ k aparɛ sɛt divin ɛ*ks*prɛsjɔ̃ də «**dus frɑ̃ːs**», dɑ̃ la**kɛl** s ɛt ɛ*ks*prime avɛk **tɑ̃ː** **d** **grɑːs** e də prɔfɔ̃ːdœːr l **amuːr** kə sɛt **tɛːr** **emabl** ɑ̃trə **tut** ɛ̃spiːrɛ de**ʒa** a sez ɑ̃**fɑ̃**. dus **frɑ̃ːs**! lez **almɑ̃** nuz ɔ̃t ɑ̃**vje** sə **mo**,

Digitized by Google

«En la citet n'i est remés païens
Ne seit ocis, o devient crestiens.»

[Dans la ville il n'est pas resté un seul païen qui ne soit tué à moins qu'il ne devienne chrétien.]

Ne reconnaissez-vous pas, dans ces procédés naïvement atroces, quelques-unes des erreurs qui ne sont pas encore tout à fait éteintes dans notre pays? N'avons-nous pas retrouvé, à d'autres époques de notre histoire, ce besoin de rendre les peuples heureux malgré eux, à notre façon? Et ne peut-on pas comparer les guerriers du XI^e^ siècle, qui propagent si énergiquement le christanisme, à certains fauteurs de république universelle qui ont fait jadis de «vrais républicains» à peu près comme le Charlemagne du vieux poème faisait de «vrais chrétiens»? Ne confondons pas toutefois ces deux ordres de faits dans un même blâme; au IX^e^ siècle, on ne connaissait guère que la force brutale, personne ne concevait le moindre doute sur la légitimité de semblables actes. Aujourd'hui, tout en conservant ce noble besoin d'expansion qui a fait et fera dans le monde la grandeur de notre pays, comprenons, instruits par l'expérience et la philosophie, que la liberté est le premier de tous les droits, et que l'oppression, sans être moins criminelle, devient plus odieuse encore quand elle se donne la fraternité pour masque et est censée faire le bonheur de ceux qu'elle écrase.

A côté de cette grande idée de la mission universelle de la France, celle de la profonde unité nationale inspire la «Chanson de Roland». C'est ce dont nous devons surtout nous souvenir, ce dont nous avons droit d'être fiers devant le monde. Oui, messieurs, il y a huit siècles, alors qu'aucune des nations de l'Europe n'avait encore pris véritablement conscience d'elle-même, quand plusieurs d'entre elles, comme l'Angleterre, attendaient encore pour leur formation des éléments essentiels, la patrie française était fondée: le sentiment national existait dans ce qu'il a de plus intime, de plus noble et de plus tendre. C'est dans la «Chanson de Roland» qu'apparaît cette divine expression de «douce France», dans laquelle s'est exprimé avec tant de grâce et de profondeur l'amour que cette terre aimable entre toutes inspirait déjà à ses enfants. Douce France! Les Allemands nous ont envié ce mot,

Digitized by Google

e õ **vɛnmã** ʃɛr**ʃe** a ã rtru·**ve** **l** pã·**dã** dã lœr pœ**zi**
nasjɔnal:. il ɛ*ks***sprim** yn de **fɔrm** **tut** partiky**ljɛ**:**r**
kə l patri**ɔtism** a rve·**ty** ʃe· **nu**, l **amu**:**r** də
nɔtrə **sɔl**:, də nɔtrə **naty**:**r** tã·pe·**re**, lə **suvni**:**r**
tuʒur **ʃɛ**:**r** e si **amɛ**:**r** pur l egzi**le**, dez ɔri**zõ**,
de tɛr**ɛ̃**, de **bwɑ**, e de mõ·**taɲ** kə nɔz **jø**
õt ɛ·**me** dɛ· l ã·**fã**:**s**. le **grɛk** avɛ de·ʒa tru·**ve**
sɛt **karɛs** pur la **mɛ**:**r** pa**tri** :

«**oŭ**´toĭ e´**gɔ**:ge
hɛ^:**s** gɑĭ´**ɛ**:**s** du´**nɑmɑĭ** **gluke**rɔ´:teron **ɑ**´**llo** **wide**´**sthɑĭ**»[1])
[ãn **efɛ**, ʒə n pø **rjɛ̃** vwa·r də ply **du k** sə **pei**]
(ɔdise, ʃã **nœf**, vɛ·r **vɛ̃tsɛt**);

e s **ɛt** **ø** kə vir**ʒil** imi**tɛ**, ã di·**zã** də sõ **gɛrje**
ar**ʒjɛ̃** ki **mœ**:**r** :

«**stɛ**´**rmitur**, **ɛt** du´**lke**:**s** mɔ´**rie**:**s** rɛ**mini**´**skitur** **a**´**rgɔ**:**s**.»[1])
[*il* **tõ**:**b**, e ã **murã**, *il* sə **suvjɛ̃** də la dus **argɔ**:**s**.]

kã rɔ**lã** sə sã·ti **muri**:**r**, di nɔtrə pɔɛ:**t**,

«... a rɔmɛ̃**mbrer** sə **prist**
də **dɔltsə** **frãntsə**...»
[... il sə **suvɛ̃** də la dus **frã**:**s**...]

yn ɔ:trə **fɔrm** dy sã·**timã** **nasjɔnal** ʃe· **nu**,
œ̃n ɔ:trə **trɛ** karakteri**stik** də sɛt **amu**:**r** ki **sœl**
fɛ le **pœplə**, s ɛ l **susi** egzalte də l **ɔnœ**:**r** dy **pei**.
õ se l **syʒɛ** də la ʃã·**sõ** **d** rɔ**lã** : s n ɛ **pɑz**
yn vik**twa**:**r** k ɛl **selɛbr̥**, u dy**mwɛ̃** la vik**twa**:**r**
n ɛ k la **rvã**:**ʃ** d œ̃n eklatã dezastr̥. rɔ**lã**
e **vɛ̃**: mil frã·**sɛ**, **tut** l arjɛr**gard** də l **arme** **d̥** ʃarlə**maɲ**:,
sõt atake dã de defile par dez ɛn**mi** **vɛ̃**: fwa
syper**jœ**:**r** ã **nõ**:**br̥**. o mɔ**mã** u i s apɛr**swa**:**v**
dy **pjɛ**:ʒ u lez a ati·**re** la traizõ, *il* sərɛ **tã** **ãkɔ**:**r**
də prev**ni**:**r** l ã·**prœ**:**r**, də fɛr vɔ**ni**:**r** dy **sku**:**r**.
lə sa·ʒ ɔli**vje** lə kõ·**sɛ**:**j**; rɔlã s i **rfy**:**z**, par fjɛrte pɛr-
sɔn**ɛl** dabɔ:r e par ɔr**gœ**:**j** də fa**mi**:**j**, mɛ o·**si**
par ɔnœ:r nasjɔ**nal**: :

---

1) rɛstity**sjõ** aprɔksimati:v də la prɔnõsja·**sjõ** **grɛk** (o
tã d ɔmɛ:r) e lati**n**:. — l aksãtqa·**sjõ** myzi**kal** də se dø
lũ:**g** ɛt ẽ·**dike** par l aksã **egy** (vwajɛl **egy**) e l aksã
sirkõfl**ɛks** (vwa**jɛl** ki kɔmã:s **egy** e fini **gra**:v).

Digitized by Google

et ont vainement cherché à en retrouver le pendant dans leur poésie nationale. Il exprime une des formes toutes particulières que le patriotisme a revêtues chez nous, l'amour de notre sol, de notre nature tempérée, le souvenir toujours cher, et si amer pour l'exilé, des horizons, des terrains, des bois et des montagnes que nos yeux ont aimés dès l'enfance. Les Grecs avaient déjà trouvé cette caresse pour la mère-patrie:

οὔτοι ἔγωγε
ἧς γαίης δύναμαι γλυκερώτερον ἄλλο ἰδέσθαι[1])
[En effet, je ne peux rien voir de plus doux que ce pays]
(Odyssée, chant IX, vers 27);

et c'est eux que Virgile imitait, en disant de son guerrier argien qui meurt:

«Sternitur, et dulces moriens reminiscitur Argos.»[1])
[Il tombe, et en mourant, il se souvient de la douce Argos.]

Quand Roland se sentit mourir, dit notre poète,

«... a remembrer se prist
De dolce France...»
[...il se souvint de la douce France...]

Une autre forme du sentiment national chez nous, un autre trait caractéristique de cet amour qui seul fait les peuples, c'est le souci exalté de l'honneur du pays. On sait le sujet de la «Chanson de Roland»: ce n'est pas une victoire qu'elle célèbre, ou du moins la victoire n'est que la revanche d'un éclatant désastre. Roland et vingt mille Français, toute l'arrière-garde de l'armée de Charlemagne, sont attaqués dans des défilés par des ennemis vingt fois supérieurs en nombre. Au moment où ils s'aperçoivent du piège où les a attirés la trahison, il serait temps encore de prévenir l'empereur, de faire venir du secours. Le sage Olivier le conseille; Roland s'y refuse, par fierté personnelle d'abord et par orgueil de famille, mais aussi par honneur national:

---

1) Restitution approximative de la prononciation grecque (aux temps d'Homère) et latine. — L'accentuation musicale de ces deux langues est indiquée par l'accent aigu (voyelle aiguë) et l'accent circonflexe (voyelle qui commence aiguë et finit grave).

Digitized by Google

«nə **platsəd** **deñ** nə sɛs **sãjntizmɔz** **ãndʒələz**
kə **dʒa** par **meĭ** **pɛrdəθ** sa valór **frãntsə!»**

[nə **plɛ:z** a **djø,** ni a se **trɛ** sɛz **ã:ʒ,** kə ʒa**mɛ**
par **mwa** la **frã:s** pɛrdə sa valœ:r[1])!]

sɛt valœ:r də la **frã:s,** kə rɔlã kõ·prɔ**mɛ**
ã vu**lã** la defã:drə temerɛ·r**mã,** lez ɛn**mi**
s i **atak** də lœr ko·**te:**

«ɛ̃ŋ**kyĭ** pɛr**draθ** **frãntsə** tótə s õ**nór»**

[s ɛt o·ʒur**dui** kə la **frã:s** va **pɛr**drə tu sõn ɔnœ:r],
dit œ̃ **ʃɛf** sarazɛ̃, ã brã·**disã** sa **lã:s** dəvãt ɔli**vje.** —
nõ, s ekri səlɥi**si** kãt il a ʒ̊te **mɔ:r** l ɛ̃·sɔ**lã:**

«**yĭ** nə pɛr**dradə** dóltsə **frãntsə** sõn **lɔz!»**
[la dus **frã:s** nə pɛrdra **pɑ** o·ʒur**dui** sa **glwa:r!]**

la sɔlidarite **d** l **ɔnœ:r,** ki **ajœ:r** n eg**zistɛ** **gɛ:r**
kə dã de tri**by** re**strɛ̃:t,** s etɛ **dõ,** dɛ lə *h*õ:zjɛm
sjɛkl̥, etã·**dy** ã **frã:s** a la na·**sjõ** **tut** ã·**tjɛ:r.**
sə sã·ti**mã** i avɛ **mɛ:m** par**fwa,** kɔm õ l **vwa**
ʃe rɔ**lã,** yn egzaʒerɑ·**sjõ** dã·ʒɛr**øz,** mɛ k le gɛr**je**
n ezitɛ **pɑ** a sut**ni:r** par l̥œr **mɔ:r.**

l **amu:r** dy **sɔl:,** l **ɔnœ:r** **nasjɔnal:,** vwa**la**
dø: de sã·**timã** ki kõ·**ku:r** a la fɔrmɑ·**sjõ** də la nasjɔ-
nalite frã·**sɛ:z** d alɔ:r; ʒwapõz **i** s ki fɛ lə ply **fɔ:r**
si**mã** de sɔsjetez **ymɛn:,** l **amu:r** dez ɛ̃stity**sjõ**
nasjɔ**nal:.** l ã·**prœ:r** ɛ̃·**karn** pur ɛ̃si **di:r** oz **jø**
də **tu** se gɛr**je** la **frã:s** ɛl **mɛ:m;** i**l** **parl** də kõ·
sɛrve sõn ɔnœ:r e d̥ sɛr**vi:r** se desɛ̃ avɛk o·**tã**
d ã·tuz**jasmə** k i**l** **parl** də prɔtɛ·**ʒe** e d ɔno·**re**
la patri; ʃarlə**maɲ:,** də sõ ko·**te,** s idã·**tifi**
avɛk la nɑ·**sjõ** k i**l** **gid:,** e s ɛ dã sõ **kœ:r**
kə la **frã:s** **plœ:r** lə plyz amɛ·r**mã** le *h*e·**ro** **mɔ:r**
a rõ·**sɛvo.** trwɑ· **fwa** i s **pɑ:m** də du**lœ:r**
syr lœr **kɔ:r** sã·**glã,** il le **vã:ʒ** də lœr mœrtri**je,**
e ã·**suit,** kã la **frã:s** ɛ d nuvo mənase, i n ezit **pɑ,**
dã la **grãd** batɑ:**j** ki tɛr**min** lə pɔɛ:m,
a kõ·**batrə** lɥi **mɛ:m** lə **ʃɛf** də l **arme** ɛn**mi,**
k i**l** **ty** də sa **mɛ̃.** o·**tu:r** də **lɥi** se **pɛ:r**
fõt ã·**tã:dr** yn **vwa** tuʒu:r ekute; o·**dla** d̥ sə kõ·sɛ:j
ɔgyst, la **ful** de frã·**sɛ** s ɛ̃·**klin** dəvã sõ **ʃɛf**

1) la rnɔme d̥ sa valœ:r.

Digitized by Google

«Ne placet Deu ne ses saintismes angles
Que ja par mei perdet sa valor France!»

[Ne plaise à Dieu, ni à ses très saints anges, que jamais par moi la France perde sa valeur[1])!]

Cette «valeur» de la France, que Roland compromet en voulant la défendre témérairement, les ennemis s'y attaquent de leur côté:

«Encui perdrat France tote s'onor»

[C'est aujourd'hui que la France va perdre tout son honneur], dit un chef sarrasin, en brandissant sa lance devant Olivier. — Non, s'écrie celui-ci quand il a jeté mort l'insolent:

«Ui ne perdrat dolce France son los!»
[La douce France ne perdra pas aujourd'hui sa gloire!]

La solidarité de l'honneur, qui ailleurs n'existait guère que dans des tribus restreintes, s'était donc, dès le XI^e^ siècle, étendue en France à la nation tout entière. Ce sentiment y avait même parfois, comme on le voit chez Roland, une exagération dangereuse, mais que les guerriers n'hésitaient pas à soutenir par leur mort.

L'amour du sol, l'honneur national, voilà deux des sentiments qui concourent à la formation de la nationalité française d'alors; joignons-y ce qui fait le plus fort ciment des sociétés humaines, l'amour des institutions nationales. L'empereur incarne pour ainsi dire aux yeux de tous ses guerriers la France elle-même; ils parlent de conserver son honneur et de servir ses desseins avec autant d'enthousiasme qu'ils parlent de protéger et d'honorer la patrie; Charlemagne, de son côté, s'identifie avec la nation qu'il guide, et c'est dans son cœur que la France pleure le plus amèrement les héros morts à Roncevaux. Trois fois il se pâme de douleur sur leurs corps sanglants, il les venge de leurs meurtriers, et ensuite, quand la France est de nouveau menacée, il n'hésite pas, dans la grande bataille qui termine le poème, à combattre lui-même le chef de l'armée ennemie, qu'il tue de sa main. Autour de lui ses pairs font entendre une voix toujours écoutée; au delà de ce conseil auguste, la foule des Français s'incline devant son chef

1) La renommée de sa valeur.

Digitized by Google

avɛk fjɛrte e rɛspɛ. tu:s saly ɑ̃ lɥi, nɔ̃ pɑ l mɛ:tr
ɛ̃·pɔ·zɛ par la krɛ̃:t, mɛ l sɛ̃·bɔl vi·vɑ̃
də la nɑ·sjɔ̃, lə grɑ̃ rwɑ ki le diri:ʒ avɛk saʒɛs
e pɥisɑ̃:s, səlɥi k la frɑ̃:s ʔavu, pur ɑ̃·plwaje
yn de bɛlz ɛksprɛsjɔ̃ də sɛt vjɛj lɑ̃:g.
tu se trɛ, me·sjø, kɔ̃·ku:r a dɔne
a la ʃɑ̃·sɔ̃ d rolɑ̃ sɔ̃ karaktɛ:r grɑ̃·djo:z, a ɑ̃ fɛ:r
œ mɔnymɑ̃ ɛ̃·kɔ̃:parablə, nɔ̃ sœlmɑ̃ də nɔtrə pɔezi,
mɛ d nɔtrə nasjɔnalite. s n ɛ pɑz yn fɔrmɑ·sjɔ̃
faktis, syʒɛt a s ekru·le par syrpri:z, k yn nɑ·sjɔ̃
ki, il j a ɥi: sjɛkl, avɛt asi syr də tɛl bɑ:z
sɔ̃n egzistɑ̃:s mɔral:, pri d ɛl mɛ:m yn kɔ̃·sjɑ̃:s
si prɔfɔ̃:d e yn ide si ho:t, e prɔdɥi,
avɑ̃ tut lez o:tr, dez aspirɑ·sjɔ̃ o·si elve. o·dsu
de kɔ̃strykʃjɔ̃ tut mekanik də nɔtrə sɑ̃:tralizɑ·sjɔ̃,
l ynite frɑ̃·sɛ:z a yn rɛ·zɔ̃ d ɛ:trə dy·rablə,
ki s manifɛst avɛk enɛrʒi dɑ̃ nɔtrə pɔezi erɔik,
e ki ɛ fɔ̃·de syr sə k il j a dɑ̃ l ymanite də ply prɔfɔ
e də ply nɔblə, l amu:r, l ɔnœ:r, e l devumɑ̃.
si, par ɛ̃·pɔsiblə, la nɑ·sjɔ̃ frɑ̃·sɛ:z pɛrdɛ
se titr, ɛl le rtru·vrɛ dɑ̃ la literaty:r dy mwajɛnɑ:ʒ.
d u vjɛ̃ dɔ̃ kə sɛt literaty:r ɛ mɛ̃·tnɑ̃ si etrɑ̃·ʒɛ:r
a la nɑ·sjɔ̃, e k si pø d pɛrsɔn s avi:z
də la sɔlidarite ɛ̃·dissɔlyblə ki nu rataʃ mɔralmɑ̃
a no pɛ:r de tɑ̃ feɔdo? bjɛ̃ de ko:z ɔ̃ kɔ̃·tribɥe
a amne s rezylta, kə ʒ n ezit pɑ, pur ma pa:r,
a rgarde kɔm de ply faʃø. lə mwajɛnɑ:ʒ
n ariva pɑz a rɑ̃:drə syfizamɑ̃ vjablə la sivilizɑ·sjɔ̃
k il avɛ kɔ̃strɥit ɑ̃ mɛ·lɑ̃ lə ʒɛrmanism
avɛk lə kristjanism: tu s k il avɛ ʃɛrʃe, vuly, rɛ·ve,
fyt efase də la memwa:r de pœplə kɑ̃ la rnesɑ̃:s
lœr prezɑ̃·ta l ideal rɛsplɑ̃·disɑ̃ dy mɔ̃:d ɑ̃·tik.
sɛt revɔlysjɔ̃ nə fy nyl pa:r ply radikal kə dɑ̃
nɔtrə pei: lə mwajɛnɑ:ʒ i avɛ tru·ve sa fɔrm
la ply karakteristik, e il i sybi la reaksjɔ̃
la ply vjɔlɑ̃:t. ɑ̃n almaɲ:, la separɑ·sjɔ̃ fy mwɛ̃ prɔ-
fɔ̃:d; la refɔrm, tut ɑ̃n elwaɲɑ̃ par sɛrtɛ̃ ko·te
lez ɛspri dy mwajɛnɑ:ʒ, le rtɛ̃ spɑ̃·dɑ̃ dɑ̃ lə kris-
tjanism, e pɛrpetɥa ɛ̃·si yn pa:r də la tradisjɔ̃,
tɑ̃·di k ʃe· nu la vi vrɛmɑ̃t aktiːv e ɛ̃·tɛllɛktɥɛl
s apɥija, də plyz ɑ̃ plyz ɛksklyzi·vmɑ̃, dabɔ:r
syr l ɑ̃·tikite, ɑ̃·sɥit syr la rɛ·zɔ̃ mɔdɛrn.

Digitized by Google

avec fierté et respect. Tous saluent en lui, non pas le maître imposé par la crainte, mais le symbole vivant de la nation, le grand roi qui les dirige avec sagesse et puissance, celui que la France «avoue», pour employer une des belles expressions de cette vieille langue.

Tous ces traits, messieurs, concourent à donner à la «Chanson de Roland» son caractère grandiose, à en faire un monument incomparable, non seulement de notre poésie, mais de notre nationalité. Ce n'est pas une formation factice, sujette à s'écrouler par surprise, qu'une nation qui, il y a huit siècles, avait assis sur de telles bases son existence morale, pris d'elle-même une conscience si profonde et une idée si haute, et produit, avant toutes les autres, des aspirations aussi élevées. Au-dessous des constructions toutes mécaniques de notre centralisation, l'unité française a une raison d'être durable, qui se manifeste avec énergie dans notre poésie héroïque, et qui est fondée sur ce qu'il y a dans l'humanité de plus profond et de plus noble, l'amour, l'honneur et le dévouement.

Si, par impossible, la nation française perdait ses titres, elle les retrouverait dans la littérature du moyen âge. D'où vient donc que cette littérature est maintenant si étrangère à la nation, et que si peu de personnes s'avisent de la solidarité indissoluble qui nous rattache moralement à nos pères des temps féodaux? Bien des causes ont contribué à amener ce résultat, que je n'hésite pas, pour ma part, à regarder comme des plus fâcheux. Le moyen âge n'arriva pas à rendre suffisamment viable la civilisation qu'il avait construite en mêlant le germanisme avec le christianisme: tout ce qu'il avait cherché, voulu, rêvé, fut effacé de la mémoire des peuples quand la Renaissance leur présenta l'idéal resplendissant du monde antique. Cette révolution ne fut nulle part plus radicale que dans notre pays: le moyen âge y avait trouvé sa forme la plus caractéristique, et il y subit la réaction la plus violente. En Allemagne, la séparation fut moins profonde; la Réforme, tout en éloignant par certains côtés les esprits du moyen âge, les retint cependant dans le christianisme, et perpétua ainsi une part de la tradition, tandis que chez nous la vie vraiment active et intellectuelle s'appuya, de plus en plus exclusivement, d'abord sur l'antiquité, ensuite sur la raison moderne.

Digitized by Google

ɑ̃n itali, lə mwajɛnɑ:ʒ n avɛ ʒamɛ rɔ̃·py o·si kɔ̃:-
plɛtmɑ̃ k ɑ̃ frɑ̃:s avɛk le tradisjɔ̃ klassik:
la rnɛsɑ̃:s n i fy pɑz yn revɔlysjɔ̃ sybit,
mɛz œ̃ mu·vmɑ̃ kɔ̃:tiny. ɑ̃ frɑ̃:s, œ̃n abi:m
sə fɔrma ɑ̃·trə l epɔk k ɔ̃n apla barba:r
e le tɑ̃ mɔdɛrn; ɔ̃ kɔ̃stata bjɛ̃ la kɔ̃·tinqite
də la vi nasjɔnal:, ateste dajœ:r par la pɛrpetqite
də la ras rɛɲɑ̃:t, mɛz ɔ̃ n ʃɛrʃa pɑ a disserne
s k il j avɛ d reɛl dɑ̃ sɛt kɔ̃·tinqite aparɑ̃:t
də l istwa:r də frɑ̃:s. la mɔnarʃi də lwi katɔrz,
la filɔzofi dy dizqitjɛm sjɛkl̩, la revɔlysjɔ̃, nə fi:r
k elwaɲe d nu lə suvni:r də sez ɑ̃·sjɛ̃z ɑ:ʒ,
e s n ɛ k̩ də no· ʒu:r k œ̃ grup ɑ̃kɔ·r bjɛ̃: rɛstrɛ̃
a apɔrte dɑ̃ sez etyd, utrə la kyrjo·zite sjɑ̃·tifik,
lə sɑ̃·timɑ̃ də lœr valœ:r nasjɔnal:. il j a lɔ̃·tɑ̃
kə lez almɑ̃ ɑ̃·viza:ʒ o·trɛmɑ̃ le ʃo:z :
iz ɔ̃t apqije ɑ̃ parti la rɛʒenera·sjɔ̃ də lœr nasjɔnalite
syr lœr ɑ̃·sjɛn pɔezi. ʒɑkɔb grim n ɛ pɑ sœlmɑ̃
lə ply grɑ̃ filɔlɔg də l almaɲ dɑ̃ s̩ dɔmɛ:n :
i sra tuʒu·r site kɔm œ̃ de veritablə fɔ̃:datœ:r
də la nasjɔnalite almɑ̃:d mɔdɛrn. i s efɔrsa
də revɛje la kɔ̃·sjɑ̃:s nasjɔnal asupi, par lə sɑ̃·timɑ̃,
a la fwa sjɑ̃:tifik e pɑ:sjɔne, də la sɔlidarite
dy prezɑ̃ d l almaɲ avɛk sɔ̃ pɑ·se. se grɑ̃·dz œ:vrə,
la «gramme:r almɑ̃:d», la «mitɔlɔʒi almɑ̃:d»,
lez «ɑ̃:tikite dy drwɑ almɑ̃», «l istwa:r
də la lɑ̃:g almɑ̃:d», lə «diksjɔnɛ:r almɑ̃,»
e ʒysk a sɔ̃ rkœ:j de «kɔ̃:t̩ d ɑ̃·fɑ̃ də l almaɲ:»,
sɔ̃ tut issy də sɛt pɑ̃·se. nu n avɔ̃ pɑz y
də ʒɑ:kɔb grim: : i n s ɛ pɑ tru·ve ʃe· nu
œ̃n ɔm ki ʒwaɲi a s̩ dəgre lə ʒe·ni sjɑ̃·tifik
a l amu·r ɛ̃·tɑ̃:s, prɔfɔ̃, ɑ̃:fɑ·tɛ̃ də la patri;
e, di·zɔ̃ lœ, si œ̃ ʒɑ:kɔb grim n etɛ gɛ:r pɔsibl
ɑ̃ frɑ̃:s, i n i etɛ pɑ nɔ̃ ply nesesɛ:r. nɔtrə na-
sjɔnalite, fɔ̃·de il j a prɛ d mil ɑ̃, n a ʒamɛ pɑ·se
par lez eprœ:y̩ teriblə ki ɔ̃t ebrɑ̃:le la na-
sjɔnalite almɑ̃:d, si diferɑ̃:t a tuz ega:r
də la no:tr̩. ɛl n a ete mnase serjø·zmɑ̃
k yn fwa, o kɛ̃:zjɛm sjɛkl̩, e s̩ ʒu·r la la kɔ̃·-
sjɑ̃:s nasjɔnal:, ki s ɛksprim si enɛrʒikmɑ̃
dɑ̃ la ʃɑ̃·sɔ̃ d rɔlɑ̃, s ɛt ɛ̃·karne ply naivmɑ̃t ɑ̃kɔ:r
dɑ̃ ʒɑ·n d ark. dɛpqi lɔ:r, la kɛstjɔ̃ də l ynite frɑ̃·sɛ:z

Digitized by Google

En Italie, le moyen âge n'avait jamais rompu aussi complètement qu'en France avec les traditions classiques: la Renaissance n'y fut pas une révolution subite, mais un mouvement continu. En France, un abîme se forma entre l'époque qu'on appela barbare et les temps modernes; on constata bien la continuité de la vie nationale, attestée d'ailleurs par la perpétuité de la race régnante, mais on ne chercha pas à discerner ce qu'il y avait de réel dans cette continuité apparente de l'histoire de France. La monarchie de Louis XIV, la philosophie du XVIII^e^ siècle, la Révolution ne firent qu'éloigner de nous le souvenir da ces anciens âges, et ce n'est que de nos jours qu'un groupe encore bien restreint a apporté dans ces études, outre la curiosité scientifique, le sentiment de leur valeur nationale. Il y a longtemps que les Allemands envisagent autrement les choses: ils ont appuyé en partie la régénération de leur nationalité sur leur ancienne poésie. Jacob Grimm n'est pas seulement le plus grand philologue de l'Allemagne dans ce domaine: il sera toujours cité comme un des véritables fondateurs de la nationalité allemande moderne. Il s'efforça de réveiller la conscience nationale assoupie par le sentiment, à la fois scientifique et passionné, de la solidarité du présent de l'Allemagne avec son passé. Ses grandes œuvres, la «Grammaire allemande,» la «Mythologie allemande», les «Antiquités du droit allemand», l' «Histoire de la langue allemande», le «Dictionnaire allemand», et jusqu'à son recueil des «Contes d'enfants de l'Allemagne», sont toutes issues de cette pensée. Nous n'avons pas eu de Jacob Grimm: il ne s'est pas trouvé chez nous un homme qui joignît à ce degré le génie scientifique à l'amour intense, profond, enfantin de la patrie; et, disons-le, si un Jacob Grimm n'était guère possible en France, il n'y était pas non plus nécessaire. Notre nationalité, fondée il y a près de mille ans, n'a jamais passé par les épreuves terribles qui ont ébranlé la nationalité allemande, si différente à tous égards de la nôtre. Elle n'a été menacée sérieusement qu'une fois, au XV^e^ siècle, et ce jour-là la conscience nationale, qui s'exprime si énergiquement dans la «Chanson de Roland», s'est incarnée plus naïvement encore dans Jeanne d'Arc. Depuis lors, la question de l'unité française

Digitized by Google

n a ʒamɛz ete poˑze: õ kõˑtɛ syr sa solidite, dəpɥi la revɔlysjõ syrtu, kɔm õ kõːt syr la stabilite d la tɛːr, sɑ̃z i sõˑʒe ʒamɛ, sɑ̃z ɑ̃ rʃɛrʃe lez apɥi. səpɑ̃ˑdɑ̃ kɛlkəz ɛspri, frape d̥ sɛrtɛ̃ fɛ ɑ̃n aparɑ̃ːs sɑ̃ pɔrte, sə dmɑ̃ˑdɛt avɛk ɛ̃ˑkjetyd, dɑ̃ se dɛrnje tɑ̃, si sɛt sekyrite etɛ bjɛ̃n ɑ̃ːtjɛˑrmɑ̃ ʒystifje. i ʃɛrʃɛ, oˑd̥su d l ynite materjɛl si kõˑplɛt, — trɔ kõplɛt elɑːs! — l ynite d ide e d̥ sɑ̃ˑtimɑ̃; i sə dmɑ̃ˑdɛ kɛl etɛ l ideal kɔmœ̃ də la nɑˑsjõ, kɛl rapɔːr armɔnik egzistɛ ɑ̃ˑtrə se parti, kɛl libɛrte d̥ fõksjɔnmɑ̃ avɛ se divɛˑrz ɔrganː, sə k il j avɛ dɑ̃ sez ɛ̃stìtysjõ də kõˑfɔrm a sa natyːr, kɛl amuːr puvɛt yniːr tu le kœːr, kɛl nɔt etɛ kapablə də fɛˑr vibre a l ynisõ tut lez ɑːm. i n vwajɛ pɑ, — e sɛt avø syrprɑ̃ˑdra pətɛːtrə sø ki m fõ l ɔnœːr də m ɑ̃ˑtɑ̃ːdr̥, — i n vwajɛ pɑ dɑ̃ nɔtrə literatyːr, tut nasjɔnal k ɛl ɛt a plyzjœˑr pwɛ̃ d vy, œ̃ sɑ̃ˑtrə syfiˑzɑ̃ də vitalite; i truˑvɛ kə la perjɔd dit klassik̬ də sɛt literatyːr etɛ definitiˑvmɑ̃ mɔrt, e k̬ dɑ̃ la perjɔd nuvɛl: lez œːvrə veritabləmɑ̃ nasjɔnal fəzɛ prɛskə kõːplɛtmɑ̃ defo. dɑ̃ l dɔmɛːn dez ide e de krwɑjɑ̃ːs, i rmarkɛ de separɑˑsjõ tɛlmɑ̃ fɔrt kə tut ynite d̥ sɑ̃ˑtimɑ̃ dəvnɛ bjɛ̃ː difisilː ɑ̃ˑtrə sø ki prɔfɛsɛ l yn u l oːtrə dez ɔpinjõ kõˑfyˑzemɑ̃t aʒite. i siɲalɛ avɛk̬ dulœˑr l apsɑ̃ːs prɛskə tɔtalː, a l ɑːʒ u l ɛspri sə fɔrm, d œ̃n ɑ̃ˑsɛɲmɑ̃ syperjœːr kɔmœ̃ ki dɔna a l akɔːr dez ɑːm yn oːtrə bɑːz kə l edykɑˑsjõ si sypɛrfisjɛl də l ɑ̃ˑfɑ̃ːs. iz ɑ̃n ariˑvɛ, dɑ̃ lœr mɔmɑ̃ le ply sõːbr̥, a sə dmɑ̃ˑde si, par dɛrjɛːr l ynite guvɛrnəmɑ̃ˑtal e administratiːv, i j avɛt ɑ̃ˑkɔːr, bjɛ̃ viˑvɑ̃ːt, yn ynite nasjɔnalː, si sə mekanism admirabləmɑ̃ kõˑsy, ki fõksjɔnɛ si bjɛ̃ o prɔfi d n ɛ̃ːpɔrtə ki, n avɛ pɑ fini par sə sypstitɥe pøapø a l ɔrganismə primitif. lez epuvɑ̃ˑtabləz evɛnmɑ̃ də sɛt ane nuz õ furni a la fwa də kwa ʒystifje no krɛ̃ːt e d̥ kwa nu rasyˑre pur l avniːr.

wi, sɑ̃ dut, si le ʃoːz avɛ lõːtɑ̃ marʃe kɔm ɛl marʃ dəpɥi swasɑ̃t̬diˑz ɑ̃, la frɑ̃ːs ɔrɛ py finiːr a sõ tuːr, par dəvniːr «yn ɛkspre-

n'a jamais été posée: on comptait sur sa solidité, depuis la Révolution surtout, comme on compte sur la stabilité de la terre, sans y songer jamais, sans en rechercher les appuis. Cependant quelques esprits, frappés de certains faits en apparence sans portée, se demandaient avec inquiétude, dans ces derniers temps, si cette sécurité était bien entièrement justifiée. Ils cherchaient, au-dessous de l'unité matérielle si complète, — trop complète, hélas! — l'unité d'idées et de sentiments; ils se demandaient quel était l'idéal commun de la nation, quel rapport harmonique existait entre ses parties, quelle liberté de fonctionnement avaient ses divers organes, ce qu'il y avait dans ses institutions de conforme à sa nature, quel amour pouvait unir tous les cœurs, quelle note était capable de faire vibrer à l'unisson toutes les âmes. Ils ne voyaient pas, — et cet aveu surprendra peut-être ceux qui me font l'honneur de m'entendre, — ils ne voyaient pas dans notre littérature, toute nationale qu'elle est à plusieurs points de vue, un centre suffisant de vitalité; ils trouvaient que la période dite classique de cette littérature était définitivement morte, et que dans la période nouvelle les œuvres véritablement nationales faisaient presque complètement défaut. Dans le domaine des idées et des croyances, ils remarquaient des séparations tellement fortes que toute unité de sentiment devenait bien difficile entre ceux qui professaient l'une ou l'autre des opinions confusément agitées. Ils signalaient avec douleur l'absence presque totale, à l'âge où l'esprit se forme, d'un enseignement supérieur commun qui donnât à l'accord des âmes une autre base que l'éducation si superficielle de l'enfance. Ils en arrivaient, dans leurs moments les plus sombres, à se demander si, par derrière l'unité gouvernementale et administrative, il y avait encore, bien vivante, une unité nationale, si ce mécanisme admirablement conçu, qui fonctionnait si bien au profit de n'importe qui, n'avait pas fini par se substituer peu à peu à l'organisme primitif. Les épouvantables événements de cette année nous ont fourni à la fois de quoi justifier nos craintes et de quoi nous rassurer pour l'avenir.

Oui, sans doute, si les choses avaient longtemps marché comme elles marchent depuis soixante-dix ans, la France aurait pu finir, à son tour, par devenir «une expres-

Digitized by Google

sjõ ʒeɔgrafik»; i n j ɔrɛ plyz y də **nɑ̃:**sjõ frã·**sɛ̃:z**; i n j ɔrɛ plyz y, bjɛ̃·**to**, k yn «?**admi**-nistrɑ̃·**sjõ** frã·**sɛ̃:z**». ɑ̃ fəzɑ̃ trɑ̃·**ble** su no **pɑ̃** sə **sɔl** kə lɔ̃ krwɑ**jɛt** inebrɑ̃·**labl**ə, la **katastrɔf** də dizqi**sɑ̃** swa-sɑ̃t**dis** nuz a mɔ̃·tre l dɑ̃·**ʒe** e nu pɛr**mɛ** d afir**me** kə nuz i eʃa**prɔ̃.** **dø:** **ʃo:z** nu sɔ̃ rɛs**te**, kə **rjɛ̃**, nu l ɛspe·**rɔ̃**, nə pu**ra** nuz ɑ̃·l**ve**, **dø** de **trwɑz** elemɑ̃ də l **ide** nasjɔ**nal** dɑ̃ la ʃɑ̃·**sɔ̃** d rɔl**ɑ̃** : l **amu:r** dy **sɔl:**, də la dus **frɑ̃:s**, e l **sɑ̃:timɑ̃** də l ɔn**œ:r** nasjɔ**nal:** dɔ̃ nu sɔm **tu:s** sɔlidɛ:r; sə dɛrn**je** sɑ̃·ti**mɑ̃** ɛ **bjɛ̃** vi**vas**, pqisk i nu **fɛ** sypɔr**te** dəpqi **si** lɔ̃·**tɑ̃**, avɛk œ̃ **kura:ʒ** ki n ɛ pɑ **prɛ** də fle**ʃi:r**, yn sitqɑ·**sjõ** ki ɔr**ɛt** abat**y** tut **o:**trə nɑ·**sjõ** ɑ̃ **kɛlkə ʒu:r.** sə ki nu **mɑ̃:k**, mɛ s k il ɛt ɑ̃ nɔtrə pu**vwa:r** də nu dɔ**ne**, s ɛ l **amu:r** də nɔtrə **vi** nasjɔ**nal:**, l ataʃ**mɑ̃** a noz ɛ̃stity**sjõ**, lə sɑ̃·timɑ̃ **prɔ̃**fɔ̃ də nɔ*trə* sɔlidarite. i fot ɛ·**me** nɔtrə **vi** nasjɔ**nal** dɑ̃ **tut** se varjete lə**kal:**, dɑ̃ **tut** se **fɑ:z** istɔ**rik**, **de**sɑ̃·trali·**ze** nɔtrə pɑ·**se** o·si **bjɛ̃ k** nɔ-trə prez**ɑ̃**; i fo nu dɔ**ne** dez ɛ̃stitysjõ **larʒ**, flɛksi**blə**, puvɑ̃ s pli**je** oz aptit**yd** e o bəzwɛ̃ difer**ɑ̃** dez **ɔm** ki kɔ̃·**po:z** la nɑ·**sjõ**, ɑ̃ lœr ɛ̃spi·**rɑ̃** a **tu:s** egal**mɑ̃**, bjɛ̃ ɳ d yn fasɔ̃ di**vers**, la satisfak**sjõ** **d** lœr **sɔ:r** e la rkɔnɛ**sɑ̃:s** pur lə pe*j*i ki lə lœr asy·**r.** *il* **fo** k yn edyka·**sjõ** **mjø** kɔ̃·**pri:z** rədɔn oz **ɑ:m** sɛt ynite kə l mwajɛ**nɑ:ʒ** lœr asy·**rɛ** dɑ̃ l e**gli:z**, e ki n **pøt** o·ʒur**dqi** sə rkɔ̃stitɥe **kœ** dɑ̃ la **sjɑ̃:s.** e**bjɛ̃** me·**sjø**, pur atɛ̃:drə sə **by***t* **mapifik**, i n ɛ **pɑz** inytil:, **krwɑ**je lœ **bjɛ̃**, də rmɔ̃·**te** par la pɑ̃·**se** a sɛt **epɔk** u la nɑ·**sjõ** frã·**sɛ:z** a **vrɛ**mɑ̃ ʒ̊te dɑ̃ l **sɔl** le **rasin** vi**vas** par le·**kɛl** ɛl s i **tjɛ̃***t* ɑ̃**kɔ:r** ataʃ**ə.** s ɛ **grɑ:s** a se **fɔrtə** **rasin:** kə l **ʃɛ:n** a **py** si **maʒ**ɛstqø·z**mɑ̃** grɑ̃·**di:r** e **repɑ̃:dr** otu·r də **lqi** sɔ̃n ɔ̃·**bra:ʒ**; o·ʒur**dqi** kə la tɑ̃·**pɛ:t** lə **sku**, rasy·rɔ̃ **nu**, s il ɑ̃n ɛ bəzwɛ̃, ɑ̃ vwa**jɑ̃** ʒysk a kɛl **prɔfɔ̃·dœ:r** e dəpqi **kɔ̃:**bjɛ̃ ɖ **sjɛkl** i **plɔ̃:ʒ** dɑ̃ la **tɛ:r** nuri**sjɛ:r.**

sɛrtə, nuz avɔ̃z **y**, dəpqi la rnɛsɑ̃:s, yn lite-raty:r ply **bɛl:**, ply va**rje**, ply **riʃ** pur lə **kœ:r** e pur l ɛs**pri** kə la pɔezi **ryd** e **sɛ̃:plə** dy rol**ɑ̃**;

Digitized by Google

sion géographique»; il n'y aurait plus eu de nation française; il n'y aurait plus eu, bientôt, qu'une «administration française». En faisant trembler sous nos pas ce sol que l'on croyait inébranlable, la catastrophe de 1870 nous a montré le danger et nous permet d'affirmer que nous y échapperons. Deux choses nous sont restées, que rien, nous l'espérons, ne pourra nous enlever, deux des trois éléments de l'idée nationale dans la «Chanson de Roland»: l'amour du sol, de la douce France, et le sentiment de l'honneur national dont nous sommes tous solidaires; ce dernier sentiment est bien vivace, puisqu'il nous fait supporter depuis si longtemps, avec un courage qui n'est pas près de fléchir, une situation qui aurait abattu toute autre nation en quelques jours. Ce qui nous manque, mais ce qu'il est en notre pouvoir de nous donner, c'est l'amour de notre vie nationale, l'attachement à nos institutions, le sentiment profond de notre solidarité. Il faut aimer notre vie nationale dans toutes ses variétés locales, dans toutes ses phases historiques, décentraliser notre passé aussi bien que notre présent; il faut nous donner des institutions larges, flexibles, pouvant se plier aux aptitudes et aux besoins différents des hommes qui composent la nation, en leur inspirant à tous également, bien que d'une façon diverse, la satisfaction de leur sort et la reconnaissance pour le pays qui le leur assure. Il faut qu'une éducation mieux comprise redonne aux âmes cette unité que le moyen âge leur assurait dans l'Eglise, et qui ne peut aujourd'hui se reconstituer que dans la science. Eh bien! messieurs, pour atteindre ce but magnifique, il n'est pas inutile, croyez-le bien, de remonter par la pensée à cette époque où la nation française a vraiment jeté dans le sol les racines vivaces par lesquelles elle s'y tient encore attachée. C'est grâce à ces fortes racines que le chêne a pu si majestueusement grandir et répandre autour de lui son ombrage; aujourd'hui que la tempête le secoue, rassurons-nous, s'il en est besoin, en voyant jusqu'à quelle profondeur et depuis combien de siècles il plonge dans la terre nourricière.

Certes, nous avons eu, depuis la Renaissance, une littérature plus belle, plus variée, plus riche pour le cœur et pour l'esprit que la poésie rude et simple du Roland;

Digitized by Google

e **kɑ̃** nu rəvnɔ̃z ekute sə lɑ̃·**gaː**ʒ **naif**, ɑ̃ sɔr**tɑ̃** dez armɔ**ni** sa**vɑ̃ːt** də no grɑ̃·dz œːvrə li*tt*e**rɛːr**, *il* nu **sɑ̃ː**bl ɑ̃·**tɑ̃ː**drə lə begɛ*j***mɑ̃ d** l ɑ̃·**fɑ̃ːs.** mɛ **syr**mɔ̃·**tɔ̃** sɛt prə**mjɛː**r ɛ̃·prɛ**sjɔ̃**, prɛ·**tɔ̃***z* yn ɔ**rɛːj** atɑ̃·**tiː**v e sɛ̃·**patik**, e nu rkɔnɛ·**trɔ̃** k*ə* sɛt ɑ̃·**fɑ̃** rɔ**byst** e **sɛ̃**, **plɛ̃ d** vi**gœːr**, də bɔ̃·**te** e d̥ ku**raːʒ**, kə sɛt ɑ̃·**fɑ̃** ki ɛ de·**ʒa** lə grɑ̃ **pœ**plə frɑ̃·**sɛ**, **parl** o·**si** la grɑ̃·d **lɑ̃ːg̊** frɑ̃·**sɛːz**; ɛl ɔ**ra** ply **taːr** dez ak**sɑ̃** ply **supl***ə*, ply **nɥɑ̃ː**se, ply deli**ka**; ɛl n ɑ̃n ɔ**ra** ʒa**mɛ** də ply **plɛ̃** e d̥ ply **ʒyst***ə*, ni ki s fas ɑ̃·**tɑ̃ː**drə də ply **lwɛ̃.** kar dɛ· **lɔːr**, kɔm ply d yn **fwa** dəpɥi **lɔːr**, la litera**tyːr** də la **frɑ̃ːs** etɛ la **rɛː**n e l inisja**triș** de litera**tyːr** vwa**ziːn**; o·**kyn œːv**rə də nɔtre e**pɔk** kla*ss***ik** n a ete tra**dɥit** ɑ̃ **ply d** lɑ̃·g, n a egzɛr**se** o·tur də **nu** yn ɛ̃·fly**ɑ̃ːs** **plyz** etɑ̃·**dy** e ply dy·**rab**lə kə nɔtrə **vjɛːj** ʃɑ̃·sɔ̃ d rɔ**lɑ̃.** **wi**, dɑ̃ se **sɛ̃ː**plə **vɛːr**, dɔ̃ ʒ ɛs**pɛːr** . vu fɛ·r kɔ̃·**prɑ̃ː**drə la kadɑ̃·s **li**br e asy·**re**, vi**brɛ** de·**ʒa** la **vwa d** la **frɑ̃ːs**, nɔ̃· **pa** sɛț vwa mɔ**køːz** e le·**ʒɛːr** · k ɛl a ɑ̃·plwa**je** də tu tɑ̃, avɛk **trɔ** d̥ syk**sɛ** pə**tɛː**tr̥, pur ra·je **tu**, a kɔmɑ̃·**se** par ɛl **mɛːm**; mɛ sɛț vwa **maː**l e erɔ**ik** ki a **tɑ̃ d̥** fwa rətɑ̃·**ti** dɑ̃ le bat**aːj** de **kɔː**r e dɑ̃ **sɛl** dez **aːm.** lɛ·sɔ̃ **la**, dɑ̃ sez **œːr** u l abat**mɑ̃** mənas **trɔ** suvɑ̃ d nuz ɑ̃·**vaiːr**, lɛ·sɔ̃ **la** rezɔ**ne** dɑ̃ no **kœːr**, sɛț **grɑ̃ːd** vwa d la pat**ri.** fəzɔ̃ nu rkɔ**nɛː**trə pur le **fiș** də **sø** ki sɔ̃ **mɔː**r a rɔ̃·**ș**vo e d̥ **sø** ki lez ɔ̃ **vɑ̃ːʒ**e; **syk**sedɔ̃ **lœːr** dɑ̃ lœr **bɛl** kɔ̃·**kɔrd**, dɑ̃ lœr ɛ̃·vɛ̃·**sibl** yn**jɔ̃**, dɑ̃ lœr fideli**te** nasjɔ**naː**l; **ɛː**mɔ̃ **kɔm ø** la dus **frɑ̃ːs**, la **grɑ̃ːd̥ tɛːr**, kɔm il l a**pɛl** ɑ̃·**kɔːr**, u **frɑ̃ːs** la **libr***ə*, pur **prɑ̃ː**drə lə **trwaː**zjɛm **nɔ̃**, e lə ply **bo** pə**tɛː**tr*ə*, k *il* lɥi **dɔːn**; sɑ̃·tɔ̃ **nu** **kɔm ø** rɛspɔ̃·**sab**lə sɔlidɛ·r**mɑ̃** d*ə* sɔ̃n ɔ**nœːr**, e **swɛtɔ̃** pardəsy **tut ʃoːz**, kɔm rɔ**lɑ̃**, k ɔ̃ n pɥiș **ʒamɛ** **diːr** də **nu**, **kœ**, par nɔtrə **foːt**, la **frɑ̃ː**s a pɛr**dy d̥** sa va**lœːr**!

gastɔ̃ pa·**riːs**, ləsɔ̃ d uvɛr**tyːr** fɛt o kɔ**lɛːʒ** də **frɑ̃ː**s, pɑ̃·dɑ̃ l **sjɛːʒ** də pa·**ri**, lə **ɥiț** desɑ̃ːbrə **dizɥisɑ̃** swasɑ̃țdis.
(la pɔe**zi** dy mwajɛ**naːʒ**, ləsɔ̃ e lɛk**tyːr**, par gastɔ̃ pa·**riːs**, pa·**ri**, *h*a**ʃɛt.**)

et quand nous revenons écouter ce langage naïf, en sortant des harmonies savantes de nos grandes œuvres littéraires, il nous semble entendre le bégaiement de l'enfance. Mais surmontons cette première impression, prêtons une oreille attentive et sympathique, et nous reconnaîtrons que cet enfant robuste et sain, plein de vigueur, de bonté et de courage, que cet enfant qui est déjà le grand peuple français parle aussi la grande langue française; elle aura plus tard des accents plus souples, plus nuancés, plus délicats; elle n'en aura jamais de plus pleins et de plus justes, ni qui se fassent entendre de plus loin. Car dès lors, comme plus d'une fois depuis lors, la littérature de la France était la reine et l'initiatrice des littératures voisines; aucune œuvre de notre époque classique n'a été traduite en plus de langues, n'a exercé autour de nous une influence plus étendue et plus durable que notre vieille «Chanson de Roland». Oui, dans ces simples vers, dont j'espère vous faire comprendre la cadence libre et assurée, vibrait déjà la voix de la France, non pas cette voix moqueuse et légère qu'elle a employée de tout temps, avec trop de succès peut-être, pour railler tout, à commencer par elle-même; mais cette voix mâle et héroïque qui a tant de fois retenti dans les batailles des corps et dans celles des âmes. Laissons-la dans ces heures où l'abattement menace trop souvent de nous envahir, laissons-la résonner dans nos cœurs, cette grande voix de la patrie. Faisons-nous reconnaître pour les fils de ceux qui sont morts à Roncevaux et de ceux qui les ont vengés; succédons-leur dans leur belle concorde, dans leur invincible union, dans leur fidélité nationale; aimons comme eux la douce France, la grande terre, comme ils l'appellent encore, ou France la libre, pour prendre le troisième nom, et le plus beau peut-être, qu'ils lui donnent; sentons-nous comme eux responsables solidairement de son honneur, et souhaitons, par-dessus toutes choses, comme Roland, qu'on ne puisse jamais dire de nous que, par notre faute, la France a perdu de sa valeur!

Gaston Paris, Leçon d'ouverture faite au Collège de France, pendant le siège de Paris, le 8 décembre 1870.

(*La poésie du moyen âge*, leçons et lectures, par Gaston Paris, Paris, Hachette.)

Digitized by Google

28. lə rwɑ

ɑ̃ **dissɛsɑ̃** katrəvɛ̃**nœf**, trwɑ· **sɔrt** də pɛr**sɔn**:, lez ɛklezjas**tik**, le **nɔbl** e lə **rwɑ**, avɛ dɑ̃ l **etɑ** la **plɑs** emin**ɑ̃**:t, avɛk **tu** lez avɑ̃·**taːʒ** k ɛl kɔ̃·**pɔrt**, ɔtərit**e**, **bjɛ̃**, ɔ**nœ**:r, u **tut** o·**mwɛ̃**, privil**ɛ**:ʒ, egzɑ̃·*p***sjɔ̃**, **grɑ**:s, pɑ̃·**sjɔ̃**, preferɑ̃:s e l **rɛst**. si dəpɥi lɔ̃·**tɑ̃** iz avɛ sɛt **plɑs**, s ɛ k pɑ̃dɑ̃ lɔ̃·**tɑ̃** il l avɛ merit**e**. ɑ̃n **efɛ**, par œ̃n **efɔ**:r i**mmɑ̃**:s e sekyl**ɛ**:r, iz avɛ kɔ̃**strɥi** tur a **tu**:r le **trwɑz** asi:z prɛ̃·si**pal** də la sɔsjet**e** mɔd**ɛrn**.

lə plyz **enɔrmə** də **tu** se privil**ɛ**:ʒ ɛ səl**ɥi** dy **rwɑ**; **kɑ**:r, dɑ̃ sət etamaʒ**ɔ**:r də **nɔblə**z eredit**ɛ**:r, il ɛ l ʒe**n**eral eredit**ɛ**:r. a la ver**i**te sɔ̃n **ɔfis** n ɛ **pɑz** yn sine**ky**:r kɔm lœr **rɑ̃**; mɛz i kɔ̃·**pɔrt** dez ɛ̃·kɔ̃ven**jɑ̃** o·si **grɑ**:v e de tɑ̃·tɑ·**sjɔ̃** **pi**:r.

dø **ʃo**:z sɔ̃ pɛrnis**jø**:z **a l ɔm**:, lə **mɑ̃**:k d ɔkypɑ·**sjɔ̃** e l **mɑ̃**:k də **frɛ̃**; ni l wazi**v**te, ni la **tut**pɥis**ɑ̃**:s nə sɔ̃ kɔ̃·**fɔrm** ɑ sa naty:r, e l **prɛ̃**:s apsɔly ki pø **tu fɛ**:r, kɔm l aristɔkrasi dezœ·**vre** ki n a **rjɛ̃***n* a **fɛ**:r, **fini** par dɔvni:r inytil e malfɔzɑ̃. ɛ̃:sɑ̃sibl**ɔmɑ̃**, ɑ̃n akapa·**rɑ̃** **tu** le puvwa:r, lə **rwɑ** s ɛ ʃarʒe də **tut** le fɔ̃ksjɔ̃; **tɑ**:ʃ i**mmɑ̃**:s e ki syrpɑ:s le **fɔrs** ymɛn:. kar sə n ɛ **pwɛ̃** la revɔly**sjɔ̃**, s ɛ la **mɔnarʃi** ki a ɛ̃·plɑ̃·te ɑ̃ **frɑ̃**:s la sɑ̃·traliza·**sjɔ̃** administrati:v. su la dirɛksjɔ̃ dy kɔ̃·**sɛ**:j dy **rwɑ**, **trwɑ**: fɔ̃ksjɔ**nɛ**:r sypɛrpo·**ze**, o **sɑ̃**:trə lə kɔ̃·tro·**lœ**:r ʒe**n**eral:, dɑ̃ ʃaḳ ʒeneralite l ɛ̃·tɑ̃·**dɑ̃**, dɑ̃ ʃak elɛksjɔ̃ lə sybdele**ge**, mɛn **tut** lez **afɛ**:r, **fiks**, repar**tis** e **lɛ**:v l ɛ̃·**po** e la mi**lis**, **tras** e fɔ̃*t* egzekyte le·**rut**, ɑ̃·**plwa** la mareʃo·**se**, rɛgl**ɔmɑ̃**:t la kylty:r, ɛ̃·**po**:z o **parwɑs** lœr tytɛl:, e **trɛ**:t kɔm de valɛ le maʒ**i**stra myn**isi**po.

byrɔkrasi o **sɑ̃tr**̥, arbitr**ɛ**:r, ɛksɛp**sjɔ̃** e fav**œ**:r partu, tɛl **ɛ l** rezyme dy sistɛ:m. yn sɑ̃traliza·**sjɔ̃** gro·**sjɛ**:r, **sɑ̃ kɔ̃·tro**:l, **sɑ̃** pyblisite, **sɑ̃z** ynifɔrmite, ɛ̃stal syr **tu l** tɛritwa:r yn arme də pti paʃa ki **desi**ḍ kɔm ʒy:ʒ le kɔ̃·tɛsta·**sjɔ̃** k *il*z ɔ̃ kɔm parti, **rɛpə** par delega·**sjɔ̃**, e pur ɔtɔ·ri**ze** lœr grapi**ja**:ʒ u lœrz ɛ̃·sɔl**ɑ̃**:s, ɔ̃ tuʒu:r a la **buʃ** lə nɔ̃ dy **rwɑ** ki ɛt obli·**ʒe d** le lɛ·se **fɛ**:r.

Digitized by Google

28. Le Roi

En 1789, trois sortes de personnes, les ecclésiastiques, les nobles et le roi, avaient dans l'État la place éminente avec tous les avantages qu'elle comporte, autorité, biens, honneurs, ou, tout au moins, privilèges, exemptions, grâces, pensions, préférences et le reste. Si depuis longtemps ils avaient cette place, c'est que pendant longtemps ils l'avaient méritée. En effet, par un effort immense et séculaire, ils avaient construit tour à tour les trois assises principales de la société moderne.

Le plus énorme de tous ces privilèges est celui du roi; car, dans cet état-major de nobles héréditaires, il est le général héréditaire. A la vérité son office n'est pas une sinécure comme leur rang; mais il comporte des inconvénients aussi graves et des tentations pires.

Deux choses sont pernicieuses à l'homme, le manque d'occupation et le manque de frein; ni l'oisiveté ni la toute-puissance ne sont conformes à sa nature, et le prince absolu qui peut tout faire, comme l'aristocratie désœuvrée qui n'a rien à faire, finit par devenir inutile et malfaisant. Insensiblement, en accaparant tous les pouvoirs, le roi s'est chargé de toutes les fonctions; tâche immense et qui surpasse les forces humaines. Car ce n'est point la Révolution, c'est la monarchie qui a implanté en France la centralisation administrative. Sous la direction du conseil du roi, trois fonctionnaires superposés, au centre le contrôleur général, dans chaque généralité l'intendant, dans chaque élection le subdélégué, mènent toutes les affaires, fixent, répartissent et lèvent l'impôt et la milice, tracent et font exécuter les routes, emploient la maréchaussée, réglementent la culture, imposent aux paroisses leur tutelle, et traitent comme des valets les magistrats municipaux.

Bureaucratie au centre, arbitraire, exceptions et faveurs partout, tel est le résumé du système. Une centralisation grossière, sans contrôle, sans publicité, sans uniformité, installe sur tout le territoire une armée de petits pachas qui décident comme juges les contestations qu'ils ont comme parties, règnent par délégation, et, pour autoriser leurs grappillages ou leurs insolences, ont toujours à la bouche le nom du roi qui est obligé de les laisser faire.

Digitized by Google

ɑ̃n efɛ, par sa kɔ̃·plikɑ·**sjɔ̃**, sɔ̃n irregylarite e sa grɑ̃·**dœːr**, la maʃin eʃap a se **priːz**. œ̃ frederiḳ **dø** løve a katr **œːr** dy matɛ̃, œ̃ napɔleɔ̃ ki **dikt** yn parti **d** la **nɥi** dɑ̃ sɔ̃ **bɛ̃** e travaːj **dizɥit œːr** par **ʒyːr**, i syfiːrɛt **apɛnː**. œ̃ tɛl reʒim nə va **pwɛ̃** sɑ̃z yn atɑ̃·**sjɔ̃** tuʒuːr tɑ̃·**dy**, sɑ̃z yn enɛrʒi ɛ̃·fati·**gablə**, sɑ̃z œ̃ disɛrnə**mɑ̃** ɛ̃ːfa**jiblə**, sɑ̃z yn severite militɛːr, sɑ̃z œ̃ ʒeːni syper**jœːr**; a se kɔ̃·**disjɔ̃** sœl**mɑ̃** ɔ̃ pø ʃɑ̃·**ʒe** **vɛ̃tsɛ̃** miljɔ̃ **d** ɔm ɑ̃n ɔtɔ**mat**, e sypstitɥe sa vɔlɔ̃·**te** partu ly**sidː**, partu kɔe**rɑ̃ːt**, partu prezɑ̃ːt, a lœr vɔlɔ̃·**te** kə lɔ̃n abɔ**li**. lwi **kɛ̃ːz** leːs «la bɔn ma**ʃin**» mar**ʃe** tut **sœlː**, e s kɑ̃·**tɔn** dɑ̃ sɔ̃n apa**ti**. «il l ɔ̃ vu**ly** ɛ̃·**si**, iz ɔ̃ pɑ̃·**se** kə s etɛ pur lə **mjø**», tɛl ɛ sa faſɔ̃ ḍ parle kɑ̃ lez ɔpera·**sjɔ̃** de mi**nistrə** n ɔ̃ **pɑ** reysi. il a **bo** sɑ̃·**tiːr** kə la ma**ʃin** sə dizlɔk, i n i pø **rjɛ̃**, i n i fɛ **rjɛ̃**. ɑ̃ kɑ d malœːr, il a sa rezɛrvə priːve, sa **burs** apaːr. «lə **rwɑ**, diːzɛ **madam** də pɔ̃·pa**duːr**, sipʀɛ **sɑ̃z** i sɔ̃·**ʒe** pur œ̃ miljɔ̃, e dɔnrɛt avɛk **pɛn** **sɑ̃ː** lwi syr sɔ̃ **pti** trezɔːr.» lwi **seːz** esɛːj pɑ̃·dɑ̃t œ̃ **tɑ̃** də syprime plyzjœr **rwaːʒ**, d ɑ̃n ɛ̃·trɔ**dqiːr** də mɛjœːr, d adu**siːr** le frɔtmɑ̃ dy **rɛst**; mɛ le **pjɛs** sɔ̃ **trɔ** ruje, **trɔ** pɔzɑ̃ːt; i n **pø** lez aʒyste, lez akɔrde, le mɛ̃·**tniːr** ɑ̃ **plas**; sa mɛ̃ rtɔ̃ːb ɛ̃·pqisɑ̃ːt e lɑ·**se**. i s kɔ̃·**tɑ̃ːt** d ɛːtr ekɔ**nɔm** pur lɥi **meːm**, e **leːs** la vwatyːr py**blik**, o mɛ̃ ḍ **kalɔnː**, sə ʃarʒe d aby nuvo pur rɑ̃·**tre** dɑ̃ l ɑ̃·**sjɛn** ɔrn**jeːr** d u ɛl nə sɔrti·**ra** k ɑ̃ ṣ dizlɔ**kɑ̃**.

pur **bjɛ̃** kɔ̃·**prɑ̃ː**drə l ist**waːr** . də noː **rwɑ**, poːzɔ̃ tuʒuːr ɑ̃ prɛ̃·**sip** kə la **frɑ̃ːs** ɛ lœr **teːr**, yn **fɛr**mə trɑ̃s**miːz** də pɛːr ɑ̃ **fis**, **da**boːr pətit, **pɥi** arɔ̃·**di** pøa**pø**, a la **fɛ̃** **prɔ**diʒjøːz**mɑ̃t** elarʒi, parskə l prɔpriɥetɛːr, tuʒuːr oz a**ge**, a truːve mwa**jɛ̃** də feːr də **boː ku** o de**pɑ̃** ḍ se vwazɛ̃; o **bu** də **qi**ːsɑ̃z **ɑ̃**, ɛl kɔ̃·**prɑ̃** **vɛ̃tsɛ** mil **ljø** kaːre. **sɛrtɛnmɑ̃**, ɑ̃ **ply**zjœːr **pwɛ̃**, sɔ̃n ɛ̃·**terɛ** e sɔ̃n amurprɔprə sɔ̃ dakɔːr avɛk lə **bjɛ̃** py**blik**; ɑ̃ **sɔm**ː, i n a pɑ **mal** ʒeːre, e **pɥisk** i s ɛ tuʒuːr agrɑ̃·**di**, il a **mjø** ʒeːre kə **boːku** **d** oːtṛ. də **plys**, oːtuːr də **lɥi**, **nɔ̃**ːbrə də ʒɑ̃ ɛksp**eːr**, vjø kø·sɛ**je** ḍ **famiːj**, rɔ̃·**py** oz afɛːr e devwe

Digitized by Google

En effet, par sa complication, son irrégularité et sa grandeur, la machine échappe à ses prises. Un Frédéric II levé à quatre heures du matin, un Napoléon qui dicte une partie de la nuit dans son bain et travaille dix-huit heures par jour, y suffiraient à peine. Un tel régime ne va point sans une attention toujours tendue, sans une énergie infatigable, sans un discernement infaillible, sans une sévérité militaire, sans un génie supérieur; à ces conditions seulement on peut changer vingt-cinq millions d'hommes en automates, et substituer sa volonté partout lucide, partout cohérente, partout présente, à leurs volontés que l'on abolit. Louis XV laisse «la bonne machine» marcher toute seule, et se cantonne dans son apathie. «Ils l'ont voulu ainsi, ils ont pensé que c'était pour le mieux», telle est sa façon de parler quand les opérations des ministres n'ont pas réussi. Il a beau sentir que la machine se disloque, il n'y peut rien, il n'y fait rien. En cas de malheur, il a sa réserve privée, sa bourse à part. «Le roi, disait Mme de Pompadour, signerait sans y songer pour un million, et donnerait avec peine cent louis sur son petit trésor.» Louis XVI essaie pendant un temps de supprimer plusieurs rouages, d'en introduire de meilleurs, d'adoucir les frottements du reste; mais les pièces sont trop rouillées, trop pesantes; il ne peut les ajuster, les accorder, les maintenir en place; sa main retombe impuissante et lassée. Il se contente d'être économe pour lui-même, et laisse la voiture publique, aux mains de Calonne, se charger d'abus nouveaux pour rentrer dans l'ancienne ornière d'où elle ne sortira qu'en se disloquant.

Pour bien comprendre l'histoire de nos rois, posons toujours en principe que la France est leur terre, une ferme transmise de père en fils, d'abord petite, puis arrondie peu à peu, à la fin prodigieusement élargie, parce que le propriétaire, toujours aux aguets, a trouvé moyen de faire de beaux coups aux dépens de ses voisins; au bout de huit cents ans, elle comprend 27,000 lieues carrées. Certainement, en plusieurs points, son intérêt et son amour-propre sont d'accord avec le bien public; en somme il n'a pas mal géré, et, puisqu'il s'est toujours agrandi, il a mieux géré que beaucoup d'autres. De plus, autour de lui, nombre de gens experts, vieux conseillers de famille, rompus aux affaires et dévoués

Digitized by Google

o dɔmɛːn, bɔn tɛːt e barbə griːz, lɥi fɔ̃ rɛspɛktɥøˑzmɑ̃ de rmɔ̃ˑtrɑ̃ːs kɑ̃t i depɑ̃ˑs trɔ; suvɑ̃ il l ɑ̃ˑgaːʒ dɑ̃ lez œːvrəz ytiːl, rut, kano, ɔtɛl d ɛ̃ˑvalid, ekɔl militɛːr, ɛ̃stity *də* sjɑ̃ːs, atəlje d̥ ʃarite, limitɑˑsjɔ̃ *də* la mɛ̃ˑmɔrt, tɔlerɑ̃ːs̬ dez eretik, rəkyːl de vø mɔnastik̬ ʒysk a vɛ̃ːteœ̃n ɑ̃, asɑ̃ˑble prɔvɛ̃ˑsjaːl, e oːtrəz etablismɑ̃ u refɔrm par leˑkɛl œ̃ dɔmɛːn feɔdal sə trɑ̃sfɔrm ɑ̃n œ̃ dɔmɛːn mɔdɛrn. mɛ, feɔdal u mɔdɛrn, lə dɔmɛːn ɛ tuʒuːr sa prɔpri*j*ete dɔ̃t *il pøt* abyˑze oˑtɑ̃ k yˑze; ɔːr ki yːz ɑ̃ tut libɛrte fini par abyˑze avɛk tut lisɑ̃ːs. pɑ̃ˑdɑ̃ sɑ̃ːt ɑ̃, də sɛːz̥sɑ̃ swasɑ̃t̬duːz a disɛsɑ̃ swasɑ̃tkatɔrz, tut le fwa k lə rwɑ fɛt yn gɛːr, s ɛ par pik̬ də vanite, par ɛ̃terɛ d̥ famiːj, par kalkyl d ɛ̃ˑterɛ priˑve, par kɔ̃ˑdesɑ̃ˑdɑ̃ːs pur yn famː. lwi kɛ̃ːz̥ kɔ̃ˑdɥi le sjɛn ɑ̃kɔˑr ply mal k i n lez ɑ̃ˑtrəprɑ̃, e lwi sɛːz, dɑ̃ tut sa pɔlitik ɛ*k*sterjœːr, truːv̥ pur ɑ̃ˑtraːv lə rɛ kɔ̃ˑʒygaːl.

a l ɛ̃ˑterjœːr, lə rwɑ vi kɔm lez oːtrə sɛɲœːr, mɛ ply grɑ̃ˑdmɑ̃, pɥisk il ɛ *lə* ply grɑ̃ sɛɲœːr də frɑ̃ːs. markɔ̃ dø*z* u trwɑ detaːj. daprɛ de rɔlve ɔtɑ̃ˑtik, lwi kɛ̃ːz a depɑ̃ˑse pur madam də pɔ̃ˑpaduːr trɑ̃tsiː miljɔ̃, oˑmwɛ̃ swasɑ̃t̬duːz miljɔ̃ d oˑʒurdɥi. səlɔ̃ darʒɑ̃ˑsɔ̃, ɑ̃ disɛsɑ̃ sɛ̃ˑkɑ̃ˑte*h*œ̃, il a dɑ̃ sez ekyri katmil ʃəvo, e lɔ̃n asyːr kə sa sœl meˑzɔ̃ u pɛrsɔnː «a kute sɛt ane swasɑ̃ˑtɥi miljɔ̃», prɛ dy kaːr dy rəvny pyblik. kwa d etɔnɑ̃, lɔrsk ɔ̃ kɔ̃ˑsidɛːr lə suvrɛ̃ a la manjɛːr dy tɑ̃, sɛtadiːr kɔm œ̃ ʃɑˑtlɛ̃ ki ʒwi d̥ sɔ̃ bjɛ̃ ereditɛːr? i bɑˑti, i rswa, i dɔn de fɛːt, i ʃas, i depɑ̃ːs səlɔ̃ sa kɔ̃ˑdisjɔ̃. də plys, etɑ̃ mɛːtrə *də* sɔ̃n arʒɑ̃, i dɔn a ki lɥi plɛ, e tu se ʃwa sɔ̃ de grɑːs. nekɛːr, ɑ̃ˑtrɑ̃*t* oz afɛːr, truˑv vɛ̃ːtɥi miljɔ̃ d̥ pɑ̃ˑsjɔ̃ syr lə trezɔːr rwɑjaːl, e sito k i tɔ̃ːb, s ɛt yn debɑːklə d arʒɑ̃ devɛrse par miljɔ̃ syr le ʒɑ̃ d̥ kuːr. mɛ s ɛ su kalɔn kə la prɔdigalite dəvjɛ̃ fɔːl. ɔ̃n a fɛ *h*ɔ̃ːt o rwɑ *də* sa parsimɔni; purkwa srɛt i menaʒe d̥ sa burs? lɑ̃ˑse *h*ɔˑr de sa vwɑ, i dɔnː, il aʃɛt, i bɑˑti, il eʃɑ̃ːʒ, i vjɛ̃*t* ɑ̃n ɛːd o ʒɑ̃ d̥ sɔ̃ mɔ̃ːd, lə tu

au domaine, bonnes têtes et barbes grises, lui font respectueusement des remontrances quand il dépense trop; souvent ils l'engagent dans les œuvres utiles, routes, canaux, hôtels d'invalides, écoles militaires, instituts de science, ateliers de charité, limitation de la main-morte, tolérance des hérétiques, recul des vœux monastiques jusqu'à vingt et un ans, assemblées provinciales, et autres établissements ou réformes par lesquels un domaine féodal se transforme en un domaine moderne. Mais, féodal ou moderne, le domaine est toujours sa propriété dont il peut abuser autant qu'user; or qui use en toute liberté finit par abuser avec toute licence. Pendant cent ans, de 1672 à 1774, toutes les fois que le roi fait une guerre, c'est par pique de vanité, par intérêt de famille, par calcul d'intérêt privé, par condescendance pour une femme. Louis XV conduit les siennes encore plus mal qu'il ne les entreprend, et Louis XVI, dans toute sa politique extérieure, trouve pour entrave le rets conjugal.

A l'intérieur, le roi vit comme les autres seigneurs, mais plus grandement, puisqu'il est le plus grand seigneur de France. Marquons deux ou trois détails. D'après des relevés authentiques, Louis XV a dépensé pour Mme de Pompadour 36 millions, au moins 72 millions d'aujourd'hui. Selon d'Argenson, en 1751, il a dans ses écuries 4,000 chevaux, et l'on assure que sa seule maison ou personne «a coûté cette année 68 millions», près du quart du revenu public. Quoi d'étonnant, lorsqu'on considère le souverain à la manière du temps, c'est-à-dire comme un châtelain qui jouit de son bien héréditaire? Il bâtit, il reçoit, il donne des fêtes, il chasse, il dépense selon sa condition. De plus, étant maître de son argent, il donne à qui lui plaît, et tous ses choix sont des grâces. Necker, entrant aux affaires, trouve 28 millions de pensions sur le Trésor royal, et sitôt qu'il tombe, c'est une débâcle d'argent déversé par millions sur les gens de cour. Mais c'est sous Calonne que la prodigalité devient folle. On a fait honte au roi de sa parcimonie; pourquoi serait-il ménager de sa bourse? Lancé hors de sa voie, il donne, il achète, il bâtit, il échange, il vient en aide aux gens de son monde, le tout

Digitized by Google

ɑ̃ **grɑ̃** sɛɲœ:r, sɛtadi:r· ɑ̃ ʒtɑ̃ l arʒɑ̃ a **plɛn mɛ̃**.

ipɔlit **tɛ:n**, l ɑ̃·sjɛ̃ reʒim:.
(lez ɔriʒin də la **frɑ̃:s** kɔ̃·tɑ̃·pɔrɛn:, pa·ri, *haʃɛt*.)

29. **la fɛ̃ d la repyblik ʒakɔbin:**

si la repy**blik** ʒakɔ**bin** **mœ:r**, sə n ɛ **pɑ** sœlmɑ̃ par**sk** ɛl ɛ dekre**pit** e k ɔ̃ la **ty**, s ɛt ɑ̃·**kɔ:r** par**sk** ɛl n ɛ pɑ **ne** **vjabl**: **dɛ:** sɔ̃ ɔriʒin:, i*l* j a*vɛt* ɑ̃n **ɛl** œ̃ prɛ̃·**siʒ** də **dissɔlysjɔ̃**, œ̃ **pwa:zɔ̃** ɛ̃·tim e mɔr**tɛl**:, **nɔ̃** sœlmɑ̃ pur ɔ·**trɥi**, mɛ pur ɛl **mɛ:m**. sə ki mɛ̃·**tjɛ̃** yn sɔsjete poli**tik**, s ɛ l rɛs**pɛ** d se **mɑ̃:brə** lez œ̃ pur lez **ɔ:tr**, ɑ̃ partiky**lje**, lə rɛs**pɛ** de ɡuvɛr**ne** pur le ɡuvɛr**nɑ̃** e de ɡuvɛr**nɑ̃** pur le ɡuvɛr**ne**, par **sɥit**, dez abi**tyd** də kɔ̃·**fjɑ̃:s** my**tɥɛl**:; ʃe le ɡuvɛr**ne**, la sɛr**tityd** **fɔ̃:de** kə le ɡuvɛr**nɑ̃** n atakrɔ̃ **pɑ** le drwɑ pri·**ve**; ʃe le ɡuvɛr**nɑ̃**, la sɛrtityd **fɔ̃:de** kə le ɡuvɛr**ne** n asajirɔ̃ **pɑ** le pu·vwa:r py**blik**; ʃe lez œ̃ e ʃe lez **ɔ:tr**, la rkɔnɛsɑ̃:s ɛ̃·**terjœ:r** kə se **drwɑ**, plyz u mwɛ̃ **larʒ** u rɛs**trɛ̃**, sɔ̃t ɛ̃·vjɔ**labl**ə, kə se pu**vwa:r**, plyz u mwɛ̃z **ɑ̃:pl** u limi**te**, sɔ̃ le**ʒitim**:; ɑ̃·**fɛ̃**, la **pɛrsɥa·zjɔ̃** k ɑ̃ kɑ d kɔ̃·**fli**, lə prɔ**sɛ** sɔra kɔ̃·**dɥi** sɔlɔ̃ le **fɔrm** **admi:z** par la **lwɑ** u par l yza:ʒ, kə pɑ̃·dɑ̃ le **deba**, lə ply **fɔ:r** n aby·zra **pɑ** d sa **fɔrs**, e **kœ**, le deba **klo**, lə ɡa·**ɲɑ̃** n ekrɑ·zra **pɑ** tutafɛ **l pɛrdɑ̃**. a sɛt kɔ̃·**disjɔ̃** **sœlmɑ̃**, i **pøt** i **avwa:r** kɔ̃·**kɔrd** ɑ̃·trə le ɡu·vɛr**nɑ̃** e le ɡuvɛr**ne**, kɔ̃·**ku:r** də **tu:s** a l œ:vrə kɔ**myn**:, pɛ ɛ̃·**terjœ:r**, **partɑ̃**, stabi**lite**, sekyri**te**, bjɛ̃**nɛ:tr** e **fɔrs**. sɑ̃ sɛt dispozi**sjɔ̃** ɛ̃·**tim** e **pɛrsistɑ̃:t** dez ɛs**pri** e de **kœ:r**, lə ljɛ̃ **mɑ̃:k** ɑ̃·trə lez **ɔm:**. ɛl kɔ̃·**stity** lə sɑ̃·timɑ̃ sɔ**sjal** par ɛksɛlɑ̃:s; ɔ̃ pø **di:r** k ɛl ɛ **l ɑ:m** dɔ̃ l e**ta** ɛ l **kɔ:r**.

ɔ:r, dɑ̃ l e**ta** ʒakɔ**bɛ̃**, sɛt ɑ:m a pe·**ri**; ɛl a pe·**ri**, **nɔ̃** par œ̃n aksidɑ̃ ɛ̃·**prevy**, mɛ par œ̃n efɛ **fɔrse** dy sis**tɛ:m**, par yn kɔ̃·sekɑ̃:s **pratik** də la te**ɔri** spekylati:v, **ki**, eri**ʒɑ̃** **ʃak** ɔm ɑ̃ su**vrɛ̃** aps**ɔly**, mɛ **ʃak** ɔm ɑ̃ **gɛ:r** avɛk **tu** lez **ɔ:tr**, e **ki**, su pre**tɛkst** də reʒe**nere** l ɛspɛs y**mɛn**:, de**ʃɛ:n**, ɔtɔri:z e kɔ̃·**sakrə** le **pi:rz** ɛ̃stɛ̃ **d** la naty·r y**mɛn**:,

Digitized by Google

en grand seigneur, c'est-à-dire en jetant l'argent à pleines mains.

Hippolyte TAINE, *L'ancien régime.*
(*Les origines de la France contemporaine*, Paris, Hachette.)

29. La fin de la République jacobine

Si la République jacobine meurt, ce n'est pas seulement parce qu'elle est décrépite et qu'on la tue, c'est encore parce qu'elle n'est pas née viable : dès son origine, il y avait en elle un principe de dissolution, un poison intime et mortel, non seulement pour autrui, mais pour elle-même. Ce qui maintient une société politique, c'est *le respect de ses membres les uns pour les autres*, en particulier, le respect des gouvernés pour les gouvernants et des gouvernants pour les gouvernés, par suite, des habitudes de confiance mutuelle; chez les gouvernés, la certitude fondée que les gouvernants n'attaqueront pas les droits privés; chez les gouvernants, la certitude fondée que les gouvernés n'assailliront pas les pouvoirs publics; chez les uns et chez les autres, la reconnaissance intérieure que ces droits, plus ou moins larges ou restreints, sont inviolables, que ces pouvoirs, plus ou moins amples ou limités, sont légitimes; enfin, la persuasion qu'en cas de conflit, le procès sera conduit selon les formes admises par la loi ou par l'usage, que, pendant les débats, le plus fort n'abusera pas de sa force, et que, les débats clos, le gagnant n'écrasera pas tout à fait le perdant. A cette condition seulement, il peut y avoir concorde entre les gouvernants et les gouvernés, concours de tous à l'œuvre commune, paix intérieure, partant, stabilité, sécurité, bien-être et force. Sans cette disposition intime et persistante des esprits et des cœurs, le lien manque entre les hommes. Elle constitue le sentiment social par excellence; on peut dire qu'elle est l'âme dont l'État est le corps.

Or, dans l'État jacobin, cette âme a péri; elle a péri, non par un accident imprévu, mais par un effet forcé du système, par une conséquence pratique de la théorie spéculative qui, érigeant chaque homme en souverain absolu, met chaque homme en guerre avec tous les autres, et qui, sous prétexte de régénérer l'espèce humaine, déchaîne, autorise et consacre les pires instincts de la nature humaine,

Digitized by Google

tu lez apeti rəfule də lisɑ̃:s, d arbitrɛ:r e d dəminɑ·**sjɔ̃**. —•. o **nɔ̃** dy **pœpl** ideal k *il* **deklɑ:r** suvrɛ̃ e ki n egzistə **pɑ**, le zakɔbɛ̃ ɔ̃t yzyrpe **vjɔ**-lamɑ̃ **tu** le puvwɑ:r **pyblik**, abəli **brytalmɑ̃** **tu** le drwɑ pri·ve, trɛ·te l **pœplə** reɛl e **vi:vɑ̃** kɔm yn **bɛ:t** də **sɔm:**, bjɛ̃ **pi**, kɔm œ̃n o·tɔ**mat**, aplike a lœr o·tɔ**mat** ymɛ̃ le ply **dy:r** kɔ̃·trɛ̃:t, pur lə mɛ̃·**tni:r** mekanik**mɑ̃** dɑ̃ la pɔsty:r ɑ̃·ti-nɔr**mal** e **rɛd:**, kə dapre le prɛ̃·**sip**, il lɥi ɛ̃·fli·**ʒɛ**. dɛ· **lɔ:r**, ɑ̃·**tr ø** e la nɑ·**sjɔ̃**, **tu ljɛ̃** a ete **bri:ze**; la depu·**je**, la sɛ**ne** e l afa**me**, la rkɔ̃·**keri:r** kɑ̃t ɛl lœr eʃa**pɛ**, l ɑ̃·ʃɛ·**ne** e la **bɑ:jɔne** a **ply**-zjœr rə**pri:z**, il l ɔ̃ bjɛ̃· **py**; mɛ la **rekɔ̃·silje** a lœr guvɛrnə**mɑ̃**, **ʒame**.

ɑ̃·**tr ø**, e pur la **mɛ:m** rɛ·zɔ̃, par yn **ɔ:trə** kɔ̃·se**kɑ̃:s** də la **mɛ:m** teo**ri**, par œ̃n **ɔ:tr** efɛ de **mɛ:mz** apeti, nyl **ljɛ̃** n a py **tni:r**. dɑ̃ l ɛ̃·**terjœ:r** dy par**ti**, ʃak fak**sjɔ̃**, s etɑ̃ fɔr**ʒe** sɔ̃ **pœpl** ideal səlɔ̃ sa lɔ**zik** e səlɔ̃ se bə**zwɛ̃**, a rvɑ̃·**dike** pur **swa**, avɛk le privilɛ:**ʒ** də l ɔrtədɔk**si**, lə mɔnɔ**pɔl** də la suvrɛ**nte**; pur s asy·**re** le bene**fis** də l ɔmnipɔ-**tɑ̃:s**, ɛl a kɔ̃·**baty** se· **rival** par dez elɛk**sjɔ̃** kɔ̃·**trɛ̃:t**, fo·**se** u kɑ·**se**, par de kɔ̃·**plo** e de trai**zɔ̃**, par de gɛ**tapɑ̃** e de ku d **fɔrs**, avɛk le· **pik** də la pɔpylas:, avɛk le bajɔ**nɛt** de sɔl**da**; ɑ̃·**syit**, ɛl a **masakre**, **ʒijɔtine**, **fyzije**, **depɔrte** le vɛ̃·**ky** kɔm **trɛ:trə**, **tirɑ̃** u rə**bɛl:**, e le syr-vi·**vɑ̃** s ɑ̃ suv**jɛn:**. iz ɔ̃t **apri** sə kə **dy:r** lœr kɔ̃stity**sjɔ̃** **dit** etɛr**nɛl:**; i **sa:y** sə kə **val** lœr prɔklamɑ·**sjɔ̃**, lœr sɛr**mɑ̃**, lœr rɛspɛ dy **drwɑ**, lœr ʒystis:, lœr ymanite; i s kɔ**nɛ:s** pur sə k *il* **sɔ̃**, pur de frɛ·r kaɛ̃, **tu:s** plyz u mwɛ̃z avili e dɑ̃·**ʒrø**, **sali** e depra·**ve** par lœr **œ:vr̥**: ɑ̃·trə də **tɛlz ɔm:**, la de**fjɑ̃:s** ɛt ɛ̃·ky·**rablə**. fɛr de mani**fɛst**, de dek**rɛ**, de ka**bal:**, de revɔly**sjɔ̃**, il lə **pœ:v** ɑ̃·**kɔ:r**, mɛ s **mɛtrə** da**kɔ:r** e s sybɔrdɔ**ne** də **kœ:r** a ·l asɑ̃·**dɑ̃** ʒystifje, a l ɔtɔrite rəkɔny də kɛl-kəzɛ̃ u d kɛlkɛ̃ d ɑ̃·**tr ø**, i n lə pœ·**y ply**.

aprɛ **di:z** ɑ̃ d atɑ̃·**ta** resi**prɔk**, parmi le **trwɑ:mil** leʒislatœ:r ki ɔ̃ sjɛ·**ʒe** dɑ̃ lez asɑ̃·**ble** suvrɛn:, i n ɑ̃n ɛ pɑz œ̃ ki pɥis kɔ̃·**te** syr la de-ferɑ̃:s e syr la fidelite də **sɑ̃:** frɑ̃·**sɛ**. lə kɔ·r sɔ**sjal**

Digitized by Google

tous les appétits refoulés de licence, d'arbitraire et de domination. — Au nom du peuple idéal qu'ils déclarent souverain et qui n'existe pas, les Jacobins ont usurpé violemment tous les pouvoirs publics, aboli brutalement tous les droits privés, traité le peuple réel et vivant comme une bête de somme, bien pis, comme un automate, appliqué à leur automate humain les plus dures contraintes, pour le maintenir mécaniquement dans la posture anti-normale et raide que, d'après les principes, ils lui infligeaient. Dès lors, entre eux et la nation, tout lien a été brisé; la dépouiller, la saigner et l'affamer, la reconquérir quand elle leur échappait, l'enchaîner et la bâillonner à plusieurs reprises, ils l'ont bien pu; mais la réconcilier à leur gouvernement, jamais.

Entre eux, et pour la même raison, par une autre conséquence de la même théorie, par un autre effet des mêmes appétits, nul lien n'a pu tenir. Dans l'intérieur du parti, chaque faction, s'étant forgé son peuple idéal selon sa logique et selon ses besoins, a revendiqué pour soi, avec les privilèges de l'orthodoxie, le monopole de la souveraineté; pour s'assurer les bénéfices de l'omnipotence, elle a combattu ses rivales par des élections contraintes, faussées ou cassées, par des complots et des trahisons, par des guets-apens et des coups de force, avec les piques de la populace, avec les baïonnettes des soldats; ensuite, elle a massacré, guillotiné, fusillé, déporté les vaincus comme traîtres, tyrans ou rebelles, et les survivants s'en souviennent. Ils ont appris ce que durent leurs constitutions dites éternelles; ils savent ce que valent leurs proclamations, leurs serments, leur respect du droit, leur justice, leur humanité; ils se connaissent pour ce qu'ils sont, pour des frères Caïns, tous plus ou moins avilis et dangereux, salis et dépravés par leur œuvre: entre de tels hommes, la défiance est incurable. Faire des manifestes, des décrets, des cabales, des révolutions, ils le peuvent encore, mais se mettre d'accord et se subordonner de cœur à l'ascendant justifié, à l'autorité reconnue de quelques-uns ou de quelqu'un d'entre eux, ils ne le peuvent plus.

Après dix ans d'attentats réciproques, parmi les trois mille législateurs qui ont siégé dans les assemblées souveraines, il n'en est pas un qui puisse compter sur la déférence et sur la fidélité de cent Français. Le corps social

Digitized by Google

ɛ dissu ; pur se miljõ d atoːm dezagrɛˑʒe, i n rɛstə plyz œ̃ sœl nwajo də kɔezjõ spɔ̃ːtane e d̥ kɔɔrdinaˑsjõ stabl̥. ɛ̃ˑpɔsibl a la frãˑs sivil də s rəkɔ̃strɥiːr ɛl mɛːm ; sla lɥi ɛt oːsi ɛ̃ˑpɔsiblə kə də baˑtiːr yn nɔtrədam də paˑri u œ̃ sɛ̃ˑpjɛːr də rɔm: avɛk la bu deˑ ry e la pusjɛːr deˑ ʃmɛ̃.

il ɑ̃n ɛt oˑtrəmɑ̃ dã la frãːs militɛːr. la, lez ɔm sə sɔ̃t epruˑve lez œ̃ lez oːtr e devwe lez œ̃ oz oːtr̥, le sybɔrdɔne o ʃɛf, leˑ ʃɛf o sybɔrdɔne, e tuˑs ɑ̃ˑsɑ̃ːbl a yn grɑ̃ˑd œːvrə. le sɑ̃ˑtimɑ̃ fɔːr e sɛ̃ ki li le vɔlɔ̃ˑte ymɛn ɑ̃n œ̃ fɛso, — sɛ̃ːpati mytɥɛlː, kɔ̃ˑfjɑ̃ːs, ɛstimː, admiraˑsjɔ̃, — . syrabɔ̃ːd, e la frãːʃ kamaradri ɑ̃kɔr sybzistɑ̃ːt̥[1]) də l ɛ̃ˑferjœːr e dy syperjœːr, la familjarite libr e ge, si ʃɛːr o frãˑsɛ, rɔsɛːr lə fɛso par œ̃ dɛrnje nø. dɑ̃ s mɔ̃ːd̥ prezɛrve de sujyːr pɔlitik e ɑ̃ˑnɔbli par l abityd də l abnegaˑsjɔ̃, il j a tu s ki kɔ̃stity yn sɔsjete ɔrganiˑze e vjabl̥, yn jerarʃi, nɔ̃ pɑ ɛksterjœːr e plake, mɛ mɔral e ɛ̃ˑtimː ; de titrəz ɛ̃ˑkɔ̃ːtɛste, de syperjɔrite rəkɔny, yn sybɔrdinaˑsjɔ̃ aksɛpte, de drwɑ e de dɔvwaːr ɛ̃ˑprime dɑ̃ le kɔ̃ˑsjɑ̃ːs, brefː, sə ki a tuzuːr mɑ̃ˑke oz ɛ̃stitysjɔ̃ revɔlysjɔnɛːr, «la disiplin de kœːr». dɔne a sez ɔm yn kɔ̃ˑsiɲː, i n la diskytrɔ̃ pɑ ; purvy k ɛl swa legal u sɑ̃ːblə l ɛːtr̥, il l egzekytrɔ̃, nɔ̃ː sœlmɑ̃ kɔ̃ːtrə dez etrɑ̃ːʒe, mɛ kɔ̃ːtrə de frãˑsɛ ; s ɛt ɛ̃ˑsi k̥ deˑza, lə trɛːz vãˑdemjɛːr, iz ɔ̃ mitraˑje le pariˑzjɛ̃, e l dizɥit fryktidɔːr, pyrʒe l kɔːr leʒislatif. vjɛn œ̃ ʒeneral illystr̥ ; purvy k il gard le fɔrm, il lə sɥiˑvrɔ̃ e rkɔmɑ̃ˑsrɔ̃ l epyraˑsjɔ̃ ɑ̃ˑkɔr yn fwa.

il ɑ̃ vjɛt œ̃, ki dəpɥi trwɑːz ɑ̃, nə pɑ̃ˑs pɑz a oˑtrə ʃoːz, mɛ ki, sɛt fwa, nə vø fɛːr l ɔperaˑsjɔ̃ k a sɔ̃ profi ; s ɛ l plyz illystrə də tuːs, e ʒystəmɑ̃ lə kɔ̃ːdyktœːr u prɔmoˑtœːr de dø prɔmjɛːr, səlɥila mɛːm ki a fɛ, də sa pɛrsɔnː, lə trɛːz vãˑdemjɛːr, e par le mɛ̃ d̥ sɔ̃ ljøtnɑ̃ oˑʒro, lə dizɥit fryktidɔːr. — k il s ɔtɔriːz d œ̃ simylakrə də dekrɛ, e s fas nɔme, par la minɔrite d œ̃ de kɔ̃ˑsɛːj, kɔmɑ̃ˑdɑ̃ ʒeneral də la fɔrs arme : la fɔrs arme marʃəra dɛrjɛːr lɥi. — k il lɑ̃ːs le prɔklamaˑsjɔ̃ ɔrdinɛːr, k il apɛl a lɥi

1) u sypsistɑ̃ːt̥.

Digitized by Google

est dissous; pour ses millions d'atomes désagrégés, il ne reste plus un seul noyau de cohésion spontanée et de coordination stable. Impossible à la France civile de se reconstruire elle-même; cela lui est aussi impossible que de bâtir une Notre-Dame de Paris ou un Saint-Pierre de Rome avec la boue des rues et la poussière des chemins.

Il en est autrement dans la France militaire. Là, les hommes se sont éprouvés les uns les autres et dévoués les uns aux autres, les subordonnés aux chefs, les chefs aux subordonnés, et tous ensemble à une grande œuvre. Les sentiments forts et sains qui lient les volontés humaines en un faisceau, — sympathie mutuelle, confiance, estime, admiration, — surabondent, et la franche camaraderie encore subsistante de l'inférieur et du supérieur, la familiarité libre et gaie, si chère aux Français, resserrent le faisceau par un dernier nœud. Dans ce monde préservé des souillures politiques et ennobli par l'habitude de l'abnégation, il y a tout ce qui constitue une société organisée et viable, une hiérarchie, non pas extérieure et plaquée, mais morale et intime, des titres incontestés, des supériorités reconnues, une subordination acceptée, des droits et des devoirs imprimés dans les consciences, bref, ce qui a toujours manqué aux institutions révolutionnaires, *la discipline des cœurs*. Donnez à ces hommes une consigne, ils ne la discuteront pas; pourvu qu'elle soit légale ou semble l'être, ils l'exécuteront, non seulement contre des étrangers, mais contre des Français; c'est ainsi que déjà, le 13 vendémiaire, ils ont mitraillé les Parisiens, et le 18 fructidor, purgé le Corps législatif. Vienne un général illustre; pourvu qu'il garde les formes, ils le suivront et recommenceront l'épuration encore une fois.

Il en vient un qui, depuis trois ans, ne pense pas à autre chose, mais qui, cette fois, ne veut faire l'opération qu'à son profit; c'est le plus illustre de tous, et justement le conducteur ou promoteur des deux premières, celui-là même qui a fait, de sa personne, le 13 vendémiaire, et, par les mains de son lieutenant Augereau, le 18 fructidor. — Qu'il s'autorise d'un simulacre de décret, et se fasse nommer, par la minorité d'un des Conseils, commandant général de la force armée: la force armée marchera derrière lui. — Qu'il lance les proclamations ordinaires, qu'il appelle à lui

Digitized by Google

«se kamarad» pur so·ve la repyblik e fɛ:r evakɥe
la sal de sɛ̃·sɑ̃: se grənadje ɑ̃·trərɔ̃, bajɔnɛt
ɑ̃n avɑ̃, dɑ̃ la sal:, e ri·rɔ̃ mɛ:m ɑ̃ vwajɑ̃
le depyte, kɔstyme kɔm‿a l ɔpera, so·te presi-
pitamɑ̃ par le fnɛ:tr̥. — k il menaːʒ le trɑ̃·zisjɔ̃,
k il evit lə nɔ̃ malsonɑ̃ də diktatœ:r, k il prɛn
œ̃ titrə mɔdɛst e purtɑ̃ klasik, rɔmɛ̃, revɔlysjɔnɛ:r,
k i swa sɛ̃:plə kɔ̃·syl avɛk̥ dø·z o:tr̥: le militɛ:r,
ki n ɔ̃ pɑ l lwa·zi:r d ɛ·trə de pyblisist, e ki n sɔ̃
repyblikɛ̃ kə d ekɔrs, nə dmɑ̃·drɔ̃ pɑ davɑ̃·taːʒ;
i tru·vrɔ̃ trɛ: bɔ̃ pur lə pœ:plə frɑ̃·sɛ lœr prɔprə
reʒim:, lə reʒim ɔtəritɛ:r sɑ̃ lkɛl
i n j a pɑ d arme, lə kɔmɑ̃·dmɑ̃ apsɔly o mɛ̃
d œ̃ sœl:. — k il reprim le ʒakɔbɛ̃ utre, k il revɔk
lœr resɑ̃ dekrɛ syr lez ɔtaːʒ e l ɑ̃·prɛ̃ fɔrse,
k il rɑ̃:d o pɛrsɔn:, o prɔpriɥete, o kɔ̃·sjɑ̃:s
la sy·rte e la sekyrite, k il rɛmɛt l ɔrdrə,
l ekɔnɔmi e l efikasite dɑ̃ lez administra·sjɔ̃,
k il purvwaj o sɛrvis pyblik, oz ɔpito,
o· rut, oz ekɔl: : tut la frɑ̃·s sivil aklɑ·mra
sɔ̃ liberatœ:r, sɔ̃ prɔtɛktœ:r, sɔ̃ reparatœ:r.

sɛlɔ̃ se prɔprə parɔl:, lə reʒim k il apɔrt
ɛ «l aljɑ̃:s də la filɔzɔfi e dy sɑ:br̥». par filɔzɔfi,
sə k ɔ̃n ɑ̃·tɑ̃ alɔ:r, s ɛ l aplikɑ·sjɔ̃ de prɛ̃·sip
apstrɛ a la pɔlitik, la kɔ̃strykʃjɔ̃ lɔʒik̥ də l eta
daprɛ kɛlkə nɔ·sjɔ̃ ʒeneral e sɛ̃:pl̥, œ̃ plɑ̃ sɔsjal
ynifɔrm e rɛktilipə; ɔ:r, kɔm ɔ̃ il a vy, la teɔri
kɔ̃·pɔrte dø d̥ se plɑ̃, l œ̃ anarʃik, l ɔ:trə dɛspɔtik.
natyrɛlmɑ̃, s ɛ lə zgɔ̃ kə l mɛ:tr adɔpt, e s ɛ
daprɛ sə plɑ̃ k il ba·ti, ɑ̃n ɔm pratik, a sɑ:bl e a ʃo,
œ̃n edifis sɔlid, abitablə, bjɛ̃n aprɔpriɥe a sɔ̃n ɔbʒɛ.
tut le maʂ dy groz œ:vrə, kɔd̥ sivil:, ynivɛrsite,
kɔ̃·kɔrda, administra·sjɔ̃ prefɛktɔral e sɑ̃·tralize, tu le
detaːj də l amenaʒmɑ̃ e d la distribysjɔ̃, kɔ̃·ku:r
a œ̃n efɛ d ɑ̃·sɑ̃:blə, ki ɛ l ɔmnipɔtɑ̃:ʂ də l eta,
l ɔmniprezɑ̃:ʂ dy guvɛrnəmɑ̃, l abɔlisjɔ̃ d l inisjati:v
lɔkal e pri·ve. ɔ̃ n a ʒamɛ fɛ yn ply bɛl kazɛrn,
ply simetrik e ply dekɔrati:v d aspɛ, ply satis-
fəzɑ̃:t pur la rɛ·zɔ̃ sypɛrfisjɛl:, plyz aksɛptablə
pur lə bɔ̃ sɑ̃ [1]) vylgɛ:r, ply kɔmɔd̥ pur l eɑ̃isme
bɔrne, mjø· tny e ply prɔprə, mjøz arɑ̃·ʒe

1) u sɑ̃:ʂ.

Digitized by Google

«ses camarades» pour sauver la République et faire évacuer la salle des Cinq-Cents: ses grenadiers entreront, baïonnettes en avant, dans la salle, et riront même en voyant les députés, costumés comme à l'Opéra, sauter précipitamment par les fenêtres. — Qu'il ménage les transitions, qu'il évite le nom malsonnant de dictateur, qu'il prenne un titre modeste et pourtant classique, romain, révolutionnaire, qu'il soit simple consul avec deux autres: les militaires, qui n'ont pas le loisir d'être des publicistes, et qui ne sont républicains que d'écorce, ne demanderont pas davantage; ils trouveront très bon pour le peuple français leur propre régime, le régime autoritaire sans lequel il n'y a pas d'armée, le commandement absolu aux mains d'un seul. — Qu'il réprime les Jacobins outrés, qu'il révoque leurs récents décrets sur les otages et l'emprunt forcé, qu'il rende aux personnes, aux propriétés, aux consciences la sûreté et la sécurité, qu'il remette l'ordre, l'économie et l'efficacité dans les administrations, qu'il pourvoie aux services publics, aux hôpitaux, aux routes, aux écoles: toute la France civile acclamera son libérateur, son protecteur, son réparateur.

Selon ses propres paroles, le régime qu'il apporte est «l'alliance de la philosophie et du sabre.» Par philosophie, ce qu'on entend alors, c'est l'application des principes abstraits à la politique, la construction logique de l'Etat d'après quelques notions générales et simples, un plan social uniforme et rectiligne; or, comme on l'a vu, la théorie comporte deux de ces plans, l'un anarchique, l'autre despotique. Naturellement, c'est le second que le maître adopte, et c'est d'après ce plan qu'il bâtit, en homme pratique, à sable et à chaux, un édifice solide, habitable, bien approprié à son objet. Toutes les masses du gros œuvre, code civil, université, concordat, administration préfectorale et centralisée, tous les détails de l'aménagement et de la distribution, concourent à un effet d'ensemble, qui est l'omnipotence de l'Etat, l'omniprésence du gouvernement, l'abolition de l'initiative locale et privée. On n'a jamais fait une plus belle caserne, plus symétrique et plus décorative d'aspect, plus satisfaisante pour la raison superficielle, plus acceptable pour le bon sens vulgaire, plus commode pour l'égoïsme borné, mieux tenue et plus propre, mieux arrangée

Digitized by Google

pur disipline le parti mwajɛn e **baːs** də la natyːr ymɛnː, pur etjɔle u gɑːte le parti *h*oṭ də la natyːr ymɛnː. — dɑ̃ sɛt kazɛrnə filɔzɔfik, nu viːvɔ̃ dɛpɥi katrəvɛz ɑ̃.

ipɔlit **tɛːn**, lə ɡuvɛrnəmɑ̃ revɔlysjɔnɛːr.
(lez ɔriʒin də la **frɑ̃ːs** kɔ̃tɑ̃pɔrɛnː, paːri, *h*aʃɛt).

30. batɑːj de piramid
(disɛsɑ̃ katrəvɛ̃ dizɥit)

ɔ̃n aprɔʃɛ dy **kɛːr**, e **la** dəvɛ s livre la batɑːj desiziːv. murad **bɛ** i avɛ reyni la ply **ɡrɑ̃ːḍ** parti ḍ se mamluk, **diːmil** apøpre. iz etɛ sɥiːvi par œ̃ nɔ̃ːbrə **dublə** də fɛ*l*lɑ, oːkɛl ɔ̃ dɔnɛ dez **arm**, e k ɔ̃n obliʒɛ ḍ sə batrə dɛrjɛːr le rtrɑ̃ʃmɑ̃. il avɛ rasɑ̃ːble oːsi kɛlkə **mil** ʒanisɛːr u spai, depɑ̃ːdɑ̃ dy paʃa, ki, malɡre la lɛtrə də bɔna**part**, s etɛ lɛːse ɑ̃ːtreːne dɑ̃ l parti ḍ sez ɔpresœːr. murad **bɛ** avɛ fɛ de preparatif də defɑ̃ːs syr le **bɔːr** dy **nil**ː. la **ɡrɑ̃ːḍ** kapital dy **kɛːr** sə **truːẏ** syr la riːv **drwɑt** dy **flœːv**. s etɛ syr la **riːv** ɔpoːze, sɛtadiːr syr la **goːʃ**, kə murad **bɛ** avɛ plase sɔ̃ **kɑ̃**, dɑ̃z yn **lɔ̃ːɡ** **plɛn**ː, ki s etɑ̃ːdɛ ɑ̃ːtrə l **nil** e le pira**mid** də ɡiːze, le ply *h*oːṭ də l e**ʒipt**. vwasi kɛlz etɛ se dispoziːsjɔ̃. œ̃ **ɡroː** vilaːʒ, aple ɛmbabe, etɛt adoːse o **flœːv**. murad **bɛ** i avɛt ɔrdɔne kɛlkə **travo**, kɔ̃ːsy e egzekyte avɛk l ipɔrɑ̃ːs **tyrk**. s etɛt œ̃ sɛ̃ːplə bwa**jo** ki ɑ̃ːvirɔnɛ l ɑ̃ːsɛ̃ːṭ dy vilaːʒ, e de **batri** i*m*mɔbilː, dɔ̃ le **pjɛs**, n etɑ̃ **pɑ** syr afy ḍ kɑ̃ːpaɲː, nə puvɛt ɛːtrə deplase. **tɛl** etɛ l kɑ̃ rtrɑ̃ːʃe də murad. il i avɛ plase se vɛ̃tkatmil fɛ*l*lɑ e ʒanisɛːr, pur s i batr avɛk l ɔpinjɑːtrəte akutyme de **tyrk** dɛrjɛːr le myrɑːj. sə vilaːʒ, rətrɑ̃ːʃe e apɥije o flœːv, fɔrmɛ sa **drwɑt**. se mamluk, o nɔ̃ːbrə də diːmil kavalje, s etɑ̃ːdɛ dɑ̃ la **plɛn**ː, ɑ̃ːtrə lə **flœːv** e le pira**mid**. kɛlkə **mil** kavalje **arab**, ki n etɛ lez ɔksiljɛːr de mamluk kə pur pije e masakre dɑ̃ l **kɑ** d yn viktwaːr, rɑ̃ːplisɛ l ɛspɑːs ɑ̃ːtrə le pira**mid** e le mamluk. lə kɔ*l*leɡ də murad **bɛ**, ibraimː, mwɛ̃ bɛ*l*likø e mwɛ̃ **brayẏ**

Digitized by Google

pour discipliner les parties moyennes et basses de la nature humaine, pour étioler ou gâter les parties hautes de la nature humaine. — Dans cette caserne philosophique, nous vivons depuis quatre-vingts ans.

Hippolyte Taine, *Le gouvernement révolutionnaire.* (*Les origines de la France contemporaine*, Paris, Hachette).

30. Bataille des Pyramides
(1789)

On approchait du Caire, et là devait se livrer la bataille décisive. Mourad-Bey y avait réuni la plus grande partie de ses Mameluks, dix mille à peu près. Ils étaient suivis par un nombre double de fellahs, auxquels on donnait des armes, et qu'on obligeait de se battre derrière les retranchements. Il avait rassemblé aussi quelque mille janissaires ou spahis, dépendants du pacha, qui, malgré la lettre de Bonaparte, s'était laissé entraîner dans le parti de ses oppresseurs. Mourad-Bey avait fait des préparatifs de défense sur les bords du Nil. La grande capitale du Caire se trouve sur la rive droite du fleuve. C'était sur la rive opposée, c'est-à-dire sur la gauche, que Mourad-Bey avait placé son camp, dans une longue plaine qui s'étendait entre le Nil et les pyramides de Gizeh, les plus hautes de l'Egypte. Voici quelles étaient ses dispositions. Un gros village, appelé Embabeh, était adossé au fleuve. Mourad-Bey y avait ordonné quelques travaux, conçus et exécutés avec l'ignorance turque. C'était un simple boyau qui environnait l'enceinte du village, et des batteries immobiles, dont les pièces, n'étant pas sur affût de campagne, ne pouvaient être déplacées. Tel était le camp retranché de Mourad. Il y avait placé ses vingt-quatre mille fellahs et janissaires, pour s'y battre avec l'opiniâtreté accoutumée des Turcs derrière les murailles. Ce village, retranché et appuyé au fleuve, formait sa droite. Ses Mameluks, au nombre de dix mille cavaliers, s'étendaient dans la plaine, entre le fleuve et les pyramides. Quelques mille cavaliers arabes, qui n'étaient les auxiliaires des Mameluks que pour piller et massacrer dans le cas d'une victoire, remplissaient l'espace entre les pyramides et les Mameluks. Le collègue de Mourad-Bey, Ibrahim, moins belliqueux et moins brave

Digitized by Google

kə **lɥi**, sə tnɛ d **l** o:trə ko·**te** dy **nil**:, avɛk œ̃ mi-
lje d mamluk, avɛk sez ɛsklɑ:v e se ri**ʃɛs**, **prɛ**
a sɔrti:r dy **kɛ:r**, ɐ a s refy**ʒje** ɑ̃ si·**ri**,
si le frɑ̃·**sɛ** etɛ viktɔ**rjø**. œ̃ **nɔ̃**:brə **kɔ̃**:sidera**blə**
də **dʒɛrm** kuvrɛ l **nil**:, e pɔrtɛ **tut** le ri**ʃɛs**
de **mamluk**. tɛl etɛ **l** ɔrdrə dɑ̃ **lkɛl** le dø· **bɛ**
atɑ̃·**dɛ** bɔna**part**.

lə **trwɑ**: tɛrmidɔ:r (vɛ̃·te**œ̃** ʒy**jɛ**), l arme frɑ̃·**sɛ**:z
sə mit ɑ̃ **marʃ** avɑ̃ l **ʒu**:r. ɛl **savɛ** · k ɛl alɛt apɛr-
səvwa:r lə **kɛ:r** e rɑ̃·kɔ̃·**trɛ** l ɛn**mi**.
a la **pwɛ̃**:ʦ dy **ʒu**:r, ɛl dekuvri*t* ɑ̃·**fɛ̃** **a** sa **gɔ**:**ʃ**,
e o·**dla** dy **flœ**:v, le *h*o mina**rɛ** də sɛʦ **grɑ̃**:**d** kapi**tal**:,
e **a drwɑt**, dɑ̃ l dezɛ:r, le **ʒi**gɑ̃·**tɛskə** pi**ramid**,
də·**rɛ** par lə sɔlɛ:j. a la **vy d** se mɔny**mɑ̃**,
ɛl s·arɛ**sta** kɔm sɛ·**zi d** kyrjozi**te** e d admira·**sjɔ̃**.
lə viza:ʒ də bɔna**part** etɛ rɛjɔ**nɑ̃** d ɑ̃·tu**zjasm**;
i s mi a galɔ**pe** dvɑ̃ le **rɑ̃** de **sɔlda**, e lœr mɔ̃·**trɑ̃**
le pi**ramid**:, «**sɔ̃**:ʒe», s ekri**at i**, «sɔ̃·**ʒe**
kə dy *h*o **d** se pi**ramid** karɑ̃·**t sjɛklə** vu kɔ̃·**tɑ̃**:**pl**.»
ɔ̃ s avɑ̃·**sa** d œ̃ pɑ ra**pid**. ɔ̃ vwa**jɛ**, ɑ̃ s aprɔ**ʃɑ̃**,
s elve le mina**rɛ** dy **kɛ:r**, ɔ̃ vwa**jɛ** furmi**je**
la myltity**d** ki gardɛ ɛmba**be**, ɔ̃ vwajɛ etɛ̃·**sle**
lez **arm** də se **di**:**mil** kava**lje**, **brij**ɑ̃ **d** ɔ:r
e d **asje**, e fɔrmɑ̃t yn **liɲ** i*m***mɑ̃**:s. bɔna**partə**
fit o·**sito** se dispozi**sjɔ̃**. l **arme**, kɔm a **ʃ**ebrɛ:**s**,
etɛ parta**ʒe** ɑ̃ **sɛ̃**: divi·**zjɔ̃**. le divi·**zjɔ̃** dɔsɛ
e re·**nje** fɔrmɛ la **drwɑt**, vɛ·r lə dezɛ:r; la divi·**zjɔ̃**
dy**gɑ** fɔrmɛ l **sɑ̃**:**tr**; le divi·**zjɔ̃** mənu e **bɔ̃**
fɔrmɛ la **gɔ**:**ʃ**, lə lɔ̃ dy **nil**:. bɔna**part**,
ki dəpɥi lə kɔ̃·**ba d** ʃebrɛ:**s**, avɛ ʒy·**ʒe l** tɛrɛ̃
e l ɛn**mi**, fi se dispozi**sjɔ̃** ɑ̃ kɔ̃·sekɑ̃:**s**. ʃaḳ divi·**zjɔ̃**
fɔrmɛ*t* œ̃ kɑ·re; ʃak kɑ·re etɛ syr **si**: **rɑ̃**.
dɛrjɛ:r, etɛ́ le kɔ̃·pa**ɲi d** grɔnadje ɑ̃ plɔtɔ̃,
prɛ:**t** a rɑ̃·fɔrsə le pwɛ̃ d **atak**. l artijri
etɛt oz **ɑ̃**:**gl**; le baga:ʒ e le ʒenero o **sɑ̃**:**tr**.
se kɑ·re etɛ mu·**vɑ̃**. kɑ̃t iz etɛt ɑ̃ **marʃ**,
dø: kɔ·te marʃɛ syr lə **flɑ̃**. kɑ̃t iz etɛ
ʃarʒe, i dvɛ s arɛste pur fɛ·r **frɔ̃**
syr **tut** le· **fas**. **pɥi** kɑ̃t i vulɛt ɑ̃·**lve** yn pozi**sjɔ̃**,
le prɔmje **rɑ̃** dɔvɛ ʂ detaʃe, pur fɔrme de kɔ-
lɔn d **atak**, e lez **o**:trə dɔvɛ rɛste ɑ̃n **arjɛ**:**r**,
fɔrmɑ̃ tu**ʒu**:r lə kɑ·re, mɛ syr trwɑ·z **ɔm**

Digitized by Google

que lui, se tenait de l'autre côté du Nil, avec un millier de Mameluks, avec ses esclaves et ses richesses, prêt à sortir du Caire, et à se réfugier en Syrie, si les Français étaient victorieux. Un nombre considérable de djermes couvraient le Nil, et portaient toutes les richesses des Mameluks. Tel était l'ordre dans lequel les deux beys attendaient Bonaparte.

Le 3 thermidor (21 juillet), l'armée française se mit en marche avant le jour. Elle savait qu'elle allait apercevoir le Caire et rencontrer l'ennemi. A la pointe du jour, elle découvrit enfin à sa gauche, et au delà du fleuve, les hauts minarets de cette grande capitale, et à droite, dans le désert, les gigantesques pyramides, dorées par le soleil. A la vue de ces monuments, elle s'arrêta comme saisie de curiosité et d'admiration. Le visage de Bonaparte était rayonnant d'enthousiasme; il se mit à galoper devant les rangs des soldats, et leur montrant les pyramides: *Songez*, s'écria-t-il, *songez que du haut de ces pyramides quarante siècles vous contemplent.* On s'avança d'un pas rapide. On voyait, en s'approchant, s'élever les minarets du Caire, on voyait fourmiller la multitude qui gardait Embabeh, on voyait étinceler les armes de ces dix mille cavaliers, brillants d'or et d'acier, et formant une ligne immense. Bonaparte fit aussitôt ses dispositions. L'armée, comme à Chébreïss, était partagée en cinq divisions. Les divisions Desaix et Reynier formaient la droite, vers le désert; la division Dugua formait le centre; les divisions Menou et Bon formaient la gauche, le long du Nil. Bonaparte, qui, depuis le combat de Chébreïss, avait jugé le terrain et l'ennemi, fit ses dispositions en conséquence. Chaque division formait un carré; chaque carré était sur six rangs. Derrière étaient les compagnies de grenadiers en pelotons, prêtes à renforcer les points d'attaque. L'artillerie était aux angles; les bagages et les généraux au centre. Ces carrés étaient mouvants. Quand ils étaient en marche, deux côtés marchaient sur le flanc. Quand ils étaient chargés, ils devaient s'arrêter pour faire front sur toutes les faces. Puis quand ils voulaient enlever une position, les premiers rangs devaient se détacher, pour former des colonnes d'attaque, et les autres devaient rester en arrière, formant toujours le carré, mais sur trois hommes

Digitized by Google

də prəfɔ̃·dœ:r sœlmɑ̃, e **prɛ** a rkœji:r
le kɔlɔn d **atak**. tɛlz etɛ le dispozi**sjɔ̃** ɔrdɔne
par bɔna**part**. il krɛɲɛ kə sez ɛ̃·pe**tɥø** sɔlda
d itali, abitɥe d mar**ʃe** o pɑ d **marʃ**, yṣ de la **pɛn**
a s rezi**ɲe** a sɛt **frwad** e ɛ̃·pa**sibl** i**mmɔbilite**
de myra:**j**. il avɛt y **swɛ̃ d** lez i prepa·**re**. **ɔrdr**
etɛ dɔne syr**tu** də n **pɑ** sə *ha*·**te** ḍ ti·**re**, d **atɑ̃:drə**
frwadmɑ̃ l ɛn**mi**, e də n fɛ·r **fø** k a **bu** pɔr**tɑ̃**.
5 s avɑ̃·**sa** **prɛsk** a la pɔrte dy **kanɔ̃**. bɔna**part**,
ki etɛ dɑ̃ l ka·**re** dy **sɑ̃:trə**, fɔr**me** par la divi·**zjɔ̃**
dy**gɑ**, s asy·**ra**, avɛk yn **lynɛt**, də l **eta**
dy kɑ̃ d ɛm**babe**. il **vi** kə l artij**ri** dy **kɑ̃**,
n etɑ̃ **pɑ** syr **afy** ḍ kɑ̃·**paɲ**:, nə purɛ **pɑ** s pɔrte
dɑ̃ la **plɛn**:, e k l ɛn**mi** nə sɔrti·rɛ **pɑ** de rtrɑ̃·**ʃmɑ̃**.
s ɛ syr sɛt previ·**zjɔ̃** k il ba·**za** se mu·v**mɑ̃**.
il rezɔ**ly** d apɥi**je** avɛk se divi·**zjɔ̃** syr la **drwat**,
sɛta**di:r** syr lə **kɔ:r** de mam**luk**, ɑ̃ sirkylɑ̃
hɔ:r də la pɔrte dy **kanɔ̃** d ɛm**babe**. sɔ̃n ɛ̃·tɑ̃·**sjɔ̃**
etɛ ḍ sepa**re** le mam**luk** dy **kɑ̃** rtrɑ̃·**ʃe**,
də lez ɑ̃·vlɔ**pe**, də le pu**se** dɑ̃ l **nil**:, e d n **atake**
ɛm**babe** k aprɛ s **ɛ**:trə defɛ **d ø**. i n dəvɛ **pɑ**
lɥi ɛ·*trə* difi**sil** də vni·r a **bu** d la myltity**ḍ** ki furmi**jɛ**
dɑ̃ s **kɑ̃**, aprɛ**z** avwa·r detr**ɥi** le mam**luk**.
syrlə**ʃɑ̃** i dɔna l si**jal**:. dɔ**sɛ**, ki fɔr**mɛ**
l ɛ**k**strɛ·m **drwat**, sə mi l prɔ**mje** ɑ̃ **marʃ**. aprɛ **lɥi**
vɛnɛ l ka·**re** d re·**nje**, **pɥi** sɔlɥi d dy**gɑ**, u etɛ
bɔna**part**. le dœz ɔ:trə sirkylɛ ɔ·tu·r d ɛm**babe**,
hɔ:r də la pɔrte dy **kanɔ̃**. mu**rad** **bɛ**, **ki**,
kwak **sɑ̃z** ɛ̃·stryk**sjɔ̃**, etɛ **dwe** d œ̃ **grɑ̃** karak**tɛ:r**
e d œ̃ kudœ:**j** pe**netrɑ̃**, dəvi**na** syrlə**ʃɑ̃** l ɛ̃·tɑ̃·**sjɔ̃**
ḍ sɔ̃n advɛr**sɛ:r**, e rezɔ**ly** ḍ ʃar**ʒe** pɑ̃dɑ̃ s mu**vmɑ̃**
desi**zif**. il lɛ·sa **dø:mil** mam**luk** pur apɥi**je**
ɛm**babe**, pɥi s **presipita** avɛk lə **rɛstə** syr le **dø**: ka·re
də **drwat**. sɔlɥi d dɔ**sɛ**, ɑ̃·ga**ʒe** dɑ̃ de pal**mje**,
n etɛ **pɑz** ɑ̃·ko·r fɔr**me**, lɔrskə le prɔ**mje** ka**valje**
l abɔr**dɛ:r**. mɛ i s fɔrma **syrlə**ʃɑ̃, e fy **prɛ**
a rsəv**wa:r** la **ʃarʒ**. s ɛt yn mas **enɔrm**
kə **sɛl** də **ɥi:mil** ka**valje** galɔ**pɑ̃t** a la **fwa**
dɑ̃z yn **plɛn**:. i s presipi**tɛ:r** avɛk yn ɛ̃·petɥo**zite**
ɛ**k**strɔrdi**nɛ:r** syr la divi·**zjɔ̃** dɔ**sɛ**. no **bra:ẏ** sɔlda,
dəvny o·si **frwɑ** k iz avɛt ete fu**gø** zɑ·**dis**, lez atɑ̃·**di:r**
avɛk **kalm**, e le rsy:r a **bu** pɔrtɑ̃, avɛk œ̃ **fø**

Digitized by Google

de profondeur seulement, et prêts à recueillir les colonnes d'attaque. Telles étaient les dispositions ordonnées par Bonaparte. Il craignait que ses impétueux soldats d'Italie, habitués de marcher au pas de marche, eussent de la peine à se résigner à cette froide et impassible immobilité des murailles. Il avait eu soin de les y préparer. Ordre était donné surtout de ne pas se hâter de tirer, d'attendre froidement l'ennemi, et de ne faire feu qu'à bout portant.

On s'avança presque à la portée du canon. Bonaparte, qui était dans le carré du centre, formé par la division Dugua, s'assura, avec une lunette, de l'état du camp d'Embabeh. Il vit que l'artillerie du camp, n'étant pas sur affût de campagne, ne pourrait pas se porter dans la plaine, et que l'ennemi ne sortirait pas des retranchements. C'est sur cette prévision qu'il basa ses mouvements. Il résolut d'appuyer avec ses divisions sur la droite, c'est-à-dire sur le corps des Mameluks, en circulant hors de la portée du canon d'Embabeh. Son intention était de séparer les Mameluks du camp retranché, de les envelopper, de les pousser dans le Nil, et de n'attaquer Embabeh qu'après s'être défait d'eux. Il ne devait pas lui être difficile de venir à bout de la multitude qui fourmillait dans ce camp, après avoir détruit les Mameluks.

Sur-le-champ il donna le signal. Desaix, qui formait l'extrême droite, se mit le premier en marche. Après lui venait le carré de Reynier, puis celui de Dugua, où était Bonaparte. Les deux autres circulaient autour d'Embabeh, hors de la portée du canon. Mourad-Bey, qui, quoique sans instruction, était doué d'un grand caractère et d'un coup d'œil pénétrant, devina sur-le-champ l'intention de son adversaire, et résolut de charger pendant ce mouvement décisif. Il laissa deux mille Mameluks pour appuyer Embabeh, puis se précipita avec le reste sur les deux carrés de droite. Celui de Desaix, engagé dans des palmiers, n'était pas encore formé, lorsque les premiers cavaliers l'abordèrent. Mais il se forma sur-le-champ, et fut prêt à recevoir la charge. C'est une masse énorme que celle de huit mille cavaliers galopant à la fois dans une plaine. Ils se précipitèrent avec une impétuosité extraordinaire sur la division Desaix. Nos braves soldats, devenus aussi froids qu'ils avaient été fougueux jadis, les attendirent avec calme, et les reçurent, à bout portant, avec un feu

Digitized by Google

tɛriblə də muskɛtri e d mitraːj. arɛte par lə fø, sez innɔ̃·brablə kavalje flotɛ l lɔ̃ de· rɑ̃, e galɔpɛ oˑtuˑr də la sitadɛl ɑ̃·flaˑme. kɛlkəzœ̃ de ply braːv̥ sə presipitɛːr syr le bajɔnɛt, pɥi rəturnɑ̃ lœr ʃəvo e le rɑ̃ːvɛrsɑ̃ syr no fɑ̃·tasɛ̃, parvɛ̃ːr a fɛˑr brɛʃ, e trɑ̃ːt u karɑ̃ːt̬ vɛ̃ˑr ɛkspiˑre o pje d dəsɛ, o sɑ̃ːtrə mɛːm dy kaˑre. la mas, turnɑ̃ brid, sə rʒəta dy kaˑre d dəsɛ syr səlɥi d reˑnje ki vnɛt aprɛ. akœji par lə mɛm fø, ɛl rəvɛ̃ . vɛˑr lə pwɛ̃ d u ɛl etɛ parti; mɛz ɛl truˑva syr se dɛrjɛːr la diviˑzjɔ̃ dyga, kə bɔnapart avɛ pɔrte vɛˑr lə niːl, e fy ʒ̊te dɑ̃z yn derut kɔ̃ːplɛt. alɔːr la fɥit sə fit ɑ̃ dezɔrdr̥. yn parti de fɥijaːr s eʃapa vɛˑr nɔtrə drwat, dy koˑte de piramid; yn oːtrə, paˑsɑ̃ su l fø d dyga, ala s̬ ʒəte dɑ̃z ɛmbabe, u ɛl pɔrta la kɔ̃·fyˑzjɔ̃.

dɛː st ɛ̃stɑ̃ lə trublə komɑ̃·sa a s mɛtrə dɑ̃ l kɑ̃ rtrɑ̃·ʃe. bɔnapart, s ɑ̃n apɛrsəvɑ̃, ɔrdɔna a se døː diviˑzjɔ̃ d gɔːʃ də s aprɔʃe d ɛmbabe pur s ɑ̃n ɑ̃·paˑre. bɔ̃ e mənu s avɑ̃·sɛːr su l fø de rtrɑ̃·ʃmɑ̃, e ariˑve a yn sɛrtɛn distɑ̃ːs, fiˑr halt. le kaˑre s̬ dedublɛːr; le prəmje rɑ̃ s fɔrmɛːr ɑ̃ kɔlɔn d atak, tɑ̃·di k lez oːtrə rɛstɛˑr ɑ̃ kaˑre, figyˑrɑ̃ tuʒuːr də veritablə sitadɛːl. mɛz o mɛːm ɛ̃stɑ̃, le mamluk, tɑ̃ sø k murad avɛ lɛˑse a ɛmbabe, kə sø ki s i etɛ refyʒje, vulyːr nu prevniːr. i fɔ̃·diːr syr no kɔlɔn d atak, tɑ̃·di k ɛlz etɛt ɑ̃ marʃ. mɛ sɛlsi, s arɛtɑ̃ syrləʃɑ̃ e s fɔrmɑ̃t ɑ̃ kaˑre avɛk yn mɛrvɛjøːz rapidite, le rsyːr avɛk fɛrməte, e ɑ̃n abatiːr œ̃ grɑ̃ nɔ̃ːbr̥. lez œ̃ sə rəʒ̊tɛːr dɑ̃z ɛmbabe, u l dezɔrdrə dəvɛ̃t ɛkstrɛːm; lez oːtrə, fɥijɑ̃ dɑ̃ la plɛːn, ɑ̃·trə lə nil e nɔtrə drwat, fyˑr fyzije u puse dɑ̃ l flœːv. le kɔlɔn d atak abɔrdɛˑr viːvmɑ̃ ɛmbabe, s ɑ̃n ɑ̃·parɛːr, e ʒtɛːr dɑ̃ l nil la myltityd de fɛlla e de ʒanisɛːr. boˑku sə nwajɛːr; mɛ kom lez eʒipsjɛ̃ sɔ̃t ɛksɛlɑ̃ naʒœːr, lə ply grɑ̃ nɔ̃ːbrə d ɑ̃·tr ø parvɛ̃ a s soˑve. la ʒurne etɛ fini. lez arab, ki etɛ prɛ de piramid, e ki atɑ̃·dɛ la viktwaːr, s ɑ̃·fɔ̃·sɛːr dɑ̃ l dezɛːr. murad, avɛk le de-

terrible de mousqueterie et de mitraille. Arrêtés par le feu, ces innombrables cavaliers flottaient le long des rangs, et galopaient autour de la citadelle enflammée. Quelques-uns des plus braves se précipitèrent sur les baïonnettes, puis, retournant leurs chevaux et les renversant sur nos fantassins, parvinrent à faire brèche, et trente ou quarante vinrent expirer aux pieds de Desaix, au centre même du carré. La masse, tournant bride, se rejeta du carré de Desaix sur celui de Reynier qui venait après. Accueillie par le même feu, elle revint vers le point d'où elle était partie; mais elle trouva sur ses derrières la division Dugua, que Bonaparte avait portée vers le Nil, et fut jetée dans une déroute complète. Alors la fuite se fit en désordre. Une partie des fuyards s'échappa vers notre droite, du côté des pyramides; une autre, passant sous le feu de Dugua, alla se jeter dans Embabeh, où elle porta la confusion.

Dès cet instant le trouble commença à se mettre dans le camp retranché. Bonaparte, s'en apercevant, ordonna à ses deux divisions de gauche de s'approcher d'Embabeh pour s'en emparer. Bon et Menou s'avancèrent sous le feu des retranchements, et, arrivés à une certaine distance, firent halte. Les carrés se dédoublèrent; les premiers rangs se formèrent en colonnes d'attaque, tandis que les autres restèrent en carré, figurant toujours de véritables citadelles. Mais au même instant, les Mamelukks, tant ceux que Mourad avait laissés à Embabeh, que ceux qui s'y étaient réfugiés, voulurent nous prévenir. Ils fondirent sur nos colonnes d'attaque, tandis qu'elles étaient en marche. Mais celles-ci, s'arrêtant sur-le-champ et se formant en carré avec une merveilleuse rapidité, les reçurent avec fermeté, et en abattirent un grand nombre. Les uns se rejetèrent dans Embebeh, où le désordre devint extrême; les autres, fuyant dans la pleine, entre le Nil et notre droite, furent fusillés ou poussés dans le fleuve. Les colonnes d'attaque abordèrent vivement Embabeh, s'en emparèrent, et jetèrent dans le Nil la multitude des fellahs et des janissaires. Beaucoup se noyèrent; mais comme les Egyptiens sont excellents nageurs, le plus grand nombre d'entre eux parvint à se sauver. La journée était finie. Les Arabes, qui étaient près des pyramides, et qui attendaient la victoire, s'enfoncèrent dans le désert. Mourad, avec les dé-

Digitized by Google

bri d la· kavalri, e l viza:ʒ tu sɑ̃·glɑ̃, sə rti·ra vɛ·r la ho:t eʒipt. ibraim:, ki d l o:trə ri:v̥ kɔ̃·tɑ̃·plɛ sə dezastr̥, s ɑ̃·fɔ̃·sa vɛ·r bɛlbei:s, pur sə rti·re - ɑ̃ si·ri. le mamluk mi·r o·sito lə fø o dʒɛrm ki pɔrtɛ lœr riʃɛs. sɛt prwa nuz eʃapa, e no sɔlda vi:r pɑ̃·dɑ̃ tut la nɥi de flɑ:m devɔ·re œ̃ riʃ bytɛ̃.

la batɑ:j nuz avɛt apɛn kute yn sɑ̃·tɛn də mɔ:r u blɛse; ka:r, si la defɛt ɛ teriblə pur de ka·re ɑ̃·fɔ̃·se, la pɛrt ɛ nyl: pur de ka·re viktɔrjø. le mamluk avɛ pɛrdy lœr mɛjœ:r kavalje par lə fø u par le flo. lœr fɔrs etɛ dispɛrse, e la pɔsɛsjɔ̃ dy kɛ:r nuz etɛt asy·re. sɛt kapital etɛ dɑ̃z œ̃ dezɔrdr ɛkstrɔrdinɛ:r. ɛl rɑ̃·fɛrm ply d̥ trwɑ:sɑ̃mil abitɑ̃, e ɛl ɛ rɑ̃·pli d yn pɔpylas ferɔs[1]) e abryti, ki s livrɛ a tu lez ɛksɛ, e vulɛ prɔfite dy tymyltə pur pije le· riʃ palɛ de· bɛ. malœrø·zmɑ̃ la flɔti:j frɑ̃·sɛ:z n avɛ paz ɑ̃kɔ·r rəmɔ̃·te l nil:, e nu n avjɔ̃ pɑ l mwajɛ̃ də l travɛrse pur ale prɑ̃:drə pɔsɛsjɔ̃ dy kɛ:r. kɛlkə neɡɔsjɑ̃ frɑ̃·sɛ ki s i tru·vɛ fy·r ɑ̃·vwaje a bɔnapart par le ʃɛjk, pur kɔ̃·vni:r də l ɔkypɑ·sjɔ̃ d la vil:. il sə prɔky·ra kɛlkə dʒɛrm pur ɑ̃·vwaje œ̃ detaʃmɑ̃ ki retabli la trɑ̃·kilite, e mi le pɛrsɔn e le prɔprijete a l abri de fyrœ:r də la pɔpylas. il ɑ̃·tra lə syrlɑ̃·dmɛ̃ dɑ̃ l kɛ:r, e ala prɑ̃:drə pɔsɛsjɔ̃ dy palɛ d murad bɛ.

adɔlfə tjɛ:r,
istwa:r də la revɔlysjɔ̃ frɑ̃·sɛ:z, pa·ri, ʒu·vɛ.

31. la gard nasjonal

pɑ̃·dɑ̃ le prəmje ʒu:r dy sjɛ:ʒ də pa·ri
(dizɥisɑ̃ swasɑ̃t̥dis:)

pa·ri etɛt œ̃ kɑ̃. il n etɛ pɛrsɔn:, ʒœn u vjø, ki n sə fy fɛt ɛ̃skri:r dɑ̃ la gardə nasjɔnal:. ʒamɛ ʒ n e mjøz apri a kɔnɛ:tr e a apresje lə karaktɛ:r də la burʒwa·zi pari·zjɛn:, k ɑ̃ vwajɑ̃ fɔ̃ksjɔne sɛt ɛ̃stitysjɔ̃ d la gard nasjɔnal:. la eklatɛ a ple·zi:r e s̥ gu d ɛ̃·depɑ̃·dɑ̃:s frɔ̃·dø:z, ki tuʃ a l ɛ̃·disi- plin:, e sɛt ɔnɛtte d̥ sɑ̃·timɑ̃, vwazin də la grɑ̃·dœ:r,

1) u fɛrɔs.

bris de la cavalerie, et le visage tout sanglant, se retira vers la haute Egypte. Ibrahim, qui de l'autre rive contemplait ce désastre, s'enfonça vers Belbéïs, pour se retirer en Syrie. Les Mameluks mirent aussitôt le feu aux djermes qui portaient leurs richesses. Cette proie nous échappa, et nos soldats virent pendant toute la nuit des flammes dévorer un riche butin.

La bataille nous avait à peine coûté une centaine de morts ou blessés ; car si la défaite est terrible pour des carrés enfoncés, la perte est nulle pour des carrés victorieux. Les Mameluks avaient perdu leurs meilleurs cavaliers par le feu ou par les flots. Leurs forces étaient dispersées, et la possession du Caire nous était assurée. Cette capitale était dans un désordre extraordinaire. Elle renferme plus de trois cent mille habitants, et elle est remplie d'une populace féroce et abrutie, qui se livrait à tous les excès, et voulait profiter du tumulte pour piller les riches palais des beys. Malheureusement la flottille française n'avait pas encore remonté le Nil, et nous n'avions pas le moyen de le traverser pour aller prendre possession du Caire. Quelques négociants français qui s'y trouvaient furent envoyés à Bonaparte par les cheiks, pour convenir de l'occupation de la ville. Il se procura quelques djermes pour envoyer un détachement qui rétablît la tranquillité, et mît les personnes et les propriétés à l'abri des fureurs de la populace. Il entra le surlendemain dans le Caire, et alla prendre possession du palais de Mourad-Bey.

Adolphe Thiers,
Histoire de la Révolution française, Paris, Jouvet.

31. La garde nationale pendant les premiers jours du siège de Paris
(1870)

Paris était un camp. Il n'était personne, jeune ou vieux, qui ne se fût fait inscrire dans la garde nationale. Jamais je n'ai mieux appris à connaître et à apprécier le caractère de la bourgeoisie parisienne qu'en voyant fonctionner cette institution de la garde nationale. Là éclatait à plaisir et ce goût d'indépendance frondeuse, qui touche à l'indiscipline, et cette honnêteté de sentiments, voisine de la grandeur,

Digitized by Google

e s kura:ʒ̊ tu plɛ̃ d bɔnɔmi narkwa:z, ki n ɔrɛ
k œ̃ pɑ a fɛ:r pur ɛ:trə də l erɔismˌ, sə melɑ̃:ʒ
inwi də kalite mwajɛn e d defo tɑ̃·pe·re,
ki kɔ̃·po:z lə burʒwa. sə ki syrna·ʒɛt ɑ̃·kɔ:r,
s ɛ la bɔn ymœ:r, la ge·te sɛn e fɔrt, sɛt̰ ge·te
kə nuz avɔ̃z erite de go·lwa noz ɑ̃·sɛ:tˌr,
e ki ɛ la mark ɛ̃·delebil də nɔtrə ras.
ɔ̃n a rɑ̃·devu l matɛ̃, o ljø ɔrdinɛ:r də reynjɔ̃
də ʃak kɔ̃·paɲi. le zele e le nɔvis ari:v
a sɛt œ:r presi:z, œ:r milite:r! kar le vrɛ sɔlda
n ɑ̃ kɔnɛ:s pɑ d o:tˌr. le malɛ̃ kɔmɑ̃:s
a debuʃe ɑ̃·trə sɛt œ:r e dmi e qit œ:r,
də tut le ry adʒɑ́sɑ̃:t. i s sɔ̃ tu:s lɛste
d yn supˌ bjɛ̃ ʃo:d u d œ̃ kafe bry·lɑ̃, prezɛrvatif
rekɔmɑ̃·de par lə kɔmite kɔ̃·syltatifˌ d iʒjɛ:n
kɔ̃·trə le bruja:r ɛ̃·kjetɑ̃ dy matɛ̃. a qit œ:r,
ɔ̃n ɛ tu:s ɑ̃ tɑ. i s aʒi d̰ sə debruje. lez ɔfisje
ku:r e kri. ɔ̃ s fɔrm tɑ̃ bjɛ̃ k mal ɑ̃ də liˌn;
ʃakœ̃ rɑ̃:trə sɔ̃ vɑ̃:tr u tɑ̃ sɔ̃ ʒabo. ɔ̃ s ny-
merɔt. s ɛ la k eklatɛ oz jø le mwɛ̃: klɛrvwajɑ̃
s ki fy lɔ̃·tɑ̃ lə viˌs də la gardə nasjɔnal:.
ako·te d œ̃ vjɛja:r a barbə blɑ̃:ʃ, œ̃ ʒœn ɔm
prɛsk ɛ̃·berb; ply lwɛ̃, œ̃ bɔ̃ gro pɛ:r
dɔ̃ la vastə bədɛn trɔtɛ mɔny syr dø ptiˌt ʒɑ̃:b;
d ɔnɛˌt vizaːʒ də burʒwa pasifik mɛ·le a de figy:r
marsjal d ɑ̃·sjɛ̃ sɔlda; bo:ku d lynɛt,
ki temwaɲɛ də mjɔpi fɑ·ʃø:z; de ne ru:ʒ̊
ki aky·zɛ la kɔ̃·plɛzɑ̃:s de marʃɑ̃ d vɛ̃; s etɛ
lə plyz etrɑ̃:ʒ̊ tɔhybɔhy d̰ fizjɔnɔmi disparat
k ɔ̃ pyt imaʒine.
ɔ̃n ari:v o bastjɔ̃ vɛ·r ɔ̃·z œ:r. s ɛ l œ:r
dy dezœne. lez œ̃ ti·r de prɔfɔ̃·dœ:r d œ̃n inepqizablə
ha·vrəsak le prɔvi·zjɔ̃ ɑ̃·tɑ·se par la menaʒɛ:r;
d o:trə sə ʒɛt syr la kɑ̃·tin:; d o:trə ·sə repɑ̃·d
dɑ̃ lez ɔbɛrʒə dez ɑ̃·virɔ̃. le butɛ:j syksedɛ
o butɛ:j, le turne o turne, e le galɔ̃
nə defɑ̃·dɛ pɑ tuʒu:r sɔlqi ki le pɔrtɛ,
de lamɑ̃·tablə kɔ̃·sekɑ̃:s də se stɑ·sjɔ̃ ʃe le marʃɑ̃
d vɛ̃.
i n j ɔrɛt y k œ̃: mwajɛ̃ də prezɛrve lez ɔm
də se hazaːr, s yt ete d lez astrɛ̃:drə, mɛ:m par kɔ̃·-
trɛ̃:t, a œ̃ travaːj epqi·zɑ̃. la bɛzɔɲ nə mɑ̃·kɛ pɑ:

Digitized by Google

et ce courage tout plein de bonhomie narquoise, qui n'aurait qu'un pas à faire pour être de l'héroïsme, ce mélange inouï de qualités moyennes et de défauts tempérés, qui composent le bourgeois. Ce qui surnageait encore, c'est la bonne humeur, la gaieté saine et forte, cette gaieté que nous avons héritée des Gaulois nos ancêtres, et qui est la marque indélébile de notre race.

On a rendez-vous le matin, au lieu ordinaire de réunion de chaque compagnie. Les zélés et les novices arrivent à sept heures précises, heure militaire! car les vrais soldats n'en connaissent pas d'autre. Les malins commencent à déboucher entre sept heures et demie et huit heures de toutes les rues adjacentes. Ils se sont tous lestés d'une soupe bien chaude ou d'un café brûlant, préservatif recommandé par le comité consultatif d'hygiène contre les brouillards inquiétants du matin. A huit heures, on est tous en tas. Il s'agit de se débrouiller. Les officiers courent et crient. On se forme tant bien que mal en deux lignes; chacun rentre son ventre ou tend son jabot. On se numérote. C'est là qu'éclatait aux yeux les moins clairvoyants ce qui fut longtemps le vice de la garde nationale. A côté d'un vieillard à barbe blanche, un jeune homme presque imberbe; plus loin, un bon gros père dont la vaste bedaine trottait menu sur deux petites jambes; d'honnêtes visages de bourgeois pacifiques mêlés à des figures martiales d'anciens soldats; beaucoup de lunettes, qui témoignaient de myopies fâcheuses; des nez rouges qui accusaient la complaisance des marchands de vin; c'était le plus étrange tohu-bohu de physionomies disparates qu'on pût imaginer.

On arrive au bastion vers onze heures. C'est l'heure du déjeuner. Les uns tirent des profondeurs d'un inépuisable havresac les provisions entassées par la ménagère; d'autres se jettent sur la cantine; d'autres se répandent dans les auberges des environs. Les bouteilles succédaient aux bouteilles, les tournées aux tournées, et les galons ne défendaient pas toujours celui qui les portait, des lamentables conséquences de ces stations chez les marchands de vin.

Il n'y aurait eu qu'un moyen de préserver les hommes de ces hasards, c'eût été de les astreindre, même par contrainte, à un travail épuisant. La besogne ne manquait pas:

Digitized by Google

rəmɥe la **tɛːr**, kɔ̃**strɥiːr** de kaz**mat**, drɛse dez **abri**, kɔ̃·**dɥiːr** de ʃar**wɑ**, i j avɛ **tut** a **fɛːr**. mɛ **pwɛ̃**. ɔ̃ s prɔmn**ɛ** d œ̃ **bu** a **l** oːtrə də la ʒur**ne**, tu **l** lɔ̃ de **tɑ̃**ːt u lɔ̃ d**vɛ s** refyʒ**je** lə **swaːr**. kɛlkəz**œ̃** **ʒwɛ** o buʃɔ̃; **d** oːtr o **wist** u o pik**ɛ**. bo·**ku** flɑ·**nɛ** ɑ̃ **grup**, u liːz**ɛ l** ʒur**nal**ː, u dɔrm**ɛ** o səl**ɛːj**.

pɑ **d** oːtrə kɔrv**e** kə la **gard**! də **ʒuːr**, par lə sy**pɛr**bə səl**ɛːj** d ɔtɔnː, le dø·z **œːr** də faks**jɔ̃** etɛ **vrɛmɑ̃** delis**jøːz**. il vɛ̃ ply **taːr** de **tɑ̃** də **plɥi** batɑ̃ːt e d **nɛːʒ** fɔ̃·**dy**, ki fy·r **mwɛ̃z** agre**abl̥**. ɔ̃n i **grœlətɛ**, su la **vastə** kap**ɔt̥** dy səl**da**, pri d̥ **frwɑ** ʒysk a la **mwal**[1]) dez oːs. **mɛ** a sɛt ep**ɔk**, s etɛt œ̃ plezi·ːr.

ʒə m vwa ɑ̃kɔːr, syr lə tɛr**plɛ̃** dy rɑ̃·**paːr**, u lɔ̃ m avɛ **mi** ɑ̃ sɑ̃·ti**nɛl**ː. dy *ho* d̥ sɛt ɛs**pɛs̥** d ɔpsɛrvat**waːr**, la **vy** **ɛːr** syr œ̃ peiz**aːʒ** admi**rabl̥**, e dɛr**jɛːr** sə pudrwɑ*j*mɑ̃ lymi**nø**, ki flɑ̃·**bwa** syr lez *ɛk*s**trɛːm** li**mit̥** də l ɔriz**ɔ̃**, dɑ̃z œ̃ lwɛ·tɛ̃ ɔpsk**yːr**, ɔ̃ **ʃɛrʃ**, par la pɑ̃·**se**, lə **nwaːr** furmij**mɑ̃** de **kask** ɑ̃n**mi**. ɔ̃ n ɛ **pwɛ̃** tru**ble** dɑ̃ sa rɛ·v**ri** par **l** ɔ̃·**bre** d yn **krɛ̃ːt**. lə dɑ̃·**ʒe** n egzistə **pɑz** ɑ̃·**kɔːr**. sɛt i**maːʒ** də la **vi** militɛ**ːr**, sɑ̃ lez **efrwɑ** ki l akɔ̃·**paɲ** ɔrdinɛ·r**mɑ̃**, la nuvo**te d** la sitɥɑ·**sjɔ̃**, la bo·**te** sev**ɛːr** dy peiz**aːʒ**, sə rgaːr **vaʒ** dɔ̃t ɔ̃n ɑ̃·**vlɔp** l ɔriz**ɔ̃**, le dø· **mɛ̃** apɥi**je** syr lə kan**ɔ̃** dy fy**zi**; lə kivi·ːv de sɑ̃·ti**nɛl**ː, ki vu ra**pɛl** də tɑ̃z a oːtr a la realit**e**, tu **sla** (**sa**) **emø** e **ʃarm**. ɔ̃ **sɑ̃** kɔm œ̃ mister**jø** plezi·ːr a ɛ·tr*ə* te**mwɛ̃** d evɛn**mɑ̃** si **prɔdiʒjø** k ɔ·kœ̃ **sjɛklə** n ɑ̃n ɔra **vy** **d̥** par**ɛːj**, e a puvwaːr **diːr** k ɔ̃n i a kɔ̃·tri**bɥe** pur sa **fɛːblə** **paːr**! ɔ̃ fɛ d l is**twaːr**, **e d** la **grɑ̃·d**, e s ɛt yn ʒwisɑ̃ːs ki n ɛ pɑ kɔ**myːn**ː.

la faksjɔ̃ d **nɥi** etɛ ply **dyːr**. **kœ d̥** kɔriza, **kœ d** brɔ̃·**ʃit**, **kœ d** rymatismə nuz avɔ̃ rapɔrte də se **nɥi** o rɑ̃·**paːr**! ɔ̃ kuʃ*ɛt* ɑ̃kɔːr su le **tɑ̃ːt**, le kaz**mat** n etɑ̃ **pwɛ̃t** aʃve. la **tɑ̃ːt** ɛ pitɔr**ɛsk**, mɛz ɛl a l tɔ·r **graːv**, pur dɛ̣ bɔ̃ bur**ʒwa**, d ɛ·tr*ə* **pø** kɔ̃·fɔr**tabl** e trɛ· **frɛːʃ**, e i n ɛ **pɑ** tuzuːr ɛ·z**e** də dɔrm**iːr** syr də la **pɑːj**!

kɛkf**wa** ɔ̃ **kit** la **tɑ̃ːt** e va **fɛːr** œ̃ **tuːr**. lə **sjɛl** ɛ **plɛ̃** d etwalː, e la **nɥi** d yn serenite

1) u **mwɛl**.

Digitized by Google

remuer la terre, construire des casemates, dresser des abris, conduire des charrois, il y avait tout à faire. Mais point. On se promenait d'un bout à l'autre de la journée, tout le long des tentes où l'on devait se réfugier le soir. Quelques-uns jouaient au bouchon; d'autres au whist ou au piquet. Beaucoup flânaient en groupe, ou lisaient le journal, ou dormaient au soleil.

Pas d'autre corvée que la garde! De jour, par le superbe soleil d'automne, les deux heures de faction étaient vraiment délicieuses. Il vint plus tard des temps de pluie battante et de neige fondue, qui furent moins agréables. On y grelottait, sous la vaste capote du soldat, pris de froid jusqu'à la moelle des os. Mais à cette époque, c'était un plaisir.

Je me vois encore, sur le terre-plein du rempart, où l'on m'avait mis en sentinelle. Du haut de cette espèce d'observatoire, la vue erre sur un paysage admirable, et derrière ce poudroiement lumineux, qui flamboie sur les extrêmes limites de l'horizon, dans un lointain obscur, on cherche, par la pensée, le noir fourmillement des casques ennemis. On n'est point troublé dans sa rêverie par l'ombre d'une crainte. Le danger n'existe pas encore. Cette image de la vie militaire, sans les effrois qui l'accompagnent ordinairement, la nouveauté de la situation, la beauté sévère du paysage, ce regard vague dont on enveloppe l'horizon, les deux mains appuyées sur le canon du fusil; le qui-vive des sentinelles, qui vous rappelle de temps à autre à la réalité, tout cela émeut et charme. On sent comme un mystérieux plaisir à être témoin d'événements si prodigieux qu'aucun siècle n'en aura vu de pareils, et à pouvoir dire qu'on y a contribué pour sa faible part! On fait de l'histoire, et de la grande, et c'est une jouissance qui n'est pas commune.

La faction de nuit était plus dure. Que de coryzas, que de bronchites, que de rhumatismes nous avons rapportés de ces nuits aux remparts! On couchait encore sous les tentes, les casemates n'étant point achevées. La tente est pittoresque, mais elle a le tort grave, pour de bons bourgeois, d'être peu confortable et très fraîche, et il n'est pas toujours aisé de dormir sur de la paille!

Quelquefois on quitte la tente et va faire un tour. Le ciel est plein d'étoiles et la nuit d'une sérénité

Digitized by Google

admirablə. ɔ̃ vwa a l ɛst l ɔrizɔ̃ ki blɑ̃·ʃi
dusmɑ̃, e fini par sə kələ·re ɑ̃ ro·z vif. atravɛ·r
la brym ɛ̃·distɛ̃:ktə dy matɛ̃, pɑ:s kɔm dez ɔ̃:brə,
le vjɛj fam ki apɔrt də grɑ̃·d gamɛl:,
e syr de treto ɛ̃·prɔvi·ze, distriby o ply zystə pri
e la sup a l ɔɲɔ̃ e l kafe nwa:r. ɔ̃ bwa sɔ̃ bɔl
dəbu, o·tu·r d œ̃ fø d bivwak, k ɔ̃ vjɛ̃ d alyme
syr la rut, tut ɑ̃n eʃɑ̃·zɑ̃ avɛk le kamarad
kɛk frɑ:z də bjɛ̃·vny.
la djan a sɔne; lə kɑ̃ s evɛ:j. tu le gard
nasjɔno sɔrt, lez jø ʃarze d sɔmɛ:j, dɑ̃ de tny
ɛ̃·pɔsiblə. l œ̃ s ɛt ɑ̃·vlɔpe dɑ̃z yn vastə rɔb də ʃɑ̃:br
e s prɔmɛn gra·vmɑ̃, la pip a la buʃ,
dɑ̃ st akutrəmɑ̃ pø gɛrje; l o:trə disparɛ
suz yn vastə kuvɛrty:r d u la tɛ:t emɛrʒ
par œ̃ tru rɔ̃. le plɛd d ekɔs, le pardɔsy
amerikɛ̃ ɑ̃ kautʃu, le po d bɛ:t ru·le a la tɑ:j,
le mɑ̃·to k ɔ̃ rzɛt syr l epo:l a l ɛspaɲɔl:,
tu le kɔstym le plyz ɛ̃·vrɛsɑ̃·blablə sə sɔ̃ la
dɔne rɑ̃·devu. e kɛl viza:z! tu:s fatige
par yn nɥi d ɛ̃·sɔmni! ɔ̃n ɛ mɔrn, afɛ·se,
e le dɑ̃ klak lygybrɔmɑ̃! yn dɔmijœ:r sə pɑ:s,
i n i parɛ ply! l ɛspri a rmɔ̃·te le rsɔ:r
də la maʃin:, e lɔ̃ rɑ̃:trə gajardɔmɑ̃, o sɔ̃
dy tɑ̃·bu:r e dy klɛ·rɔ̃ mɛ·le, dɑ̃ la grɑ̃·d vil:,
ki a dɔrmi yn nɥi pe·zibl̥, tɑ̃·di k ɔ̃ vɛjɛ syr ɛl:.
la ge·te! la ge·te! ʒə n sɔrɛ trɔp ɛ̃·siste
syr sə pwɛ̃, ki ɛ si karakteristik! ɛl n a ʒamɛz ete,
mɛ:m o ply kryɛl ʒu:r d afliksjɔ̃, serjøzmɑ̃
mi·z ɑ̃ derut. ɛl ɛ la fɔrm essɑ̃:sjɛlmɑ̃ pari·zjɛn:,
dɔ̃ s ɑ̃·vlɔp isi tut le dulœ:r, mɛ:m le ply kɥi·-
zɑ̃:t; tut le bəzɔpə, mɛ:m le ply sevɛ:r.
ʒamɛ la kɔ̃·sin nə fy ply rɛspɛkte tut a la fwa
e ply (pɑ·se mwa l ɛkspresjɔ̃) e ply blaze,
kə par lə gard nasjɔnal pari·zjɛ̃. ɔ̃ s ɑ̃ mɔkɛ,
e ɔ̃ la fəzɛt egzekyte avɛk yn bjɛ̃ ply rigurø:z
egzaktityd kə n ys fɛ də veritablə sɔlda,
kə l abityd a rɑ̃·dy ply ku·lɑ̃.
se· suvni:r restərɔ̃ parmi le mɛjœ:r
e le plyz amy·zɑ̃ kə nuz ɛjɔ̃z ɑ̃·porte dy sje:ʒ.
la gard nasjɔnal y ply ta:r ɔkɑ·zjɔ̃ d ɑ̃ rkœji:r
ki fy:r erɔik; mɛ l mɔmɑ̃ n etɛ pɑz ɑ̃kɔ·r ari·ve

Digitized by Google

admirable. On voit à l'est l'horizon qui blanchit doucement, et finit par se colorer en rose vif. A travers la brume indistincte du matin, passent, comme des ombres, les vieilles femmes qui apportent de grandes gamelles, et, sur des tréteaux improvisés, distribuent au plus juste prix et la soupe à l'oignon et le café noir. On boit son bol debout, autour d'un feu de bivouac, qu'on vient d'allumer sur la route, tout en échangeant avec les camarades quelques phrases de bienvenue.

La diane a sonné ; le camp s'éveille. Tous les gardes nationaux sortent, les yeux chargés de sommeil, dans des tenues impossibles. L'un s'est enveloppé dans une vaste robe de chambre et se promène gravement, la pipe à la bouche, dans cet accoutrement peu guerrier ; l'autre disparaît sous une vaste couverture d'où la tête émerge par un trou rond. Les plaids d'Ecosse, les pardessus américains en caoutchouc, les peaux de bêtes roulées à la taille, les manteaux qu'on rejette sur l'épaule à l'espagnole, tous les costumes les plus invraisemblables se sont là donné rendez-vous. Et quels visages ! tous fatigués par une nuit d'insomnie ! On est morne, affaissé, et les dents claquent lugubrement ! Une demi-heure se passe, il n'y paraît plus ! l'esprit a remonté les ressorts de la machine, et l'on rentre gaillardement, au son du tambour et du clairon mêlés, dans la grande ville, qui a dormi une nuit paisible, tandis qu'on veillait sur elle.

La gaieté ! la gaieté ! Je ne saurais trop insister sur ce point, qui est si caractéristique ! Elle n'a jamais été, même aux plus cruels jours d'affliction, sérieusement mise en déroute. Elle est la forme essentiellement parisienne, dont s'enveloppent ici toutes les douleurs, même les plus cuisantes ; toutes les besognes, même les plus sévères. Jamais la consigne ne fut plus respectée tout à la fois et plus (passez-moi l'expression) et plus blaguée que par le garde national parisien. On s'en moquait, et on la faisait exécuter avec une bien plus rigoureuse exactitude que n'eussent fait de véritables soldats, que l'habitude a rendus plus coulants.

Ces souvenirs resteront parmi les meilleurs et les plus amusants que nous ayons emportés du siège. La garde nationale eut plus tard occasion d'en recueillir qui furent héroïques ; mais le moment n'était pas encore arrivé

Digitized by Google

de bo devumɑ̃ e de sakrifis syprɛːm. la gard o rɑ̃·paːr e la pɔlis a l ɛ̃·terjœːr fɔrmɛ tu sɔ̃ sɛrvis.

sɛt pɔlis sə kɔ̃·plikɛt alɔːr d yn ful də detaːj dɔ̃ la pɔsterite nə sə dutra gɛːr. ki s imaʒinrɛ k yn də se ply serjøːzz ɔ̃kypɑ·sjɔ̃ fy, pɑ̃·dɑ̃ le prœmje ʒuːr dy sjɛːʒ, la ʃas oz ɛspjɔ̃ prysjɛ̃! i fo konɛːtrə pa·ri pur kɔ̃·prɑ̃ːdr a kɛlz eksɛ pø s pɔrte yn ide fiks, ʃe sɛt pɔpylɑ·sjɔ̃ bujɑ̃ːt. il j yt yn səmɛn u dø, u tut le tɛːt fy·r a la lɛtrə turne e rɑ̃·vɛrse par sɛt preɔkypɑ·sjɔ̃ də l ɛspjɔnaːʒ ɛnmi, preɔkypɑ·sjɔ̃ tɛriblə, ki avɛ fini par turne ɑ̃ fɔli. ɔ̃ vwajɛ dez ɛspjɔ̃ partu. ɔ̃n arɛtɛ a tɔːr e a travɛːr le plyz ɔnɛt̬ ʒɑ̃ dy mɔ̃ːd, ki avɛ grɑ̃ pɛn a s sustrɛːr o fyrœːr də la ful amø·te. ɔ̃ le kɔ̃·dɥi·zɛ o pɔst lə ply vwazɛ̃, u i s fəzɛ rkonɛːtr̥, e rsəvɛ dez ɛkskyːz. malœːr a ki parlɛ avɛk l aksɑ̃ alzasjɛ̃! il etɛ syːr də sɔ̃n afɛːr. la plezɑ̃·tri, kom il ari·v̥ tuʒuːr ɑ̃ sɛt̬ viːl, s ɑ̃n etɛ mɛ·le. le mistifikatœːr krijɛt «o prysjɛ̃» e sə tnɛ le kɔːt, ɑ̃ vwajɑ̃ la figyːr ahyri dy pɔːvrə djɑːbl apreɑ̃·de o kɔlɛ. œ̃ debitœːr prɛ·se dɑ̃ la ry par œ̃ tɑjœːr u par œ̃ bɔtje ɛ̃·diskrɛ, lə deziɲɛ a ho·t̬ vwa kom ɛspjɔ̃, e s so·vɛ ɑ̃ rjɑ̃ də tu sɔ̃ kœːr.

parfwa, lə swaːr, ɔ̃ vwajɛ s fɔrme lɑ̃ːtmɑ̃ de grup də ne tɑ̃·dy ɑ̃ l ɛːr; lə grup nə tardɛ pɑ a dəvni·r fuːl. kɛsk ɔ̃ rgardɛ avɛk sɛt atɑ̃·sjɔ̃?... yn lymjɛːr ki brijɛ o katrijɛm etaːʒ, e s prɔmnɛ də ʃɑ̃ːbr ɑ̃ ʃɑ̃ːbr̥. yn lymjɛːr! a di·z œːr dy swaːr! o ho dy twɑ d yn me·zɔ̃! sə n puvɛt ɛːtrə kə de siɲo... sə sɔ̃ de siɲo... təne! vwaje vu lə rəflɛ vɛːr?... e le komɑ̃·tɛːr alɛ lœr trɛ̃... «ʒ̊ konɛ l pɔrtje, sa fam ɛ prysjɛnː, ɛl kaʃ̬ dez ɛspjɔ̃, sla ɛ syːr... i vœl livre pa·ri...» la gard nasjɔnal ari·vɛ, yn ɛskwad̥ s ɑ̃pa·rɛ dy kɔ̃·sjɛrʒə trɑ̃·blɑ̃ e mɔ̃·tɛ avɛk lɥi su le kɔ̃ːbl̥. la, ɔ̃ tru·vɛ prɛskə tuʒuːr yn ɔnɛːt famiːj kuzɑ̃ u li·zɑ̃ su la lɑ̃ːp fidɛːl...

«me se mu·vmɑ̃ d la lymjɛːr ki pa·sɛ d yn fənɛːtr a l oːtr̥?

des beaux dévouements et des sacrifices suprêmes. La garde aux remparts et la police à l'intérieur formaient tout son service.

Cette police se compliquait alors d'une foule de détails dont la postérité ne se doutera guère. Qui s'imaginerait qu'une de ses plus sérieuses occupations fût, pendant les premiers jours du siège, la chasse aux espions prussiens ! Il faut connaître Paris pour comprendre à quels excès peut se porter une idée fixe, chez cette population bouillante. Il y eut une semaine ou deux où toutes les têtes furent à la lettre tournées et renversées par cette préoccupation de l'espionnage ennemi, préoccupation terrible, qui avait fini par tourner en folie. On voyait des espions partout. On arrêtait à tort et à travers les plus honnêtes gens du monde, qui avaient grand'peine à se soustraire aux fureurs de la foule ameutée. On les conduisait au poste le plus voisin, où ils se faisaient reconnaître, et recevaient des excuses. Malheur à qui parlait avec l'accent alsacien ! il était sûr de son affaire. La plaisanterie, comme il arrive toujours en cette ville, s'en était mêlée. Les mystificateurs criaient *au Prussien* et se tenaient les côtes, en voyant la figure ahurie du pauvre diable, appréhendé au collet. Un débiteur, pressé dans la rue par un tailleur ou par un bottier indiscret, le désignait à haute voix comme espion, et se sauvait en riant de tout son cœur.

Parfois, le soir, on voyait se former lentement des groupes de nez tendus en l'air ; le groupe ne tardait pas à devenir foule. Qu'est-ce qu'on regardait avec cette attention ?... Une lumière qui brillait au quatrième étage, et se promenait de chambre en chambre. Une lumière ! à dix heures du soir ! au haut du toit d'une maison ! ce ne pouvait être que des signaux... Ce sont des signaux... Tenez ! voyez-vous le reflet vert ?... Et les commentaires allaient leur train... «Je connais le portier, sa femme est Prussienne, elle cache des espions, cela est sûr... ils veulent livrer Paris...» La garde nationale arrivait, une escouade s'emparait du concierge tremblant et montait avec lui sous les combles. Là, on trouvait presque toujours une honnête famille cousant ou lisant sous la lampe fidèle...

«Mais ces mouvements de la lumière qui passait d'une fenêtre à l'autre ?

Digitized by Google

«s ɛ k nuz etjɔ̃ **ale** ʃɛrʃe kɛkʃo:z dɑ̃ l o·t **ʃɑ̃:br̥.**

«e **l** rəflɛ **vɛ:r**?

«s ɛ k nɔt **papje** d̥ tɑ̃·**ty:r** ɛt ɑ̃n **efɛ** də **nyɑ̃:s̥ vɛrt.**»

œ̃ **ʒu:r**, u **plyto** œ̃ **swa:r**, œ̃n ɔbʒɛ *ɛk*strɔr-**dinɛ:r** dɔ̃ la **kulœ:r** pɑ·sɛ dy **ru:z** o **vɛ:r** e o **blø**, su la **lymjɛ:r** d yn **buʒi**, k ɔ̃ vwa**jɛ** sə prɔmne avɛk̥ dez **aly:r** ɛ̃·kjetɑ̃:t, amø·**ta** **tut** œ̃ **kartje**, ki nə **puvɑ̃** s *ɛk*s**plike** sə **fenɔmɛ:n**, **parlɛ** d̥ **sakaʒe** e d bry·**le** sɛt ɔpsɛrvat**wa:r**. ɔ̃ fit ɛ̃vɑ·**zjɔ̃** dɑ̃ l dɔmi**sil:**, e dɛr**jɛ:r** la **fnɛ:tr** ɔ̃ tru·**va**, syr sɔ̃ pɛr**ʃwa:r**, œ̃ pɛrɔ**kɛ** ɑ̃·pɑ·**je**, syr ki sə **ʒwɛ** le rɛ**jɔ̃** d yn **buʒi** ɑ̃ mu·**vmɑ̃**.

lə **gra:v** «ʒur**nal** de **deba**» kɔ̃·**ta** **l** lɑ̃·**dmɛ̃**, d œ̃ **tɔ̃** **d** bɔnɔ**mi** **narkwa:z**, sɛt epizɔ**d** də l ɛspjɔnɔ**mani.** sə **fy** **l** ku d **grɑ:s.** le fɔ**li** ʃe· **nu** ɔ̃ **sla** d **bɔ̃**, **s** ɛ k ɛl sɔ̃ **kurt**, si ɛl sɔ̃ **vi:v.** sɛ**lla** pɑ·sa **vit**, e lɔ̃ n sɔ̃·**ʒa** **ply** oz ɛs**pjɔ̃** kə pur arɛ**ste** le **vrɛ**, se mizera**blə** də la **dɛrnjɛr** **klɑ:s**, **ki** su pre**tɛkst̥** d **ale** ɑ̃ ma-**ro:d**, sɔr**tɛ** d̥ pa·**ri** avɛk œ̃ **sak** k i dvɛ rapɔr**te** plɛ̃ d̥ **ʃu** u d̥ pɔm də **tɛ:r**, e dɔ**nɛ** oz ɛ**nmi** no ʒur**no** e le **brɛ̃** də rɑ̃·sɛ**pmɑ̃** k *il* puvɛ*t* atra**pe** də ko·te e **d** **ɔ:tr̥.**

frɑ̃·**siskə** sarsɛ,
lə **sjɛ:ʒ** də pa·**ri** (ɛ̃·prɛ**sjɔ̃** e suvni:r), pa·**ri**, la**ʃo**.

32. l ɔm ki ɛ «dɑ̃ l mu·vmɑ̃»

sɛlɥi**la** n ɛ pɑ*z* œ̃: **tip.** sə sɔ̃ **plyzjœ:r.** *il* rɛ**zym:**. a sypo·**ze** **tu** le **tip** fɔr**mɑ̃***t* œ̃ vɔ**lym:**, i kɔ̃**stity**, **lɥi**, la **tablə** de mat**jɛ:r.** il ɛt emina**mɑ̃** sinɔp**tik.** il a pur fɔ̃k**sjɔ̃** d ɛ·trə myl**tipl̥.** il evɔ**ly.** **il** **ɛ** dɑ̃ l **pɛrpetɥɛl** dɔv**ni:r** dɔ̃ **parlɔ** le filɔ**zɔf.** i s syk**sɛd** a lɥi **mɛ:m** avɛk rapi**dite.** i desin ɑ̃ sa **marʃɔ** la **kurbə** dy **sjɛkl̥.** **il** **ɛ** sə k ɔ̃n **ɛ**, œ̃ pø **avɑ̃** k ɔ̃ l **swa.** il a l **flɛ:r** də **dmɛ̃**, e i kɔ**mɑ̃:s** a fɛ·r **pwɛ̃:drə** dɔ**mɛ̃** dɑ̃ le dɛrnjɛrz **œ:r** də sə **swa:r.**

s kə **l** ɔm a la **mɔd** ɛ pur la **kuþ** dy vɛstɔ̃, de· ʃvø e de **sulje**, il **l** **ɛ** **lɥi**, pur lez ɔpi**njɔ̃**,

Digitized by Google

«C'est que nous étions allés chercher quelque chose dans l'autre chambre.

«Et le reflet vert?

«C'est que notre papier de tenture est en effet de nuance verte.»

Un jour, ou plutôt un soir, un objet extraordinaire dont la couleur passait du rouge au vert et au bleu, sous la lumière d'une bougie, qu'on voyait se promener avec des allures inquiétantes, ameuta tout un quartier, qui, ne pouvant s'expliquer ce phénomène, parlait de saccager et de brûler cet observatoire. On fit invasion dans le domicile, et derrière la fenêtre on trouva, sur son perchoir, un perroquet empaillé, sur qui se jouaient les rayons d'une bougie en mouvement.

Le grave *Journal des Débats* conta le lendemain, d'un ton de bonhomie narquoise, cet épisode de l'espionomanie. Ce fut le coup de grâce. Les folies chez nous ont cela de bon, c'est qu'elles sont courtes, si elles sont vives. Celle-là passa vite, et l'on ne songea plus aux espions que pour arrêter les vrais, ces misérables de la dernière classe qui, sous prétexte d'aller en maraude, sortaient de Paris avec un sac qu'ils devaient rapporter plein de choux ou de pommes de terre, et donnaient aux ennemis nos journaux et les brins de renseignements qu'ils pouvaient attraper de côté et d'autre.

Francisque Sarcey,
Le siège de Paris (*Impressions et souvenirs*), Paris, Lachaud.

32. L'homme qui est «dans le mouvement»

Celui-là n'est pas un type. Ce sont plusieurs. Il résume. A supposer tous les types formant un volume, il constitue, lui, la table des matières. Il est éminemment synoptique. Il a pour fonction d'être multiple. Il évolue. Il est dans le perpétuel devenir dont parlent les philosophes. Il se succède à lui-même avec rapidité. Il dessine en sa marche la courbe du siècle. Il est ce qu'on est, un peu avant qu'on le soit. Il a le flair de demain, et il commence à faire poindre demain dans les dernières heures de ce soir.

Ce que l'homme à la mode est pour la coupe du veston, des cheveux et des souliers, il l'est, lui, pour les opinions,

Digitized by Google

le sɑ̃·timɑ̃, lez eta d ɛspri e le manjɛr **d ɛːtrə**.
il ɛ «**dɑ̃ l** muˑ**vmɑ̃**.» **kɛskə s ɛ k** lə muˑ**vmɑ̃**?
ʒə n se pɑ **trɔ**. sa kɔ̃·**sist** a n ɛˑ**trə pɑ** oˑ**ʒurdi**
s k ɔ̃n etɛ*t* i**jɛːr**[1]). mɛ ʔɛːtr ɛ̃·**si**, s ɛt **ɛːtr** ɛ̃·**kɔ̃stɑ̃**,
e kɔm ɔ̃ l etɛ*t* i**jɛːr**[1]) par rapɔːr a avɑ̃*ti***jɛːr**[1]),
ɔ̃n ɛt ɛ̃·**kɔ̃stɑ̃** tu kɔm ɔ̃ *l*l **etɛ**, e par kɔ̃·**sekɑ̃**
lɔ̃·n a **pwɛ̃** ʃɑ̃·**ʒe**. ʒ̊ se **bjɛ̃**, mɛ*z* ɔ̃n ɑ̃n a y **l ɛːr**;
e s ɛ **ʒystə** s ki s **apɛl**: ʔɛːtrə dɑ̃ l muˑ**vmɑ̃**. o **fɔ̃**,
i m **parɛ k** sa kɔ̃·**sist** a **turne** syr le **talɔ̃**.
s ɛt œ̃ muˑ**vmɑ̃** **sɑ̃** deplas**mɑ̃**. s ɛ pt**ɛːtrə**
trɛːz agrea**bl̥**.

l ɔm·dɑ̃ l muˑ**vmɑ̃**, a l bjɛ̃ **prɑ̃**ːdrə, n ɛt oˑtrə **ʃoːʒ̊**
k œ̃ kɔlɛksjɔ**nœːr**. il a kɔlɛksjɔ**ne** ɑ̃ sa pɛrson **prɔprə**,
tut lez evɔly**sjɔ̃** syksɛsiːv də se kɔ̃·tɑ̃·pɔ**rɛ̃**
dɔ**pɥi** k il eg**zist**. il a ete yn pɔtit ɑ̃·sikl̥ɔ**pedi**
ɑ̃·by**lɑ̃ːt**, u œ̃ d̥ se r**ʒistr** al**pɛ̃** u ʃa**kœ̃** lɛˑs yn
ɑ̃·**prɛ̃ːt** fyʒiti**ːv** də sɔ̃n eta **d ɑːm**. il a ete ɛ̃·**prime**
par se kɔ̃·tɑ̃·pɔ**rɛ̃** kɔm œ̃ ʒur**nal** a **sɛ̃ː** sɑ̃·**timː**.
l e**pɔk** a pɑˑse syr **lɥi** kɔm œ̃ ruˑ**lo** tipɔgra**fik**.
il ɑ̃ **rɛstə** **tu** barjɔ**le**. s ɛt yn man**jɛːr** də «**maky**-
latyːr». s ɛ **l ɔm** lə **ply** kɔ̃·tɑ̃ d **lɥi** ke ʒ̊ kɔ**nɛːs**;
e i n ɛ **pɑz** ɛ̃·pɔ**siblə** k i j ɛ d̥ **kwa**.

* * *

ʒə l e **tuʒuːr** kɔ**ny**. vɛr la **fɛ̃** **d** l ɑ̃·**piːr**,
il avɛt ɛ̃·vɑ̃·**te** la mɔ**ral** ɛ̃·depɑ̃·**dɑ̃ːt**, **l** *i*rrekɔ̃·silja-
bilite, lə velɔsi**pɛd**, l abɔlis**jɔ̃** dez **arme** pɛrman**ɑ̃ːt**
e l rea**lism**. s etɛ **boːku** d̥ **ʃoːz**, mɛ a **ʃakyn**
i tnɛ*t* oˑ**tɑ̃** k oz **oːtr̥**, s ɛt a savwaːr, **enɔrmemɑ̃**.
ɔ̃ l kɔ̃·trɔdi·**zɛ** syr œ̃ **pwɛ̃**, u syr œ̃n **oːtrə**,
sɔlɔ̃ leˑ **kɑ**. i n avɛ **k** œ̃n arʒy**mɑ̃**, mɛ ki etɛ **bɔ̃**.
oz ɛ̃·**ferjœːr** i repɔ̃·**dɛ** avɛk œ̃ su**riːr** dɔ me**pri**:
«vu n ɛt̥ dɔ̃ **pɑ** dɑ̃ l muˑ**vmɑ̃**?»; oz e**go**:
«**kœ** vule **vu**? **mwa** ʒ̊ sɥi dɑ̃ l muˑ**vmɑ̃**»;
o syper**jœːr**... i n kɔnɛ **pɑ** d̥ syper**jœːr**.
ply **taːr** il ɛ̃·vɑ̃·**ta** **l** sɛptisis**mə** trɑ̃·sɑ̃·dɑ̃·**talː**,
e l dilɛ*t*tɑ̃·**tismə** ra**fine**. il avɛ **l ɛːr** d avwaːr gɑ**ɲe**
o **ʃɑ̃ːʒ**. oˑ**mwɛ̃** i n afirmɛ **ply**, i n trɑ̃·**ʃɛ** **pɑ**.
i n etɛ **ply** trɑ̃·**ʃɑ̃**, kɔ̃tɔ̃·**dɑ̃** e asɔ**mɑ̃**. i n kɔlɛk-
sjɔnɛ **ply** lez agremɑ̃ divɛːr d yn *haʃ* d abɔr**daːʒ**.

---

1) i**jɛːr**, i**ɛːr**, u **jɛːr**.

Digitized by Google

les sentiments, les états d'esprit et les manières d'être. Il est «dans le mouvement». Qu'est-ce que c'est que le mouvement? je ne sais pas trop. Cela consiste à n'être pas aujourd'hui ce qu'on était hier. Mais être ainsi, c'est être inconstant, et comme on l'était hier par rapport à avant-hier, on est inconstant tout comme on l'était, et par conséquent l'on n'a point changé. Je sais bien, mais on en a eu l'air; et c'est juste ce qui s'appelle être dans le mouvement. Au fond, il me paraît que cela consiste à tourner sur les talons. C'est un mouvement sans déplacement. C'est peut-être très agréable.

L'homme dans le mouvement, à le bien prendre, n'est autre chose qu'un collectionneur. Il a collectionné en sa personne propre toutes les évolutions successives de ses contemporains depuis qu'il existe. Il a été une petite encyclopédie ambulante, ou un de ces registres alpins où chacun laisse une empreinte fugitive de son état d'âme. Il a été imprimé par ses contemporains comme un journal à cinq centimes. L'époque a passé sur lui comme un rouleau typographique. Il en reste tout bariolé. C'est une manière de «maculature». C'est l'homme le plus content de lui que je connaisse; et il n'est pas impossible qu'il y ait de quoi.

***

Je l'ai toujours connu. Vers la fin de l'Empire, il avait inventé la morale indépendante, l'irréconciliabilité, le vélocipède, l'abolition des armées permanentes et le réalisme. C'étaient beaucoup de choses, mais à chacune il tenait autant qu'aux autres, c'est à savoir, énormément. On le contredisait sur un point, ou sur un autre, selon les cas. Il n'avait qu'un argument, mais qui était bon. Aux inférieurs il répondait avec un sourire de mépris: «Vous n'êtes donc pas dans le mouvement?»; aux égaux: «Que voulez-vous? Moi, je suis dans le mouvement»; aux supérieurs... il ne connaît pas de supérieurs.

Plus tard il inventa le scepticisme transcendantal et le dilettantisme raffiné. Il avait l'air d'avoir gagné au change. Au moins il n'affirmait plus, il ne tranchait pas. Il n'était plus tranchant, contondant et assommant. Il ne collectionnait plus les agréments divers d'une hache d'abordage.

Digitized by Google

õ l truːvɛ **mjø**. õn avɛ ptɛt **toːr**. il etɛt **admirablemɑ̃t** afirmatif də la nesɛsite də nə **rjɛ̃n** afirme, e **prɔfõdemɑ̃** dɔgmatik dɑ̃ la sɛrtityd də la vanite ḍ tu **dɔgmə**.

il avɛ de **surir** rɑ̃tre ki etɛ **krysifjɑ̃** pur **sø** ki n etɛ **pɑ** dɑ̃ l **nuvo** muːvmɑ̃. oː k il i **etɛ**, **lɥi** ! kɔm õ vwajɛ **bjɛ̃** k il i avɛ **tuzuːr ete** !

«**nõ**, mõn **ami**, i fo **tu** kõːprɑ̃ːdṛ, e pur **tu** kõːprɑ̃ːdrə, nə **krwɑːr** a **rjɛ̃**, e **zwiːr** də **tu** ; e pur **zwiːr** də **tu**, nə s ataʃe a **kwa** k sə **swa**. i n j a **rjɛ̃** ḍ ply **klɛːr**. i n j a **rjɛ̃** ḍ ply sɛrtɛ̃. s ɛ la veːrite apsɔly, **sa**, n i ɛjɑ̃ **pwɛ̃ d** veːrite, **sinõ** k i n j a **pɑ d** veːrite. vu m sɑ̃ːble arjɛːre. vu n ɛt **pɑ** dɑ̃ l muːvmɑ̃.»

õn **etɛ** dɑ̃ l muːvmɑ̃ u lõ puvɛt **ɛːtṛ** ; mɛ **lɥi** parɛsɛt **ɛːtrə** dɑ̃ l muːvmɑ̃ turnɑ̃ d œ̃ **sɛrklə** visjø.

* * *

il ɑ̃ dvɛ **sɔrtiːr**, e bjɛ̃ː **vit**. il ɛ l ɔm də mɔljɛːr, ki etɛ karakteriːze par l ɛ̃kjetyd də ʃɑ̃ːze ḍ **plas**. il ɛ lɔkɔmɔbiːl, e i **marʃ** a la vapœːr. s ɛ pur **sa** k ase suvɑ̃ il derɑːj. aprɛ l sɛptisism e l dilɛttɑ̃tism, il ɛ̃vɑ̃ːta ʃɔpɛnoɛːr. il lɥi ariːv d ɛ̃vɑ̃ːte de **ʃoːz** œ̃ **pø** demɔde. **tɛl** sɛrtɛ̃ klybmɛn ki **lɑ̃ːs** spesjalmɑ̃ le vjɛj **fiːj**. il ɛ̃vɑ̃ːta **dõ** ʃɔpɛnoɛːr, apøprɛ ɑ̃ mɛːm **tɑ̃ k** la fajɑ̃ːs revɔlysjɔnɛːr. sə n ɛ **pɑ** k i j ɛt œ̃ rapɔːr. le **døːz** ɔbʒɛ etɛ dɑ̃ l muːvmɑ̃ a la mɛːm **dat**, vwala **tu**. s ɛt yn rɛːzõ **trɛː** syfiːzɑ̃ːt. i fy dõ **pɛssimist** e fajɑ̃ːsje avɛk la **mɛːm** kõːvikʃjõ. il s apɛrsy kə l **mõːd** etɛt abɔminabl e la **vi** œ̃ **luːr** fardo. i n y **pɑ** dez ɛːr pɑ̃ːʃe, parskə **s ɛ d** dizqisɑ̃ **trɑ̃ːt**, mɛz il **y** dez ɛːr prɔstre, parskə **s ɛ** mɔdɛrn. i n fo **pɑ** **fɛːr** də kõːfyzjõ ḍ filistɛ̃.

i m rɑ̃kõːtrɛ, e m parlɛ d yn vwa **surd**, kɔm **etɛ** dy **rɛst** mõn ɔrɛːj, kar i **fo k** l armɔni **rɛpə** lə **plys** pɔsiblə dɑ̃ la **natyːr**, e i m diːzɛ : «**kœ** vuz ɛt **mõstryø**, mõn **ami** ! kɛl klɔak vu **fɛt** ! pɔti **tɑ** d ɔrdyːr dɑ̃z yn sɑ̃ːtin ɛ̃ːfini !

Digitized by Google

On le trouvait mieux. On avait peut-être tort. Il était admirablement affirmatif de la nécessité de ne rien affirmer, et profondément dogmatique dans la certitude de la vanité de tout dogme.

Il avait des sourires rentrés qui étaient crucifiants pour ceux qui n'étaient pas dans le nouveau mouvement. Oh! qu'il y était, lui! Comme on voyait bien qu'il y avait toujours été!

«Non, mon ami, il faut tout comprendre, et pour tout comprendre, ne croire à rien, et jouir de tout; et pour jouir de tout, ne s'attacher à quoi que ce soit. Il n'y a rien de plus clair. Il n'y a rien de plus certain. C'est la vérité absolue, cela, n'y ayant point de vérité, sinon qu'il n'y a pas de vérité. Vous me semblez arriéré. Vous n'êtes pas dans le mouvement.»

On était dans le mouvement où l'on pouvait être; mais lui paraissait être dans le mouvement tournant d'un cercle vicieux.

* * *

Il en devait sortir, et bien vite. Il est l'homme de Molière, qui était caractérisé par l'inquiétude de changer de place. Il est locomobile, et il marche à la vapeur. C'est pour cela qu'assez souvent il déraille. Après le scepticisme et le dilettantisme, il inventa Schopenhauer. Il lui arrive d'inventer des choses un peu démodées. Tels certains clubmen qui lancent spécialement les vieilles filles. Il inventa donc Schopenhauer, à peu près en même temps que la faïence révolutionnaire. Ce n'est pas qu'il y ait un rapport. Les deux objets étaient dans le mouvement à la même date, voilà tout. C'est une raison très suffisante. Il fut donc pessimiste et faïencier avec la même conviction. Il s'aperçut que le monde était abominable et la vie un lourd fardeau. Il n'eut pas des airs penchés, parce que c'est de 1830, mais il eut des airs prostrés, parce que c'est moderne. Il ne faut pas faire de confusion de Philistin.

Il me rencontrait, et me parlait d'une voix sourde, comme était du reste mon oreille, car il faut que l'harmonie règne le plus possible dans la nature, et il me disait:

«Que vous êtes monstrueux, mon ami! Quel cloaque vous faites! Petit tas d'ordures dans une sentine infinie!

Digitized by Google

nə sɑ̃·te vu **pɑ l bəzwɛ̃** də vu **pyrifje** ɑ̃ vu de-
trɥi·zɑ̃, e d afrɑ̃·ʃi:r lə **mɔ̃:d** ɑ̃ l syprimɑ̃ ?
dy **rɛst**, ʒ e yn gijɔ**tin** admi**rablə** syr yn a**sjɛt**
ki ɛt ɑ̃ **kat** mɔr**so.** və**ne** vwa·r **sa.** s ɛ **mɛrvɛjø.**
vuz ave **l ɛ:r** də vuz ɑ̃ **susje** kɔm də **sa.**
purtɑ̃ la **naty:r** ɛt yn **sinistrə** mistifika**tris**
ki nu **trɔ̃:p** **kryɛlmɑ̃** ɑ̃ vy d yn **fɛ̃** syper**jœ:r**
k ɛl nə **kɔnɛ pɑ.** mɛ vu n ɛt **pɑ** dɑ̃ l mu·v**mɑ̃.»**
ply **ta:r** ɑ̃**kɔ:r** i dɔna dɑ̃ l **rys,** par**la**
d yn vwa **trɛ: duṣ** d i*l*ly**mine** avɛḳ dez ɛ̃·flɛk**sjɔ̃**
kare**sɑ̃:t,** fabri**ka** yn pɛ·r də **sulje** k i n py
ʒa**mɛ** pɔr**te,** e s fit yn **ɑ:m** d wazo d **mɛ:r,**
sə ki etɛ **mwɛ̃** difi**sil:.** ʒə l ɛ̃·tɛrɔ**ʒɛ** vɔlɔ̃·**tje**
a st e**pɔk,** e ʒ lɥi rɑ̃·**di** ʒys**tis.** il **etɛ**
dɑ̃ l mu·v**mɑ̃,** kɔm tu**ʒy:r,** mɛ*z* il **etɛ**
plyz ɛ̃·fɔr**me** k a l ɔrdi**nɛ:r.** il avɛ **ly** sɛrtɛn**mɑ̃**
o·mwɛ̃ **trwɑ:z** arti**klə** də ʒur**no** kɔ̃·sɛr**nɑ̃**
la litera**ty:r rys.** il etɛt **œ̃** de ply **fɔ:r** syr la kɛs**tjɔ̃**
də **tu** le lɛtre frɑ̃·**sɛ.** i savɛ **trɛ: bjɛ̃ k** la «me·zɔ̃
de **mɔ:r»** ɛ ḍ tɔlstɔ:**j,** e «**anna** kare**nin:**» də gɔ**gɔl:.**
nu n ɑ̃ savɔ̃ pɑ **plys,** vu e **mwa,** n ɛt i pɑ **vrɛ ?**
il etɛ **dɔ̃** dɑ̃ l mu·vmɑ̃ **sla:v** o·**tɑ̃**
k ɔ̃n ɑ̃ pøt **ɛ:trə.** il avɛt yn ma**njɛ:r** də di·r lə **stɛp**
ki n **etɛ** k a **lɥi.** i sɑ̃·**blɛ***t* ɑ̃ **mɑ̃:ʒe.** kɑ̃t il **etɛ**
kɔ̃·tɑ̃ d **vu,** i vuz akɔr**dɛ** la fa**vœ:r**
də vu **fɛ:r** ɑ̃·**tre** dɑ̃ sɔ̃n iz**ba,** ki etɛt o **katriɥɛm**
etaːʒ. il etɛ **rys,** ʒysk o **bu** dy **ne,** o·dla ḍ **kwa**
i n ɛ **pɑz** akutyme d **vwa:r.**

. . . . . .

il fo*t* **ɛ:***trə* dɑ̃ l mu·v**mɑ̃,** e s n ɛ pɑ **lɥi**
ki mɑ̃·**krɛ** a ṣ dəv**wa:r,** e a s ki ɛ sa vɔkɑ·**sjɔ̃**
syr la **tɛ:r.**

* * *

kar s ɛt yn vɔkɑ·**sjɔ̃,** e s ɛt yn **fɔ̃ksjɔ̃.** i j a pur **lɥi**
dekrɛ nɔminati**f** də la prɔvi**dɑ̃:s** etɛr**nɛl:.** *il* **sɛ:r**
a kɛlkə**ʃo:z.** *il* **dɔn** l ɔrjɑ̃·tɑ·**sjɔ̃.** ʒi**rwɛt,**
si vu vule; **mwa,** ki **l ɛ:m,** ʒə prefɛ·r **di:r** **flɑ:m**
myltikɔlə:r o sɔmɛ dy **mɑ.** il ɛ sə**lɥi** ki l prə**mje**
sɑ̃ l vɑ̃, ẹ sə**lɥi** o·**si,** ki s ɑ̃ rɑ̃·**pli** avɛk kɔ̃·**sjɑ̃:s.**
i sɛ·r də **sin** e d egzɑ̃:**pl.** sɑ̃· **lɥi** le **ʒɑ̃** ki n pɑ̃·s **pɑ**
nə **srɛ** ḳ dez ɛ̃·be**sil:,** sə ki **srɛ** fɑ·**ʃø.**

Digitized by Google

Ne sentez-vous pas le besoin de vous purifier en vous détruisant, et d'affranchir le monde en le supprimant? Du reste, j'ai une guillotine admirable sur une assiette qui est en quatre morceaux. Venez voir cela. C'est merveilleux. Vous avez l'air de vous en soucier comme de cela. Pourtant la nature est une sinistre mystificatrice qui nous trompe cruellement en vue d'une fin supérieure qu'elle ne connaît pas. Mais vous n'êtes pas dans le mouvement.»

Plus tard encore il donna dans le russe, parla d'une voix très douce d'illuminé avec des inflexions caressantes, fabriqua une paire de souliers qu'il ne put jamais porter, et se fit une âme d'oiseau de mer, ce qui était moins difficile. Je l'interrogeais volontiers à cette époque, et je lui rendis justice. Il était dans le mouvement, comme toujours, mais il était plus informé qu'à l'ordinaire. Il avait lu certainement au moins trois articles de journaux concernant la littérature russe. Il était un des plus forts sur la question de tous les lettrés français. Il savait très bien que la *Maison des Morts* est de Tolstoï et *Anna Karénine* de Gogol. Nous n'en savons pas plus, vous et moi, n'est-il pas vrai? Il était donc dans le mouvement slave autant qu'on en peut être. Il avait une manière de dire le steppe qui n'était qu'à lui. Il semblait en manger. Quand il était content de vous, il vous accordait la faveur de vous faire entrer dans son *isba*, qui était au quatrième étage. Il était Russe jusqu'au bout du nez, au delà de quoi il n'est pas accoutumé de voir.

. . . . . .

Il faut être dans le mouvement, et ce n'est pas lui qui manquerait à ce devoir et à ce qui est sa vocation sur la terre.

***

Car c'est une vocation, et c'est une fonction. Il y a pour lui décret nominatif de la Providence éternelle. Il sert à quelque chose. Il donne l'orientation. Girouette, si vous voulez; moi, qui l'aime, je préfère dire flamme multicolore au sommet du mât. Il est celui qui le premier sent le vent, et celui, aussi, qui s'en remplit avec conscience. Il sert de signe et d'exemple. Sans lui les gens qui ne pensent pas ne seraient que des imbéciles, ce qui serait fâcheux.

Digitized by Google

grɑ·s a **lɥi**, i dəv**jɛn** de **so**, kar i j a yn **nɥɑ̃:s**, e a la **bɔn œ:r**! il **ɛt** œ̃n ɛ̃s**trymɑ̃** ɛ̃·**finimɑ̃** sɑ̃·**sibl**, ɛ̃·**dikatœ:r** de mu·**vmɑ̃** atmɔs**ferik**. i rsɑ̃:bl **a** se p**tit pupe** ɑ̃ mus**lin**:, vjɔ**lɛt**, **ro:z** u **blø** sɥi·**vɑ̃** la kɑ̃·**tite** d vapœ·r **d o** ɑ̃ syspɑ̃·**sjɔ̃** dɑ̃ l atmɔs**fɛ:r**. il ɛ metɛɔrɔlɔ**ʒik**, e igrɔme**trik**:.

o·**si** ɛt *il* ɛksɛ**lɑ̃t ɔm**:, kɔm **tu** lez ele**mɑ̃**. pwɛ̃ d **fjɛl**:. l amur**prɔ**prə ki kɔ̃·**vjɛ̃** a œ̃ si **bɛl** egzɑ̃·**plɛ:r** də l ymanite, e vwala **tu**. e ɑ̃·**kɔ:r** **mwɛ̃ d** vanit**e** kə bjɛ̃ **d o:tr**. œ̃ kɔ̃·tɑ̃·**tmɑ̃** **egal**:, **kɔ̃:tiny**, e ɛ̃:fa**jiblə**, ki **tjɛ̃** a s k i n sə sɑ̃ **ʒamɛ sœl**:, ʒ**amɛ** sepa**re** dez **ɔm**: par yn **syperjɔrite** u yn ɛ̃:fer**jɔrite** kɛlkɔ̃:k. il ɛ **kɔllɛktif**. i s sɑ̃ vi:vrə də la **vi** yniv**ɛrsɛl**:; i **se** k i **pɑ̃:s** la pɑ̃·**sə** d tu l **mɔ̃:d**, pardɔ̃, kə tu l **mɔ̃:d** **pɑ̃:s** sa pɑ̃·**se**; e sla **ɛ** dɑ̃ la **vi** œ̃ vja**tik**, œ̃ rekɔ̃·**fɔ:r** e yn as**sy·rɑ̃:s**. i **va** d œ̃ pɑ **fɛrm**, dɑ̃ l mu·**vmɑ̃**. i **pɑ:s** **trɑ̃:kilmɑ̃** par se **fu:z** nesesɛ:r. il ɛ kɔm la **lyn**:.

lə **trɛ** distɛ**ktif**, **sajɑ̃**, s ɛ k i n s apɛrswa **pɑ** de trɑ̃·**zisjɔ̃**. *il* **pɑ:s** d yn manjɛr **d ɛ:tr** a yn **manjɛ:r** kɔ̃·**trɛ:r** **sɑ̃** s avi·**ze** dy ʃɑ̃·**ʒmɑ̃**, sɑ̃ s dute k il ɛ dəv**ny** o·**trə** **ʃo:z**. «i s **vwa** difə**rɑ̃** sɑ̃ s ɛt vy ʃɑ̃·**ʒe**.» o· **fɔ̃**, il a kɛ*l*k **ide** k i s ɛ fɛ ɑ̃ **lɥi** de metamɔr**fo:z**; mɛ *il* le ramɑ·s **tut** dɑ̃z yn **ide** ʒe**neral** də «**devlɔpmɑ̃** **kɔ̃·tiny**», dɔ̃t il ɛ **trɛ:** fe·**ry** e **prɔdiʒjø·zmɑ̃** **flate**. i sɑ̃ **vagmɑ̃** k i rprezɑ̃:t l ide dy **prɔgrɛ**. l ide dy **prɔgrɛ** a ete ɛ̃·**vɑ̃·te** par œ̃ **ʃval** ki **turnɛ** œ̃ prɛswar **d ɥil**:, dɑ̃z œ̃ **manɛ:ʒ**.

i vjɛ**ji** avɛk dusœ:r dɑ̃ sɛt **ide** kɔ̃·sɔlɑ̃:t. i **rapɛl** k il a **tu**ʒu·r ete də l mu·**vmɑ̃**. il ɔpsɛrv avɛk atɑ̃·**sjɔ̃** le **ʒœn** ʒenera·**sjɔ̃** e lœr **manjɛ:r** də s mu·**vwa:r**, e i s **mø** ɑ̃kɔ:r kɔm **el**:, a pti **brɥi**. i s mena:ʒ yn aɡɔni a la **mɔd**, e yn **mɔ:r** *h*o:t**mɑ̃** mɔd**ɛrn**. i n sɔra **pɑ** ɑ̃·tɛ·**re**; kar il ɛ par·tizɑ̃ **d** la krema·**sjɔ̃**. i s ɛt arɑ̃·**ʒe** **d** **manjɛ:r** a s kə sa **vi** abu**tis** a œ̃ **fu:r**. i sra dɑ̃ l mu·**vmɑ̃** **ʒysk** aprɛ sa **mɔ:r**.

kɔ**mɑ̃** i s **apɛl**:? **alɔ̃**, frɑ̃·**sɛ**, me ptiz ɔ̃:klə, kɔm ɔ̃ **di** ɑ̃ **rysi**, vu l save **bjɛ̃**. i s **apɛl** kɔm nu **tu:s**. i s **apɛl**

Digitized by Google

Grâce à lui, ils deviennent des sots, car il y a une nuance, et à la bonne heure! Il est un instrument infiniment sensible, indicateur des mouvements atmosphériques. Il ressemble à ces petites poupées en mousseline, violettes, roses ou bleues suivant la quantité de vapeur d'eau en suspension dans l'atmosphère. Il est météorologique et hygrométrique.

Aussi est-il excellent homme, comme tous les éléments. Point de fiel. L'amour-propre qui convient à un si bel exemplaire de l'humanité, et voilà tout. Et encore moins de vanité que bien d'autres. Un contentement égal, continu et infaillible, qui tient à ce qu'il ne se sent jamais seul, jamais séparé des hommes par une supériorité ou une infériorité quelconque. Il est collectif. Il se sent vivre de la vie universelle; il sait qu'il pense la pensée de tout le monde, pardon, que tout le monde pense sa pensée; et cela est dans la vie un viatique, un réconfort et une assurance. Il va d'un pas ferme, dans le mouvement. Il passe tranquillement par ses phases nécessaires. Il est comme la lune.

Le trait distinctif, saillant, c'est *qu'il ne s'aperçoit pas des transitions*. Il passe d'une manière d'être à une manière contraire, sans s'aviser du changement, sans se douter qu'il est devenu autre chose. «Il se voit différent sans s'être vu changer.» Au fond, il a quelque idée qu'il s'est fait en lui des métamorphoses; mais il les ramasse toutes dans une idée générale de «développement continu», dont il est très féru et prodigieusement flatté. Il sent vaguement qu'il représente l'idée du progrès. L'idée du progrès a été inventée par un cheval qui tournait un pressoir d'huile dans un manège.

Il vieillit avec douceur dans cette idée consolante. Il rappelle qu'il a toujours été dans le mouvement. Il observe avec attention les jeunes générations et leur manière de se mouvoir, et il se meut encore comme elles, à petit bruit Il se ménage une agonie à la mode et une mort hautement moderne. Il ne sera pas enterré; car il est partisan de la crémation. Il s'est arrangé de manière à ce que sa vie aboutisse à un four. Il sera dans le mouvement jusqu'après sa mort.

Comment il s'appelle? Allons, Français, mes petits oncles, comme on dit en Russie, vous le savez bien. Il s'appelle comme nous tous. Il s'appelle

Digitized by Google

leʒjɔ̃ d l alwɛt[1]). i siɲ gaʎly:s romany:s ;
e kɔm i pɑ:s sa vi a rsɑ̃·ble a tu l mɔ̃:d,
o·si ari·yt il kə ʃakɛ̃ d nu tu:s ɛt œ̃ pø lɥi.

emil fagɛ, etyd e pɔrtrɛ.
(ɛkstrɛ dy ʒurnal «lə figa·ro».)

33. lə trwɑ sɔmmɑ·sjɔ̃

o·si vrɛ kə ʒ m apɛl belizɛ:r, e ɻ ʒ e
mɔ̃ rabo dɑ̃ la mɛ̃ ɑ̃ s mɔmɑ̃, si l pɛr tjɛ:r
s imaʒin kə la bɔn lɔsɔ̃ k i vjɛ̃ d nu dɔne
ɔra sɛrvi a kɛkʃo:z, s ɛ k i n kɔnɛ pɑ l pœp
də pa·ri. waje vu msjø, iz ɔrɔ̃ bo
nu fyzije ɑ̃ grɑ̃, nu deporte, nuz ɛsporte,
mɛt kajɛn o bu ɖ sato·ri, bure lə pɔ̃·tɔ̃
kɔm de bari a sardin:, lə pari·zjɛ̃ ɛ:m l emø:t,
e rjɛ̃ n pura lɥi ɑ̃·lve ʂ gu la ! ɔ̃n a sa
dɑ̃ l sɑ̃. kɛs vu vule ? s ɛ pɑ tɑ̃ la pɔlitik
ki nuz amy:z, s ɛ l trɛ̃ k ɛl fɛ : lez atəlje
fɛrme, lə rasɑ̃·bləmɑ̃, la flɑ:n, e pɥi
ɑ̃kɔr kɛkʃo:z ɑ̃ plys, kə ʒə n sɔrɛ vu di:r.
pur bjɛ̃ kɔ̃·prɑ̃ɖ sa, i fo ɛt ne, kɔm mwa,
ry d l ɔrijɔ̃, dɑ̃z ɛ̃n atəlje d mɔny·zje[2]), e ɖpɥi yit ɑ̃
ʒysk a kɛ̃:ʒ k ɔ̃ m a mi ɑ̃n aprɑ̃·tisa:ʒ,
awar ru·le l fo·bu:r avɛk yn waty:r a bra
plɛn də kɔpo. ɑ: dam: ! ʒ pø di:r kə ʒ m ɑ̃ syi pɛje
de revɔlysjɔ̃, dɑ̃ s tɑ̃ la. tu pti, pɑ ply o
k yn bɔt, dɛ: k j avɛ dy brɥi dɑ̃ pa·ri,
vuz etje sy:r də m i wa:r par ɛ̃ bu. prɛskə tuʒu:r
ʒ savɛ sa davɑ̃:s. kɑ̃ ʒ waje lez uvrije s ɑ̃n ale
bratsy bratsu, dɑ̃ l fo·bu:r, ɑ̃ prənɑ̃ l trɔtwa:r
tut ɑ̃ larʒ, le fam syr le pɔrt ko·zɑ̃,
ʒɛstikylɑ̃, e tu se tɑ d mɔ̃:ɖ ki desɑ̃·dɛ

---

1) «lɛ'gio alauda:'rum» u sœlmɑ̃ «alau'da», nɔ̃ d yn leʒjɔ̃ go·lwa:z də seza:r.

2) u dɑ̃z ɛ̃n atəlje d mənɥi·zje. — nuz ɛ̃·dikɔ̃ dɑ̃z yn sɛrtɛn mɔzy:r la prɔnɔ̃sja·sjɔ̃ dy pœplə pari·zjɛ̃. o·si, dɑ̃ s tɛkst, r vo tuʒu·r ʁ [r velɛ:r], u mɛ·m ʁ [r velɛ:r grasɛje, sɛtadi·r nɔ̃ ru·le].

Digitized by Google

légion de l'alouette[1]). Il signe Gallus Romanus; et comme il passe sa vie à ressembler à tout le monde, aussi arrive-t-il que chacun de nous tous est un peu lui.

Emile Faguet, *Etudes et portraits.*
(Extrait du journal *Le Figaro*).

33. Les trois sommations

Aussi vrai que je m'appelle Bélisaire et que j'ai mon rabot dans la main en ce moment, si le père Thiers s'imagine que la bonne leçon qu'il vient de nous donner aura servi à quelque chose, c'est qu'il ne connaît pas le peuple de Paris. Voyez-vous, monsieur, ils auront beau nous fusiller en grand, nous déporter, nous exporter, mettre Cayenne au bout de Satory, bourrer les pontons comme des barils à sardines, le Parisien aime l'émeute, et rien ne pourra lui enlever ce goût-là! On a ça dans le sang. Qu'est-ce que vous voulez? Ce n'est pas tant la politique, qui nous amuse, c'est le train qu'elle fait: les ateliers fermés, les rassemblements, la flâne, et puis encore quelque chose en plus, que je ne saurais vous dire.

Pour bien comprendre cela, il faut être né, comme moi, rue de l'Orillon, dans un atelier de menuisier[2]), et depuis huit ans jusqu'à quinze qu'on m'a mis en apprentissage, avoir roulé le faubourg avec une voiture à bras pleine de copeaux. Ah! dame! je peux dire que je m'en suis payé des révolutions, dans ce temps-là. Tout petit, pas plus haut qu'une botte, dès qu'il y avait du bruit dans Paris, vous étiez sûr de m'y voir par un bout. Presque toujours je savais ça d'avance. Quand je voyais les ouvriers s'en aller bras dessus, bras dessous, dans le faubourg, en prenant le trottoir tout en large, les femmes sur les portes causant, gesticulant, et tous ces tas de monde qui descendaient

---

1) *Legio alaudarum* ou seulement *alauda*, nom d'une légion gauloise de César.

2) Ou dans un atelier de menuisier. — Nous indiquons dans une certaine mesure la prononciation du peuple parisien. Aussi, dans ce texte, (r) vaut toujours (ʀ) [r vélaire] ou même (ʁ) [r vélaire grasseyé, c'est-à-dire non roulé].

Digitized by Google

de barjɛ:r, ʒə m di·zɛ ɑ̃ ʃarjɑ̃ me kɔpo :
«bɔn afɛ:r ! i va j awar kɛkʃo:z ...»
ɑ̃n efɛ, sa n mɑ̃·kɛ pɑ. lə swa:r, ɑ̃ rɑ̃·trɑ̃ ʃə· nu, ʒ̩ tru·vɛ la butik plɛn: ; dez ami dy pɛ:r ko·zɛ politik o·tu:r də l etabli, de wazɛ̃ lɥi apɔrtɛ l ʒurnal: ; kar dɑ̃ s tɑ̃ la j avɛ pɑ ḍ fœ:j a ɛ̃· su kɔm mɛ̃·tnɑ̃. sø ki vulɛ rsəwa:r lə ʒurnal: , sə kɔti·zɛ a plyzjœ:r dɑ̃ la mɛm me·zõ, e sə l pɑ·sɛ d eta:ʒ ɑ̃n eta:ʒ ... papa belize:r, ki travajɛ tuʒu:r malgre tu, pusɛ sõ rabo avɛk kɔlɛ:r ɑ̃n ɑ̃·tɑ̃·dɑ̃ le nuvɛl: ; e ʒə m rapɛl kə se ʒu·r la, o mɔmɑ̃ ḍ sə mɛtr a tab, la mɛ:r nə mɑ̃·kɛ ʒamɛ d nu di:r :
«tne vu trɑ̃·kil: , lez ɑ̃·fɑ̃ ... lə pɛ:r n ɛ pɑ kɔ̃·tɑ̃, rapɔ:r oz afɛ:r də la pɔlitik.»
mwa, vu pɑ̃·sɛ, ʒ i kɔ̃·prɔnɛ pɑ grɑ̃ʃo:z, a se sakrez afɛ:r. tutmɛ:m, j avɛ de mo ki m ɑ̃·trɛ dɑ̃ la tɛ:t, a fɔrs̩ də lez ɑ̃·tɑ̃:d, kɔm par egzɑ̃:p :
«sɛt kanɑ·j də gi·zo, kj ɛt ale a gɑ̃ !»
ʒ̩ savɛ pɑ bjɛ̃ s kə s etɛ k sə gi·zo, ni s kə sa vulɛ di:r d ɛ·tr ale a gɑ̃ ; me s t egal: !
ʒ repetɛ avɛk lez o:t :
«kanɑ·j də gi·zo ... kanɑ·j də gi·zo !...»
e ʒ i alɛ d o:tɑ̃ pl̩y d bɔ̃· kœ:r a ll aple kanɑ:j, sə po:v mɔsjø gi·zo, kə dɑ̃ ma tɛ:t, ʒə l kɔ̃·fɔ̃·dɛ avɛk ɛ̃ grɑ̃ kɔkɛ̃ ḍ sɛrʒɑ̃ d vil: , ki s tɔnɛ o kwɛ̃ d la ry d l ɔrijɔ̃, e m fɔzɛ tuʒu:r de mizɛ:r *par* rapɔ:r a ma ʃarɛt̩ də kɔpo ... pɛrsɔn nə ll ɛ·mɛ dɑ̃ l kartje, sə grɑ̃ ru·ʒ la ! le· ʃjɛ̃, lez ɑ̃·fɑ̃, tu l mɔ̃:d *lɥi* etɛt apre ; j avɛ k lə marʃɑ̃ d vɛ̃, ki ḍ tɑ̃·z ɑ̃ tɑ̃, pur l amadwe, *lɥi* glisɛ ɛ̃ vɛr də vɛ̃ dɑ̃ l ɑ̃·trə·bajmɑ̃ ḍ sa butik. lə grɑ̃ ru:ʒ̩ s aprɔʃɛ sɑ̃z awar l ɛ:r də rjɛ̃, rəgardɛ a drwɑt e a go:ʃ si j avɛ pɑ ḍ ʃɛf, *e* pɥi, ɑ̃ pɑ·sɑ̃, ů̩t ! ... ʒ *n* e ʒamɛ vy sifle ɛ̃ vɛr də vɛ̃ si lɛstəmɑ̃. lə malɛ̃, s etɛ d gɛte l mɔmɑ̃ u il avɛ l kud ɑ̃ l ɛ:r, e d ari·ve dɛrjɛ:r ɑ̃ krijɑ̃ :
«gɑ:r, sɛrgo ! ... vla l ɔfisje».
ɔ̃n ɛ kɔm sa dɑ̃ l pœp̆ də pa·ri, s ɛ l sɛrʒɑ̃ d vil ki pɔrt la pɛn də tu. ɔ̃ s abity a le ai:r,

Digitized by Google

des barrières, je me disais en charriant mes copeaux: «Bonne affaire! il va y avoir quelque chose...»

En effet, ça ne manquait pas. Le soir, en rentrant chez nous, je trouvais la boutique pleine; des amis du père causaient politique autour de l'établi, des voisins lui apportaient le journal; car dans ce temps-là il n'y avait pas de feuilles à un sou comme maintenant. Ceux qui voulaient recevoir le journal se cotisaient à plusieurs dans la même maison, et se le passaient d'étage en étage... Papa Bélisaire, qui travaillait toujours malgré tout, poussait son rabot avec colère en entendant les nouvelles; et je me rappelle que ces jours-là, au moment de se mettre à table, la mère ne manquait jamais de nous dire:

«Tenez-vous tranquilles, les enfants... Le père n'est pas content, rapport aux affaires de la politique.»

Moi, vous pensez, je n'y comprenais pas grand'chose, à ces sacrées affaires. Tout de même, il y avait des mots qui m'entraient dans la tête à force de les entendre, comme, par exemple:

«Cette canaille de Guizot, qui est allé à Gand!»

Je ne savais pas bien ce que c'était que ce Guizot ni ce que cela voulait dire d'être allé à Gand; mais c'est égal! je répétais avec les autres:

«Canaille de Guizot... Canaille de Guizot!...»

Et j'y allais d'autant plus de bon cœur à l'appeler canaille, ce pauvre M. Guizot, que, dans ma tête, je le confondais avec un grand coquin de sergent de ville qui se tenait au coin de la rue de l'Orillon et me faisait toujours des misères par rapport à ma charette de copeaux... Personne ne l'aimait dans le quartier, ce grand rouge-là! Les chiens, les enfants, tout le monde lui était après; il n'y avait que le marchand de vin qui, de temps en temps, pour l'amadouer, lui glissait un verre de vin dans l'entre-bâillement de sa boutique. Le grand rouge s'approchait sans avoir l'air de rien, regardait à droite et à gauche s'il n'y avait pas de chefs, puis, en passant, *uit!*... Je n'ai jamais vu siffler un verre de vin si lestement. Le malin, c'était de guetter le moment où il avait le coude en l'air, et d'arriver derrière en criant:

«Gare, sergo!... voilà l'officier.»

On est comme ça dans le peuple de Paris, c'est le sergent de ville qui porte la peine de tout. On s'habitue à les haïr,

Digitized by Google

le po·v **dju:bl**, a le rgarde kɔm de **ʃjɛ̃**.
le mini**st** fɔ̃ de be·**ti:z**, s ɛt o sɛrzɑ̃ d **vil**
k ɔ̃ le fe pɛ**je**, e kɑ̃**t** yn **fwa** il **ari:**v
yn **bɔn** revɔlysjɔ̃, le mini**st** s ɑ̃ vɔ̃ a vɛrsɑ:**j**,
e le sɛrzɑ̃ d **vil** dɑ̃ l **kanal:**...
pur ɑ̃ rvɔni:r **dɔ̃**, a s kə ʒ vu di·**zɛ**,
dɛ: k j avɛ kɛkʃo:z dɑ̃ pa·**ri**, ʒ etɛ **ɛ̃** de **prœmje**
a l sawa:r. se· zur **la**, ɔ̃ ṣ dɔnɛ rɑ̃·**devu**,
tu le·**pti** dy·**kartje**, e nu desɑ̃·**djɔ̃** ɑ̃·**sɑ̃:b**
lə fo·**bu:r**. j avɛ de **zɑ̃** ki **krijɛ**:
«s ɛ **ry** mɔ̃**mart**... **nɔ̃** !... a la **pɔrt** sɛ̃·**dni.**»
d o:t ki s etɛ tru·**ve** ɑ̃ **kurṣ** də s ko·te·**la**,
rəvnɛ **fyrjø** d n awa·r pɑ **py** pɑ·**se**. le **fam**
kurɛ ʃe le bulɑ̃·**ʒe**. ɔ̃ fɛr**mɛ** le **pɔrt** kɔ**ʃɛ:r**.
tu **sa** nu mɔ̃·**tɛ**. nu **ʃɑ̃:tjɔ̃**, nu **buskyljɔ̃**
ɑ̃ pɑ·**sɑ̃** le pti mar**ʃɑ̃** de **ry**, ki rəlvɛ bjɛ̃ **vit**
lœrz e**tala:z**, lœrz evɑ̃·**tɛ:r**, kɔm le **zu:r** də grɑ̃· **vɑ̃**.
kɛkf**wa**, ɑ̃n ari·**vɑ̃** o **kanal:**, le· **pɔ̃**
dez e**kly:z** etɛ de**za** turne. de **fjak**, de **kamjɔ̃**
s arɛtɛ **la**. le kɔʃe **zy:**rɛ, lə **mɔ̃:d** s ɛ̃·kjetɛ.
nuz ɛskala**djɔ̃** ɑ̃ kurɑ̃ sɛṭ **grɑ̃d** pɑ·**srɛl**
tut ɑ̃ **marʃ** ki sepa·rɛ **alɔ:r** lə fo·**bu:r** də la **ry**
dy **tɑ̃:p**, e nuz ari·**vjɔ̃** sy**r** le bulva:r.
s ɛ **sa** k**j** ɛt amy·**zɑ̃** **l** bulva:r, le mardi **grɑ**
e le ʒu·r d e**mø:t** ! prɛskə **pɑ d** waty:r ;
ɔ̃ puvɛ galɔ**pe** a sɔ̃**n ɛ:z** sy**r** sɛṭ **grɑ̃d** ʃo·se.
ɑ̃ nu **wajɑ̃** pɑ·**se**, le butik**je** d se **kartje**
savɛ **bjɛ̃ s** kə sa vulɛ **di:r**, e fɛrmɛ **vit** lœr magazɛ̃.
ɔ̃n ɑ̃·tɑ̃·dɛ klake le vɔlɛ ; mɛ tut**mɛ:m**,
yn **fwa** la bu**tik** fɛr**me**, se· zɑ̃ **la s** tɔnɛ
sy l trɔ**twa:r** dəvɑ̃ lœr **pɔrtə**, paskə ʃe le pari·**zjɛ̃**
la kyrjo·**zite** ɛ p**ly** **fɔrt** kə **tu**.
ɑ̃·**fɛ̃** nuz apɛrsəv**jɔ̃** yn mas **nwa:r**, la **ful:**,
l ɑ̃·kɔ̃·brə**mɑ̃**. s etɛ **la** !... sœl**mɑ̃**, pur bjɛ̃ **wa:r**,
i s aʒi**sɛ** d ɛ·**tr** o **prœmje** **rɑ̃** ; e **dam:** ! ɔ̃n ɑ̃ rsə·
vɛ d se talɔ**ʃ** !... pur**tɑ̃**, a **fɔrṣ** də puse,
də buskyle, də ṣ glise ɑ̃·t le **zɑ̃:b**, nu finisjɔ̃
par ari·**ve**... yn fwa **bjɛ̃:** plase, ɑ̃n avɑ̃ d tu l **mɔ̃:d**,
ɔ̃ rɛspi·**rɛ** e ɔ̃n etɛ **fjɛ:r**. lə fɛt **ɛ k** lə spek**takl**
ɑ̃ valɛ la **pɛn:**.
nɔ̃h, waje **vu**, **ʒam**ɛ msjø bɔ**ka:z**, **ʒam**ɛ
msjø mel**ɛ̃:g** nə m ɔ̃ dɔne œ̃ batmɑ̃ d **kœ:r** pare:j

Digitized by Google

les pauvres diables, à les regarder comme des chiens. Les ministres font des bêtises, c'est aux sergents de ville qu'on les fait payer, et quand une fois il arrive une bonne révolution, les ministres s'en vont à Versailles, et les sergents de ville dans le canal...

Pour en revenir donc à ce que je vous disais, dès qu'il y avait quelque chose dans Paris, j'étais un des premiers à le savoir. Ces jours-là, on se donnait rendez-vous, tous les petits du quartier, et nous descendions ensemble le faubourg. Il y avait des gens qui criaient:

«C'est rue Montmartre... non!... à la porte Saint-Denis.»

D'autres qui s'étaient trouvés en course de ce côté-là revenaient furieux de n'avoir pas pu passer. Les femmes couraient chez les boulangers. On fermait les portes cochères. Tout cela nous montait. Nous chantions, nous bousculions en passant les petits marchands des rues, qui relevaient bien vite leurs étalages, leurs éventaires, comme les jours de grand vent. Quelquefois, en arrivant au canal, les ponts des écluses étaient déjà tournés. Des fiacres, des camions s'arrêtaient là. Les cochers juraient, le monde s'inquiétait. Nous escaladions en courant cette grande passerelle toute en marches qui séparait alors le faubourg de la rue du Temple, et nous arrivions sur les boulevards.

C'est ça qui est amusant, le boulevard, les mardis gras et les jours d'émeute! Presque pas de voitures; on pouvait galoper à son aise sur cette grande chaussée. En nous voyant passer, les boutiquiers de ces quartiers savaient bien ce que cela voulait dire, et fermaient vite leurs magasins. On entendait claquer les volets; mais tout de même, une fois la boutique fermée, ces gens-là se tenaient sur le trottoir devant leurs portes, parce que chez les Parisiens la curiosité est plus forte que tout.

Enfin nous apercevions une masse noire, la foule, l'encombrement. C'était là!... Seulement, pour bien voir, il s'agissait d'être au premier rang; et dame! on en recevait de ces taloches... Pourtant, à force de pousser, de bousculer, de se glisser entre les jambes, nous finissions par arriver... Une fois bien placés, en avant de tout le monde, on respirait et on était fier. Le fait est que le spectacle en valait la peine.

Non, voyez-vous, jamais M. Bocage, jamais M. Mélingue ne m'ont donné un battement de cœur pareil

Digitized by Google

a syi ḳ ʒ **avɛ** ɑ̃ wajɑ̃ **labɑ**, o **bu d** lạ **ry**,
dɑ̃ l ɛspɑ:s rɛste **vid**, lə kɔmisɛ:r s avɑ̃:sɛ
avɛk sɔ̃n **eʃarp**... lez **o:t** **krijɛ**:
«lə kɔmisɛ:r ! lə kɔmisɛ:r !»
mwa ʒ' di:zɛ **rjɛ̃**. ʒ avɛ le **dɑ̃** sɛ:re ḍ **pœ:r**,
də ple:**zi:r**, də ʒ̊ se pɑ **kwa** ; ɑ̃ mwa **mɛ:m** ʒə pɑ̃:sɛ :
«lə kɔmisɛ:r ɛ **la**... **ɡɑ:r** tutalœ:r
le ku ḍ **trik**....»
s etɛ **pɑ** ɑ̃kɔr **tɑ̃** le ku ḍ **trik**
ki m ɛ̃:prɛsjɔ**nɛ**, mɛ ṣ **djɑb d ɔm**, avɛk sɔ̃n **eʃarp**
sy*r* sɔ̃n abi **nwa:r**, e ṣ **grɑ̃** ʃapo **d** mɔsjø ki lɥi dɔnɛ **l ɛ:r**
d ɛ:t*r* ɑ̃ vizit o **miljø** de ʃako e de **trikɔrn**,
sa m fəzɛ ɛ̃n **efɛ** !.. aprɛ ɛ̃ ru:l**mɑ̃** ḍ tɑ̃:**bu:r**,
lə kɔmisɛ:r kɔmɑ̃:sɛ a marmɔte kɛkʃo:z.
kɔm il **etɛ** lwɛ̃ d **nu**, malgre l **grɑ̃** silɑ̃:s, sa **wa**
s ɑ̃n alɛ dɑ̃ **l ɛ:r**, e ɔ̃ n ɑ̃:tɑ̃:dɛ k **sa** :
«m:n:... m:n:... m:n:...»
me nu la kɔnɛ:**sjɔ̃** o:si bjɛ̃ k **lɥi**, la **lwɑ**
sy*r* lez atrup**mɑ̃**. nu savjɔ̃ **k** nuz avjɔ̃ **drwɑ**
a **trwɑ:** sɔmɑ:**sjɔ̃** **avɑ̃** d ari:**ve** o ku ḍ **trik**.
o:si la prɔmjɛr **fwa**, pɛr**sɔn** *nə* buz**ɛ**. ɔ̃ rɛstɛ **la**,
bjɛ̃ trɑ̃:**kil**:, le' **mɛ̃** dɑ̃ le' **pɔʃ**... par egzɑ̃:p,
o zɡɔ̃ ru:l**mɑ̃**, ɔ̃ kɔmɑ̃:sɛ a dɔvni:r **vɛ:r**, e a rɡarde
də **drwɑt** e d **go:ʃ** par **u** i fɔdrɛ pɑ:se...
o **trwɑ:**zjɛm ru:l**mɑ̃**, **pri:t** ! s etɛ kɔm ɛ̃ depa:r
də pɛr**dro**, e de **kri**, de mjo:l**mɑ̃**, ɛ̃n ɑ̃:vɔl**mɑ̃** ḍ ta-
blije, də ʃapo, də kaskɛt, e p*y*i labɑ dɛr**je:r**,
le **trik** ki kɔmɑ̃:sɛ a tape. **nɔ̃**, **vrɛ** !
j a **pɑ** ḍ pjɛṣ də te:t kapab də vu dɔne ḍ sez
emo:sjɔ̃ **la**. ɔ̃n ɑ̃n avɛ pur **ɥi:** ʒu:r a rakɔ̃:te **sa**
oz **o:t**, e **kɔm** iz etɛ **fjɛ:r**, sø ki puvɛ **di:r** :
«ʒ e ɑ̃:tɑ̃:**dy** la **trwɑ:**zjɛm sɔmɑ:**sjɔ̃** !...»
i fo **di:r** o:si, k a ṣ **zø** ɔ̃ riskɛ kɛkfwa
de mɔrso ḍ sa **po**. figy:re **vu** k ɛ̃ **ʒu:r**,
a la **pwɛ̃:t** sɛ̃tystaʃ[1]), ʒə n se kɔmɑ̃ l kɔmisɛ:r
fi sɔ̃ kɔ̃:t ; me **pɑ** p*l*yto lə zɡɔ̃ ru:l**mɑ̃**,
vla le mynisipo ki **part**, la **trik** ɑ̃ **l ɛ:r**.
ʒə n rɛstɛ[2]) pɑ **la** a lez **atɑ̃:d**, vu pɑ̃:se **bjɛ̃**.
me ʒ avɛ **bo** alɔ̃:**ʒe** me ptiṭ **zɑ̃:b**, ɛ̃ ḍ se grɑ̃ **djɑ:b**
s etɛ **aʃarne** sy*r* **mwa** e m sɛ:rɛ ḍ **si ku:r**,
də **si ku:r**, k aprɛ awa:r sɑ̃:ti **dø** u trwɑ **fwa**

1) sɛ̃tø:staʃ. 2) rɛstɛ.

Digitized by Google

à celui que j'avais en voyant là-bas, au bout de la rue, dans l'espace resté vide, le commissaire s'avancer avec son écharpe... Les autres criaient :

«Le commissaire ! le commissaire !»

Moi, je ne disais rien. J'avais les dents serrées de peur, de plaisir, de je ne sais pas quoi ; en moi-même je pensais :

«Le commissaire est là... gare tout à l'heure les coups de trique...»

Ce n'était pas encore tant les coups de trique qui m'impressionnaient, mais ce diable d'homme avec son écharpe sur son habit noir, et ce grand chapeau de monsieur qui lui donnait l'air d'être en visite au milieu des schakos et des tricornes, ça me faisait un effet !... Après un roulement de tambour, le commissaire commençait à marmotter quelque chose. Comme il était loin de nous, malgré le grand silence, sa voix s'en allait dans l'air, et on n'entendait que ça :

«Mn... mn... mn...»

Mais nous la connaissions aussi bien que lui la loi sur les attroupements. Nous savions que nous avions droit à trois sommations avant d'arriver aux coups de trique. Aussi, la première fois, personne ne bougeait. On restait là, bien tranquille, les mains dans les poches... Par exemple, au second roulement, on commençait à devenir vert, et à regarder de droite et de gauche par où il faudrait passer... Au troisième roulement, prrt ! c'était comme un départ de perdreaux, et des cris, des miaulements, un envolement de tabliers, de chapeaux, de casquettes, et puis, là-bas derrière, les triques qui commençaient à taper. Non, vrai ! il n'y a pas de pièces de théâtre capables de vous donner de ces émotions-là. On en avait pour huit jours à raconter cela aux autres, et comme ils étaient fiers, ceux qui pouvaient dire :

«J'ai entendu la troisième sommation !...»

Il faut dire aussi qu'à ce jeu on risquait quelquefois des morceaux de sa peau. Figurez-vous qu'un jour, à la pointe Saint-Eustache, je ne sais comment le commissaire fit son compte ; mais pas plus tôt le second roulement, voilà les municipaux qui partent, la trique en l'air. Je ne restai pas là à les attendre, vous pensez bien. Mais j'avais beau allonger mes petites jambes, un de ces grands diables s'était acharné sur moi et me serrait de si court, de si court, qu'après avoir senti deux ou trois fois

Digitized by Google

lə **vɑ̃** d̥ sa **trik**, ʒə **fini** par la rsəwa:r ɑ̃ **plɛ̃**
syr la **tɛ:t**. **djø** də **djø**, kɛl de**ʃarʒ** ! ʒ e **ʒam**ɛ vy
parɛ·j ilymina·**sjɔ̃**... ɔ̃ m **rapɔrta** ʃe· **nu** la figy·r
fɑ̃:dy, e si vu krwa**je k** sa m a**vɛ** kɔri·**ʒe**...
ɑ: bɛ̃ **wi**, tu l **tɑ̃ k** la pov **mɑ̃mɑ̃** beli**zɛ:r**
mə m**ɛtɛ** de kɔ̃·**prɛ:s**, ʒə n sɛ·sɛ **pɑ** d̥ krij**e** :
«s ɛ **pɑ** ma **fo:t**... s ɛ ʂ **gø** d̥ kɔmi**sɛ:r**
ki nuz a **triʃe**... i n a fɛ ʂ **dø:** sɔma·**sjɔ̃** !»

alfɔ̃:ʂ dɔ·**dɛ**,
kɔ̃:t dy lœ̃·**di**, pa·**ri**, ʃarpɑ̃·**tje**.

---

nɔt. — lə pa·se defi**ni**, ɑ̃·plwa**je** par alfɔ̃·ʂ do·**dɛ** dɑ̃ la **fɛ̃** d̥ sə **kɔ̃:t**, ɛt o·ʒur**dɥi** **kɔ̃**:plɛtmɑ̃ **mɔ:r** dɑ̃ l frɑ̃·sɛ parle **d** la reʒ**jɔ̃** pari·**zjɛn**: ; i n s ɑ̃·tɑ̃·drə **ʒam**ɛ dɑ̃ la **buʃ** d œ̃n uvri**je** pari·**zjɛ̃**. l o·**tœ:r** a ete ɛ̃·flyɑ̃·**se** sɑ̃ **dut** **swa** par lə lɑ̃·**ga:ʒ** li**ttɛrɛ:r**, **swa** par lə frɑ̃·**sɛ** d̥ sɔ̃ pe**ji** **natal**:, la prɔ**vɑ̃:s** : ɑ̃n **efɛ**, lə pa·se defi**ni** vi tu**ʒu:r** dɑ̃ la ply**pa:r** de pat**wa** e dɑ̃ l frɑ̃·**sɛ** reʒjɔ**nal** de mɛ·m tɛri**twa:r**. **vwa:r** bry**no**, pre**si d** gra*m***mɛ:r** istɔ**rik** də la **lɑ̃:ɡ** frɑ̃·**sɛ:z**, pa·ʒ katsɑ̃ swasɑ̃tsɛ̃:k ; **baɪ**ər-pasi, e:lemɛn-**tɑ:rbu:x**..., pa·ʒ **sɑ̃** sɛ̃·kɑ̃tsɛ̃:k, sɑ̃ sɛ̃·kɑ̃**tsis** ; rɑ̃·**bo**, **mɔdən** **lænɡwidʒ** **nouts**, nɔvɑ̃:brə dizɥisɑ̃ katrə-vɛ̃**trɛ:z**, pa·ʒ **sɑ̃** katrəvɛ̃ dis**sɛt** ; **ʒɑ̃** pa**si**, **mɛ:**trə fɔne-**tik**, dizɥisɑ̃ katrəvɛ̃**trɛ:z**, pa·ʒ vɛ̃t**sɛt**. — də **mɛ:m**, tu pari·**zjɛ̃** parlɑ̃ natyrɛl**mɑ̃** di·**rɛ** : «ʒə n se **pɑ**», u «ʒ se **pɑ**», e **nɔ̃** «ʒə n se» (**paːʒ** sɑ̃ trɑ̃·**tɥit**, sɑ̃ trɑ̃t**nœf**, liɲ trɑ̃t**sis**).

Digitized by Google

le vent de sa trique, je finis par la recevoir en plein sur la tête. Dieu de Dieu, quelle décharge! je n'ai jamais vu pareille illumination... On me rapporta chez nous la figure fendue, et si vous croyez que ça m'avait corrigé... Ah! ben (bien) oui, tout le temps que la pauvre maman Bélisaire me mettait des compresses, je ne cessais pas de crier:

«Ce n'est pas ma faute... C'est ce gueux de commissaire qui nous a trichés... il n'a fait que deux sommations!»

Alphonse Daudet,
Contes du Lundi, Paris, Charpentier.

Note. — Le passé défini, employé par Alphonse Daudet dans la fin de ce conte, est aujourd'hui complètement mort dans le français parlé de la région parisienne; il ne s'entendrait jamais dans la bouche d'un ouvrier parisien. L'auteur a été influencé sans doute soit par le langage littéraire, soit par le français de son pays natal, la Provence: en effet, le passé défini vit toujours dans la plupart des patois et dans le français régional des mêmes territoires. Voir: Brunot, *Précis de grammaire historique de la langue française*, page 465; Beyer-Passy, *Elementarbuch...*, page 155-156; Rambeau, *Modern Language Notes*, Novembre 1893, page 197; Jean Passy, *Maître Phonétique*, 1893, page 27. — De même, tout Parisien parlant naturellement dirait: «Je ne sais pas», ou: «J' sais pas», et non: «Je ne sais» (page 138-139, ligne 36).

Digitized by Google

Digitized by Google

TROISIÈME PARTIE

POÉSIE ET THÉATRE

Digitized by Google

trwɑ̃zjɛm parti

pɔezi

34. lə kɔrbo e lə rnaːr

mɛːtrə kɔrbo, syr œ̃n arbrə pɛrʃe,
tənɛt ɑ̃ sɔ̃ bɛk œ̃ frɔmaːʒ.
mɛːtrə rənaːr, par l o·dœːr alɛʃe,
lɥi tɛ̃t apøprɛ sə lɑ̃·gaːʒ :
«eː ! bɔ̃·ʒuːr, məsjø dy kɔrbo !
kœ vuz ɛt̬ ʒɔli ! kə vu m sɑ̃ːble bo !
sɑ̃ mɑ̃·tiːr, si vɔtrə ramaːǯ
sə raport a vɔtrə plymaːʒ,
vuz ɛt lə feːniks dez oːt̬ də se· bwɑ.»
a se mo, lə kɔrbo nə sə sɑ̃ pɑ də ʒwɑ ;
e pur mɔ̃ːtre sa bɛl vwa,
il uːvr œ̃ larʒə bɛk, lɛːs tɔ̃·be sa prwɑ.
lə rənaːr s ɑ̃ sɛ·zi, e di : «mɔ̃ bɔ̃ məsjø,
aprənɛ kə tu flatœːr [1])
vit o depɑ̃ də səlɥi ki l ekut ;
sɛt ləsɔ̃ vo bjɛ̃n œ̃ frɔmaːǯ sɑ̃ dut.»
lə kɔrbo, hɔ̃·tø e kɔ̃·fy,
ʒyːra, mɛz œ̃ pø taːr, k ɔ̃ nə l i prɑ̃ːdrɛ ply.

lafɔ̃·tɛnː, fɑːbl̥.

---

1) dy tɑ̃ d lafɔ̃·tɛnː, «flatø» rimɛ avɛk «məsjø».

Digitized by Google

Troisième Partie

Poésie

34. Le corbeau et le renard

Maître corbeau, sur un arbre perché;
Tenait en son bec un fromage.
Maître renard, par l'odeur alléché,
Lui tint à peu près ce langage:
«Eh! bonjour, monsieur du corbeau!
Que vous êtes joli! que vous me semblez beau!
Sans mentir, si votre ramage
Se rapporte à votre plumage,
Vous êtes le phénix des hôtes de ces bois.»
A ces mots, le corbeau ne se sent pas de joie;
Et, pour montrer sa belle voix,
Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.
Le renard s'en saisit, et dit: «Mon bon monsieur,
Apprenez que tout flatteur[1])
Vit aux dépens de celui qui l'écoute;
Cette leçon vaut bien un fromage, sans doute.»
Le corbeau, honteux et confus,
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

La Fontaine, *Fables.*

1) Du temps de La Fontaine, *flatteur* rimait avec *monsieur.*

Digitized by Google

35. lə kɔrbo e lə rnaːr

lə kɔrbo, tuʒuːr mɛːtr ɑ̃ fɛ d ɛskrɔkri,
pur repaːre leˑ toːr kə lɥi fi lə rənaːr,
s ɛ d œ̃n oːtrə frɔmaːʒ ɑ̃paːre kɛlkə paːr.
lə rənaːr, tuʒuːr mɛːtr ˑɑ̃ fɛ də furbəri,
repɛt a nɔtr wazo sa fɔrmyl ʃeˑri :
«eˑ bɔ̃ˑʒuːr, lɥi dit il, kə vu m sɑ̃ːble bo !
vuz ɛt lə feˑniks...»
mɛsiːr lə kɔrbo
devɔˑra lə frɔmaːʒ oz jø dy bɔn apoːtr̥,
e lɥi kria : «ryˑze matwa,
pur mə sedɥiːr ɑ̃ˑkoːr, ɑ̃ˑtɔn yn oˑtrə gamː ;
o mɛm pjɛːʒ syr mɔ̃n ɑːm,
ty nə sɔrɛ mə prɑ̃ːdr yn sœgɔ̃ˑd̥ fwa.»

pjɛːr laʃɑ̃ˑboˑdi.

36. lə ʃartje ɑ̃ˑburbe

lə faetɔ̃ d yn vwatyːr a fwɛ̃
vi sɔ̃ ʃaːr ɑ̃ˑburbe. lə poˑvr ɔm etɛ lwɛ̃
də tut ymɛ̃ sɔkuːr : s etɛt a la kɑ̃ˑpaɲː,
prɛ d œ̃ sɛrtɛ̃ kɑ̃ˑtɔ̃ də la bɑːs̥ brɔtaɲː,
aple kɛ̃ˑpɛːr kɔrɑ̃ˑtɛ̃.
ɔ̃ set ase kə lə dɛstɛ̃
adrɛs la le ʒɑ̃ kɑ̃t il vø k ɔ̃n ɑ̃ˑraːʒ.
djø nu prezɛrvə dy vwajaːʒ !
pur vəniːr o ʃartje ɑ̃ˑburbe dɑ̃ seˑ ljø,
lə vwala ki detɛst e ʒyːr də sɔ̃ˑ mjø,
pɛstɑ̃ ɑ̃ sa fyrœːr ɛkstrɛːm,
tɑ̃ːto kɔ̃ˑtrə le tru, pɥi kɔ̃ˑtrə se ʃəvo,
kɔ̃ˑtrə sɔ̃ ʃaːr, kɔ̃ˑtrə lɥi mɛːm.
il ɛ̃ˑvɔk a la fɛ̃ lə djø dɔ̃ le travo
sɔ̃ si selɛbrə dɑ̃ lə mɔ̃ːd :
«ɛrkyl:, lɥi dit il, ɛˑd mwa ; si tɔ̃ do
a pɔrte la maʃin rɔ̃ːd,
tɔ̃ bra pø mə tiˑre d isi.»
sa prijɛːr etɑ̃ fɛt, il ɑ̃ˑtɑ̃ dɑ̃ la ny
yn vwa ki lɥi parl ɛ̃ˑsi :

Digitized by Google

35. Le corbeau et le renard

Le corbeau, toujours maître en fait d'escroquerie,
Pour réparer les torts que lui fit le renard,
S'est d'un autre fromage emparé quelque part.
Le renard, toujours maître en fait de fourberie,
Répète à notre oiseau sa formule chérie :
«Eh! bonjour, lui dit-il, que vous me semblez beau!
Vous êtes le phénix...»
Messire le corbeau
Dévora le fromage aux yeux du bon apôtre,
Et lui cria: «Rusé matois,
Pour me séduire encore, entonne une autre gamme;
Au même piège, sur mon âme,
Tu ne saurais me prendre une seconde fois.»

Pierre Lachambeaudie.

36. Le charretier embourbé

Le Phaéton d'une voiture à foin
Vit son char embourbé. Le pauvre homme était loin
De tout humain secours: c'était à la campagne,
Près d'un certain canton de la Basse-Bretagne,
Appelé Quimper-Corentin.
On sait assez que le Destin
Adresse là les gens quand il veut qu'on enrage.
Dieu nous préserve du voyage!
Pour venir au chartier embourbé dans ces lieux,
Le voilà qui déteste et jure de son mieux,
Pestant en sa fureur extrême,
Tantôt contre les trous, puis contre ses chevaux,
Contre son char, contre lui-même.
Il invoque à la fin le dieu dont les travaux
Sont si célèbres dans le monde:
«Hercule, lui dit-il, aide-moi; si ton dos
A porté la machine ronde,
Ton bras peut me tirer d'ici.»
Sa prière étant faite, il entend dans la nue
Une voix qui lui parle ainsi:

Digitized by Google

«ɛrkyl: vø k õ sə rəmy,
pɥiz il ɛ:d le ʒɑ̃. regardə d u prɔvjɛ̃
l aʃɔpmɑ̃ ki tə rətjɛ̃;
o:t d o·tu:r də ʃak ru
sə malœrø mɔrtje, sɛt mo:diṭ bu
ki ʒysk a l ɛsjø lez ɑ̃·dɥi;
prɑ̃ tõ pik, e mə rõ sə kaju ki tə nɥi;
kõ·blə mwa sɛt ɔrnjɛ:r. a ty fɛ?» — «wi,» di l ɔm:.
«ɔr bjɛ̃, ʒə vɛ t ɛ·de, di la vwa: prɑ̃ tõ fwɛ.»
«ʒə l e pri... k ɛ səsi! mõ ʃa:r marʃ a swɛ!
ɛrkyl ɑ̃ swa lwe!» lɔ·r la vwa: «ty vwa kɔm
te ʃəvo ɛ·zemɑ̃ sə sõ ti·re də la.»

ɛ·d̥ twa, lə sjɛl t ɛ·dra.

lafõ·tɛn:, fɑ:bl̥.

37. lə saṵtje e l finɑ̃·sje

œ̃ saṵtje ʃɑ̃·tɛ dy matɛ̃ ʒysk o swa:r;
s etɛ mɛrvɛ:j də l vwa:r,
mɛrvɛ:j də l wi:r; il fəzɛ de pɑ·sa:ʒ,
ply kõ·tɑ̃ k o·kœ̃ de sɛt sa:ʒ.

sõ vwazɛ̃, o kõ·trɛ:r, etɑ̃ tu kuzy d ɔ:r,
ʃɑ̃·tɛ pø, dɔrmɛ mwɛ̃z ɑ̃·kɔ:r:
s etɛt œ̃n ɔm də finɑ̃:s.
si, syr lə pwɛ̃ dy ʒu:r, parfwaz il sɔmɛjɛ,
lə saṵtje alɔ:r ɑ̃ ʃɑ̃·tɑ̃ l evɛjɛ;
e lə finɑ̃·sje sə plɛɲɛ
kə le swɛ̃ də la prɔvidɑ̃:s
n ys pɑz o marʃe fɛ vɑ̃:drə lə dɔrmi:r,
kɔm lə mɑ̃·ʒe e lə bwa:r.

ɑ̃ sõn ɔtɛl il fɛ vəni:r
lə ʃɑ̃·tœ:r, e lɥi di: «ɔr sa, si:r gregwa:r,
kə gɑɲe vu par ɑ̃?» — «par ɑ̃, ma fwa, mɛsjø,
dit avɛk œ̃ tõ də rjœ:r[1])
lə gaja:r saṵtje, sə n ɛ pwɛ̃ ma manjɛ:r
də kõ·te də la sɔrt, e ʒ n ɑ̃:tɑ:s̥ gɛ:r
œ̃ ʒu:r syr l o:tr̥: il syfl k a la fɛ̃

1) o tɑ̃ d lafõ·tɛn:, «rjø» rimɛ avɛk «mɛsjø».

Digitized by Google

«Hercule veut qu'on se remue,
Puis il aide les gens. Regarde d'où provient
L'achoppement qui te retient;
Ote d'autour de chaque roue
Ce malheureux mortier, cette maudite boue
Qui jusqu'à l'essieu les enduit;
Prends ton pic, et me romps ce caillou qui te nuit;
Comble-moi cette ornière. As-tu fait?» — «Oui,» dit l'homme.
«Or bien, je vais t'aider, dit la voix: prends ton fouet.»
«Je l'ai pris... Qu'est ceci? mon char marche à souhait!
Hercule en soit loué!» Lors la voix: «Tu vois comme
Tes chevaux aisément se sont tirés de là.»

Aide-toi, le ciel t'aidera.

La Fontaine, *Fables.*

37. Le savetier et le financier

Un savetier chantait du matin jusqu'au soir;
C'était merveille de le voir,
Merveille de l'ouïr; il faisait des passages,
Plus content qu'aucun des sept sages.

Son voisin, au contraire, étant tout cousu d'or,
Chantait peu, dormait moins encor:
C'était un homme de finance.
Si, sur le point du jour, parfois il sommeillait,
Le savetier alors en chantant l'éveillait;
Et le financier se plaignait
Que les soins de la Providence
N'eussent pas au marché fait vendre le dormir,
Comme le manger et le boire.

En son hôtel il fait venir
Le chanteur, et lui dit: «Or çà, sire Grégoire,
Que gagnez-vous par an?» — «Par an, ma foi, monsieur,
Dit avec un ton de rieur[1])
Le gaillard savetier, ce n'est point ma manière
De compter de la sorte, et je n'entasse guère
Un jour sur l'autre: il suffit qu'à la fin

1) Au temps de La Fontaine, *rieur* rimait avec *monsieur*.

Digitized by Google

ʒ atrap lə bu də l ane :
ʃaḳ ʒuːr amɛn sɔ̃ pɛ̃.»
«ebjɛ̃ ! kə gɑ·ɲe vu, dit mwa, par ʒurne ?»
«tɑ̃·to plys, tɑ̃·to mwɛ̃ : lə mal ɛ kə tuʒuːr
(e sɑ̃· sla no gɛ̃ sərɛt asez ɔnɛːt),
lə mal ɛ kə dɑ̃ l œ̃ s ɑ̃·trəmɛːl de ʒuːr
k il fo ʃo·me ; ɔ̃ nu ryin œ̃ fɛːt ;
l yn fɛ tɔ·r a l oːtr̥ ; e məsjø lə ky·re
də kɛlkə nuvo sɛ̃ ʃarʒə tuʒuːr sɔ̃ proːn.»

lə finɑ̃·sje, rjœ̃ də sa naiv̥te,
lɥi di : «ʒə vu vø mɛtr oˑʒurdɥi syr lə troːn.
prənə se sɑ̃t eky : garde le avɛk swɛ̃,
pur vuz œ̃ sɛrviːr o bəzwɛ̃.»

lə sav̥tje kry vwaːr tu l arʒœ̃ kə la tɛːr
avɛ, dəpɥi ply də sɑ̃t œ̃,
prɔdɥi pur l yzaːʒ de ʒœ̃.
il rəturnə ʃe lɥi : dɑ̃ sa kaːv il ɑ̃·sɛːr
l arʒœ̃, e sa ʒwɑ a la fwa.
ply d̥ ʃœ̃ : il pɛrdi la vwa
dy mɔmœ̃ k il gɑ·ɲa sə ki koːz no pɛnː.
lə sɔmɛːj kita sɔ̃ lɔʒi ;
il y pur oːt le susi,
le supsɔ̃, lez alarmə vɛnː.
tu l ʒuːr il avɛ l œːj o gɛ ; e la nɥi,
si kɛlkə ʃa fəzɛ dy brɥi,
lə ʃa prənɛ l arʒœ̃.
a la fɛ̃, lə poˑvr ɔmː
s ɑ̃ kury ʃe səlɥi k il nə rəvɛjɛ ply :
«rɑ̃·de mwa, lɥi dit il, me ʃɑ̃·sɔ̃ e mɔ̃ sɔmː,
e rəprənə vo sɑ̃t eky.»

lafɔ̃·tɛnː, fɑːbl̥.

38. l ɑːn veˑty d la po dy ljɔ̃

də la po dy ljɔ̃ l ɑːn s etɑ̃ veˑty
etɛ krɛ̃ partut a la rɔ̃ːd ;
e bjɛ̃ː k animal sɑ̃ vɛrty,
il fəzɛ trɑ̃·ble tu l mɔ̃ːd.

Digitized by Google

J'attrape le bout de l'année:
Chaque jour amène son pain.»
«Eh bien! que gagnez-vous, dites-moi, par journée?»
«Tantôt plus, tantôt moins: le mal est que toujours
(Et sans cela nos gains seraient assez honnêtes),
Le mal est que dans l'an s'entremêlent des jours
Qu'il faut chômer; on nous ruine en fêtes;
L'une fait tort à l'autre; et monsieur le curé
De quelque nouveau saint charge toujours son prône.»

Le financier, riant de sa naïveté,
Lui dit: «Je vous veux mettre aujourd'hui sur le trône.
Prenez ces cent écus: gardez-les avec soin,
Pour vous en servir au besoin.»

Le savetier crut voir tout l'argent que la terre
Avait, depuis plus de cent ans,
Produit pour l'usage des gens.
Il retourne chez lui: dans sa cave il enserre
L'argent, et sa joie à la fois.
Plus de chant: il perdit la voix
Du moment qu'il gagna ce qui cause nos peines.
Le sommeil quitta son logis;
Il eut pour hôtes les soucis,
Les soupçons, les alarmes vaines.
Tout le jour il avait l'œil au guet; et la nuit,
Si quelque chat faisait du bruit,
Le chat prenait l'argent.
A la fin, le pauvre homme
S'en courut chez celui qu'il ne réveillait plus:
«Rendez-moi, lui dit-il, mes chansons et mon somme,
Et reprenez vos cent écus.»

La Fontaine, *Fables.*

38. L'âne vêtu de la peau du lion

De la peau du lion l'âne s'étant vêtu
Etait craint partout à la ronde;
Et, bien qu'animal sans vertu,
Il faisait trembler tout le monde.

Digitized by Google

œ̃ pəti **bu** d ɔrɛːj eʃape par malœːr,
dekuvri la **furb** e l ɛʀœːr.
martɛ̃ fit alɔːr sɔ̃n ɔfis.

sø kiˑ n savɛ **pɑ** la **ryːz** e la **malis**
s etɔn**ɛ** də **vwaːr** kə martɛ̃
ʃasa le **ljɔ̃** o mulɛ̃.

fɔrsə ʒɑ̃ fɔ̃ dy **bʀɥi** ɑ̃ **frɑ̃ːs**,
par **ki** sɛt apɔlɔg ɛ rɑ̃ˑ**dy** familje.
œ̃n ekipaːǯ kavalje
fɛ le trwɑˑ **kaːr** də lœr vajɑ̃ːs.

lafɔ̃ˑtɛnː, **fɑːbl̥.**

39. lə laburœːr e sɛz ɑ̃ˑfɑ̃

travaje, prɔne də la **pɛnː**:
s ɛ lə **fɔ̃** ki **mɑ̃ːk** lə **mwɛ̃.**

œ̃ **riʃ** laburœːr, sɑ̃ˑtɑ̃ sa **mɔːr** prɔʃɛnː,
fi vəniːr sez ɑ̃ˑ**fɑ̃**, lœr par**la** sɑ̃ tem**wɛ̃.**
«garde **vu**, lœr dit *il*, də **vɑ̃ːdrə** l eritaːǯ
kə nuz ɔ̃ lɛˑ**se** no par**ɑ̃**:
œ̃ trezɔːr ɛ kaʃe də**dɑ̃.**
ʒə n se **pɑ** l ɑ̃ˑ**drwɑ**, mɛz œ̃ **pø** də **kuraːʒ**
vu lə **fəra** truˑ**ve**; vuz ɑ̃ vjɛ̃ˑ**drez** a **bu.**
rə**mqe** vɔtrə **ʃɑ̃**, **dɛː** k ɔ̃n ɔra fɛ **l u**;
krøˑ**ze**, fu**je**, bɛˑ**ʃe**, nɛ lɛˑ**se nyl plas**
u la **mɛ̃** nə **pɑːs** e rə**pɑːs.**»

lə pɛr **mɔːr**, leˑ **fiʂ** vu rə**turnə** lə **ʃɑ̃**,
də**sa**, də**la**, par**tu**; si **bjɛ̃** k o bu də **l ɑ̃**
il ɑ̃ rapɔrta davɑ̃ˑ**taːʒ.**

d arʒɑ̃, pwɛ̃ d̥ kaʃe. mɛ lə **pɛːr** fy **saːʒ**
də lœr mɔ̃ˑtre avɑ̃ sa **mɔːr**
kə lə travaːj ɛt œ̃ trezɔːr.

lafɔ̃ˑtɛnː, **fɑːbl̥.**

Digitized by Google

Un petit bout d'oreille, échappé par malheur,
Découvrit la fourbe et l'erreur.
Martin fit alors son office.

Ceux qui ne savaient pas la ruse et la malice
S'étonnaient de voir que Martin
Chassât les lions au moulin.

Force gens font du bruit en France,
Par qui cet apologue est rendu familier.
Un équipage cavalier
Fait les trois quarts de leur vaillance.

LA FONTAINE, *Fables.*

39. Le laboureur et ses enfants

Travaillez, prenez de la peine:
C'est le fonds qui manque le moins.

Un riche laboureur, sentant sa mort prochaine,
Fit venir ses enfants, leur parla sans témoins.
«Gardez-vous, leur dit-il, de vendre l'héritage
Que nous ont laissé nos parents:
Un trésor est caché dedans.
Je ne sais pas l'endroit, mais un peu de courage
Vous le fera trouver; vous en viendrez à bout.
Remuez votre champ, dès qu'on aura fait l'août;
Creusez, fouillez, bêchez, ne laissez nulle place
Où la main ne passe et repasse.»

Le père mort, les fils vous retournent le champ,
Deçà, delà, partout; si bien qu'au bout de l'an
Il en rapporta davantage.

D'argent, point de caché. Mais le père fut sage
De leur montrer avant sa mort
Que le travail est un trésor.

LA FONTAINE, *Fables.*

Digitized by Google

40. lə rwɑ d iɥto

il etɛt œ̃ **rwɑ** d iɥ**to**
pø kɔ**ny** dɑ̃ l is**twaːr**,
sə ləvɑ̃ **taːr**, sə kuʃɑ̃ **to**,
dɔrmɑ̃ **fɔːr bjɛ̃** sɑ̃ **glwaːr**,
e kurɔ**ne** par ʒɑ**ntɔ̃**
d œ̃ **sɛ̃ːplə** bɔ**nɛ** də kɔ**tɔ̃**,
dit **ɔ̃**.
oho! *h*o**ho**! ɑ**hɑ**! *h*ɑ**hɑ**!
kɛl **bɔ̃ pti rwɑ** s etɛ **la**!
la **la**.

il fəzɛ se **kat** rə**pɑ**
dɑ̃ sɔ̃ pa**lɛ** də **ʃoːm**,
e syr œ̃**n ɑːn**, pɑz a **pɑ**,
parkur**ɛ** sɔ̃ rwɑ**joːm**.
ʒwa**jø**; **sɛ̃ːpl** e krwɑjɑ̃ l **bjɛ̃**,
pur tuṭ **gard** i n avɛ **rjɛ̃**
k œ̃ **ʃjɛ̃**.
oho! etsɛtɛ**ra**.

i n avɛ də **gu** ɔne**rø**
k yn **swaf** œ̃ pø **viːv**;
mɛz ɑ̃ rɑ̃·**dɑ̃** sɔ̃ **pœpl** œ**rø**,
i fo **bjɛ̃** k œ̃ rwɑ **viːv**.
lɥi **mɛːm**, a **tabl** e sɑ̃ sy**po**,
syr ʃak **mɥi** ləvɛt œ̃ **po**
d ɛ̃·**po**.
oho! etsɛtɛ**ra**.

i n agrɑ̃·di **pwɛ̃** sez e**ta**,
fyt œ̃ vwa**zɛ̃** kɔ**mɔd**,
e mɔ**dɛl** de pɔtɑ̃·**ta**,
pri lə ple·**ziːr** pur **kɔd**.
sə **n ɛ** kə **lɔrsk** il ɛ*k*spi·**ra**
kə lə **pœplə**, ki l ɑ̃·tɛ·**ra**,
plœ**ra**.
oho! etsɛtɛ**ra**.

ɔ̃ kɔ̃·**sɛrv** ɑ̃·**kɔːr** lə pɔr**trɛ**
də ṣ **diɲ** e bɔ̃ **prɛ̃ːs**.

Digitized by Google

40. Le roi d'Yvetot

Il était un roi d'Yvetot
Peu connu dans l'histoire,
Se levant tard, se couchant tôt,
Dormant fort bien sans gloire,
Et couronné par Jeanneton
D'un simple bonnet de coton,
Dit-on.
Oh! Oh! Oh! Oh! Ah! Ah! Ah! Ah!
Quel bon petit roi c'était là!
La, la.

Il faisait ses quatre repas
Dans son palais de chaume,
Et sur un âne, pas à pas,
Parcourait son royaume.
Joyeux, simple et croyant le bien,
Pour toute garde il n'avait rien
Qu'un chien.
Oh! Oh! etc.

Il n'avait de goût onéreux
Qu'une soif un peu vive;
Mais en rendant son peuple heureux,
Il faut bien qu'un roi vive.
Lui-même, à table et sans suppôt,
Sur chaque muid levait un pot
D'impôt.
Oh! Oh! etc.

Il n'agrandit point ses États,
Fut un voisin commode,
Et, modèle des potentats,
Prit le plaisir pour code.
Ce n'est que lorsqu'il expira
Que le peuple, qui l'enterra,
Pleura.
Oh! Oh! etc.

On conserve encor le portrait
De ce digne et bon prince.

Digitized by Google

s ɛ l ɑ̃·sɛʃə d œ̃ kabarɛ
famø dɑ̃ la prɔvɛ̃:s.
le ʒu:r də fɛ:t, bjɛ̃ suvɑ̃,
la ful s ekri ɑ̃ by·vɑ̃
dəvɑ̃:
oho! *h*oho! ɑha! *h*ɑhɑ!
kɛl bɔ̃ pti rwɑ s etɛ la!
la la.

berɑ̃·ʒe, ʃɑ̃·sɔ̃ (dizqisɑ̃ trɛ:z).

41. lez wazo

l ivɛ:r, redublɑ̃ se ravɑ:ʒ,
dezɔl no twɑz e no ʃɑ̃;
lez wazo syr d o:trə rivɑ:ʒ
pɔrtə lœrz amu:r e lœr ʃɑ̃.
mɛ lə kalmə d œ̃n o:tr azil:
nə le rɑ̃:dra pɑz ɛ̃·kɔ̃stɑ̃:
lez wazo kə l ivɛ:r egzil:
rəvjɛ̃·drɔ̃t avɛk lə prɛ̃·tɑ̃.

a l egzil lə sɔ:r le kɔ̃·dɑ:n,
e plys k ø nuz ɑ̃ ʒe:misɔ̃!
dy palɛ e də la kaban:
l eko redi·zɛ lœr ʃɑ̃·sɔ̃.
k il*z* a:j d œ̃ bɔ:r ply trɑ̃·kil:
ʃarme lez œrøz abitɑ̃!
lez wazo kə l ivɛ:r egzil:
rəvjɛ̃·drɔ̃t avɛk lə prɛ̃·tɑ̃.

wazo fikse syr sɛt plɑ:ʒ,
nu pɔrtɔ̃z ɑ̃·vi a lœr sɔ:r.
de·ʒa ply d œ̃ sɔ̃:brə nɥɑ:ʒ
s elɛ:v e grɔ̃:d o fɔ̃ dy nɔ:r.
œrø ki syr yn ɛl aʒil:
pø s elwaɲe kɛlkəz ɛ̃stɑ̃!
lez wazo kə l ivɛ:r egzil:
rəvjɛ̃·drɔ̃t avɛk lə prɛ̃·tɑ̃.

Digitized by Google

C'est l'enseigne d'un cabaret
Fameux dans la province.
Les jours de fête, bien souvent,
La foule s'écrie en buvant
Devant :
Oh ! Oh ! Oh ! Oh ! Ah ! Ah ! Ah ! Ah !
Quel bon petit roi c'était là !
La, la.

BÉRANGER, *Chansons* (1813).

41. Les oiseaux

L'hiver, redoublant ses ravages,
Désole nos toits et nos champs ;
Les oiseaux sur d'autres rivages
Portent leurs amours et leurs chants.
Mais le calme d'un autre asile
Ne les rendra pas inconstants :
Les oiseaux que l'hiver exile
Reviendront avec le printemps.

A l'exil le sort les condamne,
Et plus qu'eux nous en gémissons !
Du palais et de la cabane
L'écho redisait leurs chansons.
Qu'ils aillent d'un bord plus tranquille
Charmer les heureux habitants !
Les oiseaux que l'hiver exile
Reviendront avec le printemps.

Oiseaux fixés sur cette plage,
Nous portons envie à leur sort.
Déjà plus d'un sombre nuage
S'élève et gronde au fond du Nord.
Heureux qui sur une aile agile
Peut s'éloigner quelques instants !
Les oiseaux que l'hiver exile
Reviendront avec le printemps.

Digitized by Google

il pɑ̃·sr**ɔ̃***t* a nɔtrə **pɛn**:,
e l ɔra:z ɑ̃·**fɛ̃** disi**pe**,
il rəvjɛ̃·**drɔ̃** syr lə vjø **ʃɛ:n**
kə **tɑ̃** də **fwaz** il a fra**pe**.
pur predi:r o valɔ̃ fer**til**:
də bo· **zu**:r alɔ:r ply kɔ̃**stɑ̃**,
lez wa**zo** kə l ivɛ:r e**gzil**:
rəvjɛ̃·**drɔ̃***t* a**vɛk** lə prɛ̃·**tɑ̃**.

berɑ̃·**ʒe**, ʃɑ̃·**sɔ̃** (**dizqisɑ̃ sɛ:z**).

42. lə marki d̥ karabɑ

vwa**je** sə vjø **marki**
nu trɛ·**te** ɑ̃ **pœplə** kɔ̃·**ki**;
sɔ̃ kur**sje** deʃar**ne**
də **lwɛ̃** ʃe **nu** l a ram**ne**.
vɛr sɔ̃ **vjø** kas**tɛl**:
sə **nɔblə** mɔr**tɛl**:
marʃ ɑ̃ brɑ̃·**disɑ̃**
œ̃ **sɑ:br** inɔ**sɑ̃**.
ʃapo **bɑ**! ʃapo **bɑ**!
glwa:r o mar**ki** də kara**bɑ**!

o·mɔ**nje**, ʃɑ·**tlɛ̃**,
va**so**, vava**soz** e vi**lɛ̃**,
s ɛ **mwa**, dit *il*, s ɛ **mwa**
ki **sœl** e reta**bli** mɔ̃ **rwɑ**.
mɛ s il nə m **rɑ̃**
le **drwɑ** də mɔ̃ **rɑ̃**,
avɛk **mwa**, kɔr**blø**!
il vɛ·**ra** bo· **ʒø**.
ʃapo **bɑ**! ʃapo **bɑ**!
glwa:r o mar**ki** də kara**bɑ**!

pur mə kalɔm**nje**
bjɛ̃ k ɔ̃**n** ɛ parle d œ̃ mø·**nje**,
ma fa**mi:j** y pur **ʃɛf**
œ̃ de **fiʂ** də pe**pɛ̃** l **brɛf**.

Digitized by Google

Ils penseront à notre peine,
Et, l'orage enfin dissipé,
Ils reviendront sur le vieux chêne
Que tant de fois il a frappé.
Pour prédire au vallon fertile
De beaux jours alors plus constants,
Les oiseaux que l'hiver exile
Reviendront avec le printemps.

BÉRANGER, *Chansons* (1816).

42. Le marquis de Carabas

Voyez ce vieux marquis
Nous traiter en peuple conquis ;
Son coursier décharné
De loin chez nous l'a ramené.
Vers son vieux castel
Ce noble mortel
Marche en brandissant
Un sabre innocent.
Chapeau bas ! chapeau bas !
Gloire au marquis de Carabas !

Aumôniers, châtelains,
Vassaux, vavassaux et vilains,
C'est moi, dit-il, c'est moi
Qui seul ai rétabli mon roi.
Mais s'il ne me rend
Les droits de mon rang,
Avec moi, corbleu !
Il verra beau jeu.
Chapeau bas ! chapeau bas !
Gloire au marquis de Carabas !

Pour me calomnier
Bien qu'on ait parlé d'un meunier,
Ma famille eut pour chef
Un des fils de Pépin le Bref,

Digitized by Google

dapʀɛ mɔ̃ blɑ̃zɔ̃,
ʒə **kʀwɑ** ma meˑzɔ̃
ply **nɔblə**, ma **fwɑ**,
kə **sɛl** dy **rwɑ**.
ʃapo **bɑ**! ʃapo **bɑ**!
glwaːʀ o **marki** də **karabɑ**

ki m rezistə**ʀɛ**?
la **marki**ːz a l **tabuʀɛ**.
pur ɛˑtʀ **evɛːk** œ̃ **ʒuːʀ**,
mɔ̃ dɛʀnje **fis** sɥiˑ**vra** la **kuːʀ**.
mɔ̃ **fis** lə **bɑˑʀɔ̃**,
kwak œ̃ **pø** pə**ltʀɔ̃**,
vøt **avwaːʀ** de **kʀwɑ**:
il ɑ̃n ɔra **tʀwɑ**.
ʃapo **bɑ**! ʃapo **bɑ**!
glwaːʀ o **marki** də **karabɑ**!

viˑvɔ̃ **dɔ̃**ːk ɑ̃ **ʀpo**.
mɛ lɔ̃ m **oːʒ** parle d ɛ̃**po**!
a l **etɑ**, pur sɔ̃ **bjɛ̃**,
œ̃ ʒɑ̃ˑti**jɔm** nə dwa **rjɛ̃**.
gʀɑːs a me **kʀeno**,
a mez **arsəno**,
ʒə **pɥiz** o **prefɛ**
diˑʀ œ̃ **pø** sɔ̃ **fɛ**.
ʃapo **bɑ**! ʃapo **bɑ**!
glwaːʀ o **marki** də **karabɑ**

kyˑ**ʀe**, fɛ tɔ̃ də**vwaːʀ**,
ʀɑ̃ˑ**pli** pur **mwa** tɔ̃n ɑ̃ˑsɑ̃ˑ**swaːʀ**.
vu, **paːʒ** e **varlɛ**,
gɛːʀ o **vilɛ̃**, e ʀɔse **lɛ**!
kœ də mez **ajø**
se **dʀwɑ** glɔ**rjø**
pɑːs tut ɑ̃ˑ**tje**
a mez **eritje**.
ʃapo **bɑ**! ʃapo **bɑ**!
glwaːʀ o **marki** də **karabɑ**!

berɑ̃ˑ**ʒe**, ʃɑ̃ˑ**sɔ̃** (**dizɥisɑ̃ sɛːz**).

Digitized by Google

D'après mon blason,
Je crois ma maison
Plus noble, ma foi,
Que celle du roi.
Chapeau bas! chapeau bas!
Gloire au marquis de Carabas!

Qui me résisterait?
La marquise a le tabouret.
Pour être évêque un jour,
Mon dernier fils suivra la cour.
Mon fils le baron,
Quoique un peu poltron,
Veut avoir des croix:
Il en aura trois.
Chapeau bas! chapeau bas!
Gloire au marquis de Carabas!

Vivons donc en repos.
Mais l'on m'ose parler d'impôts!
A l'État, pour son bien,
Un gentilhomme ne doit rien.
Grâce à mes créneaux,
A mes arsenaux,
Je puis au préfet
Dire un peu son fait.
Chapeau bas! chapeau bas!
Gloire au marquis de Carabas!

Curé, fais ton devoir,
Remplis pour moi ton encensoir.
Vous, pages et varlets,
Guerre aux vilains, et rossez-les!
Que de mes aïeux
Ces droits glorieux
Passent tout entiers
A mes héritiers.
Chapeau bas! chapeau bas!
Gloire au marquis de Carabas!

Béranger, *Chansons* (1816).

Digitized by Google

43. la sɛ̃·t aljɑ̃:ʂ de pœpl̥

ʒ e vy la **pɛ** desɑ̃:drə syr la **tɛ:r**,
səmɑ̃ də **l** ɔ:**r**, de **flœ:r** e dez **epi.**
l ɛ:r etɛ **kalm**, e dy **djø** də la **gɛ:r**
ɛl etu**fɛ** le **fu**drəz asu**pi.**
«ɑ:! di·zɛt **ɛl**:, e**go** par la vajɑ̃:s,
frɑ̃·**sɛ**, ɑ̃·**glɛ**, **bɛl**ʒə, **rys** u ʒɛrmɛ̃,
pœplə, fɔrmez yn sɛ̃:t **aljɑ̃:s**,
e dɔne **vu** la **mɛ̃.**

po:vrə mɔr**tɛl**:, tɑ̃ də *hɛ:n* vu **lɑ:s**;
vu nə **gut**e k œ̃ pe·**nibl**ə sɔ**mɛ:j.**
d œ̃ glɔb e**trwɑ** divi·ze **mjø** l ɛs**pɑ:s**:
ʃakœ̃ də·**vu** ɔra **plas** o sɔl**ɛ:j.**
tu:s atlez o **ʃa:r** də la pɥisɑ̃:s,
dy **vrɛ** bɔ**nœ:r** vu kit**e** lə *ʃə*mɛ̃.
pœplə, fɔrmez yn sɛ̃:t **aljɑ̃:s**,
e dɔne **vu** la **mɛ̃.**

ʃe vo vwazɛ̃ vu pɔr**te** l ɛ̃·sɑ̃·**di**;
l akilɔ̃ **sufl̥**, e vo **twɑ** sɔ̃ bry·**le**;
e kɑ̃ la **tɛ:r** ɛt ɑ̃·**fɛ̃** rəfrw**ɑdi**,
lə sɔk lɑ̃·**gi** su de **bra** mytil**e.**
prɛ də la **bɔrn** u ʃak e**ta** kɔ**mɑ̃:s**,
o·kɛ̃n **epi** n ɛ **py:r** də sɑ̃*k* ymɛ̃.
pœplə, fɔrmez yn sɛ̃:t **aljɑ̃:s**,
e dɔne **vu** la **mɛ̃.**

de pətɑ̃·**ta**, dɑ̃ vo sit**ez** ɑ̃ **flɑ:m**,
o:z, dy **bu** də lœr **sɛptr** ɛ̃·sɔ**lɑ̃**,
marke, kɔ̃·**te** e rəkɔ̃·**te** lez **ɑ:m**
kə lœr adʒy:ʒ œ̃ triɔ̃:f sɑ̃·**glɑ̃.**
fɛ:blə tru**po**, vu pɑ:**se**, sɑ̃ de**fɑ̃:s**,
d œ̃ ʒuǧ pəz**ɑ̃** suz œ̃ **ʒug** inymɛ̃.
pœplə, fɔrmez yn sɛ̃:t **aljɑ̃:s**,
e dɔne **vu** la **mɛ̃.**

kə **mars** ɑ̃·**vɛ̃** n arɛt **pwɛ̃** sa **kurs**;
fɔ̃·de de **lwɑ** dɑ̃ vo pei sufr**ɑ̃**;
də vɔtre **sɑ̃** nə livre **ply** la **surs**

Digitized by Google

43. La Sainte-Alliance des peuples

J'ai vu la Paix descendre sur la terre,
Semant de l'or, des fleurs et des épis.
L'air était calme, et du dieu de la guerre
Elle étouffait les foudres assoupis.
«Ah! disait-elle, égaux par la vaillance,
Français, Anglais, Belge, Russe ou Germain,
Peuples, formez une sainte alliance,
Et donnez-vous la main.

Pauvres mortels, tant de haine vous lasse;
Vous ne goûtez qu'un pénible sommeil.
D'un globe étroit divisez mieux l'espace:
Chacun de vous aura place au soleil.
Tous attelés au char de la puissance,
Du vrai bonheur vous quittez le chemin.
Peuples, formez une sainte alliance,
Et donnez-vous la main.

Chez vos voisins vous portez l'incendie;
L'aquilon souffle, et vos toits sont brûlés;
Et quand la terre est enfin refroidie,
Le soc languit sous des bras mutilés.
Près de la borne où chaque État commence,
Aucun épi n'est pur de sang humain.
Peuples, formez une sainte alliance,
Et donnez-vous la main.

Des potentats, dans vos cités en flammes,
Osent, du bout de leur sceptre insolent,
Marquer, compter et recompter les âmes
Que leur adjuge un triomphe sanglant.
Faibles troupeaux, vous passez, sans défense,
D'un joug pesant sous un joug inhumain.
Peuples, formez une sainte alliance,
Et donnez-vous la main.

Que Mars en vain n'arrête point sa course;
Fondez des lois dans vos pays souffrants;
De votre sang ne livrez plus la source

Digitized by Google

o **rwaz** ɛ̃·**gra**, o **vastə** kɔ̃·**kerɑ̃**.
dez **astre** **fo** kɔ̃·**zy·re** l ɛ̃·**flyɑ̃:s**;
efrwa d œ̃ **zu:r**, *il* **pa·li·rɔ̃** **dəmɛ̃**.
pœplə, **fɔrmez** yn **sɛ̃:t** **aljɑ̃:s**,
e **dɔne** **vu** la **mɛ̃**.

wi, libr ɑ̃·**fɛ̃**, kə lə **mɔ̃:d** **rɛspi:r**;
syr lə **pa·se** **ʒətez** œ̃ **vwal** **epɛ**.
səme vo **ʃɑ̃** oz **akɔ:r** də la **li:r**;
l ɑ̃·**sɑ̃** dez **a:r** dwa **bry·le** pur la **pɛ**.
l **ɛspwa:r** **rijɑ̃**, o **sɛ̃** də l **abɔ̃·dɑ̃:s**,
akœjra le du **frqi** də l **imɛ̃**.
pœplə, **fɔrmez** yn **sɛ̃:t** **aljɑ̃:s**,
e **dɔne** **vu** la **mɛ̃**.»

ɛ̃·**si** **parlɛ** **sɛt** **vjɛrʒ** **adɔ·re**,
e **ply** d œ̃· **rwa** **repetɛ** se **diskur**.
kɔm o **prɛ̃·tɑ̃**, la **tɛ:r** **etɛ** **pa·re**;
l **ɔtɔn** ɑ̃ **flœ:r** **raplɛ** lez **amu:r**.
pur l **etrɑ̃·ʒe** **ku·le**, bɔ̃ **vɛ̃** də **frɑ̃:s**:
də sa **frɔ̃·tjɛ:r** *il* **rəprɑ̃** lə **ʃəmɛ̃**.
pœplə, **fɔrmɔ̃z** yn **sɛ̃:t** **aljɑ̃:s**,
e **dɔnɔ̃** **nu** la **mɛ̃**.

berɑ̃·ʒe, **ʃɑ̃·sɔ̃** **(dizqisɑ̃ dizqit)**.

44. mɔ̃n abi

swa mwa **fidɛl:**, o **po·vr** **abi** kə ʒ **ɛ:m**!
ɑ̃·sɑ̃:blə nu **dəvnɔ̃** **vjø**.
dəpqi **di:z** **ɑ̃**, ʒə tə **brɔs** mwa **mɛ:m**,
e **sɔkrat** n y **pɑ** fɛ **mjø**.
kɑ̃ lə **sɔ:r** a ta **mɛ̃:s** **etɔf**
livrərɛ də **nuvo** **kɔ̃·ba**,
imit **mwa**, **rezist** ɑ̃ **filɔzɔf**:
mɔ̃ **vjɛj** **ami**, nə nu **sepa:rɔ̃** **pɑ**.

ʒə mə **suvjɛ̃**, kar ʒ e **bɔn** **memwa:r**,
dy **prɔmje** **zu:r** u ʒə tə **mi**.
s **etɛ** ma **fɛ:t**, e pur **kɔ̃:blə** də **glwa:r**,
ty fy **ʃɑ̃·te** par mez **ami**.

Digitized by Google

Aux rois ingrats, aux vastes conquérants.
Des astres faux conjurez l'influence;
Effroi d'un jour, ils pâliront demain.
Peuples, formez une sainte alliance,
Et donnez-vous la main.

Oui, libre enfin, que le monde respire;
Sur le passé jetez un voile épais.
Semez vos champs aux accords de la lyre;
L'encens des arts doit brûler pour la paix.
L'espoir riant, au sein de l'abondance,
Accueillera les doux fruits de l'hymen.
Peuples, formez une sainte alliance,
Et donnez-vous la main.»

Ainsi parlait cette vierge adorée,
Et plus d'un roi répétait ses discours.
Comme au printemps, la terre était parée;
L'automne en fleurs rappelait les amours.
Pour l'étranger coulez, bons vins de France:
De sa frontière il reprend le chemin.
Peuples, formons une sainte alliance,
Et donnons-nous la main.

BÉRANGER, *Chansons* (1818).

44. Mon habit

Sois-moi fidèle, ô pauvre habit que j'aime!
Ensemble nous devenons vieux.
Depuis dix ans, je te brosse moi-même,
Et Socrate n'eût pas fait mieux.
Quand le sort à ta mince étoffe
Livrerait de nouveaux combats,
Imite-moi, résiste en philosophe:
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

Je me souviens, car j'ai bonne mémoire,
Du premier jour où je te mis.
C'était ma fête, et, pour comble de gloire,
Tu fus chanté par mes amis.

Digitized by Google

tõn ɛ̃·diz**ɑ̃ːs**, ki m **ɔnɔːr**,
nə m a **pwɛ̃** **bani** də **lœr bra.**
tuːs *il* **sõ** **prɛ** a nu **fɛ·te** **ɑ̃·kɔːr** :
mõ **vjɛj** **ami**, nə nu **sepaːrõ** **pɑ.**

a **tõ** **rəvɛːr** ʒ **admiːr** yn **rəpriːz** :
s **ɛt** **ɑ̃·kɔːr** **œ̃** **du** **suvniːr.**
fɛpɑ̃t **œ̃** **swaːr** də **fɥiːr** la **tɑ̃ːdrə** **liːz**,
ʒə **sɑ̃** sa **mɛ̃** **mə** **rətəniːr.**
õ **tə** **deʃiːr**, e **sɛt** **utraːʒ**
oːprɛ **d** **ɛl** **ɑ̃·ʃɛːn** me **pɑ.**
lizɛt a mi **dø:** **ʒuːr** a **tɑ̃** d **uvraːʒ** :
mõ **vjɛj** **ami**, nə nu **sepaːrõ** **pɑ.**

t **ɛ·ʒ** **ɛ̃·prɛɲe** de flo də **mysk** e **d** **ɑ̃ːbrə**
k **œ̃** **fat** **egzal** **ɑ̃** sə **miːrɑ̃** ?
m at **õ** **ʒamɛ** **vy** **dɑ̃z** yn **ɑ̃·tiʃɑ̃ːbrə**
t **ɛkspoːze** o **mepri** d **œ̃** **grɑ̃** ?
pur de **rybɑ̃** la **frɑ̃ːs** **ɑ̃·tjɛːr**
fyt **ɑ̃** **prwɑ** a də **lõ** **deba** ;
la **flœːr** **deː** **ʃɑ̃** **briːj** a ta **butɔnjɛːr** :
mõ **vjɛj** **ami**, nə nu **sepaːrõ** **pɑ.**

nə **krɛ̃** **ply** **tɑ̃** se **ʒuːr** də **kursə** **vɛnː**,
u **nɔtrə** **dɛstɛ̃** fy **parɛːj** ;
se **ʒuːr** **mɛ·le** də **pleːziːr** e də **pɛnː**,
mɛ·le də **plɥi** e də **sɔlɛːj.**
ʒə **dwa** **bjɛ̃·to**, *il* mə lə **sɑ̃ːblə**,
mɛtrə **pur** **ʒamɛ** **abi** **bɑ.**
atɑ̃z **œ̃** **pø**, nu **finiːrõz** **ɑ̃·sɑ̃ːblə** :
mõ **vjɛj** **ami**, nə nu **sepaːrõ** **pɑ.**

berɑ̃·ʒe, **ʃɑ̃·sõ** (**dizqisɑ̃** **diznœf**).

45. adjø də maːri stɥaːr

adjø, **ʃarmɑ̃** **pei** də **frɑ̃ːs**,
kə ʒə **dwa** **tɑ̃** **ʃeriːr** !
bɛrso də **mõn** **œrøːz** **ɑ̃·fɑ̃ːs**,
adjø ! tə **kite**, s ɛ **muriːr.**

Digitized by Google

Ton indigence, qui m'honore,
Ne m'a point banni de leurs bras.
Tous ils sont prêts à nous fêter encore:
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

A ton revers j'admire une reprise:
C'est encore un doux souvenir.
Feignant un soir de fuir la tendre Lise,
Je sens sa main me retenir.
On te déchire, et cet outrage
Auprès d'elle enchaîne mes pas.
Lisette a mis deux jours à tant d'ouvrage:
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

T'ai-je imprégné des flots de musc et d'ambre
Qu'un fat exhale en se mirant?
M'a-t-on jamais vu dans une antichambre
T'exposer au mépris d'un grand?
Pour des rubans la France entière
Fut en proie à de longs débats;
La fleur des champs brille à ta boutonnière:
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

Ne crains plus tant ces jours de courses vaines
Où notre destin fut pareil;
Ces jours mêlés de plaisirs et de peines,
Mêlés de pluie et de soleil.
Je dois bientôt, il me le semble,
Mettre pour jamais habit bas.
Attends un peu, nous finirons ensemble:
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

Béranger, *Chansons* (1819).

45. Adieux de Marie Stuart

Adieu, charmant pays de France,
Que je dois tant chérir!
Berceau de mon heureuse enfance,
Adieu! te quitter, c'est mourir.

Digitized by Google

twa kə ʒ adɔpte pur patri,
e d u ʒə krwɑ mə vwa:r bani:r,
ɑ̃·tɑ̃ lez adjø də ma·ri,
frɑ̃:s, e gardə sɔ̃ suvni:r.
lə vɑ̃ sufl̥, ɔ̃ kit la pla:ʒ,
e pø: tuʃe də me sɑ̃·glo,
djø, pur mə rɑ̃:dr a tɔ̃ riva:ʒ,
djø n a pwɛ̃ sulve le· flo !

adjø, ʃarmɑ̃ pei də frɑ̃:s,
kə ʒə dwa tɑ̃ ʃe·ri:r !
bɛrso də mɔ̃n œrø:z ɑ̃·fɑ̃:s,
adjø ! tə kite, s ɛ muri:r.

lɔrsk oz jø dy pœplə kə ʒ ɛ:m,
ʒə sɛɲi le· lis eklatɑ̃,
il aplo·dit o· rɑ̃ syprɛ:m
mwɛ̃ k o ʃarmə də mɔ̃ prɛ̃·tɑ̃.
ɑ̃·vɛ̃ la grɑ̃·dœ:r suvrɛn
m atɑ̃ ʃe lə sɔ̃:br ekɔsɛ :
ʒə n e dezi·re d ɛ·trə rɛ:n
kə pur rɛɲe syr de frɑ̃·sɛ.

adjø, ʃarmɑ̃ pei də frɑ̃:s,
kə ʒə dwa tɑ̃ ʃe·ri:r !
bɛrso də mɔ̃n œrø:z ɑ̃·fɑ̃:s,
adjø ! tə kite, s ɛ muri:r.

l amu:r, la glwa:r, lə ʒe·ni,
ɔ̃ trɔp ɑ̃ni·vre me bo· ʒu:r ;
dɑ̃ l ɛ̃·kyltə kaledɔni
də mɔ̃ sɔ:r va ʃɑ̃·ʒe lə ku:r.
elɑ:s ! œ̃ preza:ʒ tɛriblə
dwa livre mɔ̃ kœ:r a l efrwɑ :
ʒ e kry vwa:r dɑ̃z œ̃ sɔ̃:ʒ ɔribl
œ̃n eʃafo drɛse pur mwa.

adjø, ʃarmɑ̃ pei də frɑ̃:s,
kə ʒə dwa tɑ̃ ʃe·ri:r !
bɛrso də mɔ̃n œrø:z ɑ̃·fɑ̃:s,
adjø ! tə kite, s ɛ muri:r.

Digitized by Google

Toi que j'adoptai pour patrie,
Et d'où je crois me voir bannir,
Entends les adieux de Marie,
France, et garde son souvenir.
Le vent souffle, on quitte la plage,
Et, peu touché de mes sanglots,
Dieu, pour me rendre à ton rivage,
Dieu n'a point soulevé les flots!

Adieu, charmant pays de France,
Que je dois tant chérir!
Berceau de mon heureuse enfance,
Adieu! te quitter, c'est mourir.

Lorsqu'aux yeux du peuple que j'aime,
Je ceignis les lis éclatants,
Il applaudit au rang suprême
Moins qu'aux charmes de mon printemps.
En vain la grandeur souveraine
M'attend chez le sombre Ecossais:
Je n'ai désiré d'être reine
Que pour régner sur des Français.

Adieu, charmant pays de France,
Que je dois tant chérir!
Berceau de mon heureuse enfance,
Adieu! te quitter, c'est mourir.

L'amour, la gloire, le génie,
Ont trop enivré mes beaux jours;
Dans l'inculte Calédonie
De mon sort va changer le cours.
Hélas! un présage terrible
Doit livrer mon cœur à l'effroi:
J'ai cru voir, dans un songe horrible,
Un échafaud dressé pour moi.

Adieu, charmant pays de France,
Que je dois tant chérir!
Berceau de mon heureuse enfance,
Adieu! te quitter, c'est mourir.

Digitized by Google

frɑ̃:s, dy miljø dez alarmə,
la nəblə fi:j de styɑ:r,
kɔm ɑ̃ sə ʒu:r ki vwa se larmə,
vɛr twa turnəra se rəgɑ:r.
mɛ djø! lə vɛso tro rapid
de'ʒa vəů su d o:trə sjø,
e la nyi, dɑ̃ sɔ̃ vwal ymid,
derəḅ te bɔ:r a mez jø!

adjø, ʃarmɑ̃ pei də frɑ̃:s,
kə ʒə dwa tɑ̃ ʃe'ri:r!
bɛrso də mɔ̃n œrø:z ɑ̃'fɑ̃:s,
adjø! tə kite, s ɛ muri:r.

berɑ̃'ʒe, ʃɑ̃'sɔ̃ (dizqisɑ̃ *hɔ̃:z*).

46. lə sɛ̃'k mɛ

dez ɛspaɲəl m ɔ̃ pri syr lœr navi:r,
o bɔ'r lwɛ̃'tɛ̃ u tristəmɑ̃ ʒ ɛ'rɛ.
œ'blə debri d œ̃n erɔik ɑ̃'pi:r,
ʒ avɛ dɑ̃ l ɛ̃:d egzilə me rəgrɛ.
mɛ lwɛ̃ dy kap, aprɛ sɛ̃'k ɑ̃ d apsɑ̃:s,
su lə sɔlɛ:j ʒə vəů ply ʒwajø.
po'vrə sɔlda, ʒə rəvɛ'rə la frɑ̃:s:
la mɛ̃ d œ̃ fis mə fɛrməra lez jø.

djø! lə pilət a kriʲe: «sɛ̃'telɛn:!»
e vwala dɔ̃:k u lɑ̃'gi lə *he*'ro!
bɔ̃z ɛspaɲɔl:, la s etɛ̃ vɔtrə *hɛ:n*;
nu mo'disɔ̃ se fɑ:r e se buro.
ʒə nə pɥi rjɛ̃, rjɛ̃ pur sa delivrɑ̃:s:
lə tɑ̃ n ɛ ply de trepɑ glɔrjø!
po'vrə sɔlda, ʒə rəvɛ'rə la frɑ̃:s:
la mɛ̃ d œ̃ fis mə fɛrməra lez jø.

pətɛ'tr il dø:r, sə bulɛ ɛ'vɛ̃'siblə
ki frakasa vɛ̃' tro:nə a la fwa.
nə pøt il pɑ, sə rələvɑ̃ tɛribl
ale muri:r syr la tɛ:ṭ de' rwɑ?

Digitized by Google

France, du milieu des alarmes,
La noble fille des Stuarts,
Comme en ce jour qui voit ses larmes,
Vers toi tournera ses regards.
Mais, Dieu! le vaisseau trop rapide
Déjà vogue sous d'autres cieux,
Et la nuit, dans son voile humide,
Dérobe tes bords à mes yeux!

Adieu, charmant pays de France,
Que je dois tant chérir!
Berceau de mon heureuse enfance,
Adieu! te quitter, c'est mourir.

BÉRANGER, *Chansons* (1811).

46. Le cinq Mai

Des Espagnols m'ont pris sur leur navire,
Aux bords lointains où tristement j'errais.
Humble débris d'un héroïque empire,
J'avais dans l'Inde exilé mes regrets.
Mais loin du Cap, après cinq ans d'absence,
Sous le soleil je vogue plus joyeux.
Pauvre soldat, je reverrai la France:
La main d'un fils me fermera les yeux.

Dieu! le pilote a crié: Sainte-Hélène!
Et voilà donc où languit le héros!
Bons Espagnols, là s'éteint votre haine;
Nous maudissons ses fers et ses bourreaux.
Je ne puis rien, rien pour sa délivrance:
Le temps n'est plus des trépas glorieux!
Pauvre soldat, je reverrai la France:
La main d'un fils me fermera les yeux.

Peut-être il dort, ce boulet invincible
Qui fracassa vingt trônes à la fois.
Ne peut-il pas, se relevant terrible,
Aller mourir sur la tête des rois?

Digitized by Google

ɑ̃ː ! sə rɔʃe rəpus l ɛsperɑ̃ːs :
l ɛglə n ɛ **ply** dɑ̃ lə səkrɛ de· **djø.**
po·vrə sɔl**da,** ʒə rəvɛ·re la **frɑ̃ːs :**
la mɛ̃ d œ̃ **fis** mə fɛrmə**ra** lez **jø.**

il fatiɡɛ la vikt**waːr** a lə **sɥiːvr̥ :**
ɛl etɛ **lɑːs,** il nə l atɑ̃·di **pɑ.**
tra*h*i **døː fwa,** sə grɑ̃t ɔm a sy **viːvr̥.**
mɛ kɛl sɛr**pɑ̃** ɑ̃·və**lɔp** se **pɑ !**
də **tu** lɔr**je** œ̃ pwa·z**ɔ̃** ɛ l es**sɑ̃ːs ;**
la **mɔːr** kurɔn œ̃ **frɔ̃** viktɔr**jø.**
po·vrə sɔl**da,** ʒə rəvɛ·re la **frɑ̃ːs :**
la mɛ̃ d œ̃ **fis** mə fɛrmə**ra** lez **jø.**

dɛ· k ɔ̃ si**ɲal** yn **nɛf̥** vaga**bɔ̃ːd,**
«sərɛ· s **lɥi ?»** **diːz** le pətɑ̃·**ta.**
«vjɛ̃t il ɑ̃·**kɔːr** rədəmɑ̃·**de** lə **mɔ̃ːd ?**
armɔ̃ sud**ɛ̃** dø· mil**jɔ̃** də sɔl**da.»**
e **lɥi** pətɛːtr̥, aku·**ble** də sufrɑ̃ːs,
a la pa**tri** **adrɛs** sez **adjø.**
po·vrə sɔl**da,** ʒə rəvɛ·re la **frɑ̃ːs :**
la mɛ̃ d œ̃ **fis** mə fɛrmə**ra** lez **jø.**

ɡrɑ̃ də ʒe·**ni** e **ɡrɑ̃** də karaktɛːr,
pur**kwa** dy **sɛptr** armat il sɔ̃n ɔr**ɡœːj ?**
bjɛ̃n o·də**sy** de· **troːn** də la **tɛːr,**
il apa**rɛ** bri**jɑ̃** syr sɛt **ekœːj.**
sa ɡlwa·r ɛ **la** kɔm lə **faːr** i*m***mɑ̃ːs**
d œ̃ nuvo **mɔ̃ːd** e d œ̃ **mɔ̃ːd̥** trɔ **vjø.**
po·vrə sɔl**da,** ʒə rəvɛ·re la **frɑ̃ːs :**
la mɛ̃ d œ̃ **fis** mə fɛrmə**ra** lez **jø.**

bɔ̃z̥ɛspaɲɔlː, kə vwat ɔ̃ o riva·ʒ ?
œ̃ drapo **nwaːr !** ɑ· ! ɡrɑ̃· **djø,** ʒə fre·**mi !**
kwa ! **lɥi** muriːr ! o· **ɡlwaːr !** kɛl vœ·**vaːʒ !**
o·tu·r də **mwa** **plœːr** sez ɛn**mi.**
lwɛ̃ də sə **rɔk** nu fɥi**jɔ̃z** ɑ̃ si**lɑ̃ːs ;**
l astrə dy **ʒuːr** abɑ̃·**dɔn** le· **sjø.**
po·vrə sɔl**da,** ʒə rəvɛ·re la **frɑ̃ːs :**
la mɛ̃ d œ̃ **fis** mə fɛrmə**ra** lez **jø.**

berɑ̃·ʒe, ʃɑ̃·sɔ̃ (dizɥisɑ̃ vɛ̃·teœ̃).

Digitized by Google

Ah! ce rocher repousse l'espérance:
L'aigle n'est plus dans le secret des dieux.
Pauvre soldat, je reverrai la France:
La main d'un fils me fermera les yeux.

Il fatiguait la Victoire à le suivre:
Elle était lasse, il ne l'attendit pas.
Trahi deux fois, ce grand homme a su vivre.
Mais quels serpents enveloppent ses pas!
De tout laurier un poison est l'essence;
La mort couronne un front victorieux.
Pauvre soldat, je reverrai la France:
La main d'un fils me fermera les yeux.

Dès qu'on signale une nef vagabonde,
«Serait-ce lui?» disent les potentats.
«Vient-il encor redemander le monde?
Armons soudain deux millions de soldats.»
Et lui peut-être, accablé de souffrance,
A la patrie adresse ses adieux.
Pauvre soldat, je reverrai la France:
La main d'un fils me fermera les yeux.

Grand de génie et grand de caractère,
Pourquoi du sceptre arma-t-il son orgueil?
Bien au-dessus des trônes de la terre,
Il apparaît brillant sur cet écueil.
Sa gloire est là comme e phare immense
D'un nouveau monde et d'un monde trop vieux.
Pauvre soldat, je reverrai la France:
La main d'un fils me fermera les yeux.

Bons Espagnols, que voit-on au rivage?
Un drapeau noir! Ah! grands dieux, je frémis!
Quoi! lui mourir! ô gloire! quel veuvage!
Autour de moi pleurent ses ennemis.
Loin de ce roc nous fuyons en silence;
L'astre du jour abandonne les cieux.
Pauvre soldat, je reverrai la France:
La main d'un fils me fermera les yeux.

Béranger, *Chansons* (1821).

Digitized by Google

47. le suvni:r dy pœpl̥

ɔ̃ parləra də sa glwa:r
su lə ʃo:m bjɛ̃ lɔ̃·tɑ̃ ;
l œ̃·blə twɑ, dɑ̃ sɛ̃·kɑ̃·t ɑ̃,
nə konɛ·tra ply d o·tr istwa:r.
la vjɛ̃·drɔ̃ le vilaʒwa
di·r alɔ:r a kɛlkə vjɛ:j :
«par de resi d o·trəfwa,
mɛ:r, abre·ʒe notrə vɛ:j.
bjɛ̃, dit ɔ̃, k il nuz ɛ nɥi,
lə pœpl ɑ̃·kɔ:r lə revɛ:r,
wi, lə revɛ:r.
— parle nu də lɥi, grɑ̃mɛ:r,
parle nu də lɥi.» (bi:s)

mez ɑ̃·fɑ̃, dɑ̃ s̥ vila:ʒ,
sɥi·vi də rwɑ, il pɑ·sa.
vwala bjɛ̃: lɔ̃·tɑ̃ də sa :
ʒə vnɛ d ɑ̃·tre ɑ̃ mena:ʒ.
a pje, grɛ̃·pɑ̃ lə koto
u pur vwa:r ʒə m etɛ mi:z,
il avɛ pəti ʃapo
avɛk rədɛ̃·got̬ gri:z.
prɛ d lɥi ʒə m truble ;
il mə di : «bɔ̃·ʒu:r, ma ʃɛ:r,
bɔ̃·ʒu:r, ma ʃɛ:r.»
— «i vuz a parle, grɑ̃mɛ:r !
i vuz a parle !»

l ɑ̃ daprɛ, mwa, po·vrə fam:,
a pa·ri etɑ̃t œ̃ ʒu:r,
ʒə lə vi avɛk sa ku:r :
i s rɑ̃·dɛt a notrədam:.
tu le kœ:r etɛ kɔ̃·tɑ̃ ;
ɔ̃n admi·rɛ sɔ̃ kortɛ:ʒ.
ʃakœ̃ di·zɛ : «kɛl bo· tɑ̃ !
lə sjɛl tuʒu:r lə protɛ:ʒ.»
sɔ̃ suri:r etɛ bjɛ̃· du :
d œ̃ fis̬ djø l rɑ̃·dɛ pɛ:r,
lə rɑ̃·dɛ pɛ:r.

Digitized by Google

47. Les souvenirs du peuple

On parlera de sa gloire
Sous le chaume bien longtemps ;
L'humble toit, dans cinquante ans,
Ne connaîtra plus d'autre histoire.
Là viendront les villageois
Dire alors à quelque vieille :
«Par des récits d'autrefois,
Mère, abrégez notre veille.
Bien, dit-on, qu'il nous ait nui,
Le peuple encor le révère,
Oui, le révère.
— Parlez-nous de lui, grand'mère,
Parlez-nous de lui.» (*Bis*)

Mes enfants, dans ce village,
Suivi de rois, il passa.
Voilà bien longtemps de ça :
Je venais d'entrer en ménage.
A pied, grimpant le coteau
Où pour voir je m'étais mise,
Il avait petit chapeau
Avec redingote grise.
Près de lui je me troublai ;
Il me dit : «Bonjour, ma chère,
Bonjour, ma chère.»
— «Il vous a parlé, grand'mère !
Il vous a parlé !»

L'an d'après, moi, pauvre femme,
A Paris étant un jour,
Je le vis avec sa cour :
Il se rendait à Notre-Dame.
Tous les cœurs étaient contents ;
On admirait son cortège.
Chacun disait : «Quel beau temps !
Le ciel toujours le protège.»
Son sourire était bien doux :
D'un fils Dieu le rendait père,
Le rendait père.

Digitized by Google

— «kɛl bo· ʒu·r pur **vu**, grɑ̃**mɛːr** !
kɛl bo· ʒu·r pur **vu** !»

mɛ kɑ̃ la **poːvrə** ʃɑ̃·**paɲː**
fyt ɑ̃ **prwɑ** oz etrɑ̃·**ʒe**,
lɥi, bra·vɑ̃ **tu** le dɑ̃·**ʒe**,
sɑ̃·**blɛ sœl** tə**niːr** la kɑ̃·**paɲː**.
œ̃ **swaːr**, tu kɔm o·ʒur**dɥi**,
ʒ ɑ̃·tɑ̃ **frape** a la **pɔrt** ;
ʒ **uːvrə**. **bɔ̃ː djø** ! s etɛ **lɥi**,
sɥi·vi d yn **fɛːbl** ɛs**kɔrt**.
i s a**swa** u m vwa**la**,
s ekri**j**ɑ̃ : «**oː** kɛl **gɛːr** !
oː kɛl **gɛːr** !»
— «i s ɛt asi **la**, grɑ̃**mɛːr** !
i s ɛt asi **la** !»

«ʒ e **fɛ̃**», dit **il** ; e bjɛ̃ **vit**
ʒə sɛːr pi**kɛt** e pɛ̃· **bi** ;
pɥiz i **sɛʃ** sez a**bi**,
mɛːm a dɔr**miːr** lə fø l ɛ̃·**vit**.
o re**vɛːj**, vwajɑ̃ me **plœːr**,
il mə **di** : «bɔn ɛsper**ɑ̃ːs** !
ʒə **kuːr** də **tu** se ma**lœːr**
su pa·**ri** vɑ̃·ʒe la **frɑ̃ːs**.»
i **paːr** ; e kɔm œ̃ trezɔ̃**ːr**,
ʒ e də**pɥi** garde sɔ̃ **vɛːr**,
garde sɔ̃ **vɛːr**.
— «vu l ave**z** ɑ̃·**kɔːr**, grɑ̃**mɛːr** !
vu l ave**z** ɑ̃·**kɔːr** !»

lə vwa**si**. mɛ**z** a sa **pɛr**tə
lə *he*·**ro** fyt ɑ̃·trɛ·**ne**.
lɥi, k œ̃ **pap** a kurə**ne**,
ɛ **mɔːr** dɑ̃z yn **il** · dezɛr**tə**.
lɔ̃ːtɑ̃ o·**kɔ̃** nə l a **kry** ;
ɔ̃ di·**zɛ** : «i va parɛːtrə.
par **mɛːr** il ɛt a**kury** ;
l etrɑ̃·**ʒe** va **vwaːr** sɔ̃ **mɛːtrə**.»
kɑ̃ d ɛ**r**·rœːr ɔ̃ nu ti·**ra**,

Digitized by Google

— «Quel beau jour pour vous, grand'mère!
Quel beau jour pour vous!»

Mais quand la pauvre Champagne
Fut en proie aux étrangers,
Lui, bravant tous les dangers,
Semblait seul tenir la campagne.
Un soir, tout comme aujourd'hui,
J'entends frapper à la porte;
J'ouvre. Bon Dieu! c'était lui,
Suivi d'une faible escorte.
Il s'assoit où me voilà,
S'écriant: «Oh! quelle guerre!
Oh! quelle guerre!»
— «Il s'est assis là, grand'mère!
Il s'est assis là!»

«J'ai faim», dit-il; et bien vite
Je sers piquette et pain bis;
Puis il sèche ses habits,
Même à dormir le feu l'invite.
Au réveil, voyant mes pleurs,
Il me dit: «Bonne espérance!
Je cours de tous ses malheurs
Sous Paris venger la France.»
Il part; et comme un trésor,
J'ai depuis gardé son verre,
Gardé son verre.
— «Vous l'avez encor, grand'mère!
Vous l'avez encor!»

Le voici. Mais à sa perte
Le héros fut entraîné.
Lui, qu'un pape a couronné,
Est mort dans une île déserte.
Longtemps aucun ne l'a cru;
On disait: «Il va paraître.
Par mer il est accouru;
L'étranger va voir son maître.»
Quand d'erreur on nous tira,

Digitized by Google

ma dulœ:r fy bjɛ̃n amɛ:r !
fy bjɛ̃n amɛ:r !
— «djø vu beni·ra, grɑ̃mɛ:r,
djø vu beni·ra.»

berɑ̃·ʒe, ʃɑ̃·sɔ̃ (vɛr dizɥisɑ̃ vɛ̃·tɥit).

48. epigram:

ɔ̃ di kə l abe rəkɛt
prɛ:ʃ le sɛrmɔ̃ d o·trɥi ;
mwa, ki se k *il* lez aʃɛt,
ʒə sutjɛ̃ k *il* sɔ̃t a lɥi.

bwalo.

49. trwɑ ʒu:r də kristof kolɔ̃

ba*l*lad

«ɑ̃n œrəp ! ɑ̃n œrəp !» — «ɛspe·re !» — «ply d ɛspwa:r !» —
«trwɑ· ʒu:r, lœr di kəlɔ̃, e ʒə vu dən œ̃ mɔ̃:d.»
e sɔ̃ dwa lə mɔ̃·trɛ, e sɔ̃n œ:j, pur lə vwa:r,
pɛrsɛ də l ɔrizɔ̃ l *im*mɑ̃·site prəfɔ̃:d.
il marʃ, e de trwɑ ʒu:r lə prəmje ʒu:r a lɥi ;
il marʃ, e l ɔrizɔ̃ rəky:l dəvɑ̃ lɥi ;
il marʃ, e lə ʒu:r bɛ:s. avɛk l azy:r də l ɔ̃:d,
l azy:r d œ̃ sjɛl sɑ̃ bɔrn, a sez jø, sə kɔ̃·fɔ̃.
il marʃ, *il* marʃ ɑ̃·kɔ:r, e tuʒu:r ; e la sɔ̃:d
plɔ̃:ʒ e rəplɔ̃·ʒ ɑ̃·vɛ̃ dɑ̃z yn mɛ:r sɑ̃ fɔ̃.

lə pilət ɑ̃ silɑ̃:s, apɥije tristəmɑ̃
syr la ba:r ki kri o miljø de tenɛbrə,
ekut dy ruli lə su:r myʒismɑ̃,
e de· mɑ fatige le krakmɑ̃ fynɛbrə.
lez astrə də l œrəp ɔ̃ dispary de· sjø ;
l ardɑ̃·t krwɑ dy syd epuvɑ̃:t sez jø.
ɑ̃·fɛ̃ l o·b atɑ̃·dy, e trɔ lɑ̃:t a parɛ:trə,
blɑ̃·ʃi lə pavijɔ̃ də sa dus klarte.
«kolɔ̃ ! vwasi lə ʒu:r ! lə ʒu:r vjɛ̃ də rənɛ:trə !» —
«lə ʒu:r ! e kə vwa ty ?» — «ʒə vwa l *im*mɑ̃:site.»

Digitized by Google

Ma douleur fut bien amère!
Fut bien amère!
— «Dieu vous bénira, grand'mère,
Dieu vous bénira.»

BÉRANGER, *Chansons* (vers 1828).

48. Épigramme

On dit que l'abbé Roquette
Prêche les sermons d'autrui;
Moi, qui sais qu'il les achète,
Je soutiens qu'ils sont à lui.

BOILEAU.

49. Trois jours de Christophe Colomb

Ballade

«En Europe! en Europe!» — «Espérez!» — «Plus d'espoir!» —
«Trois jours, leur dit Colomb, et je vous donne un monde.»
Et son doigt le montrait, et son œil, pour le voir,
Perçait de l'horizon l'immensité profonde.
Il marche, et des trois jours le premier jour a lui;
Il marche, et l'horizon recule devant lui;
Il marche, et le jour baisse. Avec l'azur de l'onde,
L'azur d'un ciel sans borne, à ses yeux, se confond.
Il marche, il marche encore, et toujours; et la sonde
Plonge et replonge en vain dans une mer sans fond.

Le pilote, en silence, appuyé tristement
Sur la barre qui crie au milieu des ténèbres,
Écoute du roulis le sourd mugissement,
Et des mâts fatigués les craquements funèbres.
Les astres de l'Europe ont disparu des cieux;
L'ardente croix du Sud épouvante ses yeux.
Enfin l'aube attendue, et trop lente à paraître,
Blanchit le pavillon de sa douce clarté.
«Colomb! voici le jour! le jour vient de renaître!» —
«Le jour! et que vois-tu?» — «Je vois l'immensité.»

Digitized by Google

lə səgõ ʒuːr a **fyi.** kə fɛ kolõ ? *il* **dɔːr** ;
la fatiɡ l akɑːbl̥, e dɑ̃ **l** õːbr õ kõs**piːr.**
«perirat *il* ? oˑ **vwa** ! la **mɔːr** ! la **mɔːr** ! la **mɔːr** !
k *il* triõːf̣ dɔmɛ̃, u parʒyːr il ɛks**piːr.**»
lez ɛ̃ˑ**ɡra** ! **kwa** ! dɔmɛ̃ il ɔra pur tõˑ**bo**
le **mɛːr** u sõn oˑ**das** uˑvr œ̃ ʃɔmɛ̃ nu**vo** !
e pɔtɛːtrə dɔmɛ̃ lœr **floz** ɛ̃ˑpitwa**jablə**,
lə pu**sɑ̃** vɛr seˑ **bɔːr** kə ʃɛrʃɛ sõ rə**ɡaːr**,
le lɥi fərõ tuʃe, ɑ̃ ruˑ**lɑ̃** syr le **sɑːblə**
l avɑ̃ˑ**tyrje** kolõ, ɡrɑ̃t ɔm œ̃ˑ ʒuːr ply **taːr** !

sudɛ̃ dy *ho* deˑ **mɑ** desɑ̃ˑ**dit** yn **vwa** :
«**tɛːr** ! s ekri*j*ɛt õ, **tɛːr**, **tɛːr** !» *il* s e**vɛj** ;
il **kuːr** : «**wi**, la vwa**la**, s ɛt **ɛl**ː, ty la **vwa.**»
la **tɛːr** ! o du spɛk**takl̥** ! o trɑ̃s**pɔːr** ! o mɛr**vɛːj** !
o ʒenerø sɑ̃ˑ**ɡlo** k il nə **pø** rətə**niːr** !
kə diːra fɛrdi**nɑ̃**, l œrɔp, l avniːr ?
il la **dən** a sõ **rwɑ**, sɛt **tɛːr** fekõːd ;
sõ **rwɑ** va lə pɛ**je** deˑ **mo** k il a su**fɛːr** :
de trezɔːr, dez ɔ**nœːr**, ɑ̃n e**ʃɑ̃ːʒ** d œ̃ **mõːd**,
œ̃ **troːn**, **ɑː** ! s etɛ **pø** !... kə rəsyt *il* ? de **fɛːr** !

kazimiːr dəlaviɲ**ə.**

50. suvniːr dy pei d̥ frɑ̃ːs

rəmɑ̃ːs

kõˑ**bjɛ̃** ʒ e **dus** suvnɑ̃ːs
dy ʒoli **ljø** də ma nesɑ̃ːs !
ma **sœːr**, k *il*z etɛ **bo**, le **ʒuːr**
də **frɑ̃ːs** !
o mõ **pei**, swa mez **amuːr**
tu**ʒuːr** !

tə suvjɛt **il** kə nɔtrə **mɛːr**,
o fwa**je** də nɔtrə ʃoˑ**mjɛːr**,
nu prɛˑ**sɛ** syr sõ **kœːr** ʒwa**jø**,
ma **ʃɛːr** ?
e nu beˑ**zjõ** se **blɑ̃** ʃevø
tu **dø.**

Digitized by Google

Le second jour a fui. Que fait Colomb? Il dort;
La fatigue l'accable, et dans l'ombre on conspire.
«Périra-t-il? Aux voix! La mort! la mort! la mort!
Qu'il triomphe demain, ou, parjure, il expire.»
Les ingrats! Quoi! demain il aura pour tombeau
Les mers où son audace ouvre un chemin nouveau!
Et peut-être demain leurs flots impitoyables,
Le poussant vers ces bords que cherchait son regard,
Les lui feront toucher, en roulant sur les sables
L'aventurier Colomb, grand homme un jour plus tard!

Soudain du haut des mâts descendit une voix:
«Terre! s'écriait-on, terre, terre!...» Il s'éveille;
Il court: «Oui, la voilà, c'est elle, tu la vois.»
La terre!... ô doux spectacle! ô transports! ô merveille!
O généreux sanglots qu'il ne peut retenir!
Que dira Ferdinand, l'Europe, l'avenir?
Il la donne à son roi, cette terre féconde;
Son roi va le payer des maux qu'il a soufferts:
Des trésors, des honneurs en échange d'un monde,
Un trône, ah! c'était peu!... Que reçut-il? des fers!

Casimir Delavigne.

50. Souvenir du pays de France

Romance

Combien j'ai douce souvenance
Du joli lieu de ma naissance!
Ma sœur, qu'ils étaient beaux, les jours
De France!
O mon pays, sois mes amours
Toujours!

Te souvient-il que notre mère,
Au foyer de notre chaumière,
Nous pressait sur son cœur joyeux,
Ma chère?
Et nous baisions ses blancs cheveux
Tous deux.

Digitized by Google

ma **sœːr**, tə suvjɛ̃t *il* ɑ̃·**kɔːr**
dy ʃɑ·**to** kə **bɛɲɛ** la **dɔːr** ?
e də sɛt **tɑ̃** vjɛj **tuːr**
dy **məːr**,
u l ɛr**ɛ̃** sɔnɛ lə **rtuːr**
dy **zuːr** ?

tə suvjɛ̃t *il* dy· **lak** trɑ̃·**kil**:
k eflœ·**rɛ** l irɔ̃·**dɛl** a**zil**: ?
dy **vɑ̃** ki kur**bɛ** lə ro·**zo**
mə**bil**:,
e dy **sɔlɛːj** ku**ʃɑ̃** syr l **o**,
si **bo** ?

oː! ki m rɑ̃·**dra** mɔ̃n **elɛn**:,
e ma mɔ̃·**taɲ**, e lə grɑ̃ **ʃɛːn** ?
lœr **suvniːr** fɛ tu le **zuːr**
ma **pɛn**: :
mɔ̃ pei sə**ra** mez **amuːr**
tu**zuːr** !

ʃɑ·tobriɑ̃.

51. lə lak

ɛ̃·**si**, tuzuːr puse vɛːr də nu**vo** ri**vaːʒ**
dɑ̃ la **nɥi** etɛr**nɛl** ɑ̃·pɔr**te** sɑ̃ rə**tuːr**,
nə purɔ̃ nu **ʒamɛ** syr l ɔse**ɑ̃** dez **ɑːʒ**
ʒəte l **ɑ̃ːkr** œ̃ sœl **zuːr** ?

o· **lak** ! l ane a**pɛn** a **fini** sa kɑr**jɛːr**,
e prɛ de **flo** **ʃeːri** k ɛl də**vɛ** rə**vwaːr**,
rə**gard**ə ! ʒə vjɛ̃ **sœl** m a**swaːr** syr sɛt **pjɛːr**
u ty la **vi** s a**swaːr** !

ty my·ʒisɛɛ ɛ̃·**si** su se· **rəʃ** prə**fɔ̃ːd** ;
ɛ̃·**si** ty tə bri·**zɛ** syr lœr **flɑ̃** deʃi·**re** ;
ɛ̃·**si** lə vɑ̃ ʒə**tɛ** l **ekym** də tez **ɔ̃ːd**
syr se **pjez** ado·**re**.

Digitized by Google

Ma sœur, te souvient-il encore
Du château que baignait la Dore?
Et de cette tant vieille tour
Du Maure,
Où l'airain sonnait le retour
Du jour?

Te souvient-il du lac tranquille
Qu'effleurait l'hirondelle agile?
Du vent qui courbait le roseau
Mobile,
Et du soleil couchant sur l'eau,
Si beau?

O! qui me rendra mon Hélène,
Et ma montagne, et le grand chêne?
Leur souvenir fait tous les jours
Ma peine:
Mon pays sera mes amours
Toujours.

CHATEAUBRIAND.

51. Le lac

Ainsi, toujours poussés vers de nouveaux rivages,
Dans la nuit éternelle emportés sans retour,
Ne pourrons-nous jamais sur l'océan des âges
Jeter l'ancre un seul jour?

O lac! l'année à peine a fini sa carrière,
Et près des flots chéris qu'elle devait revoir,
Regarde! je viens seul m'asseoir sur cette pierre
Où tu la vis s'asseoir!

Tu mugissais ainsi sous ces roches profondes;
Ainsi tu te brisais sur leurs flancs déchirés;
Ainsi le vent jetait l'écume de tes ondes
Sur ses pieds adorés.

Digitized by Google

œ̃ **swaːr**, t ɑ̃ suvjɛ̃t *il* ? nu vɔ**gjɔ̃**z ɑ̃ **silɑ̃ːs** ;
ɔ̃ n ɑ̃·tɑ̃·**dɛt** o **lwɛ̃**, syr **l** ɔ̃ːd e su le· **sjø**,
kə lə **bryi** de ra**mœːr** ki fra**pɛt** ɑ̃ ka**dɑ̃ːs**
te **floz** arm**ənjø**.

tu**taku** dez ak**sɑ̃** ɛ̃·kɔ**nyz** a la **tɛːr**
dy ri**vaːʒ** ʃar**me** fra**pɛːr** lez e**ko** ;
lə **flo** fyt atɑ̃·**tif**, e la **vwa** ki m ɛ **ʃɛːr**
lɛ·sa tɔ̃·**be** se· **mo** :

«o **tɑ̃**, syspɑ̃ tɔ̃ **vɔl** : ! e **vu**, œːr pro**pis**,
syspɑ̃·**de** vɔtrə **kuːr** !
lɛ·se **nu** savu·**re** le ra**pid** de**lis**
de ply **bo** də no **ʒuːr** !

«a**se** də malœ**rø** isi **bɑ** vuz ɛ̃·**plɔːr** :
ku·**le**, ku·le pu**r ø** ;
prɔ**nez** av**ɛk** lœr **ʒuːr** le· **swɛ̃** ki le de**vɔːr** ;
ubli**je** lez œ**rø**.

«mɛ ʒə dɔ**mɑ̃ːd** ɑ̃·**vɛ̃** kɛlkə mɔ**mɑ̃z** ɑ̃·**kɔːr**,
lə tɑ̃ m e**ʃap** e **fyi** ;
ʒɔ **diz** a sɛt **nyi** : swa ply **lɑ̃ːt** ; e l ɔrɔːr
va disi**pe** la **nyi**.

«ɛ·mɔ̃ **dɔ̃**, ɛ·mɔ̃ **dɔ̃** ! də **l** œːr fyʒi·**tiːv**,
ha·tɔ̃ **nu**, ʒwisɔ̃ !
l ɔm n a pwɛ̃ d **pɔːr**, lə **tɑ̃** n a pwɛ̃ d **riːv** ;
il **kuːl**, e nu pɑ·**sɔ̃** !»

tɑ̃ ʒa**lu**, ·sə pø**t** *il* kə se mɔ**mɑ̃** d i**vrɛs**,
u l a**muːr** a lɔ̃· **flo** nu **vɛrsə** lə bɔ**nœːr**,
s ɑ̃·**vɔl** lwɛ̃ də **nu** də la **mɛːm** vi**tɛs**
kə le **ʒuːr** də malœ**ːr** ?

e· **kwa** ! n ɑ̃ purɔ̃ **nu** fikse **oːmwɛ̃** la **tras** ?
kwa ! pɑ·se pur ʒa**mɛ** ? **kwa** ! **tut** ɑ̃·tje pɛr**dy** ?
sə **tɑ̃** ki le dɔ**na**, sə **tɑ̃** ki lez e**fas**,
nə nu le **rɑ̃ːdra** **ply** ?

etɛr**nite**, ne**ɑ̃**, pɑ·se, **sɔ̃ːbrəz** a**biːm**,
kə fɛt **vu** de· **ʒuːr** kə vuz ɑ̃·**glutise** ?

Digitized by Google

Un soir, t'en souvient-il? nous voguions en silence;
On n'entendait au loin, sur l'onde et sous les cieux,
Que le bruit des rameurs qui frappaient en cadence
Tes flots harmonieux.

Tout à coup des accents inconnus à la terre
Du rivage charmé frappèrent les échos;
Le flot fut attentif, et la voix qui m'est chère
Laissa tomber ces mots:

«O temps, suspends ton vol! et vous, heures propices,
Suspendez votre cours!
Laissez-nous savourer les rapides délices
Des plus beaux de nos jours!

«Assez de malheureux ici-bas vous implorent:
Coulez, coulez pour eux;
Prenez avec leurs jours les soins qui les dévorent;
Oubliez les heureux.

«Mais je demande en vain quelques moments encore,
Le temps m'échappe et fuit;
Je dis à cette nuit: Sois plus lente; et l'aurore
Va dissiper la nuit.

«Aimons donc, aimons donc! de l'heure fugitive,
Hâtons-nous, jouissons!
L'homme n'a point de port, le temps n'a point de rive;
Il coule, et nous passons!»

Temps jaloux, se peut-il que ces moments d'ivresse,
Où l'amour à longs flots nous verse le bonheur,
S'envolent loin de nous de la même vitesse
Que les jours de malheur?

Eh quoi! n'en pourrons-nous fixer au moins la trace?
Quoi! passés pour jamais? quoi! tout entiers perdus?
Ce temps qui les donna, ce temps qui les efface,
Ne nous les rendra plus?

Éternité, néant, passé, sombres abîmes,
Que faites-vous des jours que vous engloutissez?

Digitized by Google

parle : nu rɑ̃·dre **vu** sez ɛkstɑ:z̩ syblim:
kə vu nu **ravise** ?

o· **lak** ! rəʃe **mɥɛ** ! **grət** ! fərɛ ɔpsky:r !
vu kə lə tɑ̃ e**parɲ**, u k *il* **pø** raʒœni:r,
garde də sɛt **nɥi**, **garde**, bɛl naty:r,
o·**mwɛ̃** lə suvni:r !

k *il* **swa** dɑ̃ tɔ̃ rə**po**, k *il* **swa** dɑ̃ tez ɔra:ʒ,
bo· **lak**, e dɑ̃ l aspɛ də te r*j*ɑ̃ kə**to**,
e dɑ̃ se **nwa:r** sapɛ̃, e dɑ̃ se· **rɔk** so·va:ʒ̊
ki **pɑ̃:d̩** syr tez **o** !

k *il* **swa** dɑ̃ lə zefl:r ki fre·**mi** e ki **pɑ:s**,
dɑ̃ le **brɥi** də te **bɔ:r** par te **bɔ:r** repete,
dɑ̃ l **astr** o frɔ̃ d arʒɑ̃ ki blɑ̃:ʃi ta syr**fas**
də se· **məl** klarte !

kə lə **vɑ̃** ki ʒe·**mi**, lə ro·**zo** ki su**pi:r**,
kə le par**fœ** le·**ʒe** də tɔ̃n ɛ:r ɑ̃·bo·**me**,
kə **tu** sə k ɔ̃n ɑ̃·**tɑ̃**, lɔ̃ **vwa** u lɔ̃ rɛs**pi:r**,
tu di:z : «*il*z ɔ̃t ɛ·**me** !»

lamartin:,
medita·**sjɔ̃** poetik, pa·**ri**, ləmɛ:r.

52. syltɑ̃, lə ʃɣal arab

lə sɔlɛ:j dy dezɛ:r nə lɥi **ply** syr ta **lam:**,
o· mɔ̃ **larʒ** jata**gɑ̃** ply pə**li** k œ̃ mir**wa:r**,
u kai**da** mi·**rɛ** sɔ̃ viza:ʒ də **fam:**
kɔm œ̃ rɛ**jɔ̃** sɔr**tɑ̃** dez ɔ̃:brə d œ̃ sjɛl **nwa:r** !

ty **pɑ̃** par la pwa**ɲe** o pil**je** d yn **tɑ̃:t**,
av**ɛk** mɔ̃ nar**gile**, ma **sɛl** e mɔ̃ fy**zi** ;
e sɑ̃·**blabl** a mɔ̃ **kœ:r** ki s **y:z** dɑ̃ l a**tɑ̃:t**,
la **ru:j** e lə rə**po** tə devɔ:r lə **fil:**.

e **twa**, mɔ̃ fjɛ·r syl**tɑ̃**, a la krin**jɛ:**rə **nwa:r**,
kur**sje** ne dez a**mu:r** də la **fudr** e dy **vɑ̃**,
dɔ̃ kɛlkə **pwal** də **ʒɛ** tigrɛ la **blɑ̃:ʃə** **mwa:r**,
dɔ̃ lə sa**bo** **mɔrdɛ** syr lə sɑ:blə **mu:vɑ̃**,

Digitized by Google

Parlez: nous rendrez-vous ces extases sublimes
Que vous nous ravissez?

O lac! rochers muets! grottes! forêt obscure!
Vous que le temps épargne ou qu'il peut rajeunir,
Gardez de cette nuit, gardez, belle nature,
Au moins le souvenir!

Qu'il soit dans ton repos, qu'il soit dans tes orages,
Beau lac, et dans l'aspect de tes riants coteaux,
Et dans ces noirs sapins, et dans ces rocs sauvages
Qui pendent sur tes eaux!

Qu'il soit dans le zéphyr qui frémit et qui passe,
Dans les bruits de tes bords par tes bords répétés,
Dans l'astre au front d'argent qui blanchit ta surface
De ses molles clartés!

Que le vent qui gémit, le roseau qui soupire,
Que les parfums légers de ton air embaumé,
Que tout ce qu'on entend, l'on voit ou l'on respire,
Tout dise: «Ils ont aimé!»

LAMARTINE,
Méditations poétiques, Paris, Lemerre.

52. Sultan, le cheval arabe

Le soleil du désert ne luit plus sur ta lame,
O mon large yatagan plus poli qu'un miroir,
Où Caïda mirait son visage de femme
Comme un rayon sortant des ombres d'un ciel noir!

Tu pends par la poignée au pilier d'une tente,
Avec mon narghileh, ma selle et mon fusil;
Et semblable à mon cœur qui s'use dans l'attente,
La rouille et le repos te dévorent le fil.

Et toi, mon fier sultan, à la crinière noire,
Coursier né des amours de la foudre et du vent,
Dont quelques poils de jais tigraient la blanche moire,
Dont le sabot mordait sur le sable mouvant,

Digitized by Google

kə fɛ **ty** mɛ̃·**tnɑ̃**, ʃɛ·r bɛrsœ:r də me· **rɛ:v** ?
mɔ̃n ɔ**rɛ:j** ɛ·mɛ **tɑ̃** tɔ̃ **pɑ** melɔ**djø**,
kɑ̃ la bry**jɑ̃:t**[1]) **mɛ:r** dɔ̃ nu sqi·**vjɔ̃** le **grɛ:v**
nu ʒɔ**tɛ** sa frɛ·**ʃœ:r** e sɔ̃n **ekym** oz **jø** !

ty rɑ̃·gɔr**ʒɛ** **si bo** tɔ̃ **ku** marbre də **vɛ:n**
kɑ̃ **sɛl:** kə ma **mɛ̃** syr ta **krup** elɑ̃·**sɛ**,
t a**plɛ** par tɔ̃ **nɔ̃**, e rəti·**rɑ̃** te **rɛ:n**,
mark**ətɛ** də be·**ze** tɔ̃ **pwal** ki fre·mi**sɛ**

ʒə la **livrɛ** sɑ̃ **pœ:r** a tɔ̃ **galo** so·**va:ʒ**.
la **vag** də la **mɛ:r**, dɑ̃ lə **gɔlfə** dɔr**mɑ̃**,
mwɛ̃:z amurø·**zmɑ̃** **bɛrsə** prɛ dy ri**va:ʒ**
la **bark** abɑ̃·**dɔne** a sɔ̃ **balɑ̃·smɑ̃** :

ka:r, o ply le·**ʒe** **kri** ki gɔ̃·**flɛ** sa pwa**trin:**,
ty t a**rɛtɛ**, tur**nɑ̃** tɔ̃ **bɛl œ:j** vɛr te· **flɑ̃**,
e rəti·**rɑ̃** tɔ̃ **fø** dɑ̃ ta **ro:z** na**rin:**,
də l **ekym** dy **mɔ:r** ty la**vɛ** se pje **blɑ̃.**

pɑ̃·s **ty** kɛlkə**fwa**, lə frɔ̃ **bɑ** syr la **tɛ:r**,
a sə **mɛ:trə** və**ny** dɑ̃ tɔ̃ deze:r **natal:**,
ki par**lɛ** syr ta **krup** yn **lɑ̃:g** etrɑ̃·**ʒɛ:r**,
e ki t a**vɛ** pɛ**je** d œ̃ **mɔ̃:so** də me**tal:** ?

pɑ̃·s **ty** kɛlkə**fwa** a la **ʒœn** mɛ**trɛs**
ki, pur pa·re ta **brid**, *h*u·**ri**[2]) d œ̃n o·trə **sjɛl:**,
deta**ʃɛ** le ry**bi** u le **flœ:r** də sa **trɛs**,
e dɔ̃ la **mɛ̃** t ɔ**frɛ** le **blɑ̃:** kristo də **mjɛl:** ?

u sɔ̃t **il** ? kə fɔ̃t **il** ? kɛl kli**ma** le· rətje**n:** ?
le vɛ**so** dɔ̃ ty **vwa** su**vɑ̃** blɑ̃·ʃi·r le· **ma**,
se **grɑ̃:z** wa**zo** də **mɛ:r** ki **vɔ̃** e ki rə**vjɛn:**,
syr tɔ̃ **sɑ:**blə do·**re** nə le· **de**poʒ **pɑ.**

nə le· *h*a**ni** ty **pɑ** də tɔ̃ na**zo** sɔnɔ:r ?
tɔ̃ **kœ:r** dɑ̃ tɔ̃ pwa**trɑ:j** nə bat **il** **pɑ** d amu:r,
kɑ̃ tɔ̃n ɔ**rɛ:j** ɑ̃·**tɑ̃** dɑ̃ le· **ʃɑ̃** də l ɔrɔ:r
lə **nɔ̃**, ʃɛ·r o li**bɑ̃**, də sə **mɛ:trə** d œ̃ **ʒu:r** ?

---

1) u brqi**jɑ̃:t.**

2) le· *h*u·**ri** sɔ̃ de **fam** ima**ʒinɛ:r** **ki**, dapra l kɔr**ɑ̃**, dwa·**yt** ɛ:tr o **paradi** lez e**pu:z** de· myzylm**ɑ̃** **fidɛl:**.

Digitized by Google

Que fais-tu maintenant, cher berceur de mes rêves?
Mon oreille aimait tant ton pas mélodieux,
Quand la bruyante[1]) mer dont nous suivions les grèves
Nous jetait sa fraîcheur et son écume aux yeux!

Tu rengorgeais si beau ton cou marbré de veines,
Quand celle que ma main sur ta croupe élançait,
T'appelait par ton nom et, retirant tes rênes,
Marquetait de baisers ton poil qui frémissait!

Je la livrais sans peur à ton galop sauvage.
La vague de la mer, dans le golfe dormant,
Moins amoureusement berce près du rivage
La barque abandonnée à son balancement:

Car, au plus léger cri qui gonflait sa poitrine,
Tu t'arrêtais, tournant ton bel œil vers tes flancs,
Et, retirant ton feu dans ta rose narine,
De l'écume du mors tu lavais ses pieds blancs.

Penses-tu quelquefois, le front bas sur la terre,
A ce maître venu dans ton désert natal,
Qui parlait sur ta croupe une langue étrangère,
Et qui t'avait payé d'un monceau de métal?

Penses-tu quelquefois à la jeune maîtresse
Qui, pour parer ta bride, houri[2]) d'un autre ciel,
Détachait les rubis ou les fleurs de sa tresse,
Et dont la main t'offrait les blancs cristaux de miel?

Où sont-ils? Que font-ils? Quels climats les retiennent?
Les vaisseaux dont tu vois souvent blanchir les mâts,
Ces grands oiseaux de mer qui vont et qui reviennent,
Sur ton sable doré ne les déposent pas.

Ne les hennis-tu pas de ton naseau sonore?
Ton cœur dans ton poitrail ne bat-il pas d'amour,
Quand ton oreille entend dans les chants de l'aurore
Le nom, cher au Liban, de ce maître d'un jour?

1) Ou bruyante.

2) Les houris sont des femmes imaginaires qui, d'après le Coran, doivent être au paradis les épouses des musulmans fidèles.

Digitized by Google

o· **wi** ! kar də ta **sɛl** ɑ̃ detaʃɑ̃ mez **arm**,
ty mə ʒəta tu **trist** œ̃ rəga:r prɛsk ymɛ̃ ;
ʒə **vi** tɔ̃n œ·j brɔ̃·ze sə tɛrni:r, e dø **larmə**
lə **lɔ̃** də te **nazo** glisɛ:r syr ma **mɛ̃**.

lamartin:,
medita·sjɔ̃ pɔetik, pa·ri, ləmɛ:r.

53. lə pelikɑ̃

fragmɑ̃ də la nqi d mɛ

. . . . . .

lərskə lə peli**kɑ̃**, la·se d œ̃ **lɔ̃** vwa**ja:ʒ**,
dɑ̃ le bru**ja:r** dy **swa:r** rə**turn** a se ro·**zo**,
se pə**tiz** afa**me** **ku:r** syr lə ri**va:ʒ**,
ɑ̃ lə vwa**jɑ̃t** o **lwɛ̃** s **abatrə** syr lez **o**.
de·**ʒa**, krwɑjɑ̃ sɛ·**zi:r** e parta**ʒe** lœr **prwɑ**,
il **ku:r***t* a lœr **pɛ:r**, avɛk de **kri** də **ʒwɑ**,
ɑ̃ səkwɑ̃ lœr **bɛk** syr lœr **gwa:trə** *hi***dø**.
lɥi, gɑ·**ɲɑ̃***t* a pɑ **lɑ̃** yn **rəʃ** elve,
də sɔ̃n **ɛl** pɑ̃·**dɑ̃:t** abri**tɑ̃** sa ku·**ve**,
pɛ·**ʃœ:r** melɑ̃·kə**lik**, *il* rə**gard**ə le· **sjø**.

lə sɑ̃ **ku:l** a lɔ̃· **flo** də sa pwa**trin** u**vɛrt** ;
ɑ̃·**vɛ̃** il a de **mɛ:r** sɔ̃·**de** la prɔfɔ̃·**dœ:r** ;
l ɔse**ɑ̃** etɛ **vid:**, e la **pla:ʒ** de**zɛrt** ;
pur **tut** nurity:r il **apɔrtə** sɔ̃ **kœ:r**.
sɔ̃:br e silɑ̃·**sjø**, etɑ̃·**dy** syr la **pjɛ:r**,
parta**ʒɑ̃t** a se· **fis** sez ɑ̃·**trɑ:j** də **pɛ:r**,
dɑ̃ sɔ̃n **amu:r** sy**blim** *il* **bɛrsə** sa dul**œ:r**,
e rəgar**dɑ̃** ku·**le** sa **sɑ̃:glɑ̃:t** ma**mɛl:**,
syr sɔ̃ fɛ**stɛ̃** də **mɔ:r**, *il* s **afɛ:s** e ʃɑ̃·**sɛl:**,
i:vrə də vɔly**pte**, də tɑ̃·**drɛs** e d ɔ*r***rœ:r**.

mɛ par**fwa**, o mil**jø** dy di**vɛ̃** sakri**fis**,
fati**ge** də mu**ri:r** dɑ̃z œ̃ trɔ **lɔ̃** sy**plis**,
il **krɛ̃** kə sez ɑ̃·**fɑ̃** nə lə **lɛ:ʂ** vi·**vɑ̃** ;
alə:r, *il* sə sul**ɛ:v**, u·vrə sɔ̃n **ɛl** o **vɑ̃**,
e sə fra**pɑ̃** lə **kœ:r** avɛk œ̃ **kri** so·**va:ʒ**,
il **puʂ** dɑ̃ la **nɥi** œ̃ si fy**nɛst** a**djø**,

Digitized by Google

Oh! oui! Car, de ta selle en détachant mes armes,
Tu me jetas tout triste un regard presque humain;
Je vis ton œil bronzé se ternir, et deux larmes
Le long de tes naseaux glissèrent sur ma main.

LAMARTINE,
Méditations poétiques, Paris, Lemerre.

53. Le pélican

Fragment de la *Nuit de mai*

. . . . . .

Lorsque le pélican, lassé d'un long voyage,
Dans les brouillards du soir retourne à ses roseaux,
Ses petits, affamés, courent sur le rivage,
En le voyant au loin s'abattre sur les eaux.
Déjà, croyant saisir et partager leur proie,
Ils courent à leur père avec des cris de joie,
En secouant leurs becs sur leurs goitres hideux.
Lui, gagnant à pas lents une roche élevée,
De son aile pendante abritant sa couvée,
Pêcheur mélancolique, il regarde les cieux.

Le sang coule à longs flots de sa poitrine ouverte;
En vain il a des mers sondé la profondeur;
L'Océan était vide et la plage déserte;
Pour toute nourriture il apporte son cœur.
Sombre et silencieux, étendu sur la pierre,
Partageant à ses fils ses entrailles de père,
Dans son amour sublime il berce sa douleur,
Et, regardant couler sa sanglante mamelle,
Sur son festin de mort il s'affaisse et chancelle,
Ivre de volupté, de tendresse et d'horreur.

Mais parfois, au milieu du divin sacrifice,
Fatigué de mourir dans un trop long supplice,
Il craint que ses enfants ne le laissent vivant;
Alors il se soulève, ouvre son aile au vent,
Et se frappant le cœur avec un cri sauvage,
Il pousse dans la nuit un si funeste adieu,

Digitized by Google

kə lez wazo de mɛːr dezɛrtə lə rivaːʒ,
e kə lə vwajaʒœːr atarde syr la plaːʒ,
sɑ̃·tɑ̃ paːse la mɔːr, sə rəkɔmɑ̃ːd a djø.

pɔɛːt, s ɛt ɛ̃·si kə fɔ̃ le grɑ̃ pɔɛːt.
il lɛːs s egɛje sø ki viːvt œ̃ tɑ̃;
mɛ le fɛstɛ̃z ymɛ̃ k il sɛrvət a lœr fɛːt
rəsɑ̃ːblə la plypaːr a sø de pelikɑ̃.
. . . . . .

alfred də mysɛ,
pɔezi nuvɛlː, paːri, ʃarpɑ̃·tje e faskɛlː.

54. ʃɑ̃·sɔ̃ də barbərinː

boː ʃəvalje ki parte pur la gɛːr,
k ale vu fɛːr
si lwɛ̃ d isi ?
vwaje vu pɑ kə la nɥi ɛ prɔfɔ̃ːd,
e kə lə mɔ̃ːd
n ɛ kə susi ?

vu ki krwaje k yn amuːr delɛ·se
də la pɑ̃·se
s ɑ̃·fɥit ɛ̃·si,
elɑːs ! elɑːs ! ʃɛrʃœːr də rənɔme,
vɔtrə fyme
s ɑ̃·vɔl o·si.

boː ʃəvalje ki parte pur la gɛːr,
k ale vu fɛːr
si lwɛ̃ də nu ?
ʒ ɑ̃· vɛ plœːre, mwa ki mə lɛ·sɛ diːr
kə mɔ̃ suriːr
etɛ si du.

alfred də mysɛ,
komedi e prɔvɛrb, paːri, ʃarpɑ·tje e faskɛlː.

Digitized by Google

Que les oiseaux des mers désertent le rivage,
Et que le voyageur attardé sur la plage,
Sentant passer la mort, se recommande à Dieu.

Poète, c'est ainsi que font les grands poètes.
Ils laissent s'égayer ceux qui vivent un temps;
Mais les festins humains qu'ils servent à leurs fêtes
Ressemblent la plupart à ceux des pélicans.
. . . . . .

Alfred de Musset,
Poésies nouvelles, Paris, Charpentier et Fasquelle.

54. Chanson de Barberine

Beau chevalier qui partez pour la guerre,
Qu'allez-vous faire
Si loin d'ici?
Voyez-vous pas que la nuit est profonde,
Et que le monde
N'est que souci?

Vous qui croyez qu'une amour délaissée
De la pensée
S'enfuit ainsi,
Hélas! hélas! chercheurs de renommée,
Votre fumée
S'envole aussi.

Beau chevalier qui partez pour la guerre,
Qu'allez-vous faire
Si loin de nous?
J'en vais pleurer, moi qui me laissais dire
Que mon sourire
Était si doux.

Alfred de Musset,
Comédies et Proverbes, Paris, Charpentier et Fasquelle.

Digitized by Google

55. syr yn mort

[dɑ̃ l **tɛkstə** sɥi·**vɑ̃**, nu ʃɛr**ʃɔ̃** a dɔ**ne** yn **anali:ʒ** ply **fin** də la prɔnɔ̃sja·**sjɔ̃** e a nɔ**te** l aksɑ̃ myzi**kal:**. ɔ̃ rma**rkra** la devɔkaliza·**sjɔ̃** de vwa**jɛl** e de kɔ̃·**sɔn** vɔka**lik**, ko·**ze** par lə **ʃyʃ**, u ʃyʃɔ**tmɑ̃**, dɑ̃ sɛr**tɛn** si**ll**ab avɑ̃*t* yn **po:z**, (**ɥy̥**), (**di̥**), (ve**ky̥**), (**li̥y̥**)[1], e la frekɑ̃:**s̥** de deplas**mɑ̃** d aksɑ̃ pur **ko:z** emo·sjɔ**nɛl:**, ɛjɑ̃ pur rezyl**ta** **dø** si**ll**ab̥ **fɔrt** kɔ̃·sekyti:**v**, dɔ̃ la prɔ**mjɛ:r** ɛ ply **fɔrt** kə la zɡɔ̃:**d.**[2]) — syr se deplas**mɑ̃** d **aksɑ̃**, **vwa:r** œ̃n **artiklə** də **ʒɑ̃** pasi dɑ̃ «fɔ**ne:**tiʃə . **ʃtu:**djən», to·m **trwɑ**, dizɥisɑ̃ katrəvɛ̃**dis**, **artiklə** rəprɔ**dɥi** ɑ̃ par**ti** par **pɔl** pasi, «**sɔ̃** dy frɑ̃·**sɛ**» e «ʃɑ̃·ʒ**mɑ̃** fɔ**netik**», e par **jo:**han **stɔrm**, «**ɛŋ**liʃə **filələ**ɡ**i:**», dø·**zjɛm** edi**sjɔ̃**. — la lɔ̃·**gœ:r** dez a**rɛ** ɛt ɛ̃·**dike** par lə **nɔ̃:**brə de vir**ɡyl:**.[3])]

ɛl etɛ **bɛl:**⁄,,, si la **nɥi**,
ki **dɔ:r** dɑ̃ la **sɔ̃:**brə **ʃapɛl:**,
u mikɛl **ɑ̃:**ʒ a fɛ sɔ̃· **li**⁄,,,
i*m*mə**bil:**⁄, pø·t ɛ·trə **bɛl:**∧[4]).

ɛl etɛ **bɔn:**⁄,,, s il **syfl**
k ɑ̃ **pɑ:sɑ̃** la mɛ̃ s **u:**vr e **dɔn:**⁄,
sɑ̃ kə **djø** n ɛ **rjɛ̃:** **ɥy̥**∧, **rjɛ̃:** **di̥**∧,,,,
si **l** ɔ:r sɑ̃ pi**tje**⁄ fɛ l o·**mɔn:**∨.

ɛl **pɑ̃:sɛ**∧,,, si l vɛ̃· **brɥi**
d yn vwa **dus** e kadɑ̃·**se**
kɔm lə rɥi**so** ki ʒe·**mi**⁄,
pø fɛr **krwɑ:r** a la pɑ̃·**se**∧.

ɛl **pri***j*ɛ⁄,,, si dø· bo·**z jø**,
tɑ̃:to s ata**ʃɑ̃t** a la **tɛ:r**,
tɑ̃:to sə **lvɑ̃** vɛ·r le· **sjø**⁄,
pœy̥ s a**ple** la pri*j*ɛ:**r**⁄.

---

1) **vwa:r** l ɛ̃·trɔdyk**sjɔ̃**, para**graf** vɛ̃·**tɥit**, e **karɑ̃tsis**.
2) **vwa:r** l ɛ̃·trɔdyk**sjɔ̃**, para**graf** swasɑ̃·**tdu:z**, e sɛ̃·**kɑ̃tsis**.
3) **vwa:r** l ɛ̃·trɔdyk**sjɔ̃**, para**graf** vɛ̃·**tɥit**.
4) i s a**ʒi** d yn **staty** d mikɛl **ɑ̃:ʒ** rɔprezɑ̃·**tɑ̃** la **nɥi**.

Digitized by Google

55. Sur une morte

[Dans le texte suivant, nous cherchons à donner une analyse plus fine de la prononciation et à noter l'accent musical. On remarquera la dévocalisation des voyelles et des consonnes vocaliques, causée par le *chuche* ou chuchotement, dans certaines syllabes avant une pause, *vu*, *dit*, *vécu*, *lu*[1]), et la fréquence des déplacements d'accent pour cause émotionnelle, ayant pour résultat deux syllabes fortes consécutives, dont la première est plus forte que la seconde.[2]) — Sur ces déplacements d'accent, voir un article de Jean Passy dans *Phonetische Studien*, III, 1890, article reproduit en partie par Paul Passy, *Sons du français* et *Changements phonétiques*, et par Johan Storm, *Englische Philologie*, 2me édition. — La longueur des arrêts est indiquée par le nombre des virgules.[3])]

Elle était belle, si la Nuit
Qui dort dans la sombre chapelle
Où Michel-Ange a fait son lit,
Immobile peut être belle.[4])

Elle était bonne, s'il suffit
Qu'en passant la main s'ouvre et donne,
Sans que Dieu n'ait rien vu, rien dit:
Si l'or sans pitié fait l'aumône.

Elle pensait, si le vain bruit
D'une voix douce et cadencée,
Comme le ruisseau qui gémit,
Peut faire croire à la pensée.

Elle priait, si deux beaux yeux,
Tantôt s'attachant à la terre,
Tantôt se levant vers les cieux,
Peuvent s'appeler la prière.

1) Voir l'*Introduction*, § 28 et 46.
2) Voir l'*Introduction*, § 72 et 56.
3) Voir l'*Introduction*, § 28.
4) Il s'agit d'une statue de Michel-Ange représentant la nuit.

Digitized by Google

ɛl ɔrɛ **suri**/,,, si la **flœːr**
ki n s e **pwɛ̃ːt** epa**nwi**,
puvɛ s uvriːr a la frɛ·**ʃœːr**
dy **vɑ̃** ki **pɑːs**/, e ki l **ubli**/.

ɛl ɔrɛ **plœːre**∧,,, si sa **mɛ̃**,
syr sɔ̃ **kœːr** **frwɑdmɑ̃** po·**ze**/,
y **ʒamɛ** dɑ̃ l arʒil y**mɛ̃**,
sɑ̃·**ti** la **selɛstə** ro·**ze**/.

ɛl ɔrɛt **ɛːme**∧,,, si l ɔr**gœːj**,
par**ɛːj** a la **lɑ̃ːp** iny**tilː**,
k ɔ̃n **alym** prɛ d œ̃ sɛr**kœːj**/,
n y vɛ**je**, syr sɔ̃ **kœːr** ste**rilː**.

ɛl ɛ **mɔrt**, e n a **pwɛ̃ː** vekɏ̊.
ɛl fəzɛ sɑ̃·blɑ̃ d **viːvrə**/,
də sa **mɛ̃** ɛ tɔ̃·be lə **liːvrə**/,
dɑ̃ lə**kɛl** ɛl n a **rjɛ̃ː** l̥ɏ̊.

alfrɛd də **mysɛ**, ɔk**tɔbrə** **dizɥisɑ̃** **karɑ̃t̬dø**,
pɔezi **nuvɛlː**, **paːri**, **ʃarpɑ̃·tje** e **faskɛlː**.

56. tristɛs

ʒ e pɛr**dy** ma **fɔrs** e ma **vi**,
e mez **ami** e ma ge·**te**;
ʒ e pɛr**dy** **ʒysk** a la fjɛ·**rte**
ki fəzɛ **krwɑːr** a mɔ̃ ʒe·**ni**.

kɑ̃ ʒ e kɔ**ny** la ve·**rite**,
ʒ e **kry** kə s e**tɛt** yn **ami**;
kɑ̃ ʒə l e kɔ̃·**kiːz**[1]) e sɑ̃·**ti**,
ʒ ɑ̃n e**tɛ** de·**ʒa** de**gute**.

---

1) lez edi**sjɔ̃** də **sɛt** **pɔezi** port «kɔ̃·**priːz**». me dɑ̃ lə **manyskri** də l ɔ·**tœːr** kə ʒ e y su lez **jø**, i j a «kɔ̃·**kiːz**». ɨj at i y fo·t̬ d ɛ̃·pre**sjɔ̃** nɔ̃ kori·**ʒe**, u o kɔ̃·**trɛːr** kɔrɛk**sjɔ̃** syr e**prœːv**? s e s kə ʒ i**pɔːr**. — ʒ. p.

Digitized by Google

Elle aurait souri, si la fleur
Qui ne s'est point épanouie,
Pouvait s'ouvrir à la fraîcheur
Du vent qui passe et qui l'oublie.

Elle aurait pleuré, si sa main,
Sur son cœur froïdement posée,
Eût jamais dans l'argile humain
Senti la céleste rosée.

Elle aurait aimé, si l'orgueil,
Pareille à la lampe inutile
Qu'on allume près d'un cercueil,
N'eût veillé sur son cœur stérile.

Elle est morte et n'a point vécu.
Elle faisait semblant de vivre.
De sa main est tombé le livre
Dans lequel elle n'a rien lu.

Alfred de Musset, Octobre 1842,
Poésies nouvelles, Paris, Charpentier et Fasquelle.

56. Tristesse

J'ai perdu ma force et ma vie,
Et mes amis et ma gaîté;
J'ai perdu jusqu'à la fierté
Qui faisait croire à mon génie.

Quand j'ai connu la Vérité,
J'ai cru que c'était une amie;
Quand je l'ai conquise[1]) et sentie,
J'en étais déjà dégoûté.

1) Les éditions de cette poésie portent «comprise». Mais dans le manuscrit de l'auteur que j'ai eu sous les yeux, il y a «conquise». Y a-t-il eu faute d'impression non corrigée, ou au contraire correction sur épreuve? C'est ce que j'ignore. — J. P.

Digitized by Google

e purtɑ̃ ɛl ɛt etɛrnɛl:,
e sø ki sə sɔ̃ pɑ:se d ɛl:,
isi bɑ ɔ̃ tut iɲɔ·re.

djø parl, il fo k ɔ̃ lɥi repɔ̃:d.
lə sœl bjɛ̃ ki mə rɛst o mɔ̃:d
ɛ d avwa:r kɛlkəfwa plœ·re.

alfrɛd də. mysɛ, by·ri, katɔrzə ʒɥɑ̃ dizɥisɑ̃ karɑ̃:t,
pɔezi nuvɛl:, pa·ri, ʃarpɑ̃·tje e faskɛl:.

57. lə døz il:

il ɛ dø·z il dɔ̃t œ̃ mɔ̃:d
sepa:r le dø:z ɔseɑ̃,
e ki də lwɛ̃ dɔmin l ɔ̃:d,
kɔm de tɛ:ʦ də ʒeɑ̃.
ɔ̃ dəvin:, ɑ̃ vwajɑ̃ le sim:,
kə djø le ti·ra dez abi:m,
pur œ̃ fɔrmidablə desɛ̃;
lœr frɔ̃ də ku d fudrə fym:,
syr lœr flɑ̃· ny la mɛ:r ekym:,
de vəlkɑ̃ grɔ̃:d dɑ̃ lœr sɛ̃.

sez il:, u lə flo sə brwɑ
ɑ̃·trə dez ekœ:j deʃarne,
sɔ̃ kɔm dø vɛso də prwɑ,
d yn ɑ̃:kr etɛrnɛl ɑ̃·ʃɛ·ne.
la mɛ̃ ki d se nwa:r riva:ʒ
dispo·za le sit so·va:ʒ
e d efrwɑ le vuly kuvri:r,
le· fi si tɛriblə, pətɛ:trə,
pur kə bɔnapart i py nɛ:tr,
e napɔleɔ̃ i muri:r!

«la fy sɔ̃ bɛrso! — la sa tɔ̃:b!»
pur le· sjɛklə, s ɑ̃n ɛt ase.
se· mo, k œ̃ mɔ̃·d nɛ:s u tɔ̃:b,
nə sərɔ̃ ʒamɛz efase.

Digitized by Google

Et pourtant elle est éternelle,
Et ceux qui se sont passés d'elle,
Ici-bas ont tout ignoré.

Dieu parle, il faut qu'on lui réponde.
Le seul bien qui me reste au monde
Est d'avoir quelquefois pleuré.

Alfred de Musset, Bury, 14 juin 1840,
Poésies nouvelles, Paris, Charpentier et Fasquelle.

57. Les deux îles

Il est deux îles dont un monde
Sépare les deux Océans,
Et qui de loin dominent l'onde,
Comme des têtes de géants.
On devine, en voyant les cimes,
Que Dieu les tira des abîmes,
Pour un formidable dessein;
Leur front de coups de foudre fume,
Sur leurs flancs nus la mer écume,
Des volcans grondent dans leur sein.

Ces îles, où le flot se broie
Entre des écueils décharnés,
Sont comme deux vaisseaux de proie,
D'une ancre éternelle enchaînés.
La main qui de ces noirs rivages
Disposa les sites sauvages
Et d'effroi les voulut couvrir,
Les fit si terribles, peut-être,
Pour que Bonaparte y pût naître,
Et Napoléon y mourir!

«Là fut son berceau! — Là sa tombe!»
Pour les siècles, c'en est assez.
Ces mots, qu'un monde naisse ou tombe,
Ne seront jamais effacés.

Digitized by Google

syr sez il:, a l aspɛ sɔ̃:brə,
vjɛ̃·drɔ̃, a l apɛl də sɔ̃n ɔ̃:brə,
tu le pœplə də l avni:r;
le fudrə ki frap lœr krɛ:t,
e lœrz ekœ:j, e lœr tɑ̃·pɛ:t,
nə sɔ̃ ply kə sɔ̃ suvni:r!

lwɛ̃ d no ri:v, ebrɑ̃·le
par lez ɔra:ʒ də sɔ̃ sɔ:r,
syr se dø·z ilz izɔle
djœ mi sa nɛsɑ̃:s e sa mɔ:r;
afɛ̃ k il py vəni:r o mɔ̃:d
sɑ̃· k yn sɔkus prɔfɔ̃:d
anɔ̃·sa sɔ̃ prɔmje mɔmɑ̃;
e kœ, syr sɔ̃ li militɛ:r,
ɑ̃·fɛ̃, sɑ̃ rɔmɥe la tɛ:r,
il pyt ɛkspi·re dusmɑ̃!

viktɔr hygo, ɔd, pa·ri, hetsɛl:.

58. pur le po:vr̥

dɑ̃ vo fɛ:t d ivɛ:r, riʃ, œrø dy mɔ̃:d,
kɑ̃ lə bal turnwajɑ̃ də se· fø vuz inɔ̃:d,
kɑ̃ partu a l ɑ̃·tu:r də vo pɑ vu vwaje
brije e rɛjɔne kristo, mirwa:r, balystrə,
kɑ̃·dela:brəz ardɑ̃, sɛrkl etwale de lystr̥,
e la dɑ̃:s e la ʒwɑ o frɔ̃ de kɔ̃·vje;

tɑ̃·di k œ̃ tɛ̃·brə d ɔ:r sɔnɑ̃ dɑ̃ vo dəmœ:r
vu ʃɑ̃:ʒ ɑ̃ ʒwajø ʃɑ̃ la vwa gra:v dez œ:r,
o:! sɔ̃·ʒe vu parfwa kə də fɛ̃ devɔre,
pətɛ:tr œ̃n ɛ̃·diʒɑ̃, dɑ̃ le karfu:r sɔ̃:brə,
s arɛt, e vwa dɑ̃·se vo lyminø:zz ɔ̃:br
o vitrə dy salɔ̃ də·re?

sɔ̃·ʒe vu k il ɛ la su lə ʒi:vr e la nɛ:ʒ,
sə pɛ:r sɑ̃ trava:j kə la famin asjɛ:ʒ?
e k il sə di tu bɑ: «pur œ̃ sœl:, kə də bjɛ̃!
a sɔ̃ larʒə fɛstɛ̃ kə d ami sə rekri!
sə riʃ ɛ bjɛ̃n œrø, sez ɑ̃·fɑ̃ lɥi suri.
rjɛ̃ kə dɑ̃ lœr ʒwɛ, kə də pɛ̃ pur le· mjɛ̃!»

Digitized by Google

Sur ces îles à l'aspect sombre
Viendront, à l'appel de son ombre,
Tous les peuples de l'avenir;
Les foudres qui frappent leurs crêtes,
Et leurs écueils, et leurs tempêtes,
Ne sont plus que son souvenir!

Loin de nos rives, ébranlées
Par les orages de son sort,
Sur ces deux îles isolées
Dieu mit sa naissance et sa mort;
Afin qu'il pût venir au monde
Sans qu'une secousse profonde
Annonçât son premier moment;
Et que sur son lit militaire,
Enfin, sans remuer la terre,
Il pût expirer doucement!

Victor Hugo, *Odes*, Paris, Hetzel.

58. Pour les pauvres

Dans vos fêtes d'hiver, riches, heureux du monde,
Quand le bal tournoyant de ses feux vous inonde,
Quand partout à l'entour de vos pas vous voyez
Briller et rayonner cristaux, miroirs, balustres,
Candélabres ardents, cercle étoilé des lustres,
Et la danse et la joie au front des conviés;

Tandis qu'un timbre d'or sonnant dans vos demeures
Vous change en joyeux chant la voix grave des heures,
Oh! songez-vous parfois que, de faim dévoré,
Peut-être un indigent, dans les carrefours sombres,
S'arrête, et voit danser vos lumineuses ombres
Aux vitres du salon doré?

Songez-vous qu'il est là sous le givre et la neige,
Ce père sans travail que la famine assiège?
Et qu'il se dit tout bas: «Pour un seul, que de biens!
A son large festin que d'amis se récrient!
Ce riche est bien heureux, ses enfants lui sourient.
Rien que dans leurs jouets, que de pain pour les miens!»

Digitized by Google

e **pɥi** a vətrə **fɛːt** *il* kɔ̃·**paːr** ɑ̃ sɔ̃n **aːm**
sɔ̃ fwaje u ʒa**mɛ** nə rɛ**jɔn** yn **flaːm**,
sez ɑ̃:**fɑ̃z** afa**me**, e lœr **mɛːr** ɑ̃ lɑ̃·**bo**,
e syr œ̃ **pø** də **paːj**, etɑ̃·**dy** e **mɥɛt**,
l a**jœl**:, kə l iv**ɛːr**, **elaːs**! a de·ʒa **fɛt**
ase **frwad** pur lə tɔ̃·**bo**.

kar **djø** mi se də**gre** o fɔr**tynz** y**mɛn**:.
lez œ̃ vɔ̃ tu kur**be** su lə far**do** de· **pɛn**:;
o bɑ̃·**kɛ** dy bɔ**nœːr** bjɛ̃ **pø** sɔ̃ kɔ̃·**vje**;
tuːs n i sɔ̃ pwɛ̃t **asi** ega**lmɑ̃t** a **l ɛːz**.
yn **lwa**, ki d ɑ̃·**ba** sɑ̃·bl ɛ̃·ʒy**st** e mɔv**ɛːz**,
dit oz œ̃: «ʒwise!» oz **oːtr̥**: «ɑ̃·**vje**!»

sɛt pɑ̃·**se** ɛ **sɔ̃:br̥**, a**mɛːr**, ineɡzɔ**rabl̥**,
e fɛr**mɑ̃:t** ɑ̃ si**lɑ̃:s** o **kœːr** dy mize**rablə**.
riʃ, œrø dy **ʒuːr**, k ɑ̃·**dɔːr** la vɔlyp**te**,
kə sə nə **swa** pa **lɥi** ki de· **mɛ̃** vuz **araʃ**
tu se· **bjɛ̃** sypɛr**fly** u sɔ̃ rə**gaːr** s a**taʃ**;
oː kə sə **swa** la ʃa**rite**!

l ar**dɑ̃:t** ʃa**rite** kə lə **poːvr** idəlɑːtrə!
mɛːr də sø pur **ki** la fɔr**tyn** ɛ marɑːtrə!
ki rə**lɛːv** e **sutjɛ̃** sø k ɔ̃ **ful** ɑ̃ pɑ·**sɑ̃**,
ki, lɔrsk il lə fɔ**dra**, sə **sa**krifjɑ̃ **tut**,
kɔm lə **djø** mar**tiːr** dɔ̃t ɛl **sɥi** la **rut**,
diːra: «**byːve**! **mɑ̃:ʒe**! s ɛ ma **ʃɛːr** e mɔ̃ **sɑ̃.**»

kə sə swat **ɛl**:, o· **wi**, **riʃ**! kə sə swat **ɛl**:
ki, biːʒu, dja**mɑ̃**, ry**bɑ̃**, *h*ɔ**ʃɛ**, dɑ̃·**tɛl**:,
pɛrlə, **safiːr**, ʒwa**jo** tuʒuːr **fo**, tuʒuːr **vɛ̃**,
pur nu**riːr** l ɛ̃·di**ʒɑ̃** e pur so·**ve** voz **aːm**,
de· **bra** də voz ɑ̃·**fɑ̃** e dy **sɛ̃** də vo· **famː**
araʃ **tut** a plɛn **mɛ̃**!

dɔ**ne**, **riʃ**! l o·**mɔn** ɛ **sœːr** də la pri**jɛːr**.
elaːs! kɑ̃t œ̃ vjɛ**jaːr**, syr vɔtrə **sœːj** də **pjɛːr**,
tu rwa**di**[1]) par l iv**ɛːr**, ɑ̃·**vɛ̃** tɔ̃·b a ʒə**nu**;
kɑ̃ le pə**tiz** ɑ̃·**fɑ̃**, le **mɛ̃** də frwa ruː**ʒi**,
ra**maːs** su vo **pje** le **mjɛt̥** dez ɔr**ʒi**,
la **faʂ** dy sɛ**ɲœːr** sə de**turnə** də **vu**.

---

1) u r**ɛdi**.

Digitized by Google

Et puis à votre fête il compare en son âme
Son foyer où jamais ne rayonne une flamme,
Ses enfants affamés, et leur mère en lambeau,
Et, sur un peu de paille, étendue et muette,
L'aïeule, que l'hiver, hélas! a déjà faite
Assez froide pour le tombeau.

Car Dieu mit ces degrés aux fortunes humaines.
Les uns vont tout courbés sous le fardeau des peines;
Au banquet du bonheur bien peu sont conviés;
Tous n'y sont point assis également à l'aise.
Une loi, qui d'en bas semble injuste et mauvaise,
Dit aux uns: «Jouissez!» aux autres: «Enviez!»

Cette pensée est sombre, amère, inexorable,
Et fermente en silence au cœur du misérable.
Riches, heureux du jour, qu'endort la volupté,
Que ce ne soit pas lui qui des mains vous arrache
Tous ces biens superflus où son regard s'attache;
Oh! que ce soit la charité!

L'ardente charité que le pauvre idolâtre!
Mère de ceux pour qui la fortune est marâtre!
Qui relève et soutient ceux qu'on foule en passant,
Qui, lorsqu'il le faudra, se sacrifiant toute,
Comme le Dieu martyr dont elle suit la route,
Dira: «Buvez! mangez! c'est ma chair et mon sang.»

Que ce soit elle, oh! oui, riches! que ce soit elle
Qui, bijoux, diamants, rubans, hochets, dentelle,
Perles, saphirs, joyaux toujours faux, toujours vains,
Pour nourrir l'indigent et pour sauver vos âmes,
Des bras de vos enfants et du sein de vos femmes
Arrache tout à pleines mains!

Donnez, riches! l'aumône est sœur de la prière.
Hélas! quand un vieillard, sur votre seuil de pierre,
Tout roidi[1]) par l'hiver, en vain tombe à genoux;
Quand les petits enfants, les mains de froid rougies,
Ramassent sous vos pieds les miettes des orgies,
La face du Seigneur se détourne de vous.

1) Ou *raidi*.

Digitized by Google

dəne ! afɛ̃ kə **djø**, ki **dət** le **fami:j**,
dən a vo **fis** la **fərs**, e la **gra:s** a vo **fi:j** ;
afɛ̃ kə vətrə **vin** ɛ tuʒu:r œ̃ du **frɥi** ;
afɛ̃ k œ̃ ble ply **my:r** fas pliʲe vo **grɑ̃:ʒ** ;
afɛ̃ d ɛ·trə mɛjœ:r ; afɛ̃ də vwa·r lez **ɑ̃:ʒ**
pa·se dɑ̃ vo **rɛ:v** la **nɥi** !

dəne ! il vjɛ̃t œ̃ **ʒu:r** u la **tɛ:r** nu **lɛ:s**.
voz o·**mən:** laho vu **fɔ̃t** yn **riʃɛs**.
dəne ! afɛ̃ k ɔ̃ **di:z** : «il a pitʲe də **nu** !»
afɛ̃ kə l ɛ̃·di**ʒɑ̃** kə **glas** le tɑ̃·**pɛ:t**,
kə lə **po:vrə** ki **sufr** ako·**te** də vo **fɛ:t**,
o **sœ:j** də vo **palɛ** fiks œ̃n **œ:j** mwɛ̃ **ʒalu**.

dəne ! pur ɛ·tr ɛ·**me** dy **djø** ki sə **fit ən:**,
pur kə lə **meʃɑ̃ mɛ:m** ɑ̃ s ɛ̃·**klinɑ̃** vu **nən:**,
pur kə **vətrə** fwa**je** swa **kalm** e fratɛr**nɛl:** ;
dəne ! afɛ̃ k œ̃ **ʒu:r**, a vo**tr œ:r** dɛr**njɛ:r**,
kɔ̃·trə **tu** vo pe**ʃe** vuz ɛ**je** la pri**jɛ:r**
d œ̃ mɑ̃·**djɑ̃** pɥisɑ̃*t* o **sjɛl:** !

viktər *hy***go**,
le fœj d ɔtən:, pa·**ri**, *het***sɛl:**.

59. pɥisk isi bɑ tut ɑ:m

pɥisk isi **bɑ** tut **ɑ:m**
dən a kɛl**kœ̃**
sa my**zik**, sa **flɑ:m**,
u sɔ̃ par**fœ̃** ;

pɥisk i**si** tut **ʃo:z**
dən tu**ʒu:r**
sɔ̃n e**pin** u sa **ro:z**
a sez a**mu:r** ;

pɥisk a**vril** dən o **ʃɛ:n**
œ̃ brɥi ʃar**mɑ̃** ;
kə la **nɥi** dən o· **pɛn:**
l ubli dər**mɑ̃** ;

Digitized by Google

Donnez! afin que Dieu, qui dote les familles,
Donne à vos fils la force, et la grâce à vos filles;
Afin que votre vigne ait toujours un doux fruit;
Afin qu'un blé plus mûr fasse plier vos granges;
Afin d'être meilleurs; afin de voir les anges
Passer dans vos rêves la nuit!

Donnez! Il vient un jour où la terre nous laisse.
Vos aumônes là-haut vous font une richesse.
Donnez! afin qu'on dise: «Il a pitié de nous!»
Afin que l'indigent que glacent les tempêtes,
Que le pauvre qui souffre à côté de vos fêtes,
Au seuil de vos palais fixe un œil moins jaloux.

Donnez! pour être aimés du Dieu qui se fit homme,
Pour que le méchant même en s'inclinant vous nomme,
Pour que votre foyer soit calme et fraternel;
Donnez! afin qu'un jour, à votre heure dernière,
Contre tous vos péchés vous ayez la prière
D'un mendiant puissant au ciel!

Victor Hugo,
Les feuilles d'automne, Paris, Hetzel.

59. Puisqu'ici-bas toute âme

Puisqu'ici-bas toute âme
Donne à quelqu'un
Sa musique, sa flamme,
Ou son parfum;

Puisqu'ici toute chose
Donne toujours
Son épine ou sa rose
A ses amours;

Puisqu'avril donne aux chênes
Un bruit charmant;
Que la nuit donne aux peines
L'oubli dormant;

Digitized by Google

pqiskə **l** ɛːr a la **brɑ̃ːʃ**
dən l **wazo** ;
kə **l oː**b a la pɛr**vɑ̃ːʃ**
dən œ̃ pø **d o** ;

pqiskə, lərsk ɛl **ariːʏ**
s i rəpoːz**e**,
l õːd **amɛːr** a la **riːv**
dən œ̃ beːz**e** ;

ʒə tə **dənː**, a sɛt **œːr**,
pɑ̃ːʃe syr **twa**,
la **ʃoːz** la mɛ**jœːr**
kə ʒ ɛ*j* ɑ̃ **mwa** !

rəswa **dõ** ma pɑ̃ːs**e**,
tristə da**jœːr**,
ki **kəm** yn roːz**e**,
t **ariːv** ɑ̃ **plœːr** !

rəs**wa** me vø sɑ̃ **nõːbr**
oː mez **amuːr** !
rəswa la **flɑːm** u **l** õːbrə
də tu me **ʒuːr** !

me trɑ̃s**pɔːr** plɛ̃ d **ivrɛs**,
pyːr də supsõ,
e **tut** le **karɛs**
də me ʃɑ̃ːsõ !

mõn ɛs**pri**, ki sɑ̃ː **vwalː**,
vəg o *h*a**zaːr**,
e ki **n a** pur e**twalː**
kə tõ rə**gaːr** !

ma **myːz**, kə lez **œːr**
bɛrsə rɛ**vɑ̃**,
ki plœːr**ɑ̃** kɑ̃ ty **plœːr**,
plœːr su**vɑ̃** !

Digitized by Google

Puisque l'air à la branche
Donne l'oiseau;
Que l'aube à la pervenche
Donne un peu d'eau;

Puisque, lorsqu'elle arrive
S'y reposer,
L'onde amère à la rive
Donne un baiser;

Je te donne, à cette heure,
Penché sur toi,
La chose la meilleure
Que j'aie en moi!

Reçois donc ma pensée,
Triste d'ailleurs,
Qui, comme une rosée,
T'arrive en pleurs!

Reçois mes vœux sans nombre
O mes amours!
Reçois la flamme ou l'ombre
De tous mes jours!

Mes transports pleins d'ivresses,
Purs de soupçons,
Et toutes les caresses
De mes chansons!

Mon esprit qui, sans voile,
Vogue au hasard,
Et qui n'a pour étoile
Que ton regard!

Ma muse, que les heures
Bercent rêvant,
Qui, pleurant quand tu pleures,
Pleure souvent!

Digitized by Google

rəswa, mɔ̃ bjɛ̃ selɛst,
o· ma bo·te,
mɔ̃ kœ:r, dɔ̃ rjɛ̃ nə rɛstə,
l amu:r o·te !

viktər hygo,
le vwaz ɛ̃·terjœ:r, pa·ri, hetsɛl:.

60. a kwa bɔ̃ ɑ̃·tɑ̃:drə

a kwa bɔ̃ ɑ̃·tɑ̃:drə
lez wazo de· bwɑ ?
l wazo lə ply tɑ̃:drə
ʃɑ̃:ṭ dɑ̃ ta vwa.

kə djø mɔ̃:tr u vwal:
lez astrə de· sjø !
la ply py:r etwal:
bri:j dɑ̃ tez jø.

k avril rənuvɛl:
lə ʒardɛ̃ ɑ̃ flœ:r !
la flœ:r la ply bɛl:
flœ·ri dɑ̃ tɔ̃ kœ:r.

sɛt wazo də flɑ:m,
sɛt astrə dy ʒu:r,
sɛt flœ:r də l ɑ:m,
s apɛl l amu:r !

viktər hygo, ryi blɑ:s,
aktə døzjɛm:, sɛ:n prəmjɛ:r, pa·ri, hetsɛl:.

61. sɛ·zɔ̃ de smɑ:j. lə swa:r

s ɛ lə məmɑ̃ krepyskylɛ:r.
ʒ admi:r, asi suz œ̃ pɔrta:j,
sə rɛstə də ʒu:r dɔ̃ s eklɛ:r
la dɛrnjɛr œ:r dy trava:j.

Digitized by Google

Reçois, mon bien céleste,
O ma beauté,
Mon cœur, dont rien ne reste,
L'amour ôté.

Victor Hugo,
Les Voix intérieures, Paris, Hetzel.

60. A quoi bon entendre

A quoi bon entendre
Les oiseaux des bois?
L'oiseau le plus tendre
Chante dans ta voix.

Que Dieu montre ou voile
Les astres des cieux!
La plus pure étoile
Brille dans tes yeux.

Qu'avril renouvelle
Le jardin en fleur!
La fleur la plus belle
Fleurit dans ton cœur.

Cet oiseau de flamme,
Cet astre du jour,
Cette fleur de l'âme,
S'appelle l'amour!

Victor Hugo, *Ruy Blas*,
acte deuxième, scène première, Paris, Hetzel.

61. Saison des semailles. Le soir

C'est le moment crépusculaire.
J'admire, assis sous un portail,
Ce reste de jour dont s'éclaire
La dernière heure du travail.

Digitized by Google

dɑ̃ le· **tɛːr**, də **nɥi** bɛ**ɲe**,
ʒə kɔ̃·**tɑ̃**ːpl **emy** le *h*ɑːjɔ̃
d œ̃ vjɛ**jaːr** ki **ʒɛt** a pwa**ɲe**
la mwasɔ̃ fyty:r o· si**jɔ̃**.

sa *h*oːt si**lwɛt** **nwaːr**
də**min** lə prɔ**fɔ̃** la**buːr**.
ɔ̃ **sɑ̃** a kɛl **pwɛ̃** *il* dwa **krwɑːr**
a la **fɥit** ytil: de· **ʒuːr**.

il **marʃə** dɑ̃ la **plɛn** *im***mɑ̃ːs**
va, **vjɛ̃**, **lɑ̃ːs** la grɛ·n o· **lwɛ̃**,
ruːvrə sa **mɛ̃**, e rəkɔ**mɑ̃ːs**.
e ʒə **medit**, ɔp**skyːr** te**mwɛ̃**,

pɑ̃·**dɑ̃** kə deplwa**jɑ̃** se· **vwalː**,
l ɔ̃ːbr u sə **mɛːl** yn ry**mœːr**,
sɑ̃·bl elar**ʒiːr** ʒysk oz **etwalː**
lə ʒɛst ɔ**gystə** dy sə**mœːr**.

viktɔr *hygo*,
le ʃɑ̃·sɔ̃ de· **ry** e de· **bwɑ**, pa**ri**, *h*et**sɛlː**.

62. apʀɛ la batɑːj

[sə **tɛkst** ɛ trɑ̃**skri** sɥi·vɑ̃ le· **mɛːm** prɛ̃·**sip** kə l nyme**ro** sɛ̃·kɑ̃tsɛ̃ː**k**]

mɔ̃· **pɛːr**‿„ sə **heːro** o su**riːr** si **du**‿∨,
sɥi·**vi** d œ̃ sœl huza:r k il ɛ·**mɛt** ɑ̃·trə **tuːs**
pur sa **grɑ̃ːd** bra**vuːr**\ e pur sa **hoːt** **tɑːj**‿„„
parku**rɛt** a ʃə**valː**‿, lə **swaːr** d yn batɑːj‿,
lə **ʃɑ̃** kuvɛ·r də **mɔːr**‿, syr ki tɔ̃·**bɛ** la **nu̯i̯**\.
il lɥi sɑ̃·**bla** dɑ̃ **l** ɔ̃ːbr ɑ̃·tɑ̃·dr œ̃ **fɛːblə** **brɥi**\.
s e**tɛt** œ̃n ɛspa**ɲɔl** də l ar**me** ɑ̃ de**rutː**‿,
ki s trɛ·**nɛ**∨„ sɑ̃·**glɑ̃**∨„ syr lə **bɔːr** də la **rutː**∨„„
ruːlɑ̃‿, **briːze**‿, **lividː**‿, e **mɔːr**\ plys k a mwa**tje**‿,
e ki diː**zɛ**‿„„ «a **bwaːr**\, a **bwaːr**\, par **pitje** !»
mɔ̃ **pɛːr** **emy**‿, tɑ̃·di*t* a sɔ̃ huza:r **fidɛlː**∨
yn **gur**də də **rɔm** ki pɑ̃·**dɛt** a sa **sɛlː**\„
e **di**‿„„ «**tjɛ̃**\, dɔn a **bwaːr**∧ a sə **poːvrə** blɛse\.»
tuta**ku**‿„ o mɔ**mɑ̃** u lə huza:r bɛ·se
sə pɑ̃·**ʃɛ** ·vɛr **lɥi**‿„ **l** ɔ**mː**‿„ yn ɛs**pɛʂ** də **mɔːr**∨„„

Digitized by Google

Dans les terres, de nuit baignées,
Je contemple, ému, les haillons
D'un vieillard qui jette à poignées
La moisson future aux sillons.

Sa haute silhouette noire
Domine les profonds labours.
On sent à quel point il doit croire
A la fuite utile des jours.

Il marche dans la plaine immense,
Va, vient, lance la graine au loin,
Rouvre sa main, et recommence.
Et je médite, obscur témoin,

Pendant que, déployant ses voiles,
L'ombre, où se mêle une rumeur,
Semble élargir jusqu'aux étoiles
Le geste auguste du semeur.

Victor Hugo,
Les Chansons des rues et des bois, Paris, Hetzel.

62. Après la bataille

[Ce texte est transcrit suivant les mêmes principes que le N° 55]

Mon père, ce héros au sourire si doux,
Suivi d'un seul housard qu'il aimait entre tous
Pour sa grande bravoure et pour sa haute taille,
Parcourait à cheval, le soir d'une bataille,
Le champ couvert de morts sur qui tombait la nuit.
Il lui sembla dans l'ombre entendre un faible bruit.
C'était un Espagnol de l'armée en déroute
Qui se traînait, sanglant, sur le bord de la route,
Râlant, brisé, livide, et mort plus qu'à moitié,
Et qui disait: «A boire, à boire par pitié!»
Mon père, ému, tendit à son housard fidèle
Une gourde de rhum qui pendait à sa selle,
Et dit: «Tiens, donne à boire à ce pauvre blessé.»
Tout à coup, au moment où le housard baissé
Se penchait vers lui, l'homme, une espèce de Maure,

Digitized by Google

sɛ·zit œ̃ pistɔlɛ k il etrɛɲɛt ɑ̃·kɔːr ↗„
e viˑz o frɔ̃ mɔ̃ pɛːr, ɑ̃ kriʲɑ̃ «karamba∧!»
lə ku pɑˑsa si prɛ kə lə ʃapo tɔ̃·ba∧„
e kə lə ʃɣ̊al fit œ̃n ekaːr ɑ̃n ɑrjɛːr\.
«dɔn lɥi tutmɛːm a bwaːr»\„ di mɔ̃ pɛːr\.

viktɔr *h*ygo, la leʒɑ̃ːd de· sjɛklə, pɑˑri, *h*etsɛlː.

63. œ̃n imn armɔnjø

œ̃n imn armɔnjø sɔˑr de fœːj dy trɑ̃ːblə;
le vwajaʒœːr krɛ̃·tif, ki vɔ̃ la nɥi ɑ̃·sɑ̃ːblə,
*h*oˑs la vwa dɑ̃ l ɔ̃ːbr̥, u lɔ̃ dwa sə *h*ɑˑte.
lɛˑse tu sə ki trɑ̃ːblə
ʃɑ̃ːte.

le marɛ̃ fatige sɔmɛːj syr lə gufrə.
la mɛˑr blø u vezyːv epɑ̃ sə flo də sufrə,
sə tɛ dɛ· k *il* s etɛ̃, e sɛːs̬ də ʒe·miːr.
lɛˑse tu sə ki sufrə
dɔrmiːr.

kɑ̃ la vi ɛ movɛːz, ɔ̃ la rɛːv mɛjœːr.
lez jø*z* ɑ̃ plœːr o sjɛl sə lɛːv*t* a tut œːr;
l ɛspwaːr vɛr djø sə turn, e djø l ɑ̃·tɑ̃ kriʲe.
lɛˑse tu sə ki plœːr
priʲe.

s ɛ pur rənɛːtr ajœːr k isi bɑ ɔ̃ sykɔ̃ːb.
tu sə ki turbijɔn, apartjɛ̃*t* a la tɔ̃ːb.
il fo dɑ̃ lə grɑ̃ tu tot u taːr s apsɔrbe.
lɛˑse tu sə ki tɔ̃ːb
tɔ̃·be!

viktɔr *h*ygo, le katrə vɑ̃ d l ɛspri, pɑˑri, *h*etsɛlː.

64. l idɔlː

o· kɔrs a ʃəvø pla! kə ta frɑ̃ːs etɛ bɛlː,
o grɑ̃ sɔlɛːj də mɛssidɔːr!
s etɛt yn kaval ɛ̃·dɔ̃·tabl e rəbɛlː,
sɑ̃ frɛ̃ d asje ni rɛˑn d ɔːr;

Digitized by Google

Saisit un pistolet qu'il étreignait encore,
Et vise au front mon père, en criant: «Caramba!»
Le coup passa si près que le chapeau tomba,
Et que le cheval fit un écart en arrière.
«Donne-lui tout de même à boire», dit mon père.

Victor Hugo, *La Légende des siècles*, Paris, Hetzel.

63. Un hymne harmonieux

Un hymne harmonieux sort des feuilles du tremble;
Les voyageurs craintifs, qui vont la nuit ensemble,
Haussent la voix dans l'ombre où l'on doit se hâter.
Laissez tout ce qui tremble
Chanter.

Les marins fatigués sommeillent sur le gouffre.
La mer bleue où Vésuve épand ses flots de soufre,
Se tait dès qu'il s'éteint, et cesse de gémir.
Laissez tout ce qui souffre
Dormir.

Quand la vie est mauvaise, on la rêve meilleure.
Les yeux en pleurs au ciel se lèvent à toute heure;
L'espoir vers Dieu se tourne, et Dieu l'entend crier.
Laissez tout ce qui pleure
Prier.

C'est pour renaître ailleurs qu'ici-bas on succombe.
Tout ce qui tourbillonne appartient à la tombe.
Il faut dans le grand tout tôt ou tard s'absorber.
Laissez tout ce qui tombe
Tomber!

Victor Hugo, *Les quatre vents de l'esprit*, Paris, Hetzel.

64. L'idole

O Corse à cheveux plats! que ta France était belle,
Au grand soleil de messidor!
C'était une cavale indomptable et rebelle,
Sans frein d'acier ni rênes d'or;

Digitized by Google

yn ʒymɑ̃ so·va:ʒ a la **krup** rystik,
fymɑ̃·t ɑ̃kɔ:r dy sɑ̃ de **rwɑ** ;
mɛ **fjɛ:r**, e d œ̃ pje **fɔ:r** *h*œrtɑ̃ lə sɔl ɑ̃·**tik**,
librə pur la **prœ**mjɛ·r **fwa** !
ʒa**mɛz** o·kyn **mɛ̃** n avɛ pɑ·**se** syr **ɛl**:
pur la fle·**tri**:r e l utra·**ʒe** ;
ʒa**mɛ** sə larʒə **flɑ̃** n avɛ pɔr**te** la **sɛl**:
e lə *h*ar**nɛ** də l etrɑ̃·**ʒe** ;
tu sɔ̃ **pwal** rəlqi·**zɛ**, e **bɛl** vagabɔ̃:**d**,
l œj *h***o**, la **krup** ɑ̃ mu·**vmɑ̃**,
syr se ʒɑ**rɛ** drɛ**se**, ɛl e**frɛ**jɛ lə **mɔ̃:d**
dy **brqi** də sɔ̃ *h*anis**mɑ̃**.
ty pa**ry**, e si**to** kə ty **vi** sɔ̃n aly:**r**,
se rɛ̃ si **su**pləz e dis**po**,
sɑ̃·**tɔ:r** ɛ̃·pe**tqø**, ty **pri** sa ʃəvly:**r**,
ty mɔ̃·ta **bɔ:te** syr sɔ̃ **do**.
alɔ:**r**, kɔm ɛl ɛ·**mɛ** le ry**mœ:r** də la **gɛ:r**,
la **pu**dr e le tɑ̃·bu·**r** ba**tɑ̃**,
pur ʃɑ̃ də **kurs** alɔ:**r**, ty lqi dɔ**na** la **tɛ:r**,
e de **kɔ̃:ba** pur pɑ·**stɑ̃** :
alɔ:**r**, ply də rə**po**, ply d **nqi**, ply ḍ **sɔm:**,
tuʒu·**r** l **ɛ:r**, tu**ʒu:r** lə tra**va:j**,
tuʒu:**r** kɔm dy **sɑ:bl** ekra·**ze** de kɔ·**r d ɔm:**,
tuʒu·r dy **sɑ̃** ʒysk o pwa**trɑ:j** !
kɛ̃:z ɑ̃, sɔ̃ dy·r **sabo**, dɑ̃ sa **kur**sə **ra**pid,
brwɑ**ja** de ʒenerɑ·**sjɔ̃** ;
kɛ̃:z ɑ̃, ɛl pɑ·**sa** fy**mɑ̃:t**, a tuṭ **brid**,
syr lə **vɑ̃:**trə de nɑ·**sjɔ̃**.
ɑ̃·**fɛ̃**, **lɑ:**ṣ d ale sɑ̃ fi**ni:r** sa kar**jɛ:r**,
d **ale** sɑ̃z y·**ze** sɔ̃ **ʃəmɛ̃**,
də pe·**tri:r** l yni**vɛ:r**, e **kɔm** yn pu**sjɛ:r**,
də **sulve** lə ʒɑ̃·r y**mɛ̃**,
le ʒar**ɛz** epqi·**ze**, *h*al**tɑ̃:t** e sɑ̃ **fɔrs**,
prɛ də fle·**ʃi:r** a ʃak **pɑ**,
ɛl dəmɑ̃·da **grɑ:s** a sɔ̃ **ka**valje **kɔrs** ;
mɛ **bːuro**, ty n ekuta **pɑ** !
ty la prɛ·**sa** ply **fɔ:r** də ta **kqis** nɛr**vø:z** ;
pur etu**fe** se kri**z** ar**dɑ̃**,
ty rə**turna** lə **mɔ:r** dɑ̃ sa **buʃ** ba**vø:z**,
də **fːyrœ:r** ty **bri:za** se **dɑ̃** ;
ɛl sə rəl**va** : mɛz œ̃ **ʒu:r** də ba**tɑ:j**,
nə puvɑ̃ ply **mɔrdrə** se **frɛ̃**,

Digitized by Google

Une jument sauvage à la croupe rustique,
Fumante encor du sang des rois;
Mais fière, et d'un pied fort heurtant le sol antique,
Libre pour la première fois!
Jamais aucune main n'avait passé sur elle
Pour la flétrir et l'outrager;
Jamais ses larges flancs n'avaient porté la selle
Et le harnais de l'étranger;
Tout son poil reluisait et, belle vagabonde,
L'œil haut, la croupe en mouvement,
Sur ses jarrets dressée, elle effrayait le monde
Du bruit de son hennissement.
Tu parus, et sitôt que tu vis son allure,
Ses reins si souples et dispos,
Centaure impétueux, tu pris sa chevelure,
Tu montas botté sur son dos.
Alors, comme elle aimait les rumeurs de la guerre,
La poudre et les tambours battants,
Pour champ de course, alors, tu lui donnas la terre,
Et des combats pour passe-temps:
Alors, plus de repos, plus de nuits, plus de sommes,
Toujours l'air, toujours le travail,
Toujours comme du sable écraser des corps d'hommes,
Toujours du sang jusqu'au poitrail!
Quinze ans, son dur sabot, dans sa course rapide,
Broya des générations;
Quinze ans, elle passa fumante, à toute bride,
Sur le ventre des nations.
Enfin, lasse d'aller sans finir sa carrière,
D'aller sans user son chemin,
De pétrir l'univers, et, comme une poussière,
De soulever le genre humain,
Les jarrets épuisés, haletante et sans force,
Près de fléchir à chaque pas,
Elle demanda grâce à son cavalier corse;
Mais, bourreau, tu n'écoutas pas!
Tu la pressas plus fort de ta cuisse nerveuse;
Pour étouffer ses cris ardents,
Tu retournas le mors dans sa bouche baveuse,
De fureur tu brisas ses dents;
Elle se releva: mais un jour de bataille,
Ne pouvant plus mordre ses freins,

Digitized by Google

murɑ̃:t, ɛl tɔ̃·**ba** syr œ̃ **li** də **mitru:j**,
e dy **ku** tə **ku:sa** le· **rɛ̃**.

ɔgystə **barbje**,
jɑ̃:b, **pa·ri**, **dɑ̃·ty**.

65. **aparɛja:ʒ**

kɑ̃ lə **navi:r** ɛ **prɛ** pur **sa kursə** lwɛ̃·**tɛn:**,
kə **tu** le **pu·saʒe** sɔ̃t **ari·vez a bɔ:r**,
e kə **la bri:z** ɛ **bɔn:** a ki s ɑ̃·**va** dy **pɔ:r**:
«ləvɔ̃ **l ɑ̃:kr** e **partɔ̃**,» di lə **vjø** **kapitɛn:**.

alɔ:r, le **matələ**, o **kabɛstɑ̃** də **ʃɛ:n**,
avɛk œ̃ ʃɑ̃ **plɛ̃·tif**, **avɛk œ̃ ryd** **efɔ:r**,
ti:r, ti·r **lɔ̃:tɑ̃** la lɔ̃·g e **lurdə** **ʃɛ:n**
ki s **ataʃ** **avɛk l ɑ̃:kr** o **su:blə** k ɛl **mə:r**.

ʒə **kɔ̃·prɑ̃**, **matlo**, purkwa sə **ʃɑ̃** ɛ **trist**,
e ʒə **kɔ̃·prɑ̃z** o·**si** purkwa **l ɑ̃:krə** **rezist**,
u:! s ɛ k ɛl s **akrəʃ** a **tu** lə **kœ·r** **ymɛ̃**:

o **trɑ̃·kil** **riva:ʒ**, a la **vjɛ:j** **dəmœ:r**,
a l **epu:z**, o **bɛrso** də **kɛlk ɑ̃·fɑ̃** ki **plœ:r**,
e ki la **tjɛ̃t** **ɑ̃·kɔ:r** dɑ̃ sa **pœtit** **mɛ̃**!

ʒo·**zɛf** o·**trɑ̃**,
pɔɛ:m də la **mɛ:r**, **pa·ri**, **kalman le·vi**.

66. le· **dø** **kortɛ:ʒ**

dø· **kortɛ:ʒ** sə **sɔ̃** **rɑ̃·kɔ̃·trez** a l **egli:z**.
l œ̃ ɛ **mərn**: — *il* **kɔ̃·dqi** la **bjɛ:r** d œ̃n **ɑ̃·fɑ̃**;
yn **fam** lə **sqi**, **prɛskə** **fɔl:**, **etufɑ̃**
dɑ̃ sa **pwatrin** **ɑ̃· fø** lə **sɑ̃·glo** ki la **bri:z**.

l o:trə, s ɛt œ̃ **batɛ:m**. — o **bra** ki lə **defɑ̃**
œ̃ **nurisɔ̃** **gazu:j** yn **nət** **e·desi:z**;
sa **mɛ:r**, lqi **tɑ̃·dɑ̃** lə du **sɛ̃** k il **epqi:z**,
l **ɑ̃·bras** tut **ɑ̃·tje** d œ̃ **rəga:r** **triɔ̃·fɑ̃**!

Digitized by Google

Mourante, elle tomba sur un lit de mitraille,
Et du coup te cassa les reins.

Auguste Barbier,
Iambes, Paris, Dentu.

65. Appareillage

Quand le navire est prêt pour sa course lointaine,
Que tous les passagers sont arrivés à bord,
Et que la brise est bonne à qui s'en va du port:
«Levons l'ancre et partons», dit le vieux capitaine.

Alors, les matelots, au cabestan de chêne,
Avec un chant plaintif, avec un rude effort,
Tirent, tirent longtemps la longue et lourde chaîne
Qui s'attache avec l'ancre au sable qu'elle mord.

Je comprends, matelots, pourquoi ce chant est triste,
Et je comprends aussi pourquoi l'ancre résiste,
Ah! c'est qu'elle s'accroche à tout le cœur humain:

Au tranquille rivage, à la vieille demeure,
A l'épouse, au berceau de quelque enfant qui pleure,
Et qui la tient encor dans sa petite main!

Joseph Autran,
Poèmes de la mer, Paris, Calmann-Lévy.

66. Les deux cortèges

Deux cortèges se sont rencontrés à l'église.
L'un est morne: — il conduit la bière d'un enfant;
Une femme le suit, presque folle, étouffant
Dans sa poitrine en feu le sanglot qui la brise.

L'autre, c'est un baptême. — Au bras qui le défend
Un nourrisson gazouille une note indécise;
Sa mère, lui tendant le doux sein qu'il épuise,
L'embrasse tout entier d'un regard triomphant!

Digitized by Google

õ **bati:z**, õn **apsu**, e lə **tũ:plə** sə **vid**.
le· dø **fam**, **alɔ:r**, sə **krwa·zũ** su l **apsid**,
eʃũ:z*t* œ̃ ku **d œ:j**, o·**sito** **deturne**;

e — **mɛrvɛjø** **rətu:r** k **ɛ̃spi:r** la **prijɛ:r** ! —
la **ʒœn mɛ:r** **plœ:r** ã **rəgardũ** **la bjɛ:r**,
la **fam** ki **plœ·rɛ** **suri***t* o **nuvo ne** !

ʒo·zefɛ̃ **sulari**, **pa·ri**, **ləmɛ:r**.

67. midi

midi, **rwa** dez **ete**, **epũ:dy** syr la **plɛn:**,
tõ:b ã **naǰ** d **arʒũ** de *ho*·**tœ:r** dy **sjɛl blø**.
tu **sə tɛ**. l ɛ·r **flã·bwa** e **bry:l** **sãz alɛn:**;
la **tɛ:r** ɛt **asupi** ã sa **rəb** də **fø**.

l **etã·dy** ɛt *im***mũ:s**, e le· **ʃũ** n õ **pwɛ̃ d** õ:br
e la **surs** ɛ **tari** u **by·vɛ** le **trupo**;
la **lwɛ̃·tɛn:** **fərɛ**, dõ la **lizjɛ:r** ɛ **sõ:brə**,
do·r labɑ, *im***mɔbil:**, ãn œ̃ **p:œzũ** **rəpo**.

sœl:, le **grã·** ble **my·ri**, tɛl k yn **mɛ:r** **də·re**,
sə **deru:l***t* o **lwɛ̃**, **dedɛ̃ǰø** dy **sɔmɛ:j**;
pasifikz **ã·fũ** də la **tɛ:r** **sakre**,
ilz epɥi:z sã **pœ:r** la **kuǰ** dy **sɔlɛ:j**.

parfwa, **kɔm** œ̃ **supi:r** də **lœr ɑ:m** **bry·lã:t**,
dy **sɛ̃** dez epi **lu:r** ki **myrmy:r***t* **ã·tr ø**,
yn **õ:dylɑ·sjõ** **maʒɛstɥø:z** e **lã:t**
s **evɛ:j**, e va **muri:r** a l **ɔrizõ** **pudrø**.

nõ **lwɛ̃**, **kɛlkə** bø **blã**, **kuʃe** parmi lez **ɛrb**,
ba:v*t* **avɛk** **lã·tœ:r** syr lœr **fanõz** **epɛ**,
e **sɥi:v** də lœrz **jø** **lã·gisãz** e **sypɛrb**
lə **rɛ:v** **ɛ̃·terjœ:r** k *il* n **aʃɛ:v** **ʒamɛ**.

ɔm:, si l **kœ:r plɛ̃** də **ʒwɑ** u d **amɛrtym:**,
ty **pɑ·sɛ** **vɛr midi** dã le· **ʃũ** **radjø**,
fɥi ! la **naty·r** ɛ **vid:**, e lə **sɔlɛ:j** **kõ·sym:**:
rjɛ̃ n ɛ **vi·vã** **isi**, rjɛ̃ n ɛ **trist** u **ʒwajø**.

Digitized by Google

On baptise, on absout, et le temple se vide.
Les deux femmes, alors, se croisant sous l'abside,
Echangent un coup d'œil aussitôt détourné;

Et — merveilleux retour qu'inspire la prière! —
La jeune mère pleure en regardant la bière,
La femme qui pleurait sourit au nouveau-né!

Joséphin Soulary, Paris, Lemerre.

67. Midi

Midi, roi des étés, épandu sur la plaine,
Tombe en nappes d'argent des hauteurs du ciel bleu.
Tout se tait. L'air flamboie et brûle sans haleine;
La terre est assoupie en sa robe de feu.

L'étendue est immense, et les champs n'ont point d'ombre
Et la source est tarie où buvaient les troupeaux;
La lointaine forêt, dont la lisière est sombre,
Dort, là-bas, immobile, en un pesant repos.

Seuls, les grands blés mûris, tels qu'une mer dorée,
Se déroulent au loin, dédaigneux du sommeil;
Pacifiques enfants de la terre sacrée,
Ils épuisent sans peur la coupe du soleil.

Parfois, comme un soupir de leur âme brûlante,
Du sein des épis lourds qui murmurent entre eux,
Une ondulation majestueuse et lente
S'éveille, et va mourir à l'horizon poudreux.

Non loin, quelques bœufs blancs, couchés parmi les herbes,
Bavent avec lenteur sur leurs fanons épais,
Et suivent de leurs yeux languissants et superbes
Le rêve intérieur qu'ils n'achèvent jamais.

Homme, si, le cœur plein de joie ou d'amertume,
Tu passais vers midi dans les champs radieux,
Fuis! La nature est vide, et le soleil consume:
Rien n'est vivant ici, rien n'est triste ou joyeux.

Digitized by Google

mɛ **si**, dezaby·ze de· **larməz** e dy **ri:r**,
alte·**re** də l **ubli** də sə **mɔ̃:d** azite,
ty **vø** nə saʃɑ̃ **ply** pardəne u mo·**di:r**,
gute yn sy**prɛ:m** e **mər**nə vəlyp**te**,

vjɛ̃ ! lə səlɛ·j tə **parl** ɑ̃ **parəl** sy**blim:** ;
dɑ̃ sa **flɑ:m** ɛ̃·**plakabl** apsərbə **twa** **sɑ̃: fɛ̃** ;
e rə**turn** a pɑ· **lɑ̃** vɛ·r le· site**z** ɛ̃·**fim:**,
lə **kœ:r** trɑ̃·pe **s:ɛt** fwa dɑ̃ lə ne**ɑ̃** di**vɛ̃**.

lekɔ̃:ṭ də **lil:**,
pɔɛ:m**z** ɑ̃·**tik**, pa·**ri**, ləmɛ:**r**.

68. kɔ̃·ba d l ɑ̃·fɑ̃ erakle:s

l ɔ̃:brə silɑ̃·**sjø:z** o· **lwɛ̃** sə derɯ·**lɛ.**
alk**mɛ:n**, ɛjɑ̃ la**ve** se· **fis**, gərʒe də **lɛ**,
ɑ̃n œ̃ **krø** bukli*j*e a la bərdy:rə *h*o:**t**,
erɔi**k** bɛr**so**, le ku**ʃa** ko·t a **ko:t**,
e su**rjɑ̃**, lœr **di** : «dərme, me bjɛ̃n ɛ·**me** ;
bo e plɛ̃ də sɑ̃·**te**, me ʃɛ·r pə**ti**, dərme ;
kə la **nɥi** bjɛ̃vɛ**jɑ̃:t**, e lez **œ:r** divin:
ʃarmə d œ̃ rɛv **d ɔ:r** voz **ɑ:m***z* ɑ̃·fɑ̃·**tin:** ! »

ɛl **di**, karɛ**sa** d yn **le:ʒɛ:r** **mɛ̃**
l œ̃ e **l** o:tr ɑ̃·lase dɑ̃ lœr **kuʃ** d ɛrɛ̃,
e la **flt** ɔssile, bɛ·zɑ̃ lœr **frɛ** viza:**ʒ**,
e kɔ̃·ʒy·**rɑ̃** pur **ø** le sinistrə preza:**ʒ**.
alɔ:r, lə du sɔ**mɛ:j**, ɑ̃n aflœ·**rɑ̃** lœr**z** **jø**,
le bɛr**sa** d œ̃ rə**po** inɔs**ɑ̃** e ʒwa**jø**.

sɛ̃·ṭ **d** astrə, la **nɥi**, o mil**jø** də sa **kurs**,
vɛr l ɔksi**dɑ̃** ply **nwa:r** pusɛ lə **ʃa:r** də **l urs.**
tu sə tɛ·**zɛ**, le· **mɔ̃**, le· **vil***z* e le· **bwɑ**,
le **kri** dy mize**r**abl e lə **susi** de· **rwɑ.**
le **djø** dərm**ɛ**, rɛ·vɑ̃ l o·**dœ:r** de sakri**fis** ;
mɛ vɛjɑ̃ **sœl:**, *h*e·**ra**, fe**kɔ̃:d** ɑ̃n artifis,
sy**ssita** dø dra**gɔ̃***z* ekɑ·**je**, dø sɛr**pɑ̃**
ɔri**bl**, o rə**pli** azyre**z** e rɑ̃·**pɑ̃**,
ki dəv**ɛt** etu**fe**, mesa**ʒe** də sa *h***ɛ:n**,
dɑ̃ sɔ̃ bɛr**so** gɛr**je** l ɑ̃·**fɑ̃** də la te**bɛn:**.

Digitized by Google

Mais si, désabusé des larmes et du rire,
Altéré de l'oubli de ce monde agité,
Tu veux, ne sachant plus pardonner ou maudire,
Goûter une suprême et morne volupté,

Viens! Le soleil te parle en paroles sublimes;
Dans sa flamme implacable absorbe-toi sans fin;
Et retourne à pas lents vers les cités infimes,
Le cœur trempé sept fois dans le néant divin.

LECONTE DE LISLE,
Poèmes antiques, Paris, Lemerre.

68. Combat de l'enfant Héraklès

L'ombre silencieuse au loin se déroulait.
Alkmène ayant lavé ses fils, gorgés de lait,
En un creux bouclier à la bordure haute,
Héroïque berceau, les coucha côte à côte,
Et, souriant, leur dit: «Dormez, mes bien-aimés;
Beaux et pleins de santé, mes chers petits, dormez;
Que la Nuit bienveillante et les Heures divines
Charment d'un rêve d'or vos âmes enfantines!»

Elle dit, caressa d'une légère main
L'un et l'autre enlacés dans leur couche d'airain,
Et la fit osciller, baisant leurs frais visages,
Et conjurant pour eux les sinistres présages.
Alors, le doux Sommeil, en affleurant leurs yeux,
Les berça d'un repos innocent et joyeux.

Ceinte d'astres, la Nuit, au milieu de sa course,
Vers l'occident plus noir poussait le char de l'Ourse.
Tout se taisait, les monts, les villes et les bois,
Les cris du misérable et le souci des rois.
Les dieux dormaient, rêvant l'odeur des sacrifices;
Mais veillant seule, Héra, féconde en artifices,
Suscita deux dragons écaillés, deux serpents
Horribles, aux replis azurés et rampants,
Qui devaient étouffer, messagers de sa haine,
Dans son berceau guerrier l'enfant de la Thébaine.

Digitized by Google

il frɑ̃·ʃis lə sœ:j e sɔ̃ dublə pilje,
e dardə lœr œj glo:k o fɔ̃ dy buklije.

ifiklə:s, ɑ̃ syrso, a l aspɛ de dø· bɛ:t,
də la lɑ̃:g̊ ki sifl̥, e de· dɑ̃ tut prɛ:t,
trɑ̃:bl̥, e sɔ̃ ʒœn kœ:r sə glas, e pɑ·lisɑ̃,
dɑ̃ sa tɛrœ:r sudɛn:, il ʒɛt œ̃ kri pɛrsɑ̃,
sə deba e vø fqi:r lə dɑ̃·ʒe ki lə prɛ:s.

mɛz eraklɛ:s, dəbu, dɑ̃ se lɑ̃:ʒ̊ sə drɛs,
s ataʃ o dø sɛrpɑ̃, ri:v a lœr ku viskø
se dwa divɛ̃, e fɛ, ɑ̃ ʒwɑ̃t avɛk ø,
ʒaji:r, kɔm yn brɛ:z, o·dəla də l ɔrbit
lœr glɔbz elarʒi su l etrɛ̃:t sybit.
il fwɛtt ɑ̃·vɛ̃ l ɛ:r: myskyløz e gɔ̃·fle,
l ɑ̃·fɑ̃ sakre le· tjɛ̃, le səku etrɑ̃·gle,
e rit ɑ̃ le vwajɑ̃, plɛ̃ də ra:ʒ e də ba:v,
sə tɔrdrə ⸗ tut o·tu:r dy buklije kɔ̃·ka:v,
pqiz il le ʒɛt mɔ:r lə lɔ̃ de marbrə blɑ̃,
e krwɑ:z̨ pur dɔrmi:r se pəti bra sɑ̃·glɑ̃.

ləkɔ̃:t̨ də lil:,
pɔɛ:mz ɑ̃·tik, pa·ri, ləmɛ:r.

69. lə rɑ̃·dəvu

il ɛ ta:r, l astrɔnɔm o vɛ:jz ɔpstine,
syr sa tu:r, dɑ̃ lə sjɛl u mœ:r lə dɛrnje brqi,
ʃɛrʃə dez il d ɔ:r, e lə frɔ̃ dɑ̃ la nqi,
rəgard a l ɛ̃·fini blɑ̃·ʃi:r de matine;

le mɔ̃·d̨ fqi parɛ:jz a de grɛ:n vane;
l epɛ furmijmɑ̃ de nebylø:z lqi;
mɛz atɑ̃·tif a l astr eʃəvle k il sqi,
il lə sɔm e lqi di: «rəvjɛ̃ dɑ̃ mil ane.»

e l astrə rəvjɛ̃·dra. d œ̃ pɑ ni d œ̃n ɛ̃stɑ̃
il nə sɔrɛ fro·de la sjɑ̃:s etɛrnɛl:;
dez ɔm pɑ·srɔ̃, l ymanite l atɑ̃;

Digitized by Google

Ils franchissent le seuil et son double pilier,
Et dardent leur œil glauque au fond du bouclier.

Iphiclos, en sursaut, à l'aspect des deux bêtes,
De la langue qui siffle et des dents toutes prêtes,
Tremble, et son jeune cœur se glace, et, pâlissant,
Dans sa terreur soudaine, il jette un cri perçant,
Se débat et veut fuir le danger qui le presse.

Mais Héraklès, debout, dans ses langes se dresse,
S'attache aux deux serpents, rive à leurs cous visqueux
Ses doigts divins, et fait, en jouant avec eux,
Jaillir, comme une braise, au delà de l'orbite
Leurs globes élargis sous l'étreinte subite.
Ils fouettent en vain l'air: musculeux et gonflés,
L'Enfant sacré les tient, les secoue étranglés,
Et rit en les voyant, pleins de rage et de bave,
Se tordre tout autour du bouclier concave,
Puis il les jette morts le long des marbres blancs,
Et croise pour dormir ses petits bras sanglants.

Leconte de Lisle,
Poèmes antiques, Paris, Lemerre.

69. Le rendez-vous

Il est tard, l'astronome aux veilles obstinées,
Sur sa tour, dans le ciel où meurt le dernier bruit,
Cherche des îles d'or, et, le front dans la nuit,
Regarde à l'infini blanchir des matinées;

Les mondes fuient pareils à des graines vannées;
L'épais fourmillement des nébuleuses luit;
Mais, attentif à l'astre échevelé qu'il suit,
Il le somme et lui dit: «Reviens dans mille années.»

Et l'astre reviendra. D'un pas ni d'un instant
Il ne saurait frauder la science éternelle;
Des hommes passeront, l'humanité l'attend;

Digitized by Google

d œ̃n œ·j ʃɑ̃·ʒɑ̃, mɛ **sy:r**, ɛl **fɛ** sɑ̃·**tinɛl:**;
e fyt **ɛl** a**bəli** o **tɑ̃** də sɔ̃ **rətu:r**,
sœl:, la **ve:rite** **vɛjrɛ** syr la **tu:r.**

sy**/li** pry**dəm:**,
lez e**prœ:v**, pa**·ri**, ləm**ɛ:r.**

70. lə **vɑ:z** bri·**zə**

lə **vɑ:z** u **mœ:r** sɛt̩ **vɛrvɛn:**
d œ̃ **ku** d evɑ̃·**ta:j** fy fɛ·**le**;
lə **ku** dy l **eflœ:re** a**pɛn:**:
o·kœ̃ **brqi** nə l a **revele.**

mɛ la le·**ʒɛ:r** **mœrtrisy:r**,
mɔr**dɑ̃** lə **kristal** ʃaḳ **ʒu:r**,
d yn **marʃ** ɛ̃·**vizibl** e **sy:r**,
ɑ̃n a **fɛ** **lɑ̃:tmɑ̃** lə **tu:r.**

sɔ̃n o **frɛ:ʃ** a **fqi** gut a **gut**,
lə syḳ de· **flœ:r** s ɛt **epqi:ze**;
pɛr**sɔn** ɑ̃·**kɔ:r** nə s ɑ̃ **dut**,
n i tuʃe **pɑ**, il ɛ **bri:ze.**

su**vɑ̃t** o·**si** la mɛ̃ k ɔ̃**n ɛ:m**,
efl**œ·rɑ̃** lə **kœ:r**, lə mœr**tri**;
pqi lə **kœ:r** sə̣ **fɑ̃** də lqi **mɛ:m**,
la **flœ:r** də sɔ̃n a**mu:r** **pe:ri**;

tuz**u·r** ɛ̃·**takt** oz **jø** dy **mɔ̃:d**,
il sɑ̃ **krwɑ:tr** e **plœ:re** tu **bɑ**
sa blɛ**sy:r** **fin** e prɔ**fɔ̃:d**;
il ɛ **bri:ze**, n i tuʃe **pɑ.**

sy**/li** pry**dəm:**,
stɑ̃:s, pa**·ri**, ləm**ɛ:r.**

Digitized by Google

D'un œil changeant, mais sûr, elle fait sentinelle;
Et, fût-elle abolie au temps de son retour,
Seule, la Vérité veillerait sur la tour.

SULLY-PRUDHOMME,
Les Epreuves, Paris, Lemerre.

70. Le vase brisé

Le vase où meurt cette verveine
D'un coup d'éventail fut fêlé;
Le coup dut l'effleurer à peine:
Aucun bruit ne l'a révélé.

Mais la légère meurtrissure,
Mordant le cristal chaque jour,
D'une marche invisible et sûre,
En a fait lentement le tour.

Son eau fraîche a fui goutte à goutte,
Le suc des fleurs s'est épuisé;
Personne encore ne s'en doute,
N'y touchez pas, il est brisé.

Souvent aussi la main qu'on aime,
Effleurant le cœur, le meurtrit;
Puis le cœur se fend de lui-même,
La fleur de son amour périt;

Toujours intact aux yeux du monde,
Il sent croître et pleurer tout bas
Sa blessure fine et profonde;
Il est brisé, n'y touchez pas.

SULLY-PRUDHOMME,
Stances, Paris, Lemerre

Digitized by Google

71. la moːr dez wazo

lə **swaːr**, o kwɛ̃ dy **fø**, ʒ e sõ·**ʒe** bjɛ̃ de· **fwa**
a la **moːr** d œ̃n **wazo**, kɛlkə**paːr** dã le· **bwɑ**:
pã·**dã** le tristə **ʒuːr** də l **ivɛːr** mənətənː,
le **poːvrə** ni **dezɛːr**, le· **ni** k õn abã·**dənː**,
sə **balãːst** o **vã** syr lə **sjɛl** gri ḍ **fɛːr**.
oː! kɔm lez **wazo** dwaːv **muriːr** l **ivɛːr**!
purtã lɔrskə vjɛ̃·**dra** lə **tã** de **vjɔlɛt**,
nu nə truːvrõ **pɑ** lœr **delika** **skɔlɛt**
dã le gɑːzõ d **avril**, u nuz iːrõ **kuriːr**.
ɛskə lez **wazo** sə **kaʃ** pur **muriːr**?

frã·**swa kɔpe**,
pɔ**ezi**, pa·**ri**, lə**mɛːr**

72. l œ̃ u l oːtr̥

s **etɛt** ã tɛrmi**dəːr**, a la kõ·**sjɛrʒəri**.

il*z* etɛ **la** dø·**sã**, par**ke** pur la ty·**ri**,
pɛl**mɛːl**, arpã·**tã** lə **sinistrə** pre*h*o.
la t*ɛ*r**rœːr** rədu**blɛ**. dɛrnje **ku** dy fle*h*o
syr lez **epi**! dɛrn**jez** **eklɛːr** də la tã·**pɛːt**!
syr pa·**ri** kõstɛr**ne**, lə sã·**glã** kup**tɛːt**
fõksjɔ**nɛ** sã **trɛːv**. iz etɛ **la** dø·**sã**,
kõ·dɑ·**ne** u dy**mwẽ** sys**pɛkt**, **tuːs** inɔ**sã**!
ʃak mat**ẽ** œ̃n **ɔm**, a fi**gyːr** fa**ruʃ**,
ã·**trɛ**, pɥi rəti·**rã** sa **piṗ** də sa **buʃ**
e liːzã bjɛ̃*n* u **mal** sez i*m*mõːḍ pa**pje**,
a**plɛ**, par lœr **nõ** su**vã***t* ɛstrə**pje**,
sø k atã·dɛ də*h*oːr la fa**tal** ʃa**rɛt**.
mɛ **l ɑːm** də ʃa**kœ̃** a par**tiːr** etɛ **prɛːt**;
lə nu**vo** kõdɑ·**ne**, sã **mɛːm** av**war** fre·**mi**,
sə lə**vɛ**, ã·bra**sɛ** a la *h*ɑːt œ̃n **ami**
e repõ·**dɛ**: «pre**zã**!» a l a**pɛl** sã·gi**nɛːr**.
muriːr etɛt **alɔːr** yn **ʃoːz** ɔrdi**nɛːr**;
e **tuːs**, le ʒã dy **pœpl** e le· **ʒã** kɔm *il* **fo**,
dy **mɛm** **pɑ** trã·**kil** **alɛt** a l eʃa**fo**.
lə ʒirõ·**dẽ** mu**rɛ** **kɔm** lə rwɑja**list**.

Digitized by Google

71. La mort des oiseaux

Le soir, au coin du feu, j'ai songé bien des fois
A la mort d'un oiseau, quelque part dans les bois:
Pendant les tristes jours de l'hiver monotone,
Les pauvres nids déserts, les nids qu'on abandonne,
Se balancent au vent sur le ciel gris de fer.
Oh! comme les oiseaux doivent mourir l'hiver!
Pourtant lorsque viendra le temps des violettes,
Nous ne trouverons pas leurs délicats squelettes
Dans les gazons d'avril, où nous irons courir.
Est-ce que les oiseaux se cachent pour mourir?

François Coppée,
Poésies, Paris, Lemerre.

72. L'un ou l'autre

C'était en Thermidor, à la Conciergerie.

Ils étaient là deux cents, parqués pour la tuerie,
Pêle-mêle, arpentant le sinistre préau.
La Terreur redoublait. Derniers coups du fléau
Sur les épis! Derniers éclairs de la tempête!
Sur Paris consterné, le sanglant coupe-tête
Fonctionnait sans trêve. Ils étaient là deux cents,
Condamnés ou du moins suspects, tous innocents!
Chaque matin un homme, à figure farouche,
Entrait, puis, retirant sa pipe de sa bouche
Et lisant bien ou mal ses immondes papiers,
Appelait, par leurs noms souvent estropiés,
Ceux qu'attendait dehors la fatale charrette.
Mais l'âme de chacun à partir était prête;
Le nouveau condamné, sans même avoir frémi,
Se levait, embrassait à la hâte un ami
Et répondait: «Présent!» à l'appel sanguinaire.
Mourir était alors une chose ordinaire;
Et tous, les gens du peuple et les gens comme il faut,
Du même pas tranquille allaient à l'échafaud.
Le Girondin mourait comme le royaliste.

Digitized by Google

ɔːr œ̃ ʒuːr də se tɑ̃z afrø, l ɔm a la list,
ɑ̃ fəzɑ̃ sɔ̃n apɛl dɑ̃ lə trupe parke,
vənɛ də prɔnɔ̃·se sə nɔ̃ : «ʃarlə ləʒe !»
kɑ̃ parlɑ̃t a la fwa, døː vwa lɥi repɔ̃·diːr ;
e dy rɑ̃ de kaptif dø· viktim sɔrtiːr.
l ɔm eklata də riːr ɑ̃ diːzɑ̃ : «ʒ e l ʃwa.»

l œ̃ de dø· prizɔnje etɛt œ̃ vjø burʒwa,
debri də kɛlk ɑ̃·sjɛ̃ parləmɑ̃ də prɔvɛ̃ːs,
ɑ̃ pudr̥, e ki gardɛ, su sɔ̃n abi trɔ mɛ̃ːs,
l ɛːr diɲ e frwɑ k avɛ le depyte dy tjɛːr ;
l oːtr̥, œ̃ ʒœn ɔfisje, o frɔ̃ kalm, oz jø fjɛːr,
trɛː bo su le *hɑ*·jɔ̃ də sɔ̃ vjɛːj ynifɔrm.

l ɔm a la list, ɛjɑ̃ puse sɔ̃ riːr enɔrm,
rəpri : «vuz ave dɔ̃ tu dø lə mɛm nɔ̃ ?»
«nu sɔm prɛ tu dø», fi lə vjɛjaːr. «nɔ̃ nɔ̃»,
di lə grɛfje, «i fo s ɛsplike, kɑ̃ ʒ̥ parl.»

tu leˑ dø sə nɔmɛ ləʒe ; tu le dø, ʃarl ;
tu leˑ dø də la vɛːj iz etɛ kɔ̃·dɑ·ne.
alɔːr l oːtrə, ruˑlɑ̃ se groz jøz avine :
«dy djɑːblə si ʒ̥ se ki deˑ dø ʒə prefɛːr !
sitwajɛ̃, arɑ̃·ʒe ɑ̃·trə vu sɛt afɛːr,
mɛ sɑ̃ pɛrdrə də tɑ̃, kar sɑ̃·sɔ̃ n atɑ̃ pɑ.»

lə ʒœn vɛ̃t o vjø e lɥi parla tu bɑ ;
l erɔik marʃe fy trɛ· kuːr a debatrə :
«marje, n ɛ s pɑ ?» — «wi.» — «kɔ̃·bjɛ̃ d ɑ̃·fɑ̃ ?» —
[«katrə.»
lə grɛfje repetɛt ɑ̃ rjɑ̃ : «depɛ·ʃɔ̃ !»
«s ɛ mwa ki dwa muriːr», di l ɔfisje. «marʃɔ̃ !»

frɑ̃·swa kɔpe, pɔezi,
(le resi e lez eleʒi), paˑri, ləmɛːr.

73. il plœːr dɑ̃ mɔ̃ kœːr

il plœːr dɑ̃ mɔ̃ kœːr
kɔm il plø syr la vilː,
kɛl ɛ sɛt lɑ̃·gœːr
ki penɛːtrə mɔ̃ kœːr ?

Digitized by Google

Or, un jour de ces temps affreux, l'homme à la liste,
En faisant son appel dans le troupeau parqué,
Venait de prononcer ce nom: «Charles Leguay!»
Quand, parlant à la fois, deux voix lui répondirent;
Et du rang des captifs deux victimes sortirent.
L'homme éclata de rire en disant: «J'ai le choix.»

L'un des deux prisonniers était un vieux bourgeois,
Débris de quelque ancien parlement de province,
En poudre, et qui gardait sous son habit trop mince,
L'air digne et froid qu'avaient les députés du tiers;
L'autre, un jeune officier, au front calme, aux yeux fiers,
Très beau sous les haillons de son vieil uniforme.

L'homme à la liste, ayant poussé son rire énorme,
Reprit: «Vous avez donc tous deux le même nom?»
«Nous sommes prêts tous deux», fit le vieillard. «Non, non»,
Dit le greffier, «il faut s'expliquer, quand je parle.»

Tous les deux se nommaient Leguay; tous les deux, Charle;
Tous les deux de la veille ils étaient condamnés.
Alors l'autre, roulant ses gros yeux avinés:
«Du diable si je sais qui des deux je préfère!
Citoyens, arrangez entre vous cette affaire,
Mais sans perdre de temps, car Samson n'attend pas.»

Le jeune vint au vieux et lui parla tout bas;
L'héroïque marché fut très court à débattre:
«Marié, n'est-ce pas?» — «Oui.» — «Combien d'enfants?»
[— «Quatre.»
Le greffier répétait en riant: «Dépêchons!»
«C'est moi qui dois mourir», dit l'officier. «Marchons!»

François Coppée, *Poésies*,
(*Les récits et les élégies*), Paris, Lemerre.

73. Il pleure dans mon cœur

Il pleure dans mon cœur
Comme il pleut sur la ville,
Quelle est cette langueur
Qui pénètre mon cœur?

Digitized by Google

o· brɥi **du** də la **plɥi**
par **tɛːr** e syr le· **twa** !
pur œ̃ **kœːr** ki s ɑ̃·**nɥi**,
o· lə **ʃɑ̃** də la **plɥi** !

il **plœːr** sɑ̃ rɛ·**zɔ̃**
dɑ̃ sə **kœːr** ki s **ekœːr**.
kwa ! **nyl** **traizɔ̃** ?
sə **dœːj** ɛ **sːɑ̃** rɛ·**zɔ̃**.

s ɛ **bjɛ̃** la **piːr** **pɛnː**
də nə **savwaːr** pur**kwa**,
sɑ̃z **amuːr** e sɑ̃ *h*ɛːn,
mɔ̃ kœ·r a **tɑ̃** də **pɛnː** !

pəl **vɛrlɛnː**,
rəmɑ̃ːs **sɑ̃** **parəlː**, **paːri**, **vanje**.

teɑːtr̥

74. sɛːn dy burʒwa ʒɑ̃·tijomː

[dɑ̃ sɛt **ʃarmɑ̃·t** **pjɛs**, **məljɛːr** mɛt ɑ̃ **sɛːn**
œ̃ **bɔ̃** **burʒwa** d̥ sɔ̃· **tɑ̃**, **ki**, **aprɛz** **avwar** **fɛ** **sa** **fɔrtyn**
dɑ̃ l **kɔmɛrs̥·** dy **dra**, s ɛ **mi** dɑ̃ la **tɛːt**, **vɛr** ka-
rɑ̃tsɛ̃·**k** **ɑ̃**, də **dəvniːr** **ɔm** də **kalite**. la **sɛːn**
kə nu **pybliɟɔ̃** **rəprezɑ̃ːt** sez **efɔːr** pur **akeriːr**
l **ɛ̃stryksjɔ̃** ki lɥi **mɑ̃ːk**. **utrə** se **kalite** d **ɛspri**
e də ʒe·**te**, **ɛl** **ɔfrə**, pur le **lɛktœːr** də s **liːvr̥**,
œ̃n **ɛ̃·terɛ** **spesjalː** : kwak la **fɔnetik** n **egzista** **paz** **alɔːr**
kɔm **sjɑ̃ːs**, **məljɛːr** dɔn **kɛ/kə** **dɛskripsjɔ̃** d̥ **sɔ̃**,
ki, pur **ɛtrə** **fɛt̥** dɑ̃z œ̃n **ɛspri** **satirik**, nə sɔ̃
pɑ **mwɛ̃** **rəmarkablə** pur l **epɔk**. nu pɑ̃·**sɔ̃**
kə tu le **fɔnetist** sɔ̃t ase ʒɑ̃ d **ɛspri** pur **prɑ̃ːdr**
ɑ̃ bɔn **paːr** **sɛt̥** **ʒɔli** **parədi** ki a ete **fɛt**
par **avɑ̃ːs̥** də lœr **ləsɔ̃**.
nu n avɔ̃ **pɑ** **ʃɛrʃe** a **rɛstitɥe** la **prɔnɔ̃·sjɑ·sjɔ̃**

Digitized by Google

O bruit doux de la pluie
Par terre et sur les toits!
Pour un cœur qui s'ennuie,
O le chant de la pluie!

Il pleure sans raison
Dans ce cœur qui s'écœure.
Quoi! nulle trahison?
Ce deuil est sans raison.

C'est bien la pire peine
De ne savoir pourquoi,
Sans amour et sans haine,
Mon cœur a tant de peine!

Paul Verlaine,
Romances sans paroles, Paris, Vannier.

Théâtre

74. Scène du Bourgeois gentilhomme

[Dans cette charmante pièce, Molière met en scène un bon bourgeois de son temps, qui, après avoir fait sa fortune dans le commerce du drap, s'est mis dans la tête, vers quarante-cinq ans, de devenir homme de qualité. La scène que nous publions représente ses efforts pour acquérir l'instruction qui lui manque. Outre ses qualités d'esprit et de gaîté, elle offre, pour les lecteurs de ce livre, un intérêt spécial: Quoique la phonétique n'existât pas alors comme science, Molière donne quelques descriptions de sons qui, pour être faites dans un esprit satirique, ne sont pas moins remarquables pour l'époque. Nous pensons que tous les phonétistes sont assez gens d'esprit pour prendre en bonne part cette jolie parodie qui a été faite par avance de leurs leçons.

Nous n'avons pas cherché à restituer la prononciation

Digitized by Google

dy **tɑ̃.** mɛz ɔ̃ rmarkra ɑ̃·trə le **lɑ̃:g** de **dø:** pɛr-sə**na:ʒ**, œ̃ sɛrtɛ̃ **nɔ̃:**brə də difer**ɑ̃:**ʂ djalɛk**tal:** : məsjø ʒur**dɛ̃** parlə **tu** bɔn**mɑ̃**, kɔm **sa** lɥi **vjɛ̃.** sɔ̃ **mɛ:**trə s ɛt ɔpsɛrve, ety**dje**; i parlə **lɑ̃:tmɑ̃**, kɔm i kɔ̃·**vjɛ̃** a œ̃ prɔfɛs**œ:r**, **u:**vrə le vwa**jɛl** də «**lɛ:**, **dɛ:**, **mɛ:**...» (kɔ̃·pa·re pa·ʒ **vɛ̃**, **nɔt**), kɔ̃·**sɛrvə l ə**[1]) femi**nɛ̃** aprɛ vwa**jɛl:** su la **fɔrm** d œ̃n alɔ̃·ʒ**mɑ̃** e d yn le·**ʒɛ:r** diftɔ̃gɛ·**zɔ̃**, kɔm dɑ̃ **l ɛsʈ** də la **frɑ̃:s.** (**mɛ:**trə fɔne**tik**, dizɥi**sɑ̃** katrəvɛ̃**du:z**, pa·ʒ **sɑ̃** vɛ̃·te*h*œ̃.)]

lə mɛ:trə də filɔzɔfi, məsjø ʒurdɛ̃

lə **mɛ:***trə* də filɔzɔfi [ki **vjɛ̃** ɖ sə **batr** avɛk **lez** ɔ:trə prɔfɛs**œ:r** də məsjø ʒur**dɛ̃**], rakɔmə**dɑ̃** sɔ̃ kɔ**lɛ.** — vɛ**nɔ̃z** a nɔtrə lɛ**sɔ̃.**

məsjø ʒur**dɛ̃.** — **ɑ:** mə**sjø**, ʒə sɥi fɑ·**ʃe** de· **ku** k i vuz ɔ̃ də**ne**!

lə **mɛ:***trə* də filɔzɔfi. — sə**la** n ɛ **rjɛ̃.** œ̃ filɔzɔ**f** sɛ rsə**vwa:r** kɔm *il* **fo** lɛ· **ʃo:z**; e ʒ vɛ kɔ̃·po·**ze** kɔ̃·**tr ø** yn sati:r dy **stil** də ʒyve**nal:**, ki lɛ **deʃirra** də la **bɛl** fasɔ̃. **lɛ:**sɔ̃ **sla.** **kœ** vule vuz **aprɑ̃:dr̥**?

m. ʒur**dɛ̃.** — **tu** s kə ʒ̊ pu**re**; kar ʒ e **tut** lez ɑ̃·**vi** dy **mɔ̃:d** d ɛt sa**vɑ̃**; e ʒ ɑ̃·**ra:ʒ̊**[2]) kə mɔ̃ **pɛ:r** e ma **mɛ:r** nə m ɛj pɑ fe **bjɛ̃***n* ety**dje** dɑ̃ **tut** le **sjɑ̃:s**, kɑ̃ ʒ ɛtɛ **ʒœn:.**

lə **mɛ:***trə* də filɔzɔfi. — sə sɑ̃·ti**mɑ̃** ɛ rɛ·zɔ**nable**; «**nam:**, si·**ne** dɔktri·**na**, vi·**ta** ɛstə kwa·**zi** mɔr**ti:s** ima·**go.**»[3]) vuz ɑ̃·tɑ̃·de **sla**, e vu sa**ve** lə **latɛ̃**, sɑ̃ **dut**?

m. ʒur**dɛ̃.** — **wi**; me **fɛt** kɔm **si** ʒə n lə savɛ **pɑ.** ɛsplike **mwa** s kə sa vø **di:r.**

---

1) ə = œ. **vwa:r** l ɛ̃·trɔdyk**sjɔ̃**, pa·ʒ̊ trɑ̃ʈ**dø.**

2) «ʒ ɑ̃·**ra:ʒ̊**» nə ʂ **di** ply **gɛ:r** o·ʒur**dɥi** dɑ̃ s **sɑ̃:s.** i **j a** natyrɛl**mɑ̃**, dɑ̃ mɔl**jɛ:r**, **bo:**ku ɖ **ʃo:ʒ** ki n sɔ̃ **ply d** la kɔ̃·vɛrsɑ·**sjɔ̃** kɔ̃·tɑ̃·pɔ**rɛn:.** nu n rɔlvɔ̃ kə le ply **saj**ɑ̃**:t.**

3) kɔ̃·trɛ·**rmɑ̃** a s kə nuz avɔ̃ **fɛ** pa·ʒ̊ swasɑ̃tsɛ:z, nu dɔnɔ̃ **isi** la prɔnɔ̃·sjɑ·**sjɔ̃** abi**tɥɛl** dy latɛ̃ ɑ̃ **frɑ̃:s.**

Digitized by Google

du temps. Mais on remarquera, entre les langues des deux personnages, un certain nombre de différences dialectales: M. Jourdain parle tout bonnement, comme ça lui vient. Son maître s'est observé, étudié; il parle lentement, comme il convient à un professeur, ouvre les voyelles de *les*, *des*, *mes*... (comparez p. 20, note), conserve l' *e*[1]) féminin après voyelle sous la forme d'un allongement et d'une légère diphtongaison, comme dans l'est de la France. (*Maître Phonétique*, 1892, p. 121.)]

Le Maître de Philosophie, M. Jourdain

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE [*qui vient de se battre avec les autres professeurs de M. Jourdain*], *raccommodant son collet.* — Venons à notre leçon.

M. JOURDAIN. — Ah! monsieur, je suis fâché des coups qu'ils vous ont donnés!

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Cela n'est rien. Un philosophe sait recevoir comme il faut les choses; et je vais composer contre eux une satire du style de Juvénal, qui les déchirera de la belle façon. Laissons cela. Que voulez-vous apprendre?

M. JOURDAIN. — Tout ce que je pourrai; car j'ai toutes les envies du monde d'être savant; et j'enrage[2]) que mon père et ma mère ne m'aient pas fait bien étudier dans toutes les sciences, quand j'étais jeune.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Ce sentiment est raisonnable; *nam*, *sine doctrina*, *vita est quasi mortis imago.*[3]) Vous entendez cela, et vous savez le latin, sans doute?

M. JOURDAIN. — Oui; mais faites comme si je ne le savais pas. Expliquez-moi ce que cela veut dire.

---

1) Voir l'Introduction, p. XXXII.

2) *J'enrage* ne se dit plus guère aujourd'hui dans ce sens. Il y a naturellement, dans Molière, beaucoup de choses qui ne sont plus de la conversation contemporaine. Nous ne relevons que les plus saillantes.

3) Contrairement à ce que nous avons fait p. 76, nous donnons ici la prononciation habituelle du latin en France.

Digitized by Google

lə **mɛːtrə** də filɔzɔfi. — sɔla vø **diːr**, kə «**sɑ̃ la sjɑ̃ːs**, la **viːj** ɛ **prɛsk** yn **imaːʒ** də la **mɔːr.**»

m. ʒurdɛ̃. — sə latɛ̃ **la** a rɛ·zɔ̃.

lə **mɛːtrə** də filɔzɔfi. — n ave vu **pwɛ̃** kɛlkə prɛ̃·**sip**, kɛlkə kɔmɑ̃·**smɑ̃** dɛ **sjɑ̃ːs**?

m. ʒurdɛ̃. — o· **wi**; ʔ̊ se **liːr** e **ekriːr.**

lə **mɛːtrə** də filɔzɔfi. — **par u** vu plɛt **il** kə nu kɔmɑ̃·**sjɔ̃**?[1]) vule **vu** kə ʒ vuz **aprɛn** la lɔʒ**ik**?

m. ʒurdɛ̃. — kɛskə **s e k** sɛt lɔʒ**ik**?

lə **mɛːtrə** də filɔzɔfi. — s ɛt **ɛl** ki ɑ̃·sɛɲə lɛ **trwɑz** ɔperɑ·**sjɔ̃** də l **ɛspri.**

m. ʒurdɛ̃. — ki sɔ̃t **ɛlː**, se trwɑz ɔperɑ·**sjɔ̃ d** l **ɛspri**?

lə **mɛːtrə** də filɔzɔfi. — la prɔ**mjɛːr**, la z**gɔ̃ːd** e la trwɑ·**zjɛmː**. la prɔ**mjɛːr**, ɛ də bjɛ̃ kɔ̃·sɔ**vwaːr**, par lə mwa**jɛ̃** dɛz yni**vɛrso**; la z**gɔ̃ːd**, də bjɛ̃ ʒy·ʒ**e**, par lə mwa**jɛ̃** dɛ kate**gɔri**; e la trwɑ·**zjɛmː**, də bjɛ̃ tiːre yn kɔ̃·se**kɑ̃ːs**, par lə mwa**jɛ̃** dɛ **figyːr**: «**barbara**, **selarɛ̃ːt**, **dariji**, **ferijo**, **baralipton**ː», etsete**ra.**[2])

m. ʒurdɛ̃. — wala de· **mo** ki sɔ̃ **trɔ** rebarba**tif**! sɛt lɔʒik **la n** mə rvjɛ **pwɛ̃**. aprɔnɔ̃ o·trə **ʃoːz** ki swa*j* **ply** ʒœli.

lə **mɛːtrə** də filɔzɔfi. — vule vuz a**prɑ̃ːdrə** la **mɔral**ː?

m. ʒurdɛ̃. — la **mɔral**ː?

lə **mɛːtrə** də filɔzɔfi. — **wi.**

m. ʒurdɛ̃. — kɛsk ɛl **di**, sɛt **mɔral**ː?

lə **mɛːtrə** də filɔzɔfi. — ɛl **trɛːt** də la felisi**te**, ɑ̃·sɛɲ oz **ɔm** a mɔde·**re** lœr pɑ·**sjɔ̃**, e...

m. ʒurdɛ̃. — **nɔ̃**, lɛ·sɔ̃ **sa.** ʒə sqi **biljø** kɔm tu le **djuːbl̥**, e i n j a **mɔral** ki **tjɛnː**: ʒə m vø **mɛtr** ɑ̃ kɔ**lɛːr** tu mɔ̃ **su**, kɑ̃t i m ɑ̃ **prɑ̃***t* ɑ̃·**vi.**

lə **mɛːtrə** də filɔzɔfi. — ɛ· s la **fizik** kə vu **vulez aprɑ̃ːdrə**?

m. ʒurdɛ̃. — kɛsk ɛl **ʃɑ̃ːt**, sɛt **fizik**?

---

1) ɔ̃ di·rɛ **plyto** o·ʒ**urdɥi**: «**par u** vule **vu k** nu kɔmɑ̃·**sjɔ̃**?»

2) tu **sa** ɛt ɑ̃ **stil** də skɔlastik. se dɛrnje **mo** dezi**n** divɛ·r **zɑ̃ːr** də si*l*lɔ**zismə**.

Digitized by Google

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Cela veut dire que, *sans la science, la vie est presque une image de la mort.*

M. JOURDAIN. — Ce latin-là a raison.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. — N'avez-vous point quelques principes, quelques commencements des sciences?

M. JOURDAIN. — Oh! oui; je sais lire et écrire.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Par où vous plaît-il que nous commencions?[1]) Voulez-vous que je vous apprenne la logique?

M. JOURDAIN. — Qu'est-ce que c'est que cette logique?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. — C'est elle qui enseigne les trois opérations de l'esprit.

M. JOURDAIN. — Qui sont-elles, ces trois opérations de l'esprit?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. — La première, la seconde et la troisième. La première est de bien concevoir, par le moyen des universaux; la seconde, de bien juger, par le moyen des catégories; et la troisième, de bien tirer une conséquence, par le moyen des figures: *Barbara, Celarent, Darii, Ferio, Baralipton*, etc.[2])

M. JOURDAIN. — Voilà des mots qui sont trop rébarbatifs! Cette logique-là ne me revient point. Apprenons autre chose qui soit plus joli.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Voulez-vous apprendre la morale?

M. JOURDAIN. — La morale?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Oui.

M. JOURDAIN. — Qu'est-ce qu'elle dit, cette morale?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Elle traite de la félicité, enseigne aux hommes à modérer leurs passions, et...

M. JOURDAIN. — Non, laissons cela. Je suis bilieux comme tous les diables, et il n'y a morale qui tienne: je me veux mettre en colère tout mon soûl, quand il m'en prend envie.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Est-ce la physique que vous voulez apprendre?

M. JOURDAIN. — Qu'est-ce qu'elle chante, cette physique?

---

1) On dirait plutôt aujourd'hui: *Par où voulez-vous que nous commencions?*

2) Tout cela est en style de scolastique. Ces derniers mots désignent divers genres de syllogismes.

Digitized by Google

lə **mɛːtrə** də filəzɔfi. — la fizik ɛ sɛl ki ɛksplik lɛ· prɛ̃·siþ dɛ· ʃoːz natyrɛlː, e lɛ· prɔprijete dɛ· kɔːr; ki diskuːr də la natyːr dɛz elemɑ̃, dɛ· meto, dɛ· minero, dɛ· pjɛːr, dɛ· plɑ̃ːtz e dɛz animo, e nuz ɑ̃·sɛpə lɛ· koːz də tu lɛ· meteɔːr, l arkɑ̃·sjɛlː, lɛ· fø vəlɑ̃ [1]), lɛ· kɔmɛt, lɛz eklɛːr, lə tɔnɛːr, la fudrə, la plɥiːj, la nɛːʒ, la greːl, lɛ· vɑ̃z e lɛ· turbijɔ̃.

m. ʒurdɛ̃. — i j a trə d tɛ̃·tamaːr laddɑ̃, trɔ d brujamini.

lə **mɛːtrə** də filəzɔfi. — kə vule vu dɔ̃ kə ʒ vuz aprɛnː?

m. ʒurdɛ̃. — aprɔne mwa l ɔrtɔgraf.

lə **mɛːtrə** də filəzɔfi. — trɛː vəlɔ̃·tje.

m. ʒurdɛ̃. — aprɛ, vu m aprɑ̃·dre l almana, pur sawaːr kɑ̃t *i* j a d la lynː, e kɑ̃t *i n* j ɑ̃n a pwɛ̃.

lə **mɛːtrə** də filəzɔfi. — swat. pur bjɛ̃ sɥiːvrə vɔtrə pɑ̃·seɛ̯, e trɛ·te sɛt matjɛːr ɑ̃ filəzɔf, il fo kɔmɑ̃·se, səlɔ̃ l ɔrdrə dɛ· ʃoːz, par yn eɡzaktə kɔnɛsɑ̃ːs də la natyːr dɛ· lɛtrə, e d la diferɑ̃ːt manjɛːr də lɛ· prɔnɔ̃·se tut. e ladsy, ʒ e a vu diːr kə lɛ· lɛtrə sɔ̃ diviːzeɛ̯z ɑ̃ vwajɛlː, ɛ̃·si diţ vwajɛlː, parsə k ɛlz ɛksprim lɛ· vwa; e ɑ̃ kɔ̃·sɔnː, ɛ̃·si apleɛ̯ kɔ̃·sɔnː, parsə k ɛl sɔnː avɛk lɛ· vwajɛlː, e nə fɔ̃ kə marke lɛ· divɛrsəz artikyla·sjɔ̃ dɛ· vwa.[2]) il j a sɛ̃ː vwajɛlz u vwa: ɑ, e, i, o, y.

m. ʒurdɛ̃. — ʒ ɑ̃·tɑ̃ tu sa.

lə **mɛːtrə** də filəzɔfi. — la vwa ɑ sə fɔrm ɑ̃n uvrɑ̃ fɔːr la buʃː ɑ.

m. ʒurdɛ̃. — ɑ, ɑː. wi.

lə **mɛːtrə** də filəzɔfi. — la vwa e sə fɔrm

---

1) u fø fɔlɛ.

2) se definisjɔ̃ nə sɔ̃ paz irreprɔʃablə. le vwajɛlː sɔ̃t ɛ̃·si aple pask ɛl nə sɔ̃ kə de mɔdifikɑ·sjɔ̃ də la vwa, u vibra·sjɔ̃ de kɔrd vɔkal: (vwaːr l ɛ̃·trɔdyksjɔ̃, paragraf karɑ̃ktaţ). kɑ̃t o kɔ̃·sɔnː, lœr nɔ̃ mɛːm ɛ mɔvɛ, kar il ɛ pɔsiblə də le prɔnɔ̃·se sɑ̃ vwajɛlː, e s ɛ s kə nu fəzɔ̃ kɑ̃ nu diːzɔ̃ «pst», «ʃt», etsɛtɛra.

Digitized by Google

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. — La physique est celle qui explique les principes des choses naturelles, et les propriétés des corps; qui discourt de la nature des éléments, des métaux, des minéraux, des pierres, des plantes et des animaux, et nous enseigne les causes de tous les météores, l'arc-en-ciel, les feux volants[1]), les comètes, les éclairs, le tonnerre, la foudre, la pluie, la neige, la grêle, les vents et les tourbillons.

M. JOURDAIN. — Il y a trop de tintamarre là-dedans, trop de brouillamini.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Que voulez-vous donc que je vous apprenne?

M. JOURDAIN. — Apprenez-moi l'orthographe.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Très volontiers.

M. JOURDAIN. — Après, vous m'apprendrez l'almanach, pour savoir quand il y a de la lune, et quand il n'y en a point.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Soit. Pour bien suivre votre pensée, et traiter cette matière en philosophe, il faut commencer, selon l'ordre des choses, par une exacte connaissance de la nature des lettres, et de la différente manière de les prononcer toutes. Et, là-dessus, j'ai à vous dire que les lettres sont divisées en voyelles, ainsi dites voyelles, parce qu'elles expriment les voix; et en consonnes, ainsi appelées consonnes, parce qu'elles sonnent avec les voyelles, et ne font que marquer les diverses articulations des voix.[2]) Il y a cinq voyelles ou voix: A, E, I, O, U.

M. JOURDAIN. — J'entends tout cela.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. — La voix A se forme en ouvrant fort la bouche: A.

M. JOURDAIN. — A, A. Oui.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. — La voix E se forme

---

1) Ou feux follets.

2) Ces définitions ne sont pas irréprochables. Les voyelles sont ainsi appelées parce qu'elles ne sont que des modifications de la voix, ou vibration des cordes vocales (voir l'Introduction, § 44). Quant aux consonnes, leur nom même est mauvais, car il est possible de les prononcer sans voyelle, et c'est ce que nous faisons quand nous disons *pst*, *chut*, etc.

Digitized by Google

ɑ̃ rapʀɔʃɑ̃ la maːʃwaːʀ d ɑ̃·bɑ də sɛl d ɑ̃·*h*oː
ɑ, e.

m. ʒurdɛ̃. — ɑ, e; ɑː, eː. **ma** fwa, **wi**. ɑː kə *sl*a e **bo** ![1])

lə **mɛ**ːtʀə də filɔzɔfi. — e la vwa **i**, ɑ̃ rapʀɔʃɑ̃*t* ɑ̃·kɔ·r davɑ̃·**ta**ːʒ lɛ· maːʃwaːʀ l yn də **l** oːt̰ʀ̥, e ekartɑ̃ lɛ· dø· **kw**ɛ̃ də la **buʃ** vɛʀ lɛz ɔʀɛːj : ɑ, e, **i**.

m. ʒurdɛ̃. — ɑ, e, i, i, i, iː. *sl*a e **vʀɛ**. **viːv** la **sjɑ̃**ːs !

lə **mɛ**ːtʀə də filɔzɔfi. — la vwa **o** sə **fɔʀm** ɑ̃ ruvʀɑ̃ lɛ· maːʃwaːʀ, e rapʀɔʃɑ̃ lɛ· **lɛ**ːvʀə par lɛ· dø· **kw**ɛ̃, lə *h*o e lə **bɑ** : **o**.

m. ʒurdɛ̃. — o, oː. *i n* j a **rj**ɛ̃ d̰ p*l*y **ʒyst**. ɑ, e, i, o, i, o. *sl*a et **admirabl**ə ! i, o, iː, oː.

lə **mɛ**ːtʀə də filɔzɔfi. — l uvɛʀ**ty**ːʀ də la **buʃ** fɛ **ʒystəmɑ̃** kɔm œ̃ pti **rɔ̃** ki rəpʀezɑ̃ːt œ̃n **o**.

m. ʒurdɛ̃. — o, o, oː. vuz ave rɛ·**zɔ̃**, **o**. ɑː la bɛl **ʃoːz** kə d̰ **sawaːʀ** kɛkʃoːz !

lə **mɛ**ːtʀə də filɔzɔfi. — **la** vwa **y** sə **fɔʀm** ɑ̃ rapʀɔʃɑ̃ lɛ· **dɑ̃**, sɑ̃ lɛ· **ʒw**ɛ̃ːdr ɑ̃·tjɛʀ**mɑ̃**, e alɔ̃·**ʒɑ̃** lɛ· dø· **lɛ**ːvrəz ɑ̃ də*h*oːʀ, lɛz apʀɔʃɑ̃t o·**si** l yn də **l** oːtʀə, sɑ̃ lɛ· **ʒw**ɛ̃ːdʀə tutaf**ɛ** : **y**.

m. ʒurdɛ̃. — **y**, yː. *i n* j a **rj**ɛ̃ d̰ p*l*y veritablə : **y**.

lə **mɛ**ːtʀə də filɔzɔfi. — voˣ dø· **lɛ**ːvrə s **alɔ̃**ːʒ̰ kɔm si vu fəzje **la mu**ːw : d u **vj**ɛ̃ kə si vu la vule **fɛ**ːʀ a kɛl**kœ̃**, e vu **mə**ke d*ə* **lɥi**, vu nə sɔrje lɥi **diːʀ** kə **y**ː.

m. ʒurdɛ̃. — yː, yː. *sl*a e **vʀɛ**. ɑː kə **n** ɛːʒ etydje ply **to** pur sawar tu **sa** !

lə **mɛ**ːtʀə də filɔzɔfi. — dəmɛ̃, nu vɛ·**rɔ̃** lɛz oːtʀə **lɛ**tʀə, ki **sɔ̃** lɛ· kɔ̃·**sɔn**ː.

m. ʒurdɛ̃. — ɛsk i **j a** de **ʃo**ːz o·si kyr**jøː**ʒ̰ k a sɛl**si** ?

lə **mɛ**ːtʀə də filɔzɔfi. — sɑ̃ **dut**. la kɔ̃·sɔn **de**, par egzɑ̃ːplə, sə prɔnɔ̃ːs ɑ̃ dɔnɑ̃ dy **bu d** la **lɑ̃**ːg ɔ·d̰**sy** dɛ· **dɑ̃** d ɑ̃·*h*oː **da**.

m. ʒurdɛ̃. — **da**, **da**. **wi**. ɑː le bɛl **ʃoːz** ! le bɛl **ʃoːz** !

---

1) ɔ̃ diːʀɛ plyto ɔ·ʒur**dɥi** : «ɑː k s ɛ **bo** !»

Digitized by Google

en rapprochant la mâchoire d'en bas de celle d'en haut: A, E.

M. JOURDAIN. — A, E; A, E. Ma foi, oui. Ah! que cela est beau![1])

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Et la voix I, en rapprochant encore davantage les mâchoires l'une de l'autre, et écartant les deux coins de la bouche vers les oreilles: A, E, I.

M. JOURDAIN. — A, E, I, I, I, I. Cela est vrai. Vive la science!

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. — La voix O se forme en rouvrant les mâchoires, et rapprochant les lèvres par les deux coins, le haut et le bas: O.

M. JOURDAIN. — O, O. Il n'y a rien de plus juste. A, E, I, O, I, O. Cela est admirable! I, O, I, O.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. — L'ouverture de la bouche fait justement comme un petit rond qui représente un O.

M. JOURDAIN. — O, O, O. Vous avez raison, O. Ah! la belle chose que de savoir quelque chose!

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. — La voix U se forme en rapprochant les dents, sans les joindre entièrement, et allongeant les deux lèvres en dehors, les approchant aussi l'une de l'autre, sans les joindre tout à fait: U.

M. JOURDAIN. — U, U. Il n'y a rien de plus véritable: U.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Vos deux lèvres s'allongent comme si vous faisiez la moue: d'où vient que si vous la voulez faire à quelqu'un, et vous moquer de lui, vous ne sauriez lui dire que U.

M. JOURDAIN. — U, U. Cela est vrai. Ah! que n'ai-je étudié plus tôt pour savoir tout cela!

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Demain, nous verrons les autres lettres, qui sont les consonnes.

M. JOURDAIN. — Est-ce qu'il y a des choses aussi curieuses qu'à celles-ci?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Sans doute. La consonne D, par exemple, se prononce en donnant du bout de la langue au-dessus des dents d'en haut: DA.

M. JOURDAIN. — DA, DA. Oui. Ah! les belles choses! les belles choses!

---

1) On dirait plutôt aujourd'hui: *Ah! que c'est beau!*

Digitized by Google

lə mɛːtrə də filɔzɔfi. — l ɛf, ãn apɥijã lɛ· dã d ã·*h*o syr la lɛːvrə də d̥su: fa.

m. ʒurdɛ̃. — fa, fa. s e la veːrite! ɑː mõ pɛːr e ma mɛːr, kə ʒ vu vø d malː!

lə mɛːtrə də filɔzɔfi. — e l ɛːr, ã portã lə bu d la lãːg ʒysk o *h*o dy palɛ; də sɔrtə k etã froleĭ par l ɛːr ki sɔːr avɛk fɔrs, ɛl lɥi sɛdː, e rəvjɛ̃ tuʒuːr*z* o mɛm ã·drwɑ, fəzã*t* yn manjɛːr də trã·bləmã: rː, rːa.[1])

m. ʒurdɛ̃. — rː, rː, rːa; rː, rː, rː, rː, rː, rːa. *sla* e vrɛ. ɑː l abil ɔm kə vuz ɛt, e k̥ ʒ e pɛrdy d̥ tã! rː, rː, rː, rːa.

lə mɛːtrə də filɔzɔfi. — ʒə vuz ɛksplikre a fõ tut sɛ· kyrjo·zite.

m. ʒurdɛ̃. — ʒ vuz ã pri. o rɛst, *i* fo kə ʒ vu fas yn kõ·fidãːs. ʒ*ə* sɥi*z* amurø d yn pɛrsɔn də grãːd̥ kalite, e ʒ̊ swetrɛ k̬ vu m ɛ·dasje[2]) a lɥi ekriːr kɛkʃoːz dãz œ̃ pti bijɛ kə ʒ vø lɛ·se tõ·be a se pje.

lə mɛːtrə də filɔzɔfi. — fɔr bjɛ̃!

m. ʒurdɛ̃. — sa sra galã, wi?

lə mɛːtrə də filɔzɔfi. — sã· dut. sõ· s̬ dɛ· vɛːr[3]) kə vu lɥi vulez ekriːr?

m. ʒurdɛ̃. — nõ nõ; pwɛ̃ d vɛːr.

lə mɛːtrə də filɔzɔfi. — vu n vule kə d la proːz?

m. ʒurdɛ̃. — nõ, ʒə n vø ni proːz ni vɛːr.

lə mɛːtrə də filɔzɔfi. — il fo bjɛ̃ kə sə swa l œ̃n u l oːtrə.

m. ʒurdɛ̃. — purkwa?

lə mɛːtrə də filɔzɔfi. — par la rɛ·zõ, məsjø, k il n i a, pur s ɛksprime, kə la proːz u lɛ· vɛːr.

m. ʒurdɛ̃. — *i n* j a k la proːz u le vɛːr?

---

1) s ɛt yn trɛː bɔn dɛskripsjõ də l ɛːr lɛ̃·gwal ru·le, apøprɛ ynivɛrsɛl ã·kɔːr ã frãːs̬ dy tã d mɔljɛːr. (vwaːr l ɛ̃·trɔdyksjõ, paragraf vɛ̃tsis, sɛ̃·kãːt.)

2) si məsjø ʒurdɛ̃ vi·vɛt o·ʒurdɥi, i n mã·krɛ pɑ d diːr: «ʒə vudrɛ k̬ vu m ɛ·dje.»

3) nu di·rjõ plyto o·ʒurdɥi: «ɛ·s̬ de vɛːr?»

Digitized by Google

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. — L'F, en appuyant les dents d'en haut sur la lèvre de dessous: FA.

M. JOURDAIN. — FA, FA. C'est la vérité! Ah! mon père et ma mère, que je vous veux de mal!

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Et l'R, en portant le bout de la langue jusqu'au haut du palais; de sorte qu'étant frôlée par l'air qui sort avec force, elle lui cède, et revient toujours au même endroit, faisant une manière de tremblement: R, RA [1]).

M. JOURDAIN. — R, R, RA; R, R, R, R, R, RA. Cela est vrai. Ah! l'habile homme que vous êtes, et que j'ai perdu de temps! R, R, R, RA.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Je vous expliquerai à fond toutes ces curiosités.

M. JOURDAIN. — Je vous en prie. Au reste, il faut que je vous fasse une confidence. Je suis amoureux d'une personne de grande qualité, et je souhaiterais que vous m'aidassiez [2]) à lui écrire quelque chose dans un petit billet que je veux laisser tomber à ses pieds.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Fort bien!

M. JOURDAIN. — Cela sera galant, oui?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Sans doute. Sont-ce des vers [3]) que vous lui voulez écrire?

M. JOURDAIN. — Non, non; point de vers.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Vous ne voulez que de la prose?

M. JOURDAIN. — Non, je ne veux ni prose ni vers.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Il faut bien que ce soit l'un ou l'autre.

M. JOURDAIN. — Pourquoi?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Par la raison, monsieur, qu'il n'y a, pour s'exprimer, que la prose ou les vers.

M. JOURDAIN. — Il n'y a que la prose ou les vers?

1) C'est une très bonne description de l' r lingual roulé, à peu près universel encore en France du temps de Molière. (Voir l'Introduction, § 26, 50.)

2) Si M. Jourdain vivait aujourd'hui, il ne manquerait pas de dire: *Je voudrais que vous m'aidiez.*

3) Nous dirions plutôt aujourd'hui: *Est-ce des vers?*

Digitized by Google

lə **mɛːtrə** də filəzɔfi. — nɔ̃ məsjø[1]). **tu** sə ki n ɛ pwɛ̃ **proːz** ɛ **vɛːr**, e **tu** sə ki n ɛ pwɛ̃ **vɛːr** ɛ **proːz**.

m. ʒurdɛ̃. — e kɔm lɔ̃ **parl**, kɛskə s e dɔ̃ k **sa**?

lə **mɛːtrə** də filəzɔfi. — də la **proːz**.

m. ʒurdɛ̃. — **kwa**! kɑ̃ ʒ **di**: «nikɔlː, apɔrte **mwa** me pɑ̃·**tuf**ļ, e m dɔne mɔ̃ bɔnɛ d **nqi**», s e d la **proːz**?

lə **mɛːtrə** də filəzɔfi. — **wi** məsjø.

m. ʒurdɛ̃. — par ma **fwa**, i j a ply ḍ **karɑ̃·t ɑ̃** kə ʒ **di** d la **proːz**, sɑ̃ ķ ʒ ɑ̃ **sysə rjɛ̃**[2]); e ʒ vu sqi lə **plyz** ɔbliːʒe dy **mɔ̃ːd** də m **awaːr** apri **sa**. ʒ vudrɛ dɔ̃ lqi **mɛţ** dɑ̃z œ̃ **bijɛ**: «bɛl **markiːz**, vo **boz jø** mə fɔ̃ **muriːr** d **amuːr**»; mɛ ʒ vu**drɛ k** sa fy **mi** d yn **manjɛːr** galɑ̃·t, kə sa fy **turne** ʒɑ̃·**timɑ̃**.

lə **mɛːtrə** də filəzɔfi. — **mɛ**trə kə lɛ· **fø** də sɛz **jø** re**dqiːz** vɔtrə **kœːr** ɑ̃ **sɑ̃ːdrə**; kə vu sufre **nqit** e **ʒuːr** pur **ɛl** lɛ· vjɔlɑ̃ːṣ d œ̃...

m. ʒurdɛ̃. — nɔ̃ nɔ̃ **nɔ̃**; ʒə n vø **pwɛ̃** tu **sa**. ʒə n **vø** kə s kə ʒ vuz e **di**: «bɛl **markiːz**, vo boz **jø** mə fɔ̃ **muriːr** d **amuːr**.»

lə **mɛːtrə** də filəzɔfi. — *il* fo bjɛ̃n **etɑ̃ːdr** œ̃ **pø** la **ʃoːz**.

m. ʒurdɛ̃. — **nɔ̃**, vu **diː ʒ**[3]). ʒə n **vø** kə se **sœl** parɔl **la** dɑ̃ l **bijɛ**, me **turne** a la **mɔd**, bjɛ̃n arɑ̃·ʒe kɔm i **fo**. ʒ vu **pri** də m **diːr** œ̃ **pø**, pur **waːr**, le **divɛrsə** **manjɛːr** dɔ̃t ɔ̃ le pø **mɛţ**.

lə **mɛːtrə** də filəzɔfi. — ɔ̃ pø lɛ· **mɛ**trə prəmjɛr**mɑ̃** kɔm vuz ave **di**: «bɛl **markiːz**, vo boz **jø** mə fɔ̃ **muriːr** d **amuːr**.» u **bjɛ̃**: «d **amuːr** **muriːr**

---

1) nu diːrjɔ̃ o kɔ̃·**trɛːr**: «**wi** məsjø,» par aprɔba·**sjɔ̃** də s k a **di** məsjø ʒurdɛ̃. lə «**nɔ̃**» s **akɔrd** avɛk l **ide** negatiːv də la **fruːʒ** presedɑ̃ːt.

2) məsjø ʒurdɛ̃ diːrɛt o·ʒ**urdqi**: «i j a **karɑ̃·t ɑ̃** kə ʒ **di** d la **proːʒ** sɑ̃ ķ ʒ ɑ̃ **saʃə rjɛ̃**», «sɑ̃ l **sawaːr**», u «sɑ̃z ɑ̃ **rjɛ̃** **sawaːr**». «sys» fərɛ pɑ̃·se o **vɛrḫ** «syse».

3) «vu **diː ʒ**» nə ṣ di **ply**.

Digitized by Google

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Non, monsieur[1]). Tout ce qui n'est point prose est vers, et tout ce qui n'est point vers est prose.

M. JOURDAIN. — Et comme l'on parle, qu'est-ce que c'est donc que cela?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. — De la prose.

M. JOURDAIN. — Quoi! Quand je dis: «Nicole, apportez-moi mes pantoufles, et me donnez mon bonnet de nuit», c'est de la prose?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Oui, monsieur.

M. JOURDAIN. — Par ma foi, il y a plus de quarante ans que je dis de la prose, sans que j'en susse rien[2]); et je vous suis le plus obligé du monde de m'avoir appris cela. Je voudrais donc lui mettre dans un billet: *Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour*; mais je voudrais que cela fût mis d'une manière galante, que cela fût tourné gentiment.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Mettre que les feux de ses yeux réduisent votre cœur en cendres; que vous souffrez nuit et jour pour elle les violences d'un...

M. JOURDAIN. — Non, non, non; je ne veux point tout cela. Je ne veux que ce que je vous ai dit: *Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour.*

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Il faut bien étendre un peu la chose.

M. JOURDAIN. — Non, vous dis-je[3]). Je ne veux que ces seules paroles-là dans le billet, mais tournées à la mode, bien arrangées comme il faut. Je vous prie de me dire un peu, pour voir, les diverses manières dont on les peut mettre.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. — On peut les mettre premièrement comme vous avez dit: *Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour.* Ou bien: *D'amour mourir*

---

1) Nous dirions au contraire: *Oui, monsieur,* par approbation de ce qu'a dit M. Jourdain. Le *Non* s'accorde avec l'idée négative de la phrase précédente.

2) M. Jourdain dirait aujourd'hui: *Il y a quarante ans que je dis de la prose sans que j'en sache rien, sans le savoir,* ou *sans en rien savoir. Susse* ferait penser au verbe *sucer.*

3) *Vous dis-je* ne se dit plus.

Digitized by Google

mə **fɔ̃**, bɛl **marki:z**, vo **boz jø.**» u **bjɛ̃**:
«voz jø **bo** d **amu:r** mə **fɔ̃**, bɛl **marki:z**, **muri:r.**»
u **bjɛ̃**: «**muri:r** vo **boz jø**, bɛl **marki:z**, d **amu:r**
mə **fɔ̃.**» u **bjɛ̃**: «mə **fɔ̃** voz jø **bo** **muri:r**,
bɛl **marki:z**, d **amu:r.**»

m. ʒur**dɛ̃.** — me də tut se **fasɔ̃ la**, **lakɛl**
e la **mɛjœ:r** ?

lə **mɛ:trə** də filəzɔ**fi.** — sɛl kə vuz ave **dit**:
«bɛl **marki:z**, vo **boz jø** mə fɔ̃ **muri:r** d **amu:r.**»

m. ʒur**dɛ̃.** — **səpɑ̃·dɑ̃** ʒ n e **pwɛ̃t** ety**dje**,
e ʒ e fe **sa** tu dy prəmje **ku.** ʒə vu rmɛr**si**
də **tu** mɔ̃ **kœ:r**, e ʒ vu **pri d** vəni:r **dəmɛ̃** **dəbɔnœ:r.**

lə **mɛ:trə** də filəzɔ**fi.** — ʒe n i mɑ̃·kre **pɑ.**

mɔl**jɛ:r**,
lə **burʒwa** ʒɑ̃·tijɔm:, aktə **dø**, sɛ·n **sis.**

fɛ̃

Digitized by Google

me font, belle marquise, vos beaux yeux. Ou bien: *Vos yeux beaux d'amour me font, belle marquise, mourir.* Ou bien: *Mourir vos beaux yeux, belle marquise, d'amour me font.* Ou bien: *Me font vos yeux beaux mourir, belle marquise, d'amour.*

M. JOURDAIN. — Mais de toutes ces façons-là, laquelle est la meilleure ?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Celle que vous avez dite: *Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour.*

M. JOURDAIN. — Cependant je n'ai point étudié, et j'ai fait cela tout du premier coup. Je vous remercie de tout mon cœur, et je vous prie de venir demain de bonne heure.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Je n'y manquerai pas.

MOLIÈRE,
Le Bourgeois gentilhomme, Acte II, Scène 6.

FIN

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

page

Préface VII

INTRODUCTION IX

Coup d'œil sur nos principes XI
Notions de phonétique française XIX
Liste alphabétique des signes employés XXI
Voyelles XXVI
Tableau des voyelles. XXVI
Voyelles orales d'avant. XXVII
Voyelles orales d'arrière XXVIII
Voyelles orales d'avant arrondies XXX
Voyelles nasales. XXX
Voyelles faibles XXXI
Consonnes. XXXII
Voix et souffle XXXIII
Détail des consonnes. XXXV
Tableau des consonnes. XXXVI
Assimilation. XXXVIII
Syllabes. XXXIX
Accent de force et accent musical XLI
Caractères généraux du système phonétique anglais et français. XLII
Observations spéciales au présent ouvrage XLIV
OUVRAGES PHONÉTIQUES RECOMMANDÉS XLVII

PREMIÈRE PARTIE

Exercices Préliminaires
Prose
Textes en double transcription 2
1. Un oiseau intelligent, Jean Passy, 1866—1898 . 4
2. Une mauvaise farce, Jean Passy 12

Digitized by Google

Anecdotes linguistiques page

3. Ce qu'on croit prononcer n'est pas ce qu'on prononce, Jean Passy 16
4. Langue littéraire et langue du peuple, J. P. 16
5. Lafon et l'amateur, Ernest Legouvé, né en 1807 . . . 18
6. Pas d' *s* !, Ernest Legouvé 20
7. Rhumatisse et exercisme 22
8. Un compliment peu gracieux 22
9. Pataquès 22
10. Nodier et Dupaty 22
11. Poitrine de caleçon, J. P. 24
12. Saint-Germain, Madame, J. P. 24
13. Une aventure d'hôtel, J. P. 26
14. Trois minutes pour dix francs 28
15. Amusettes phonétiques 32
16. Calembours et devinettes 32

Contes divers

17. D'où vient l'orage, J. P. 38
18. Une repartie un peu vive, J. P. 38
19. L'empereur Joseph II et le sergent, d'après un anonyme 38
20. Turenne et le valet, J.-J. Rousseau, 1712—1778 . . . 42

Poésie

21. Le petit mousse, air populaire 44
22. Le roi de Savoie, ronde du Puy 46
23. La chanson des matelots, E. Souvestre, 1806—1854. . . 48
24. Ma Normandie, Frédéric Bérat, 1800—1855 48
25. La France est belle, Porchat, 1800—1864 50
26. Un spécimen de réclame française 52

DEUXIÈME PARTIE

Prose

27. La Chanson de Roland et la nationalité française, Gaston Paris, né en 1839 56
28. Le Roi, Hippolyte Taine, 1828—1893 90
29. La fin de la République jacobine, H. Taine 96
30. Bataille des Pyramides, Adolphe Thiers, 1797—1877 . 104
31. La garde nationale pendant les premiers jours du siège de Paris, Francisque Sarcey, 1828—1899 112
32. L'homme qui est «dans le mouvement», Emile Faguet, né en 1847 122
33. Les trois sommations, Alphonse Daudet, 1840—1897 . 132

Digitized by Google

TROISIÈME PARTIE

Poésie

page

34. Le corbeau et le renard, Jean de La Fontaine, 1621—1695 144
35. Le corbeau et le renard, Pierre Lachambeaudie, 1806—1872 146
36. Le charretier embourbé, La Fontaine 146
37. Le savetier et le financier, La Fontaine 148
38. L'âne vêtu de la peau du lion, La Fontaine 150
39. Le laboureur et ses enfants, La Fontaine 152
40. Le roi d'Yvetot, Pierre-Jean de Béranger, 1780—1857 154
41. Les oiseaux, Béranger 156
42. Le marquis de Carabas, Béranger. 158
43. La Sainte-Alliance des peuples, Béranger 162
44. Mon habit, Béranger. 164
45. Adieux de Marie Stuart, Béranger 166
46. Le cinq Mai, Béranger. 170
47. Les souvenirs du peuple, Béranger 174
48. Epigramme, Nicolas Boileau-Despréaux, 1636—1711 . 178
49. Trois jours de Christophe Colomb, Casimir Delavigne, 1793—1843 178
50. Souvenir du pays de France, François-René de Chateaubriand, 1768—1848 180
51. Le lac, Alphonse de Lamartine, 1790—1869 182
52. Sultan, le cheval arabe, Lamartine 186
53. Le pélican, Alfred de Musset, 1810—1857 190
54. Chanson de Barberine, Musset 192
55. Sur une morte, Musset (Intonation marquée) 194
56. Tristesse, Musset 196
57. Les deux îles, Victor Hugo, 1802—1885 198
58. Pour les pauvres, Victor Hugo 200
59. Puisqu'ici-bas toute âme, Victor Hugo 204
60. A quoi bon entendre, Victor Hugo 208
61. Saison des semailles, Le soir, Victor Hugo 208
62. Après la bataille, Victor Hugo (Intonation marquée) . 210
63. Un hymne harmonieux, Victor Hugo 212
64. L'idole, Auguste Barbier, 1805—1882 212
65. Appareillage, Joseph Autran, 1813—1877 216
66. Les deux cortèges, Joséphin Soulary, 1815—1891 . . 216
67. Midi, Leconte de Lisle, 1820—1894. 218
68. Combat de l'enfant Héraclès, Leconte de Lisle. . . . 220
69. Le rendez-vous, Sully-Prudhomme, né en 1839. . . . 222
70. Le vase brisé, Sully-Prudhomme 224
71. La mort des oiseaux, François Coppée, né en 1842. . 226

Digitized by Google

page

72. L'un ou l'autre, Coppée 226
73. Il pleure dans mon cœur, Paul Verlaine, 1844—1896. 228

Théâtre

74. Scène du *Bourgeois gentilhomme*, Molière, 1622—1673 230

TABLE 247
Corrections et Additions 252

Digitized by Google

Association Phonétique Internationale.

Le but que poursuit l'Association est le développement de l'étude scientifique et pratique des langues parlées, en se servant des derniers résultats des recherches phonétiques et de l'expérience pédagogique.

Ses principes d'enseignement, en ce qui concerne les langues étrangères, sont résumés dans le programme suivant:

1. Ce qu'il faut étudier d'abord dans une langue étrangère, ce n'est pas le langage plus ou moins archaïque de la littérature, mais le langage parlé de tous les jours.

2. Le premier soin du maître doit être de rendre parfaitement familiers aux élèves les *sons* de la langue étrangère. Dans ce but il se servira d'une transcription phonétique, qui sera employée à l'exclusion de l'orthographe traditionnelle pendant la première partie du cours.

3. En second lieu, le maître fera étudier les *phrases* et les tournures idiomatiques les plus usuelles de la langue étrangère. Pour cela il fera étudier des textes suivis, dialogues, descriptions et récits, aussi faciles, aussi naturels et aussi intéressants que possible.

4. Il enseignera d'abord la grammaire inductivement, comme corollaire et généralisation des faits observés pendant la lecture; une étude plus systématique sera réservée pour la fin.

5. Autant que possible, il rattachera les expressions de la langue étrangère directement aux idées ou à d'autres expressions de la même langue, non à celles de la langue maternelle. Toutes les fois qu'il le pourra, il remplacera donc la traduction par des leçons de choses, des leçons sur des images, et des explications données dans la langue étrangère.

6. Quand plus tard il donnera aux élèves des devoirs écrits à faire, ce seront d'abord des reproductions de textes déjà lus et expliqués, puis de récits faits par lui-même de vive voix; ensuite viendront les rédactions libres; les versions et les thèmes seront gardés pour la fin.

N. B. — Ce programme indique les *tendances générales* de l'Association, non l'opinion individuelle de *chaque membre*.

En ce qui concerne la langue maternelle, l'Association préconise l'emploi d'un alphabet phonétique pour l'enseignement de la lecture aux enfants et aux illettrés, comme moyen d'arriver rapidement à lire d'abord la littérature en transcription phonétique, puis la littérature en orthographe usuelle.

Le siège de la Société est à Bourg-la-Reine, Seine, 20 rue de la Madeleine.

Digitized by Google

Corrections et Additions

Les lecteurs voudront bien excuser les fautes d'impression qui subsistent encore dans notre livre, malgré tous les efforts du correcteur, en raison des grandes difficultés typographiques qu'il présente. *Ils devront aussi se rappeler nos observations des §§ 53, 55, 69.* — Je conseille de faire de suite au texte les modifications suivantes:

page		
XXIII, l. 10		Employé seulement p. 80, l. 4; p. 86, l. 2; p. 124, l. 4 et 8.
XXVI,	19, ss.	Corriger le tableau des «voyelles anglaises» d'après celui des «sons anglais», p. XXXVII. Ajouter la lettre ʌ au-dessous de l'accent grave, vers le milieu du tableau, et mettre un accent grave sur ɔ, la première lettre de la dernière ligne (ɔ̀).
XXXII,	38	p. 138, l. 14, 24, 29, 36
XXXVI,	12,13	(**ụ̊ ụ**) et **ụ̊ ụ** au lieu de (**ụ ụ**) et **ụ ụ**
XXXVIII,	35	Voir § 28, p. XXIII,
XLII,	17	vers la fin
XLVII,	19	Ajouter: Hermann BREYMANN: — 3° *Die neusprachliche Reform-Literatur* von 1894—1899, eine bibliographisch-kritische Übersicht, 1900, Leipzig, A. Deichert (Georg Böhme).

5, l. 20			rafraîchir	42, l. 37		sɛ·ẓ̥ sɑ̃ *h*ɔ̃:z,
14,	5	(II)	el**mɛṭdətɛl**	46,	25,28	**vi:**vrə
14,	21	(II)	**ɑ:msjø**!	56,	25	sɑ̃ **ḳ**
20,	36		**trɑ̃ṭdø.**	60,	11	**ɛgzist** [ou eg-**zist**]
26,	27		**mɔvɛ·ẓ̥**	60,	16	**tuʒu:r:**
28,	1		e **tut** ɑ̃	70,	38	**reaksjɔ̃ kɔ̃:**-trə
28,	7		ku **ḍ pje.**	71,	41	dès lors
28,	21		**sjɑ̃ d**	74,	2	**krɛstiĭenz.**»
28,	33		**hijðən**	83,	12	de ces anciens
30,	22		**ɑ:rətei**! **ɑ:rə-tei**!	86,	17	**prɔfɔ̃**
38,	6		s ɛ **ṣ grɑ̃**	88,	9	ply **delika**;
40,	26		**ʃaṣ**			

Digitized by Google

page		page	
88, l. 14	nɔtr	112, l. 24	**dʒɛrm**
92, 17, 29	Ajouter une note au bas de la page: 1) u dis**lɔk**, dis-lɔ**kɑ̃**.	116, 42	**etwal:**,
		124, 33	**mwa ʒ̊** sɥi
		138, 5	**mwa ʒ** di·zɛ
		160, 6, 26	karab**ɑ** !
		168, 27	ɛ·**kyl**tə
92, 42	kɔ̃·sɛ**je**	173, 25	le phare
96, 8	sɔ̃n ɔri**ʒin:**,	188, 5	**'vɛ:n**,
96, 36	**pratik**	188, 8	fre·mis**ɛ** !
105, 8	(1798)	192, 31	ʃarpɑ̃·**tje**
106, 8	frɑ̃·**sɛ:z̥**	200, 10	**djø**
108, 4	də la **p**ɛn	218, 19	pasifi**k̬**z
110, 36	**ʒ̊tɛ:r**	226, 34	**mɛ:m**
111, 34	plaine,	229, 9	ɡardait,

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine of five cents a day is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.

AUG 20 '51 H

FEB 27 '57 H

Digitized by Google

6272.13.35
Chrestomathie francaise :
Widener Library
003448372
3 2044 086 599 107

Digitized by Google